

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE J. W. GOETHE,

TRADUITES DE L'ALLEMAND ;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR GOETHE.



PARIS,

A. SAUTELET ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

PLACE DE LA BOURSE, PRÈS DE LA RUE FEYDEAU.

M. DCCC XXVI.

9210
9/107

PT

2029

• F4

A55

1825

v. 1 -

SMRS

DA9420 . 80

T I et II seuls

1826 -

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE J. W. GOETHE.

TOME PREMIER.

REVUE

DE LA

REVUE

PARIS, IMPRIMERIE DE C. FARCY,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE J. W. GOETHE,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR GOETHE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ A. SAUTELET ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
PLACE DE LA BOURSE, PRÈS DE LA RUE FEYDEAU.

M. DCCC XXV.

AVANT-PROPOS.

LES nations commencent d'ordinaire par avoir un théâtre original, bon ou mauvais, que plus tard, selon le caprice des événemens ou le génie de chacune d'elles, les unes conservent dans sa forme primitive, les autres modifient plus ou moins, que d'autres enfin abjurent entièrement. La nation allemande a suivi une marche toute contraire. Ayant débuté par l'esclavage, elle a fini par l'indépendance; et après avoir imité d'instinct, elle a choisi l'originalité. On cherche en vain chez elle un âge d'innocence; elle n'a point connu l'enfance de l'art: sa poésie dramatique, née d'hier, est née vieille, parce que l'on sent qu'il y a une poétique derrière cette poésie prétendue naïve.

Un tel mouvement de l'esprit humain, lors qu'on refuserait d'admirer ce qu'il a produit, est en lui-même assez curieux pour valoir qu'on l'étudie. Nous croyons donc rendre un service, sinon à notre littérature, à nos littérateurs du moins, en les mettant à portée de faire connaissance avec l'homme illustre qui a

créé ce mouvement, et y a pris la part la plus grande après Schiller, dont, grâce à M. de Barrante, l'œuvre est déjà dans leurs mains. Les deux principales colonnes de la scène allemande pourront être maintenant placées en face l'une de l'autre, et comparées entre elles.

On va dire qu'il est fâcheux pour Goethe, que l'interprète de son rival n'ait pas été le sien. L'auteur de la *Notice sur sa vie et ses ouvrages* sent mieux que personne combien, en effet, toute comparaison de notre traduction avec celle de Schiller nous serait défavorable ; aussi tient-il à n'en prendre que sa part légitime, en ne s'avouant ici responsable que de trois pièces seulement : *Le Comte d'Egmont*, *Gætz de Berlichingen* et *le Docteur Faust*.

On verra, dans cette *Notice*, que nous avons exclu de notre recueil les pièces de circonstances, opéras, églogues dramatiques et autres bagatelles qui eussent grossi le théâtre de Goethe sans le rendre plus complet, dans le sens raisonnable du mot. C'eût été mal servir notre auteur et le public, que de tout traduire ; et nous les respectons trop, pour risquer ainsi de fatiguer l'un aux dépens de la gloire de l'autre.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE GOETHE.

ME préparant à parler de Goethe, je ne puis me défendre d'un premier mouvement de surprise ; et ceux qui me liront l'éprouveront sans doute à leur tour, lorsqu'en jetant un coup d'œil sur le titre de cette notice, ils réfléchiront à la double tâche que ce titre m'impose, et aux obstacles qui paraissent devoir m'empêcher de l'accomplir. Pour écrire la vie d'un homme, n'est-il pas nécessaire qu'elle soit achevée ? Pour analyser ses ouvrages, ne faut-il pas les avoir tous devant soi ? En effet, ces deux conditions semblent indispensables ; et, il faut le dire, elles me manquent l'une et l'autre : car, heureusement pour l'Allemagne, Goethe vit encore, et son génie, encore jeune à soixante-quatorze ans, n'a pas cessé de produire.

Mais ce qui me rassure un peu, et m'encourage à une entreprise absurde en apparence, c'est la nature de la publication que cette Notice doit accompagner. Nous ne donnons que le théâtre de Goethe ; or, s'il est un genre de poésie avec lequel il semble avoir fini, assurément c'est celui-là. Tous ses chefs-d'œuvre, en ce genre, appartiennent au siècle dernier ; et telle est d'ailleurs l'extrême diversité des caractères qu'il a successivement imprimés à chacun d'eux, que s'il en

composait actuellement de nouveaux, il est au moins permis de douter que sa carrière dramatique en devînt plus complète, et la poétique qu'on en peut tirer, plus nette et plus arrêtée. Quelle forme adopterait-il aujourd'hui, qu'il n'eût pas revêtue déjà? Tour-à-tour classique et romantique, tantôt il s'est adonné à cette sorte de composition qui reproduit les mœurs, la religion et les hommes du moyen âge, tantôt il a cherché dans l'antiquité des tableaux non moins vrais et non moins frappans. Mieux que personne, Goethe a senti que la poésie n'a point de bornes, et qu'elle peut tout peindre; que chaque époque de l'humanité a sa physionomie particulière, et que, pour la rendre sans altération, nulle forme ne vaut celle même dont se servirent les écrivains du temps, ayant, pour ainsi dire, été moulée sur elle. Mieux que personne, il a senti qu'en portant les fers de telle ou telle école, en se resserrant dans les limites de telle ou telle période de l'histoire, en perdant son indépendance, la poésie perd aussi son plus grand charme. La muse théâtrale évoque à son gré sur la scène les mœurs de la Tauride et celles de la Thuringe, la cour de Ferrare, la place publique de Bruxelles, et le sombre cabinet où l'étude et le doute troublent et égarent l'imagination de Faust. La fécondité et la variété sont les attributs de sa puissance; elle peut tout représenter, pourvu qu'elle représente tout avec une fidélité sévère. Et c'est là proprement la muse de Goethe.

Si maintenant l'on se reporte au temps où il commença d'écrire sous sa dictée, si l'on songe que ce fut en 1769, alors que l'Allemagne était réduite à citer, en fait d'innovations, les drames bourgeois de Lessing; au lieu d'être surpris qu'on s'occupe de Goethe sitôt, ne trouvera-t-on pas qu'on s'en avise au contraire bien tard? N'aura-t-on pas

quelque peine à s'expliquer comment il s'est pu faire que , dans un moment où nous étudions en France avec un soin si curieux le théâtre de nos voisins d'Allemagne, nous ayons négligé précisément l'homme auquel il doit son existence, et qui à lui seul est plus varié, plus riche que tous ses élèves ensemble? Car Schiller lui-même, qu'on a droit de nommer l'élève de Goethe, puisque, entré dans la carrière après lui, il n'a fait que suivre ses traces, et lui est redevable de ses meilleures pièces, Schiller n'a réalisé qu'un des côtés de la poétique de son maître, n'a exploité qu'une partie de la mine féconde que Goethe avait ouverte.

Ainsi, l'on peut dire qu'après avoir été le premier auteur de la révolution opérée vers la fin du dix-huitième siècle sur la scène allemande, Goethe en est demeuré le principal acteur. Seul il en a vu les différentes phases et tous les développemens, donnant toujours aux autres l'impulsion sans la recevoir jamais de personne, toujours indépendant des directions qu'il créait ou secondait, toujours supérieur à ses propres écrits comme à ceux des autres, toujours original et par conséquent varié, ne reconnaissant d'autre guide et d'autre loi que la nature des divers sujets auxquels il appliquait son génie, des époques diverses dont il esquissait le tableau. Chercher l'école dramatique allemande ailleurs que dans ses ouvrages, ce serait donc la chercher, sinon où elle n'est pas, du moins où elle n'est qu'incomplètement.

En voilà plus qu'il ne faut pour me justifier aux yeux du lecteur, et l'on doit convenir à présent que notre contemporain Goethe appartient tout-à-fait à l'histoire comme auteur dramatique. Je ne prends point pour cela l'engagement de taire ce qu'il a produit d'ailleurs; ce serait déchirer la moitié

de ses titres à notre admiration : mais , je le répète , puisque nous ne publions que son Théâtre , c'est en lui l'auteur dramatique qui doit nous intéresser le plus , et dont il m'importe le plus de pouvoir tracer un portrait achevé. Or , je crois avoir montré que cela est possible.

Quant aux événemens de sa vie , ils n'ont guère d'intérêt , chez lui comme chez la plupart des grands écrivains , que dans leur liaison avec ses ouvrages. C'est aussi sous ce point de vue seulement que je les présenterai , prenant pour guide en ce travail Goethe lui-même , qui s'occupe depuis assez long-temps à rédiger des Mémoires dont il a paru déjà plusieurs volumes.

Avant de commencer , il me resterait encore à éloigner un soupçon fort naturel à concevoir lorsqu'il s'agit d'un contemporain , celui de partialité. Mais , s'il est aisé de former un tel soupçon , il l'est moins de le détruire. Fut-on soi-même exempt de partialité , souvent on adopte à son insu celle des autres. Moi , par exemple , vivant hors du pays où Goethe passe sa vie , parlant une autre langue que la sienne , j'ai lu ses ouvrages comme on lit ceux d'Euripide ou de Shakespeare , et n'ai par suite aucun motif personnel de déguiser la vérité sur son compte. Mais pour cela même , j'ai dû , afin de le mieux connaître , consulter les ouvrages qui ont été publiés sur lui dans son propre pays , et qui , partant tous d'amis ou d'ennemis , ont tous plus ou moins la couleur de la flatterie ou du dénigrement. Et comment prouver que je ne me suis rangé d'aucun des deux partis ? Je n'en sais qu'un moyen , c'est de donner le pour et le contre , laissant le lecteur libre de choisir : aussi l'emploierai-je , toutes les fois qu'il y aura lieu.

Si je porte en outre des jugemens pour mon compte , ce sera avec une grande retenue , et j'en porterai le moins qu'il me sera possible. Je suis plutôt historien que critique, mon affaire est de raconter, non de juger. Ce dont je m'applaudis : car , bien que la gloire de Goethe soit vieille , et que la postérité ait même en quelque sorte déjà commencé pour lui , je me souviens néanmoins qu'il est encore au nombre des vivans , et ne saurais , après cela , me résoudre à le disséquer comme un cadavre.

JEAN WOLFGANG DE GOETHE ⁽¹⁾ naquit à Francfort-sur-le-Mein , le 28 août 1749. Son père , ancien jurisconsulte , d'une bonne famille de cette ville et allié à ce qui s'y trouvait de plus éminent par son mariage avec la fille du président du sénat , y menait cependant une vie assez retirée. Depuis le refus d'une certaine charge à laquelle il se croyait des droits incontestables , il avait renoncé à toute carrière publique , avec regret d'abord ; mais une fortune indépendante , le goût de l'étude , l'amour des arts ou plutôt des objets d'art , en assez grand nombre , qu'il avait rapportés d'Italie , enfin l'éducation de ses deux enfans , suffirent bientôt à le consoler de cette retraite forcée ; et même il ne tarda pas à la préférer de beaucoup à un genre de vie plus agité sans doute , mais où l'activité de son esprit n'eût peut-être pas trouvé à se satisfaire aussi pleinement à la fois et aussi agréablement. Les hautes facultés dont il aperçut le germe de bonne heure chez le jeune Wolfgang , ne contribuèrent pas peu à lui rendre douce cette vie domestique ; il s'appliqua de

(1) On prononce *Gueute*.

toutes ses forces à cultiver ce germe précieux, et désormais reporta tout entière sur son fils l'ambition qu'il n'avait plus pour lui-même.

Au lieu de fatiguer le lecteur par l'énumération des progrès de Goethe en des études qui lui ont été communes avec tous les écoliers possibles, je crois qu'il vaudra mieux s'arrêter un instant sur les impressions de son enfance, et rappeler quelques-unes des anecdotes les plus remarquables entre celles qu'il a consignées lui-même dans ses Mémoires. Car, tout exposé que l'on puisse être à s'abuser, en voulant voir, dans certaines circonstances relatives aux premières années d'un homme remarquable, la source de ce qu'il fit plus tard de grand ou de beau, il en est cependant de caractéristiques, à qui l'on ne saurait se défendre d'accorder une liaison plus ou moins intime avec ses destinées futures.

De ce nombre me paraît être l'aventure suivante. Goethe n'avait guère plus de six ans lorsqu'elle lui arriva. Elle se trouve racontée à la suite de ses premières réflexions sur la nature de Dieu et sur le culte qui lui est dû. « Ne pouvant me former une idée claire de cet Être-Suprême, dit-il, je le cherchai dans ses ouvrages, et voulus, à l'exemple des patriarches, lui élever un autel. Quelques productions de la nature devaient me servir à représenter le monde, et une flamme allumée pouvait figurer l'âme de l'homme s'élançant vers son créateur. Je fis donc un choix entre les objets d'histoire naturelle que j'avais sous la main. La difficulté était maintenant de les disposer de manière à en former un petit édifice. Mon père possédait un beau pupitre de musique, en laque rouge semée de fleurs d'or, en figure de pyramide à quatre faces, destiné à l'exécution de quatuors. On ne s'en servait plus de -

puis long-temps. Je m'en emparai, et j'y plaçai par gradation, les uns au-dessus des autres, tous mes objets d'histoire naturelle, de manière à leur donner un ordre clair et significatif. C'était au lever du soleil que je voulais consommer mon premier acte d'adoration, mais je n'avais pas encore arrêté en moi-même comment je m'y prendrais pour produire cette flamme symbolique, qui devait en même temps exhaler un parfum odorant. Je réussis enfin à remplir ces deux conditions. J'avais à ma disposition de petits grains d'encens. Ils pouvaient, sinon jeter une flamme véritable, au moins luire en brûlant, et répandre une agréable odeur; et ce doux éclat d'un parfum allumé offrait même, à mon gré, une image plus fidèle de ce qui se passe en notre ame, dans un pareil instant. J'avais tout préparé, et le soleil était déjà depuis quelque temps au-dessus de l'horizon. Mais les maisons voisines empêchant encore ses rayons d'arriver jusqu'à moi, ce ne fut qu'après une attente assez longue que je pus, à l'aide d'un verre ardent, mettre le feu à mes grains d'encens, artistement arrangés sur une belle tasse de porcelaine. Ce moment désiré arriva pourtant à la fin, le sacrifice fut consommé, ma piété satisfaite; et dès lors cet autel devint le principal ornement de ma chambre. »

Voilà certes une idée bien singulière pour un enfant de cet âge, et une persévérance dans cette idée plus singulière encore. Qu'il ait cherché à se représenter sous une forme matérielle quelconque cet être infini dont il entendait parler sans cesse, c'est une tentative que chacun peut se rappeler avoir faite en son enfance, et qui n'a rien même que de naturel à la faiblesse de cet âge: mais aller jusqu'à vouloir rendre un culte extérieur à la divinité qu'on s'est ainsi créée, et inventer pour

cela des emblèmes si justes , si clairs , d'une nature si poétique, c'est un trait d'imagination trop saillant pour qu'on se refuse à y entrevoir l'imagination de l'auteur d'Egmont. La flamme surnaturelle qui parut tout-à-coup sur le front d'Iule , n'était pas un présage plus certain de grandeur.

Doué de si bonne heure d'une pareille faculté , on ne sera pas surpris de toutes les impressions vives et profondes que Goethe reçut dès lors des objets dont il était entouré. Né au sein d'une des plus vieilles cités de l'Allemagne , dans l'une des maisons les plus vieilles de la ville , et se nourrissant , comme il faisait , de la lecture des plus vieilles chroniques , on ne sera pas surpris qu'il ait senti naître en lui un goût décidé pour l'histoire des temps reculés. « Je prenais plaisir , dit-il , à étudier les physionomies diverses des peuples , sans y chercher d'autre intérêt que celui de la diversité même et de la vérité des mœurs , indépendamment de tout regard à leur importance ou à leur beauté morale. » Mis au collège à la mort de sa grand'mère , il profitait donc de tous ses momens de récréation pour parcourir avec quelques camarades de son choix les remparts et les promenades de Francfort. Les rues étroites et obscures de l'ancienne enceinte , ses tours noircies par le temps , ses vieilles portes avaient du charme pour lui. Il aimait l'aspect de ces constructions gothiques , ouvrages d'une époque de troubles et d'alarmes , où les villes ne pouvaient être autre chose que des citadelles ou des lieux de refuge. Et à force d'en repaître ses yeux , l'histoire des antiquités nationales qu'il étudiait en même temps , prenait insensiblement dans son esprit une consistance , une vie , une réalité , dont elle aurait manqué s'il ne l'eut cherchée que dans les livres.

Ainsi se préparaient à son insu les deux grandes conceptions de *Goetz* et de *Faust*, qui furent ses premières. Dans ce dernier ouvrage on retrouve même, à la seconde scène, une peinture de sa ville natale, où ces impressions de son jeune âge sont toutes retracées fidèlement.

Quant à sa vocation pour le théâtre, il assure dans ses Mémoires qu'elle fut déterminée par une circonstance très puérile, par le présent que lui fit peu avant de mourir cette grand'mère dont je parlais tout à l'heure, d'un petit théâtre de marionnettes, « source, dit-il, des émotions bien plus vives que j'éprouvai par la suite, lorsqu'au lieu de ce spectacle automatique, j'eus l'occasion d'assister à une représentation théâtrale véritable, et qui ont décidé de ma vie. » Quoiqu'il en soit de cette influence, au moins douteuse, l'événement qui doit selon lui l'avoir exercée, resta toujours profondément gravé dans sa mémoire ; à tel point même qu'il le transporta dans les premiers chapitres de son roman de *Guillaume Meister*, où il est raconté comme un des motifs qui engagent le héros à embrasser la profession de comédien.

Au milieu de ces études paisibles et de ces innocens plaisirs, une maladie terrible alors, la petite vérole, vint frapper le jeune Goethe ; et après une longue convalescence, qui ne fit que fortifier en lui l'amour de la solitude et un certain penchant à la tristesse, éclata la guerre de sept ans, source de dissensions violentes dans la plupart des familles allemandes et particulièrement dans la sienne. Son grand-père, en sa qualité de sénateur de Francfort, avait été, lors de l'élection de François I^{er}, chargé de porter sa couronne ; et l'impératrice Marie-Thérèse lui avait fait présent d'une chaîne d'or et de son portrait. Aussi tenait-il pour l'Autriche, lui et deux

de ses filles avec leurs maris. Son père, qui François, l'électeur de Bavière Charles V conseiller impérial, inclinait au contraire le reste de la famille partageait ce sentiment. Les mésintelligences, enfin la séparation d'opinion contraire. Le jeune enfant, lui seul, partisan de Frédéric que son père, continuant à l'âge, à visiter le sénateur toutes les semaines passé; et là il se vit obligé d'entendre sans cesse les plus outrageantes contre son héros. dit-il à ce propos, le tremblement de terre qui fit douter de la bonté de Dieu : ce qui se passa du roi de Prusse commença à me faire suspecter le public. » Et il ajoute un peu plus loin ces paroles : « En y réfléchissant à présent, je trouve constamment le germe de cette insouciance, à dire, de ce mépris auquel je me suis senti enclin à l'égard des jugemens du public; maladie dont la réflexion et l'expérience n'ont pu me guérir.

La guerre de sept ans eut encore un effet sur moi, en conduisant à Francfort un corps de troupes. L'un des officiers supérieurs de ce corps, nommé Thorane, homme instruit et capable, logea chez moi et durant son séjour fit travailler à son cabinet des meilleurs peintres de la ville. Profitant de cette occasion d'étudier un art vers lequel j'étais naturellement attiré, et dont la collection de son cabinet le goût chez lui, Goethe suggérait souvent

SUR GOETHE.

tistes, ainsi que des avis sur la manière de les
Témoin de cela, le comte le prit en affection, et
avec lui, l'habitua peu à peu à se servir de la lang
çaise, qu'il comprenait déjà sans peine, ayant fréqu
dûment un théâtre français établi à Francfort, sur
jouait le répertoire comique et tragique. La fréquen
ce théâtre l'avait mis de plus en rapport d'amiti
jeune garçon de son âge, espèce d'enfant de troupe,
bavard et fanfaron, mais bon camarade du reste, qu
à sa façon aux règles de l'art dramatique et à celles
d'honneur national. Voulant joindre l'exemple au
ils se battirent une fois en duel, et le combat ter
blessure, ils s'embrassèrent cordialement. Une au
excité par les belles théories de son ami, Goethe
une composition dramatique allégorique dans le
Piron, alors à la mode; et son œuvre mise au net, il
aussitôt. Sur quoi prenant un air de pédagogue, l'au
prétexte d'y faire quelques petits changemens indis
la bouleversa de telle sorte, que les cheveux s'en
à la tête du pauvre auteur. « Persuadé de sa capa
il, je le laissais faire. Il avait toujours à la bouche la
trois unités, la régularité du théâtre français, la
blance, l'harmonie des vers et le reste. Il se mo
théâtre anglais. Enfin il me ressaçait à plaisir ce
dramaturgique, dont j'ai eu toute ma vie les ore
guées. »

Son père à qui il montra cette comédie, en part

ces théories, ces règles, auxquelles on en appelait sans cesse, et sur lesquelles la rudesse et la pédanterie de mon mentor avaient éveillé mes doutes. Je commençai par le traité de Corneille sur les trois unités, et je compris aisément ces préceptes : mais la raison ne m'en parut pas aussi claire. Bien plus embarrassé me trouvai-je encore, quand je lus les *Observations sur le Cid*, et les préfaces dans lesquelles Corneille et Racine défendent leurs compositions contre les critiques et contre le public lui-même. Ce qui me parut le moins équivoque, c'est que l'on ne s'entendait point. J'avais fait de Racine une étude plus approfondie; j'avais même joué le rôle de Néron dans *Britannicus*, lors d'une représentation de cette pièce, que ma sœur et moi avions essayée avec d'autres enfans de notre âge. Que devais-je penser, en voyant une pièce telle que le *Cid*; cette admirable création du génie, condamnée sur l'ordre exprès d'un ministre tout-puissant; et Racine, ce demi-dieu de la scène française, qui était devenu le mien, ne pouvant parvenir, en toute sa vie, à contenter, ni la multitude des amateurs, ni les juges compétens. Toutes ces contradictions me jetaient dans une cruelle incertitude. Long-temps je me tourmentai pour concilier les nombreuses difficultés d'une théorie si pédantesque. Las enfin de mes inutiles efforts, je laissai là toute cette liturgie. Ce qui m'y détermina surtout, ce fut la persuasion où j'étais que les auteurs des plus beaux ouvrages, dès qu'ils se mettent à les discuter dans le but de rendre compte de leurs conceptions premières, de les expliquer et de les défendre, ne s'entendent pas toujours eux-mêmes. Je retournai donc me nourrir des effets du théâtre, je le fréquentai avec plus d'assiduité que jamais, je lus les poètes de suite et avec réflexion. Ce fut alors que j'étudiai

à fond Racine et Molière tout entiers , avec les chefs-d'œuvre de Corneille. »

Cependant , le comte de Thorane ayant eu quelques démêlés assez vifs avec M. Goethe , il s'était introduit dans la maison une sorte de gêne et de mal-aise qui faisait souhaiter son départ. Comme rien ne l'y retenait de son côté , ce départ eut enfin lieu ; et tout rentrant par là dans l'ordre acoutumé , le père exigea de ses enfans une assiduité au travail dont ils s'étaient dispensés depuis nombre de mois. Le temps perdu fut regagné. On se mit avec ardeur à apprendre le dessin et la musique , sans que les autres travaux en souffrissent. Il vint alors à Goethe l'idée singulière de rédiger ses leçons sous la forme d'une correspondance entre de jeunes étudiants voyageant en divers pays , et se rendant compte mutuellement de leurs voyages et de leurs travaux ; et voulant introduire dans cette composition un Juif allemand avec son mauvais jargon , il se crut obligé d'apprendre l'hébreu pur. L'étude de l'hébreu le conduisit à celle du vieux Testament ; et porté , comme il le fut toujours , à considérer dans les choses le côté poétique avant tout autre , il se passionna bientôt pour les histoires narrées , dans ce livre , d'un style si naïf et si sublime. Celle de Joseph entr'autres le frappa singulièrement ; mais le récit en parut trop court à son active imagination , il éprouva le besoin d'en développer et d'en peindre toutes les circonstances. Laissons-le raconter lui-même comment il s'y prit pour le satisfaire.

« Tourmenté depuis long-temps du désir d'écrire l'histoire de Joseph , je ne savais trop sous quelle forme la traiter. Je ne me sentais nullement capable d'atteindre à une versification digne d'un pareil sujet : j'adoptai donc , comme plus facile ,

une prose poétique, et me mis avec ardeur au travail, tâchant de dessiner nettement les principaux caractères, et de faire ensorte d'imprimer à cette simple narration, par le développement des épisodes, le cachet d'une grande épopée. J'oubliais ce que la jeunesse oublie toujours, qu'à un ouvrage de ce genre il faut une physionomie, et que pour la saisir et la peindre une longue expérience est nécessaire. Enfin, tant bien que mal, je vins à bout de mon roman biblico-poétique. ⁽¹⁾ »

M. Goethe ne trouvait rien à redire à ces travaux de son fils, puisqu'ils étaient l'œuvre de ses loisirs. Mais voyant qu'il touchait à sa quatorzième année, et ne perdant point de vue le projet qu'il eut toujours d'en faire un habile jurisconsulte, il l'obligea bientôt à laisser la poésie pour le droit; et à la place du vieux Testament, il mit entre ses mains le *Corpus juris*.

L'étude peu attrayante de ce livre, celle des premiers principes des sciences naturelles et mécaniques, la surveillance des artistes que son père employait, enfin des leçons d'escrime et d'équitation, et la culture d'un très grand verger voisin de la ville; telles étaient les occupations qui se partageaient le temps du jeune Goethe, lorsque fut conclue la paix d'Hubertsbourg. Mais ces occupations nombreuses et diverses ne l'empêchaient pas de se remettre par intervalle à l'histoire des antiquités de Francfort: « Comme autrefois, dit-il, j'aimais le moyen âge, époque d'inquiétude où, chacun étant armé contre tous, un homme pouvait librement déployer toutes les ressources de son énergie personnelle. »

(1) Dans le *Diran*, recueil de poésies arabes publié récemment, Goethe a inséré quelques fragmens de ce travail de sa jeunesse.

Avide de tout connaître et de tout voir, il faisait aussi de fréquentes courses dans la ville, non plus comme autrefois le long des rues seulement, mais aussi dans l'intérieur des maisons. Le quartier des Juifs devint surtout l'objet de ses visites. Il était curieux de s'initier aux mystères de leurs mœurs actuelles, défigurées par la superstition calomnieuse du peuple. Partout bien reçu, bien traité, sollicité de revenir, il entra dans leurs écoles, et assista à toutes les cérémonies de leur culte.

Parmi les personnes d'une condition plus relevée, dont il recherchait alors l'entretien, on remarque M. d'Oelenschlager, sénateur, sous les yeux duquel il représenta avec sa sœur et quelques camarades plusieurs pièces allemandes et françaises, entr'autres le *Canut* de Schlegel et le *Britannicus* de Racine; M. de Reineck, homme d'une famille noble, mais vivant éloigné du monde par suite d'un grand malheur; et M. Huisgen, conseiller intime, sorte de misanthrope, tâchant de verser dans sa jeune tête un peu du fiel dont il était dévoré.

Oelenschlager en voulait faire un homme de cour, Reineck un diplomate, Huisgen un jurisconsulte; tous trois s'accordant à le dégoûter de la poésie et du métier d'auteur. D'autre part, trois de ses condisciples, un peu plus âgés que lui, savoir Griesbach, depuis théologien célèbre, et les deux frères Schlosser, dont l'un épousa ensuite sa sœur, cités pour leur habileté dans l'étude des langues, tâchaient d'exciter son émulation dans les exercices de la carrière académique. « Mais, dit-il, je me sentais possédé du désir de m'illustrer par quelque chose d'extraordinaire, et cela même avant de savoir vers quel but précis diriger mes efforts. On a d'ordinaire plus d'ardeur pour obtenir une récompense qui séduit, que pour

acquérir péniblement les moyens de la mériter. Pourquoi donc nierais-je que, dans mes rêves de gloire et de bonheur, ce qui avait pour moi le plus de charme, c'était l'image de cette couronne de lauriers destinée au front du poète ? »

Plein de ce désir, il continuait à rimer dans ses momens perdus, habitude bien innocente, et qui pourtant risqua de lui être funeste. Quelques jeunes étourdis, voulant s'amuser aux dépens d'un fat, prièrent Goethe de les aider de ses talens. Il y consentit d'autant plus volontiers que leur choix flattait son amour propre. Ces premières relations, peu convenables, l'entraînèrent à d'autres qui l'étaient moins encore : insensiblement il se vit mêlé à des hommes suspects, ou même pour la plupart convaincus d'escroqueries assez fortes, et par un enchaînement de circonstances qu'il serait inutile d'énumérer, accusé d'être leur complice.

Cette accusation n'eut point de conséquences graves pour sa personne. Mais plusieurs de ses amis y furent compromis ; et bien qu'il ne consentît à donner aucun éclaircissement qui pût les compromettre, néanmoins, dans le peu de chose qu'il se crut obligé d'alléguer pour sa propre justification, il craignit qu'on n'eut trouvé des armes contre eux. Leur punition lui fut donc doublement pénible.

Mais ce que cette affaire eut de plus triste encore, ce fut de rompre pour jamais la liaison qu'il avait contractée avec une jeune fille nommée Marguerite. Cette liaison, pure comme toutes celles qu'on peut former à cet âge, avait pris par degré le caractère d'une vraie passion, du côté de Goethe au moins. Il faut lire dans ses Mémoires le récit des heures qu'il passait chaque jour auprès d'elle : c'est un tableau ravissant de tout ce qu'il y a d'ivresse et de fraîcheur en un premier amour.

Cette jeune fille est celle qu'il peignit plus tard sous les traits de la maîtresse de Faust.

Qu'on juge après cela de ce qu'il dut souffrir, lorsqu'il apprit que des poursuites étaient commencées contre les parens de sa chère Marguerite, et qu'elle-même se trouvait impliquée dans le procès. Gardé à vue chez lui, n'ayant de nouvelles que celles qu'on voulait bien lui donner, les inquiétudes auxquelles il était continuellement en proie finirent par le rendre tout-à-fait malade. Puis lorsqu'il commençait à se rétablir, un de ses amis, chargé de le surveiller, lui raconta le sort de ses camarades; et pressé de s'expliquer sur celui de Marguerite: « Tranquillisez-vous, lui répondit-il, cette jeune fille s'est très-bien conduite, et en a remporté un magnifique témoignage. Comme elle ne peut inspirer qu'amour et bienveillance, ses juges eux-mêmes ont éprouvé le pouvoir de ses attraits, et n'ont pu se refuser au désir qu'elle marquait de s'éloigner de la ville. D'ailleurs, sa déclaration sur ce qui vous concerne lui fait honneur. J'ai lu sa déposition dans les actes secrets, j'ai vu sa signature.—Qu'a-t-elle déposé? qu'a-t-elle signé? — Puisque vous voulez le savoir, lorsqu'on l'a questionnée sur ses relations avec vous: « Je ne puis nier, a-t-elle répondu d'un ton de franchise, que je ne l'aie vu souvent et avec plaisir. Mais je l'ai toujours considéré comme un enfant. »

« Mon ami, ajoute Goethe, continuait à prêter à Marguerite le langage d'une gouvernante: mais depuis long-temps je ne l'écoutais plus; l'idée que dans un acte authentique elle m'avait traité d'enfant, m'avait mis hors de moi; j'étais entièrement désenchanté. Je me crus en outre guéri de ma passion pour elle, et me hâtai de l'assurer à mon ami. Mais le

calme était loin de moi ; son image chérie me rendait mon erreur toutes les fois qu'elle venait s'offrir à ma mémoire , ce qui n'arrivait que trop souvent. »

Je me suis un peu arrêté sur cette aventure , parce qu'à quatorze ans et demi une aventure pareille est de quelque importance. Elle fait époque dans la vie : c'est le rayon qui , pénétrant dans la tête du jeune homme , vient illuminer pour la première fois l'amas , jusque-là confus , des choses qu'une mémoire mécanique y avait ensevelies depuis l'enfance.

On imagine aisément ce qui dut se passer dans celle de Goethe , après que cette douce illusion se fut évanouie. Voici une pièce de vers , intitulée *Première Perte* , qui lui a été sans doute inspirée plus tard par le souvenir de ces courts instans de bonheur , payés de regrets si amers.

PREMIÈRE PERTE.

AH ! qui peut , à leur passage ,
 Qui peut arrêter nos jours ?
 Qui peut de notre jeune âge
 Nous ramener les beaux jours ,
 Ces jours des premiers amours ?

Ma blessure saigne encore :
 La perte de mon bonheur
 A fait naître dans mon cœur
 Un ennui qui le dévore ;
 Et mes pleurs coulent toujours.

Ah ! qui me rendra les jours
 De mes premières amours ?

Il finit pourtant par s'en consoler. Et le genre de travail qu'il tenta sur lui-même pour y parvenir, annonce déjà cette fermeté calme et persévérante, qui chez lui s'est toujours alliée à la nature la plus passionnée, de même que cette force de réflexion sous le joug de laquelle l'imagination la plus ardente ne cessa jamais d'être contenue.

« J'arrachai enfin de mon ame le trait fatal. La réflexion et cette vigueur de santé si favorable à la jeunesse, vinrent à mon secours. Je fis sur moi-même des efforts sérieux. Mon premier pas vers la raison fut de m'abstenir des pleurs et du désespoir : une si excessive douleur me parut tenir trop de l'enfance. Jusque-là je m'étais abandonné sans réserve, toutes les nuits, à ces orages du chagrin ; épuisé de larmes et de sanglots, je pouvais à peine respirer ; des maux de poitrine me faisaient de chaque repas une fatigue pénible. Profondément blessé dans mes sentimens, je m'enhardis à bannir de telles faiblesses. Je trouvais révoltant de sacrifier ainsi repos, sommeil, santé, à une petite fille qui s'était pluë à jouer avec moi le rôle de gouvernante, rôle qui nous convenait si peu à tous les deux. »

Goethe venant alors d'entrer en sa quinzième année, l'époque de son voyage à l'université n'était plus très éloignée. Au motif de pure distraction dont je viens de parler, s'en joignait donc un autre plus impérieux, pour le déterminer à reprendre ses travaux interrompus. Mais après une secousse si violente, tout lui semblait morne et glacé ; rien n'excitait plus son intérêt, il ne trouvait plus rien qui fût digne de son attention. Heureusement l'ami qui l'avait soigné dans sa maladie, et qu'on avait placé près de lui pour le surveiller, se trouvait être un homme d'un sens droit et d'une

instruction solide. A force de parcourir toutes les sciences, il en découvrit une entièrement neuve pour Goethe, et capable de l'attacher fortement, la philosophie; pour laquelle d'ailleurs cet ami se sentait lui-même un goût particulier. D'abord, il voulait lui en enseigner une toute formulée; mais trouvant un disciple indocile, il se vit forcé bientôt d'abandonner le dogmatisme pour l'histoire. Ils lurent donc ensemble celle de Brucker; et Goethe prit à cette lecture un vif intérêt, parce que, dit-il, chaque opinion, chaque doctrine, lui paraissait aussi bonne que les autres. Ainsi se manifestait dès lors ce penchant au septicisme qui, après avoir répandu sur la plupart de ses premiers ouvrages une teinte si sombre, se convertit par la suite en une sorte d'indifférence tranquille, cause de l'étonnante diversité, et peut-être aussi de la froideur accoutumée de ceux qu'il composa dans sa seconde manière.

Dès que la saison le permit, ils se livrèrent tous deux au plaisir de la promenade. Mais ce n'était plus dans les rues de Francfort que Goethe aimait à errer maintenant, non plus que dans les jardins qui l'avoisinaient. L'image de Marguerite, celle de ses parens et de ses amis, l'y poursuivaient partout. Il craignait leur rencontre; et les regards des hommes les plus indifférens lui étaient pénibles. D'une humeur sombre et mélancolique, il cherchait les lieux solitaires; il s'enfonçait dans l'épaisseur des bois, et y demeurait de longues heures, absorbé dans une rêverie profonde.

Ces goûts le ramenèrent à celui de la peinture qui était d'enfance chez lui. « L'œil est celui de mes organes, dit-il, à l'aide duquel j'ai de tout temps saisi le mieux ce qu'il y a de remarquable en ce monde. » Il se mit à esquisser, tant bien que mal, les sites qui lui semblaient les plus beaux, et

ceux qui lui rappelaient un souvenir , ou auxquels une pensée fugitive s'était attachée ; et peu à peu son portefeuille devint une espèce de journal pittoresque , si intéressant pour lui , qu'il ne put jamais se résoudre à en faire le sacrifice.

Quant aux études du cabinet , elles reprirent aussi par degrés l'attrait qu'elles avaient perdu momentanément pour lui ; ce dont il fut redevable surtout à sa sœur Cornélie , qu'il avait toujours aimée tendrement , mais qui , depuis la perte de Marguerite , en devenant la confidente de ses chagrins , était devenue en même temps celle de toutes ses pensées et de ses sentimens les plus intimes.

Pendant il fallut bientôt quitter cette vie de famille pour celle de l'université. L'époque fixée se rapprochait de plus en plus ; et il commençait à l'appeler lui-même de tous ses vœux , las du cercle étroit où il était comme emprisonné , et pensant d'ailleurs que loin de son père il pourrait se livrer sans contrainte aux travaux poétiques dont il n'avait cessé de s'occuper , et pour lesquels il se sentait une aptitude toujours croissante. Dans ce but tout littéraire , l'université de Gœttingue , où professaient Heyne et Michaëlis , lui souriait beaucoup ; mais la volonté paternelle en décida autrement , il fut obligé de partir pour Leipzig.

Un peu triste d'abord , il prit bien vite son parti. Là aussi il y avait des hommes célèbres ; et le grand point était obtenu , savoir de sortir de sa ville natale. « La joie d'un captif à qui l'on ôte ses fers , et qui se voit près de franchir le seuil de sa prison , ne saurait , dit-il , être plus vive que ne le fut la mienne à l'approche du mois d'octobre. Fatigué que j'étais de ma position actuelle , un monde inconnu semblait ne me promettre que plaisir et sérénité. »

Il ne fut pas long-temps à se désenchanter. Au lieu des cours intéressans auxquels il s'attendait, il ne trouva que d'ennuyeuses répétitions des choses qu'il savait déjà par cœur. Au lieu d'encouragemens, il ne rencontra dans ses professeurs que sévérité et même injustice. Toutes les productions poétiques qu'il admirait étaient critiquées par eux amèrement, sans qu'ils lui en proposassent d'autres pour modèles : les siennes parurent mauvaises à toutes les personnes à qui il hasarda de les lire ; et lui-même finissant par être de leur avis, il fit une liasse de tous ses manuscrits ; « puis, dit-il, poésie, prose, plans, esquisses, projets, je lançai le tout dans le foyer de la cuisine. La fumée qui s'en éleva, remplissant la maison, fit trembler notre hôtesse. C'est à quoi se réduisit l'effet des premiers élans de mon génie. »

Nul doute que ce ne soit son séjour à l'université de Leipzig qui lui ait fourni l'idée de la scène de l'étudiant et Méphistophélès, dans *Faust*. Voici une réflexion qui est reproduite mot à mot dans la tirade de ce diable sur la métaphysique : « Je vis bientôt que le cours de philosophie ne m'apprenait rien de nouveau. Je trouvais, par exemple, fort étrange que la logique m'obligeât de décomposer, recomposer et décomposer encore ces opérations de l'esprit, que j'étais habitué dès l'enfance à exécuter avec la plus grande facilité. »

Quelque amer que dût lui sembler un tel mécompte, il ne s'en laissa nullement abattre ; et même on peut affirmer qu'il lui fut profitable. Sans guide, un homme faible s'égare ; mais celui qui a des ressources en lui-même ne saurait que gagner à n'en point prendre. Au lieu de s'engager dans les routes battues, il est contraint par-là d'en trouver de nouvelles. Telle fut la nécessité imposée à Goethe, et il n'était pas homme à s'y soustraire.

Le conseiller Boehme, professeur d'histoire et de droit public, le célèbre Gellert, et nombre d'autres, auprès desquels il croyait trouver, sinon des encouragemens, au moins d'utiles conseils et des directions certaines, n'étaient occupés qu'à déprécier tout ce qu'il admirait, et à le détourner de tout ce qu'il projetait. Las à la fin de tant de contradictions, que les discours des gens du monde ne servaient qu'à accroître de plus en plus (car une absolue incertitude planait alors, en matière de goût, sur toute l'Allemagne), il prit enfin le parti de se consulter lui-même avant tous, et de faire de son mieux sans trop s'inquiéter du public. Et cet isolement, précieux pour un esprit comme le sien, il le conserva toujours désormais : bien différent en cela de ces hommes qui calquent si exactement leur opinion sur l'opinion de ce qui les entoure, qu'on peut dire qu'ils se conduisent moins d'après la connaissance qu'ils ont acquise du monde, que d'après les connaissances qu'ils y ont.

L'anarchie était au comble dans la république des lettres. Les Allemands, retenus à cet égard depuis deux siècles dans un état presque entier de nullité, cherchaient de toutes parts les moyens d'en sortir. Déjà plusieurs tentatives avaient été faites par d'heureux génies, pour retirer la langue de cette enfance où elle risquait de vieillir ; Haller, Klöpstock, Wieland, Lessing, s'étaient exercés en divers genres nouveaux, et ils comptaient chacun de nombreux partisans. D'autres, qui ne se sentaient point la force de créer, dictaient aux auteurs présens et à venir des préceptes plus ou moins mal sonnans : tandis que l'école française, soutenue par le roi de Prusse, ennemie de toute innovation, prêchait à s'enrouer la routine usitée. Cependant la masse, désintéressée en toutes ces que-

relles dont elle comprenait à peine le sujet, attendait pour se prononcer quelque œuvre qui l'émût profondément, qui la forçât tout de bon à l'admiration. Elle ne devait pas attendre long-temps, Goethe touchait à sa dix-neuvième année.

Au milieu d'un tel conflit, sa tête ne cessait de fermenter : continuellement balloté entre l'influence encore grande de quelques vieux préjugés, et le désir impérieux de s'y soustraire, il ne savait de quel côté tourner ses regards. Voici comment il sortit peu à peu de cette perplexité désolante : je rapporterai ses propres paroles.

« Mon enfance et mon adolescence avaient coïncidé avec l'époque de notre licence littéraire. J'avais passé ce temps à travailler avec un zèle soutenu dans la société de beaucoup d'hommes de mérite. La quantité de manuscrits que j'avais laissés à mon père, attestaient assez mon ardeur pour le travail. J'avais mis en cendres, plutôt par découragement que par conviction de leur indignité, une masse d'essais, de projets, de plans exécutés à moitié. Maintenant les conversations, les leçons que j'écoutais, la lutte de tant d'opinions diverses, mais surtout les avis de l'un de nos convives, le conseiller Pfeil, m'apprenait à estimer deux choses surtout : 1° l'importance et l'intérêt du sujet ; 2° la concision du style. Mais je ne savais, ni comment trouver ces sujets, ni comment atteindre à cette concision. Le cercle rétréci de mon existence, l'indifférence de mes compagnons d'études, l'insuffisance de mes maîtres, l'insignifiance complète de la nature qui s'offrait à ma vue, tout me forçait à chercher mes ressources en moi-même. Si je voulais trouver pour mes compositions poétiques quelque inspiration vraie, quelque sentiment profond, quelque réflexion juste et saillante, c'était

dans mon propre sein qu'il me fallait puiser. Si pour mes peintures je sentais le besoin d'avoir les objets et les événemens sous les yeux, je ne sortais point du cercle de ceux qui pouvaient m'inspirer un intérêt direct. Ce fut de cette manière que je commençai par composer de petites poésies en vers libres ou dans la forme lyrique. La réflexion du moment, ce que j'avais éprouvé la veille, les faisaient naître.

« Je pris ainsi cette direction dont je n'ai pu m'écarter pendant toute ma vie : je m'habituai à décrire, à tourner en poème ce qui m'avait fortement occupé, ce qui m'avait causé une joie ou une peine très-vive. »

Peut-être, dès l'abord, va-t-on se récrier sur ce que Goethe ici donne pour idée mère quelque chose de si simple. Mais qu'on y réfléchisse, et l'on s'étonnera, je m'assure, au contraire, de ce qu'une pareille idée ait pu naître alors dans un si jeune esprit ; en même temps que l'on sera frappé de son immense portée. Croire que les sujets qui intéressent sont les seuls convenables à traiter, voilà un axiôme bien hardi, et que n'enseignent point les muses de l'école : il ne mène à rien moins qu'à chercher son type en soi-même, au lieu de l'aller prendre ailleurs ; partant, à mettre Aristote sous le banc. Toute la distinction entre la doctrine classique et celle qu'on a désignée, je ne sais pourquoi, du nom de romantique, gît dans ce point : c'est la question religieuse de l'autorité et du droit d'examen transportée dans la littérature. Or, le parti que Goethe prend ici d'instinct en cette question, n'annonce-t-il pas le futur réformateur ?

Les premiers essais de son génie poétique ne se bornèrent pas à ces pièces fugitives. Une passion que lui avait inspirée la fille de son hôte, et qui, mutuelle d'abord, fut troublée à

plaisir, et enfin détruite par les caprices de sa jalousie sans motifs, donna lieu à une petite composition dramatique intitulée *les Caprices d'un Amant* ⁽¹⁾, la plus ancienne de toutes celles qu'il a conservées.

C'est une sorte de pastorale dialoguée, en neuf scènes, où figurent deux couples d'amans se faisant des tendresses chacun à sa manière. L'amour qu'Eglé et Lamon ont conçu l'un pour l'autre, n'empêche pas celui-ci d'embrasser les jolies bergères qu'il trouve sur son chemin, ni celle-là de danser avec les bergers galans qui l'en prient. Il n'en va pas ainsi de l'autre couple. Eridon, jaloux à l'excès, ne peut voir un bouquet dans la main d'Amine, qu'aussitôt il ne se croie trahi, et ne l'en accuse durement. Pendant l'un de ses accès, Eglé réussit à se faire donner un baiser par lui. On raconte la chose à Amine, qui ne manque pas de s'en prévaloir; et le voilà guéri.

Ce tableau des afflictions causées à une créature innocente par celui qui devrait s'appliquer à la rendre heureuse, se fait lire avec intérêt dans l'original, à cause de la vérité de quelques détails, et surtout à cause de l'harmonie et de la pureté du style. Ce dernier mérite, qui est de beaucoup le plus saillant, aurait disparu presque entièrement dans une traduction. Nous avons donc exclu de notre collection ce petit ouvrage, qui d'ailleurs trouverait mieux sa place dans un recueil d'idylles que parmi des pièces de théâtre.

Mais nous n'en avons pas agi de même à l'égard de la comédie des *Coupables* ⁽²⁾, dont la composition suivit immédia-

(1) Cette pièce n'a jamais été traduite.

(2) La traduction de cette comédie a paru pour la première fois dans les *Chefs-d'œuvre du Théâtre étranger* de Ladvocat, en 1822.

tement celle des *Caprices d'un Amant*. Omettre cette comédie, c'eut été laisser dans le théâtre de Goethe une lacune véritable ; non point tant parce qu'on la compte au nombre de ses meilleures, que parce qu'elle est unique dans son genre, et marque le point d'où il est parti.

Encore sous l'influence des règles classiques lorsqu'il la composa, non-seulement il n'en viola aucune, mais il poussa le scrupule jusqu'à adopter tout ce que l'usage y a ajouté parmi nous. Depuis l'arrangement général jusqu'aux moindres détails de l'ouvrage, tout porte l'empreinte d'une imitation servile de nos auteurs, et particulièrement de Molière. Pour en demeurer convaincu, il suffirait de lire la scène seconde du troisième acte, où l'aubergiste et sa fille, se croyant réciproquement coupables d'un vol d'argent, s'offrent l'un à l'autre d'en faire la restitution sans dénoncer le voleur, et lorsqu'ils viennent à s'expliquer plus nettement, entrent chacun dans une grande colère, tant à cause des soupçons que l'autre avait osé former sur sa probité, que de l'obstination qu'il met tout-à-coup à rétracter l'aveu d'un crime si évident. Cette scène, d'un vrai comique, ne semble-t-elle pas, au moins dans sa forme, le calque exact de celle des deux vieillards du *Dépit amoureux* ? Et il ne serait pas difficile de trouver dans le cours de la pièce des rapprochemens analogues : l'art avec lequel les entrées et les sorties sont ménagées, la vivacité du dialogue, la facture des *tirades*, tout y est frappé au coin français. L'on y remarque même, si je ne me trompe, quelque chose de fort rare ailleurs que sur notre scène, et dont celle d'Allemagne offre moins d'exemple que toute autre ; c'est ce que nous appelons *le ton de la haute comédie*, chose peu aisée à définir, mais

qui est sentie de tout le monde. L'emploi du vers alexandrin est un dernier trait de ressemblance pour ceux qui peuvent lire les *Coupables* dans l'original.

Quant au fond de l'ouvrage, il a été l'objet d'une critique assez grave, et qui jusqu'à un certain point doit paraître fondée. Elle tombe sur le sujet lui-même, d'une nature beaucoup trop sérieuse, dit-on, pour admettre les effets puérilement burlesques que l'auteur en a tirés. Ce n'est pas qu'on lui reproche d'avoir fait une comédie avec l'étoffe d'un drame; mais il semble qu'il en devait faire une comédie, non une farce. Mettre en scène un mari joueur qui ruine son beau-père, vole un sac d'or à son hôte pour réparer une perte de la veille, et à force de mauvais procédés envers sa femme, l'oblige à se jeter dans les bras d'un jeune gentilhomme, qui se trouve être précisément celui dont il a dérobé le bien; et ne tirer de là qu'un acte d'imbroglio: n'est-ce pas s'exposer à ce que cet imbroglio ne fasse rire personne, tout plaisant qu'il soit par lui-même, et à ce que le sujet, tout attachant qu'il puisse être au fond, n'intéresse personne? C'est aussi un peu ce qui arrive; et ce ton de haute comédie, dont je parlais tout-à-l'heure, contribue à faire ressortir encore davantage une discordance aussi frappante entre les moyens employés et le résultat obtenu.

Je dois répéter au reste, que si j'ai hasardé cette critique, ça été plutôt comme une observation que d'autres ont déjà faite, que comme mon sentiment propre. Bien qu'exprimée à l'occasion d'un seul ouvrage, elle a l'air d'une restriction applicable à tous ceux du même genre; et je tiens qu'en littérature, on ne saurait se trop garder des restrictions. Car, qui peut deviner les immenses ressources qu'un homme de

génie trouvera peut-être dans un genre jusqu'à lui réputé absurde par le vulgaire des auteurs ? Cette manie de tout formuler à l'avance est la peste des lettres aussi bien que des arts, et il y a plus d'un jour qu'elle afflige notre pays. Quand donc viendra celui où nous secouerons le joug de ces lois immobiles, et où en place de certains dépositaires patentés qui les appliquent seuls, et prononcent sans appel, nous oserons nous ériger nous-mêmes en jury ignorant mais impartial, et juger naïvement sur nos impressions ? ⁽¹⁾

Revenons à Goethe. Ces deux essais dramatiques, les plans de beaucoup d'autres qu'il n'acheva point, et l'étude des beaux-arts dont le goût s'était réveillé en lui à la voix de Winkelmann ; voilà par quoi fut rempli tout son séjour à l'université, où ses parens l'avait envoyé pour étudier la jurisprudence ; et une visite à la galerie de Dresde, à laquelle l'avait déterminé la lecture du *Laocoon* de Lessing, qui venait de paraître et produisait une grande sensation en Allemagne, acheva de le détourner tout-à-fait du but primitif de ce séjour.

Ses progrès dans la pratique de l'art n'étaient pas cependant bien rapides non plus ; il marchait, comme tout le monde alors, au hasard dans un dédale inextricable. Un moment il crut avoir trouvé dans le *Laocoon* le fil propre à l'en dégager : mais la lecture de cet ouvrage, en jetant quelques idées nouvelles au travers de celles qu'il avait déjà peine à éclaircir, ne fit qu'augmenter les ténèbres où son esprit se débattait vainement. Il le sentait et n'y voyait aucun remède. Enfin, la mort de Winkelmann mit le comble à son

(1) Je relis cette phrase, et me demande s'il n'y a pas de la naïveté à en attendre des hommes du dix-neuvième siècle.

découragement ; et une disposition à l'hypocondrie qu'il avait apportée de Leipzig , venant s'ajouter à tous ces motifs de tristesse , il tomba dangereusement malade.

A peine remis , il résolut de quitter une ville dont le séjour lui avait si peu profité , et de retourner dans sa patrie. Ce retour s'effectua vers la fin de l'année 1768 ⁽¹⁾. Là il eut une rechute assez grave , dont un médecin le sauva au moyen d'une liqueur composée suivant les principes de l'alchimie ; circonstance qui le jeta lui-même dans l'étude des sciences occultes. Nouveau docteur Faust , après avoir inutilement essayé de toutes les autres , il se réfugiait dans la magie , passant ses jours et ses nuits à accomplir des opérations mystérieuses qu'il ne comprenait pas.

Le reste de son hiver , il le consacra à dessiner d'après nature et , chose étrange , à se former une religion positive. « Ayant ouï dire souvent que chacun finissait par avoir la sienne , rien ne me parut plus naturel que de travailler à mon tour à m'en forger une. Je me livrai à cette occupation avec beaucoup de persévérance. Le platonisme m'en fournit la base : mes recherches théurgiques et cabalistiques contribuèrent aussi à l'édifice de ma doctrine , chacune pour sa part. Je me construisis de cette manière un univers assez bizarre. » Si bizarre même , que je n'oserais trop le reproduire ici : nous aurons d'ailleurs bientôt l'occasion d'en signaler quelques traits , lorsque nous serons appelés à examiner *Faust*.

Au printemps , sa santé se trouvant rétablie , son père désira qu'il partît pour Strasbourg , et prît là ses degrés en juris-

(1) Il entra donc dans sa vingtième année.

prudence. Il y consentit sans peine ; et ayant fait un second auto-da-fé de tout ce qu'il avait écrit à Leipzig , sauf les *Caprices d'un Amant* et les *Coupables* , il se mit en route avec joie.

Aussitôt arrivé, il courut visiter la vieille cathédrale, monta sur sa plate-forme , et ravi du spectacle qu'il découvrait de là , bénit la destinée qui l'appelait, dit-il , à jouir quelque temps d'un si admirable séjour.

Cette fois , d'aussi heureux pressentimens ne furent point trompés , et l'année qu'il passa à l'université de Strasbourg fut loin d'être perdue. Sans m'appesantir sur les détails de sa vie académique et des connaissances qu'il y amassa , il me suffira de dire qu'au bout de cette année il se trouvait docteur en droit , et ce qui valait mieux , maître de deux sujets que depuis fort long-temps il roulait dans sa tête : je veux parler de *Gætz* et de *Faust*.

Cependant il n'avait pas encore mis la main à l'œuvre , et même en cachait soigneusement l'idée à ceux de ses amis qu'il consultait le plus volontiers. Dans leur nombre et au premier rang se plaçait Herder , dont il avait fait la connaissance peu de jours après son arrivée, et qui , tant qu'ils vécutrent ensemble , ne cessa d'exercer sur lui un irrésistible ascendant ; d'autant plus profitable à Goethe, qu'il s'exerçait moins sur lui , comme je disais , que contre lui. D'un esprit caustique et sévère , cet homme illustre ne lui passait aucun défaut. Il s'étudiait même à le contrarier sur ses goûts les plus légitimes , et à détruire ses admirations les mieux fondées. Mais en même temps qu'il le rendait mécontent de ses efforts passés , il leur offrait un aliment nouveau , en le prenant pour témoin des siens propres. En l'associant à ses travaux histo-

riques, il lui ouvrait une perspective vaste et féconde : ses idées sur la poésie servaient aussi à étendre et à éclaircir celles de Goethe. Ils passaient plusieurs heures par jour à discuter toutes les questions les plus hautes de philosophie et de littérature ; d'où ce dernier recevait à la longue, sinon une lumière véritable, au moins des lucurs assez vives pour lui laisser tout entrevoir, et trop insuffisantes cependant pour qu'il n'y pût pas un ardent désir de tout examiner par lui-même. Si donc Herder ne le conduisit par aucune route positive, il l'excita à les parcourir toutes. Et nulle influence ne convenait mieux à un génie de la trempe de celui de Goethe.

« Pour ma part, dit-il, rien n'était plus naturel que de me trouver de jour en jour plus réservé avec lui..... De mes travaux poétiques, je crois ne lui avoir communiqué que mes *Coupables* ; et je ne me souviens pas qu'il m'ait donné sur cet ouvrage avis ni encouragement..... Mais ce que je lui dérobaï avec le plus de soin, c'était l'intérêt que m'avaient inspiré deux sujets, qui s'étaient en quelque sorte enracinés dans mon esprit, et y prenaient peu à peu une couleur poétique : Gœtz de Berlichingen et Faust. La vie du premier avait fait sur moi une impression profonde : la physionomie rude et loyale de cet homme indépendant, né dans un siècle d'anarchie sauvage, me captivait à un haut degré. Dans le drame populaire dont le second était le héros, je trouvais plus d'un ton qui retentissait sourdement au fond de mon âme. Et moi aussi, j'avais parcouru tout le cercle des connaissances humaines, et de bonne heure je m'étais convaincu de leur vanité : toutes mes tentatives pour trouver la félicité dans la vie avaient été jusqu'alors inutiles. Ainsi, je me plaisais à méditer ces sujets dans mes heures de solitude ; sans pourtant rien écrire encore. »

À travers ces occupations sérieuses , se jetèrent sur le chemin de Goethe deux nouvelles passions fort semblables aux deux premières de Francfort et de Leipzig ; si ce n'est pourtant que celles-ci avaient eu une fin obligée , au lieu qu'à Strasbourg c'est de son propre mouvement qu'il abandonne sa maîtresse , dans le plus fort de leur amour mutuel , sans autre nécessité que celle d'aller montrer à ses parens le bonnet doctoral dont il vient d'être coiffé. Etrange sorte d'amour , si amour il y a.

Il convient lui-même au reste , avec franchise , du ridicule de cette aventure , et attribue aux réflexions pénibles qu'elle lui inspira , ses personnages de Weislingen et de Clavijo , qui font l'un et l'autre une si triste figure d'amant dans les deux ouvrages dramatiques , qu'il composa dès son retour en Allemagne.

Avant d'y retourner avec lui , et de signaler son entrée dans une carrière , qu'à dater de cette époque il devait parcourir sans relâche d'un pas si ferme et avec tant de gloire , je ne puis m'empêcher d'inviter mon lecteur à jeter un dernier regard sur les vingt années dont je viens de lui présenter l'esquisse rapide. N'y a-t-il pas quelque chose de surprenant dans le spectacle de cette vie sans enfance , de cette vocation littéraire déclarée à six ans ? Et ce n'est pas une simple façon de parler , puisque dès cet âge j'ai pu retrouver en germe toutes les grandes conceptions qui l'illustrèrent plus tard , et les suivre dans leurs progrès insensibles , jusqu'au moment de leur maturité , si hâtive pour tout autre , mais chez lui préparée de si loin par une jeunesse où tout avait compté. Je ne pense pas qu'il y ait personne qui n'en soit vivement frappé ; et je me serais même abstenu de faire cette question ,

à laquelle il n'y a qu'une réponse possible, sans l'occasion que j'y trouve de motiver l'étendue accordée dans ma notice aux commencemens de la vie de Goethe. On voit que mon but a été de resserrer en quelques pages tous les traits caractéristiques dont ses premières années abondent, en les dégageant de l'océan de tableaux et de réflexions accessoires, où dans ses mémoires ils disparaissent comme noyés; et si je l'ai atteint, on doit convenir que ces pages n'ont pas été entièrement perdues.

Parmi ces traits de caractère, il en est un que nous avons observé en son lieu, et qui à l'époque où nous sommes arrivés manqua d'imprimer à sa vie une direction toute autre; je veux parler du goût pour la langue française, qui s'était emparé de lui lors du séjour des troupes de cette nation à Francfort. Parvenu de bonne heure à s'en servir avec facilité, il eut l'idée de renoncer pour elle à sa propre langue; et ce fut même là ce qui lui fit préférer aux universités d'Allemagne celle de Strasbourg. « Mais, dit-il, un mauvais génie vint me souffler à l'oreille, que tous les efforts tentés par un étranger pour bien parler le français sont inutiles; et cette crainte, augmentée par les critiques impitoyables dont je devins l'objet de la part des Français de ma société, me détourna tout-à-fait de mon dessein. Ce fut donc, hélas! précisément le séjour d'une ville choisie pour me rapprocher de la France, qui m'apprit à tourner mes vues d'un autre côté, à m'éloigner d'elle pour jamais. ⁽¹⁾ » Ces lignes ne sont-elles pas bizarres sous la plume de Goethe? Le premier écrivain de sa nation

(1) Wieland regretta souvent de n'avoir pas eu l'italien pour langue maternelle.

s'affliger de ne pas avoir composé ses écrits dans un idiôme étranger ! Le père de la littérature romantique regretter de n'avoir pas adopté la patrie de Racine !

Quoiqu'il en soit de ce regret, réel ou supposé, toujours est-il qu'alors il n'en sentit aucun d'être appelé à retourner dans son pays, et à cultiver sa langue. Bien au contraire, l'assertion répétée sans cesse devant lui, que les Allemands manquaient de goût, avait achevé de l'indisposer contre les Français ; et cet astre brillant du dix-huitième siècle, Voltaire, qu'il avait admiré de loin, il le voyait pâlir par degrés, tout près de s'éteindre ; et cette philosophie, qui faisait tant de bruit dans le monde, à l'examiner attentivement, elle ne lui inspirait plus qu'un dégoût profond.

« Ainsi, dit-il, sur la frontière de la France, je me trouvai soustrait à toute influence française. La manière d'être, en ce pays, me semblait trop arrêtée, trop soumise à l'ascendant de la cour ; la poésie me paraissait froide, la critique dénigrante, la philosophie abstruse et pourtant incomplète. Je serais donc demeuré ferme dans l'intention de m'abandonner à la nature dans sa rudesse primitive, si déjà depuis long-temps une autre influence ne m'eût disposé à envisager le monde et les jouissances de l'esprit d'un point de vue plus élevé, plus libre, et aussi poétique que vrai. Cette influence s'exerça d'abord en secret, et je n'y cédaï qu'avec mesure ; bientôt je m'y livrai ouvertement et sans réserve. »

Ceci regarde Shakespeare. Déjà à Leipzig il avait pris quelque idée de son théâtre, en parcourant un recueil de Dodd, intitulé *Beauties of Shakspeare* ; la traduction de Wieland le lui fit connaître plus à fond pendant son séjour

à Strasbourg. Il lut cette traduction avec soin d'un bout à l'autre ; et l'admiration sans bornes qu'il conçut aussitôt pour ce puissant génie ne tarda pas à porter des fruits, en revêtant son sujet favori, *Gœtz de Berlichingen*, d'une forme précise, et pourtant assez large pour lui permettre de grouper autour de cet homme son siècle tout entier.

Continuellement possédé du besoin de produire quelque œuvre originale, ses méditations ne s'étaient pas bornées au moyen âge ; souvent elles s'exerçaient sur le temps présent. Mais il fallait qu'une circonstance imprévue vint aussi donner sa forme à ce second sujet. Elle se présenta effectivement, et *Werther* vit le jour, « semblable, dit-il, à une fleur qui se décolore et qui meurt. » Nous nous en occuperons tout-à-l'heure : revenons pour le moment à *Gœtz*, qui fut publié d'abord ; et avant de parler de l'ouvrage lui-même, voyons dans quelles circonstances et sous quelle inspiration Goethe le composa.

A son retour dans sa patrie, il y trouva la fermentation des esprits bien avancée. Des discussions théoriques, dans lesquelles on se tenait renfermé quelques années auparavant, on avait passé aux essais, ou du moins à l'envie d'en tenter. « Quiconque était capable d'écrire, et s'y sentait naturellement porté, était certain de trouver de l'encouragement auprès des autres. Une émulation poussée à l'excès, mais favorable à l'originalité du talent, donnait à chacun une importance dont il était ravi. Dans ce mouvement continu des esprits, tout était le fruit d'une impulsion spontanée. On ne cherchait la lumière d'aucune doctrine. Toute cette jeunesse n'avait de guide que les suggestions de son goût naturel et de son caractère. Ce fut ainsi que s'ouvrit et

se décida cette époque célèbre de la littérature allemande, décriée par les uns, vantée par les autres; où le bon emploi des facultés dut produire les plus beaux résultats, où l'abus de ces mêmes facultés ne put manquer d'avoir de funestes effets. Toujours fut-elle remarquable par l'essor que prirent tant de jeunes gens pleins de dispositions heureuses, auxquelles ils se livrèrent peut-être, comme il arrive d'ordinaire, avec une présomption égale à leur ardeur. »

Mettant à profit cet élan général, Klopstock qui, par son poème religieux et ses odes patriotiques, avait contribué si puissamment à le faire naître, annonça une souscription pour sa *République des Lettres*, où il se proposait de fixer les règles du goût en poésie. La souscription fut aussitôt remplie, mais l'ouvrage produisit peu d'effet, à cause de l'obscurité répandue sur ces règles par le style lyrique dont il n'avait pu, ni peut-être voulu se défaire⁽¹⁾. Cependant le public pardonna de bon cœur au poète les écarts du critique, et déçu dans sa propre attente, s'en consola bien vite avec l'idée que celle de Klopstock n'était pas absolument trompée; cette publication ayant, à défaut de sa gloire, accru de beaucoup sa fortune.

Lessing, de son côté, jouant en Allemagne à peu près le même rôle que Diderot en France, travaillait à créer un théâtre national; et si ses efforts ne s'exercèrent pas dans une direction très juste, ils eurent au moins l'avantage de provoquer un doute salutaire sur la justesse de celle qui jusqu'alors avait été suivie exclusivement. Sans opérer lui-même la révolution dramatique, il la fit désirer et la rendit possible. *Sara Samp-*

(1) Il ne parut jamais que le premier volume de cet ouvrage.

son, *Emilia Galotti*, *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*, se succédant rapidement sous sa plume, donnèrent à la scène allemande une physionomie quelconque, chose dont elle avait toujours manqué; et l'on se mit à la fréquenter davantage. Mais alors les hommes graves, prenant l'alarme, s'élevèrent avec force contre le plaisir qu'on va chercher au spectacle, comme répréhensible et immoral. Pour réfuter leur crainte, on ne sut rien de mieux que d'imposer aux auteurs l'obligation d'écrire des pièces *morales*. Et aussitôt, malgré les réclamations d'un grand nombre de gens d'esprit, le théâtre fut livré sans partage aux *filis reconnaissans*, aux *pères de familles*, aux *bons pasteurs*, etc., espèces de sermons en dialogue, faits pour ruiner l'art et pour tuer d'ennui.

Quant à Goethe, il n'en était plus là. « Son enthousiasme persévérant pour les pièces de Shakespeare avait agrandi le cercle de ses idées. Le théâtre lui semblait d'ailleurs trop étroit, la durée ordinaire d'une représentation trop courte, pour suffire aux développemens du grand ouvrage qu'il méditait depuis si long-temps. Il voulait, en dessinant le caractère du loyal Gœtz de Berlichingen, conserver à sa vie, telle qu'il l'écrivit lui-même, tout son intérêt historique. Son imagination s'étendant pour ainsi dire avec son sujet, les formes dramatiques qu'il adopta, finirent donc par dépasser de fort loin les limites de la scène, et se rapprocher de celles d'un récit mis en action. »

Il se trouvait d'ailleurs excité plus vivement que jamais à traiter ce sujet national, par le séjour qu'il venait de faire à Wetzlar, durant la session de la chambre impériale de justice. C'était le désir de trouver à appliquer aux affaires

publiques ses connaissances en matière de droit, qui l'avait d'abord amené dans cette ville. Quand il y arriva, on était au fort de l'enquête juridique; bien des délits crians paraissaient au grand jour pour la première fois, et l'on suspendait nombre de magistrats gravement inculpés. Les uns prenant fait et cause pour eux, les autres s'indignant qu'on osât les défendre, d'autres, plus hardis, s'étonnant qu'on pût tolérer encore l'existence d'un état politique aussi monstrueux que l'empire germanique, la lutte des opinions devint terrible; plusieurs points fondamentaux se débattirent, que l'on n'avait pas abordés depuis des siècles; l'ordre social tout entier fut remis en question. Le parti que la jeunesse embrassa dans ces querelles ne pouvait être douteux. L'ardeur guerrière dont elle avait été naguère enflammée à la voix du grand Frédéric, n'ayant plus où se prendre en ce temps de paix universelle, fut dépensée autrement. A défaut d'ennemis extérieurs qu'on dût repousser, on se révolta contre l'oppression de ses propres chefs. L'esprit d'indépendance était devenu esprit de liberté.

La noble protection que Voltaire accorda vers ce temps à la famille des Calas, venant alimenter cette effervescence, elle se manifesta partout et en toute occasion. « Jusquelà, dit Goethe, on avait étudié pour arriver aux emplois; on s'instruisit alors pour surveiller ceux qui en étaient revêtus. »

« La poésie, continue-t-il, s'immisça avec chaleur dans le droit politique; une foule d'écrivains se précipitèrent sur les traces de Klopstok qui, dans sa *Bataille d'Arminius* dédiée à Joseph II, avait peint sous des couleurs si énergiques l'élan des Germains secouant le joug de Rome. Presque toutes les productions, en un mot, furent empreintes d'un esprit de

résistance à la force , de haine contre le pouvoir. Quant à moi , ce que j'éprouvais d'impressions analogues à cette impulsion dominante , je le déposai peu de temps après dans *Goetz de Berlichingen* ⁽¹⁾. J'y dépeignais l'égarément d'un homme loyal qui , entraîné par les préjugés de son temps , se place au-dessus des lois , s'engage imprudemment dans une lutte contre le pouvoir public , et finit par tomber dans le désespoir , lorsque le chef suprême de l'empire , seule autorité qu'il reconnaisse et qu'il respecte , le traite en sujet révolté. »

Ce fut , comme je le disais tout-à-l'heure , dès son retour dans sa ville natale , qu'il se mit à l'ouvrage ; et six semaines lui suffirent pour achever sa pièce. Après l'avoir revue avec quelques amis , il la fit paraître. Elle ne tarda pas à produire son effet. L'explosion fut même si subite et si générale , et la première édition si vite épuisée , qu'il en parut aussitôt une contrefaçon. « Mes rentrées en argent comptant , dit-il , traînèrent donc en longueur ; et ma caisse n'étant pas dans un état fort brillant , il arriva qu'au moment où l'attention publique se fixait sur moi , et où un succès complet venait de couronner mon ouvrage , je me trouvai embarrassé pour payer le papier qui venait de me servir à révéler mon talent au monde. On me promit bien de tout arranger ; mais ces promesses n'eurent aucun résultat , et j'en fus réduit à ma gloire. »

(1) La première publication est de Hambourg , 1773. *Oté de l'allemand* par Friedel et Bonneville à la fin du dernier siècle, *Goetz* ne fut mis en français qu'une fois depuis , dans notre collection. La traduction insérée par un nommé Baer , dans les *Chefs-d'œuvre* du libraire Ladvoat , ayant été imprimée d'après nos feuilles , comme on vient de le prouver au tribunal , je ne la compte pas.

Elle ne pouvait manquer d'être éclatante, à ne considérer que l'œuvre seulement ; mais en réfléchissant à l'âge de l'auteur, combien ne dût-elle pas grandir aux yeux de ses compatriotes ! En effet, qu'à cet âge il ait écrit Werther, c'est à coup sûr une marque évidente de génie : mais une fois cette marque reconnue, et le génie accordé, il n'y a rien dans la conception d'un pareil ouvrage, à vingt ans, qui renverse ou même contrarie le moins du monde la marche naturelle des choses. Tout y porte au contraire l'empreinte de la jeunesse ; enthousiasme ardent, chaleur d'âme, exagération de sentimens, ce sont là des qualités et des défauts inhérens à un écrivain qui s'essaie ; et si l'on rencontre dans Werther des preuves nombreuses et saillantes d'une profonde connaissance du cœur humain, il n'y a pas encore là de quoi s'étonner, l'homme ne s'y trouvant dépeint qu'au sortir des langes de l'enfance, et hasardant ses premiers pas dans la vie. Mais ce qui doit exciter la surprise à un haut degré, c'est qu'alors Goethe ait pu écrire un drame de la nature de celui de Gœtz de Berlichingen ; et que la composition de ce drame ait précédé celle du roman de Werther, voilà ce qui doit mettre le comble à cette surprise. A la rigueur on concevrait encore, qu'ayant fait des études solides et étant doué du tact historique, il ait pu de bonne heure connaître assez bien le moyen âge, pour dissertar doctement sur les institutions de l'époque : cela s'est vu plus d'une fois, et en Allemagne rien n'est moins rare. Mais y joindre une imagination assez forte et féconde pour mettre en œuvre tant de matériaux secs, informes, divers, et en composer un ensemble harmonique et vivant, et cependant assez sobre pour ne rien mêler de romanesque et de faux à la réalité sévère ; c'est assurément une chose inouïe, sans exemple,

une sorte de miracle, une vérité de foi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qu'il faut croire sans se l'expliquer.

On va m'objecter peut-être, comme à tous ceux qui proclament des vérités de ce genre, qu'il n'est pas nécessaire d'y croire, et qu'ayant lu l'ouvrage d'un œil prévenu, je lui ai prêté des qualités qui lui manquent. A cette objection je ne puis répondre, qu'en invitant ceux qui seraient tentés de me la faire, à jeter avec moi un coup-d'œil rapide sur ce drame, dont le héros, Gœtz ou Godefroy de Berlichingen, seigneur de Jaxthausen en Franconie, naquit, comme on sait, vers la fin du quinzième siècle, et rencontra une fin malheureuse, pour avoir voulu mener la vie des chevaliers ses ancêtres.

Cette figure principale ne s'offre-t-elle pas d'abord comme un type exact des preux chevaliers, en qui la bravoure et la loyauté s'alliait à une ignorance et à une brutalité grossière ? Quand il a tiré l'épée pour une cause qu'il croit juste, nulle puissance au monde ne la lui ferait remettre dans le fourreau ; et quand il a juré de l'y tenir oisive, nulle injustice ne l'en retirerait : sa parole étant la seule loi qu'il reconnaisse sous les cieux, il ne pense pas que la violation de celle que d'autres lui ont jurée, lui confère à lui-même le droit d'enfreindre la sienne vis-à-vis d'eux. Or, une telle règle de conduite, bonne tout au plus pour les temps d'anarchie féodale d'où l'on cherche à sortir, commence à devenir trop simple pour l'époque ; et ceux qui osent s'y tenir, par-là même en lutte obligée avec les institutions qui, récemment importées d'Italie par le clergé, prennent consistance en Allemagne, n'y trouve qu'un auxiliaire insuffisant pour cette lutte. L'empire se civilise par degrés, ou pour mieux dire

une civilisation nouvelle s'y élève sur les ruines de l'ancienne. L'importance des bourgeois gagne de tout ce que perd celle des nobles barons , aux juridictions seigneuriales de ceux-ci succèdent en plus d'un endroit des tribunaux réguliers.

Mais d'autre part ces tribunaux , encore dans l'enfance , deviennent naturellement le domaine exclusif d'hommes avides et rusés ; d'où l'on conçoit qu'étant exploités par eux comme une mine à leur profit , ils doivent vendre cher leur protection , quand ils protègent. Ceux qui viennent y soumettre la décision de leurs affaires , ne s'en trouvent donc guère plus satisfaits que les seigneurs eux-mêmes auxquels ils l'ont ôtée. Ils s'en plaignent hautement ; et ces derniers alors se chargent avec joie de redresser , à la pointe de l'épée , les torts causés à leurs vassaux par la plume vénale de ces magistrats intrus , dont la présence les gêne par tant d'autres motifs moins purs. Aussi la justice , en un pareil état de choses , doit-elle être mieux rendue sur les grands chemins que dans les cours établies pour cela.

C'est ce que Goethe me paraît avoir admirablement exprimé dans plusieurs scènes de sa pièce , et particulièrement dans celle si comique , où , deux paysans ayant fait à Berlichingen le récit de leur procès , et des odieuses exactions du juge auquel ils en avaient remis la conduite , Selbitz dit au vieux chevalier : *Gætz , et nous sommes des brigands !* parole sublime en sa naïveté.

On voit que le rôle qu'il joue doit ressembler à celui de Don Quichotte , au ridicule près ; et c'est la dernière époque de l'histoire où il fut possible de le soutenir sans s'y exposer. Mais par cela qu'il n'est point ridicule , un Don Quichotte devient redoutable , et soulève contre lui bien des haines. Ainsi la vie

de Gœtz se passe, comme je le disais tout-à-l'heure, dans une lutte continuelle, où il finit par tomber noblement.

Quoi de plus noble en effet et de plus tragique que la chute de ce vieux guerrier, pour la première fois de sa vie manquant de parole à son empereur, dans le but de protéger ses sujets contre des bandes incendiaires de paysans révoltés, n'échappant aux mains de ces furieux, que pour tomber dans celles des commissaires impériaux, et par eux jeté au fond d'une tour, où ses blessures lui épargnent la honte de périr sur l'échafaud!

Les scènes de pillage qui précèdent et amènent ce dénouement, sont hideuses de vérité; et la rage de ces paysans, et la volupté qu'ils trouvent à se baigner dans un sang dont la soif les dévorait depuis tant d'années, ont quelque chose qui serre le cœur, mais en même temps le dilate. Car, tout en détestant l'usage qu'ils font de leurs courts instans de liberté, on ne peut voir néanmoins, sans une sorte de plaisir, de pauvres serfs secouer les chaînes qui pesaient sur eux si terriblement, et en frapper leurs oppresseurs. C'est une de ces injustices partielles avec lesquelles on sympathise; et il le faut bien, puisque, après tout, de ces injustices se compose la justice universelle.

Maintenant que j'ai justifié mon assertion par rapport au caractère de Gœtz et à la couleur générale de l'ouvrage, sans m'imposer la tâche d'en donner une analyse, au moins inutile, puisque nous donnons la pièce elle-même, et où d'ailleurs je risquerais trop de reproduire, en le gâtant, l'excellent chapitre que madame de Staël lui a consacré dans son livre sur l'Allemagne ⁽¹⁾, je vais indiquer en passant quelques

(1) Je m'abstiens en général de renvoyer à ce livre, parce qu'il

détails frappans , et examiner quelques personnages secondaires.

Celui de Weislingen offre une preuve de l'art infini de Goethe. Rien n'était plus propre à donner du relief à son héros , que de placer près de lui , comme il a fait , un homme en tout son opposé , un homme que se disputent incessamment les passions les plus viles , ou qui , pour mieux dire , n'a de passions que celles qu'on veut bien prendre la peine de lui inspirer. Lié d'enfance avec Gœtz , il s'en est éloigné pour aller grossir la clientèle d'un évêque , et finit par se rendre l'instrument des menées sourdes et perfides de ce prêtre contre son ancien ami. Mais il n'a pas seulement l'énergie nécessaire pour persévérer dans ses faiblesses ; emmené de force dans le château de Berlichingen , un coup-d'œil d'une femme le fait aussitôt revenir à leur union , où il demeure jusqu'à ce qu'une autre femme se soit chargée de le ramener au parti de l'évêque. Marié à cette dernière , trompé par elle , il ose lui assigner pour résidence sa propre demeure , et reçoit en réponse , de la main de son page qu'elle a séduit , une coupe empoisonnée. Avant de la boire , il a signé la condamnation capitale de son ami ; puis il la révoque à la prière de celle qu'il avait aimée la première , et meurt enfin , l'âme et le corps déchirés de souffrances aiguës. Le contraste de cette mort , avec la fin calme bien que douloureuse de Gœtz , termine dignement celui de leur vie ; et la séance du tribunal secret , placée entre ces deux morts , et qui en laisse entrevoir une troisième , achève le tableau.

faudrait le faire à toutes les pages. Un motif du même genre m'empêche d'en citer beaucoup : entre les mains de qui ne se trouve-t-il pas ?

Ce tribunal secret si peu connu , et par-là si propre à devenir un moyen puissant d'intérêt sur la scène , Goethe est le premier qui l'y ait introduit franchement. On a souvent depuis imité son exemple , mais sans atteindre aussi bien à cet effet de terreur mystérieuse que ne manque jamais de produire la scène dont je viens de parler. Les formules du serment et de la sentence sont si admirablement choisies, qu'on a peine à s'empêcher de croire qu'elles ont reçu la sanction des siècles : l'exactitude de ces formules juridiques , au lieu de ramener à ce qu'on entend tous les jours , contribue à jeter l'ame dans une sphère inconnue. Il semble que ces hommes soient , comme ils le disent , les ministres même de la justice de Dieu.

A ce trait , je ne dirai pas de connaissance , mais de divination de ces temps barbares , s'en joignent d'autres qui , pour être d'une nature moins relevée , n'en peignent pas moins bien l'époque. La scène du dîner chez l'évêque de Bamberg est de ce nombre : les plaisanteries dont le bouffon accable un malheureux docteur en droit , qui a latinisé son nom pour le mettre en état de paraître sur le titre de ses œuvres , et les naïvetés de l'abbé de Fulda , aussi bien que l'évêque lui-même , sont autant de coups de pinceau d'après nature. Et si l'on passe de Bamberg à Jaxthausen , on ne sera pas moins frappé de la ressemblance de chaque portrait. Le brave George ; son compagnon Lerse , qui vient offrir à Gœtz de le servir quand tout le monde l'abandonne , et cela pour avoir éprouvé sa valeur une fois qu'il servait contre lui ; Marie , qui élevée à l'ombre d'un couvent , ne peut s'arranger de la vie turbulente de son frère , et s'en ouvre à sa belle-sœur , dont elle est vivement réprimandée ; cette Elisabeth elle-même , que

madame de Staël compare ingénieusement à une ancienne figure flamande « dont le vêtement, le regard, l'attitude tranquille annoncent une femme dévouée à son époux, ne connaissant que lui, n'admirant que lui, et se croyant destinée à le servir, comme il l'est à la défendre. » Il n'est pas jusqu'au petit Charles de Berlichingen, dont le babil enfantin ne serve à quelque chose; il ne parle que de manger et de boire, apprend à lire au lieu d'apprendre à monter à cheval, et répète par cœur des mots qu'il n'entend point. Poltron, gourmand, paresseux, il est là pour attester que, son père une fois dans la tombe, il n'en restera plus rien, et que l'antique chevalerie dont il est un débris lui-même, y doit descendre avec lui. Gœtz le sent, il en parle plus d'une fois, et refuse de voir son fils avant de mourir.

Le caractère de l'ambitieuse Adélaïde est aussi tracé de main de maître, et forme avec celui d'Élisabeth un contraste qui devient en quelque façon le complément de celui que nous avons déjà remarqué entre les deux maris. Je pourrais tirer de ces contrastes une moralité ou deux, et prêter à Goethe l'intention de les y avoir habilement cachées. Mais ici, comme ailleurs, je m'en abstiendrai avec soin; car ses ouvrages sont en général des ouvrages d'art, auxquels la morale a peu à faire, et celui-ci plus que tout autre. Son but unique a été d'y peindre les hommes et les choses d'un siècle: si donc on trouve dans son vaste tableau quelques leçons utiles, ce n'est pas qu'il ait voulu les donner; c'est qu'elles se trouvaient contenues dans les événemens eux-mêmes.

Il y a encore une chose pour laquelle je me sens de la répugnance, c'est d'examiner jusqu'à quel point cette pièce peut s'appeler une tragédie. D'abord, Goethe ne lui a point

donné ce titre ; et puis il l'aurait fait , que je ne vois pas trop ce qu'on pourrait y trouver à redire. Serait-ce à cause des scènes comiques qui s'y rencontrent çà et là ? Mais la catastrophe est assez terrible et assez pathétique , pour noyer dans un torrent de larmes ces petits sourires partiels. Serait-ce qu'il y a des scènes populaires ? Mais les principaux personnages sont d'un rang assez haut , puisque l'empereur lui-même y paraît ; et ce dont il s'agit entr'eux n'est rien moins que le sort de ce peuple qu'on voudrait bannir de l'ouvrage. Par cela même que l'ensemble est vaste , il ne peut se passer d'accessoires vulgaires ; aux somptueux palais il faut plus de fenêtres , qu'à de mesquines cabanes. Serait-ce enfin , comme le pense madame de Staël , que Goethe n'ait pas mis assez d'imagination dans le langage de cette pièce ? Mais à cela j'opposerai ces paroles de Diderot : « Que notre goût serait bien dépravé , si une diction grande , simple et naturelle , ne nous affectait pas davantage que celle d'un homme se promenant sur la scène à pas comptés , et battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas et sesquipedalia verba* , des sentences , des bouteilles soufflées , des mots longs d'un pied et demi ! »

Tout ce dont je puis convenir , et j'en conviens tout-à-fait , c'est que Gœtz ne ressemble nullement à une tragédie selon les règles de l'abbé d'Aubignac. Reste à savoir si cet aveu équivaut à un blâme ou à un éloge.

Maintenant on va jusqu'à refuser à Gœtz le titre de pièce de théâtre ; et cela , non pas tant à cause de la violation de ces unités de temps et de lieu dont on commence à s'ennuyer fort à Paris , et dont nos auteurs auraient bon marché , si la plupart n'y tenaient eux-mêmes , parce qu'elles sont commo-

des⁽¹⁾, que pour la longueur de tout l'ouvrage, qui jointe au peu de développement accordé à chacune des scènes, en rendrait, dit-on, la représentation doublement fatigante. Nous avons vu tout-à-l'heure que Goethe lui-même est à-peu-près de cet avis. Aussi ne fit-il représenter sa pièce qu'après l'avoir arrangée pour la scène; ce qui eut lieu en 1804 seulement. Mais depuis lors, les Allemands l'écoutent avec plaisir : le titre qu'on lui contestait, l'expérience a donc prouvé qu'il est légitime.

Néanmoins, à ne parler que de la lecture, seule épreuve à laquelle il nous soit donné de la soumettre, ne peut-on pas, ne doit-on pas même se plaindre du manque presque absolu de développement que je signalais tout-à-l'heure dans les détails de cette composition? Sans doute il n'est pas un des principaux contours qui ne soit accusé nettement; mais l'intervalle des lignes reste vide trop souvent, et au lieu du tableau que l'on cherche, on n'a devant les yeux qu'une esquisse légère : sans doute on n'y trouve jamais rien de trop, mais la plupart du temps on regrette qu'il n'y ait pas quelque chose de plus : jamais sans doute les couleurs ne sont fausses, mais elles paraissent toujours un peu pâles. A peine si l'on pourrait excepter le cinquième acte, le plus fini de tous.

Quoiqu'il en soit au reste de ces divers reproches, et que

(1) A ce mot j'entends le lecteur se récrier, et dire : N'est-il pas commode au contraire de pouvoir *se livrer à toute son imagination*? — Phrase consacrée, à laquelle un homme d'esprit répondit, comme Céli-mène à Arsinoé : *Ayez-en donc, et voyons cette affaire*. Je crois en effet que, privé des barrières sur lesquelles il s'appuie, plus d'un faiseur y serait embarrassé; car n'ayant point de moule, il en faut créer un. Ainsi la strophe est difficile, mais les vers libres le sont davantage encore.

l'on donne à Goetz le nom que l'on voudra, il ne place pas moins son auteur au rang le plus élevé; et jusqu'aux défauts qu'on y remarque, tout surprend, lorsqu'on se souvient que c'est l'œuvre d'un jeune homme.

Son apparition fut le signal d'un réveil de l'art dramatique en Allemagne. Elle donna de la consistance à cette idée juste, mais confuse alors, qui avait déjà pénétré dans la critique et même un peu dans la pratique théâtrale : que si les anciens ont dû représenter les temps antiques, nous autres modernes nous devons à leur exemple (et c'est la seule manière raisonnable de l'imiter), représenter la moderne Europe, cette civilisation née au sein du christianisme et développée à travers les divers siècles du moyen âge. Au fond, la nouvelle poésie qu'on a masquée du nom de *romantique*, n'est autre chose que l'expression de cette idée à la fois très simple et très vraie ⁽¹⁾. Seulement, ce qui à des époques antérieures et dans d'autres pays, entre les mains de Pétrarque et du Dante, de Shakespeare et de Milton, s'était fait spontanément, par l'unique inspiration de la nature et de la réalité, se refit systématiquement en Allemagne, à l'aide d'une critique plus saine, mais aussi avec infiniment moins de vérité et d'énergie. Alors tombèrent les unes sur les autres toutes les règles du théâtre français, qui, empruntées même très arbitrairement à l'imitation de l'art antique, devaient finir avec elle; et à leur place paru-

(1) A Paris, jusqu'ici, l'on a d'autres idées sur cette poésie. Pour s'en convaincre, qu'on lise, si cela se peut, certaines productions dites romantiques, qui semblent échappées à Dorat dans un accès de fièvre. C'est la pire espèce d'affectation, celle du naturel. C'est le ridicule du jardin anglais ayant, sur un terrain plat et sans eau, sa rivière, son pont, sa montagne, sa ruine; le tout en haine de l'artificiel et du convenu des jardins français.

rent les règles de cette nouvelle poétique , issue de la poésie instinctive du moyen âge , et en quelque sorte moulée sur ses formes. Or , s'il est une pièce dans laquelle cette poétique soit suivie , ou pour mieux parler , ait été élevée à un haut degré de précision , n'est-ce pas Gœtz de Berlichingen ? Le moyen âge est peint si naïvement et si profondément dans cet admirable ouvrage , que depuis lors le système classique , c'est-à-dire le faux classique , celui d'imitation et d'emprunt , fut banni de la scène allemande. C'est de cet ouvrage même qu'elle date , c'est l'exemple de Goethe qui força tous les poètes d'aller puiser à des sources modernes des sujets analogues à nos mœurs. Toutefois , loin d'imiter aussi sa mesure et son tact exquis , la plupart copièrent grossièrement Shakespeare ; s'efforçant de ramener l'art à son enfance , au lieu d'écouter comme lui les leçons et l'expérience des siècles , et au lieu de reproduire avec simplicité des mœurs simples , les parodiaient honteusement. C'est ce qui arriva à Schiller lui-même , dont *les Brigands* ne sont autre chose qu'une grossière caricature de Gœtz , et dont toutes les premières pièces⁽¹⁾ se ressentent plus ou moins de cette fausse méthode. Mais il avait trop de talent pour ne pas l'abjurer bientôt , et reconnaître l'immense supériorité de celle de Goethe ; de cette méthode si pure , qu'elle échappe à des yeux superficiels ; et c'est là son plus grand triomphe.

Telle fut en Allemagne l'influence de Gœtz de Berlichinge ; et tout excessive qu'elle puisse paraître déjà , cette influence ne s'est point arrêtée à ce seul pays , ni cir-

(1) Dans la *Conjuration de Fiesque* , par exemple , rien de plus curieux que de voir ce bon Schiller , le plus pur des hommes , s'étudiant à être ordurier par conscience.

consécrite dans les bornes du théâtre. Placé en quelque sorte sur les confins de ce genre et d'un autre plus large, il y a tout lieu de croire que Walter Scott dut à Gœtz l'idée de ses tableaux historiques. Au moins il le traduisit dans sa jeunesse, et l'on en retrouve une scène calquée fidèlement dans Ivanhoé, la plus belle de toutes ses compositions. Selbitz blessé qui se fait décrire le combat par un de ses soldats, ressemble trop à Ivanhoé écoutant Rebecca, pour que cette supposition, si c'en est une, n'équivaille pas à la certitude. D'ailleurs ce n'est pas le seul hommage de cette espèce que le poète écossais ait rendu à Goethe : j'aurai l'occasion d'en citer bien d'autres plus frappans encore ; je ne dirai pas plus crians, car de pareils emprunts sont loin d'être des vols, les biens étant communs entre hommes de génie. La seule règle qu'ils s'imposent, est d'en tirer un bon parti, ce que Scott entend à merveille.

Au milieu d'un succès si prodigieux, et des félicitations qu'il lui attirait de toutes parts, le jeune Goethe sentait redoubler dans son ame ce penchant à la tristesse qui lui était naturel. Soit souvenirs de sa dernière passion, si mal dénouée, soit résultat de la lecture des sombres poésies anglaises, à la mode alors, soit surabondance de vie, ordinaire à cet âge, et qui fatigue lorsqu'elle ne trouve pas où se répandre au-dehors, il éprouvait un dégoût continu et profond de toutes choses, et fuyant la société, retombait pesamment sur lui-même. Cet état, d'autant plus fâcheux qu'il n'en pouvait pénétrer la cause, dura quelque temps ; et pour en sortir il voulut se tuer. Mais la vue même du poignard fatal le guérit, et bientôt il reprit assez d'empire sur son imagination pour désirer de peindre l'ennui qui le dominait.

Il était tout plein de ce désir, quand un événement imprévu vint lui fournir le canevas qui lui manquait encore.

Je veux parler de la mort volontaire du jeune Jérusalem⁽¹⁾, occasionnée par sa passion pour la femme d'un de ses amis ; mort qui frappa d'autant plus Goethe, qu'il avait failli jouer auprès d'elle le même rôle peu de mois auparavant.

A cette nouvelle, les matériaux de sa composition, déjà prêts, se réunirent aussitôt comme d'eux-mêmes pour former un tout. « Ainsi, dit-il, l'eau, sur le point de se geler dans un vase, reçoit de la moindre impression la forme d'un morceau de glace solide. » Quant au mode d'exécution, il lui était fourni naturellement par une habitude contractée pendant sa misanthropie, de se créer des interlocuteurs fantastiques, et de converser avec eux sur tous les sujets qui l'intéressaient, se chargeant à la fois des demandes et des réponses : car, delà à un commerce épistolaire il n'y avait qu'un pas. Laissons-le dire lui-même comment ce pas fut franchi.

« Inspirée par la mort tragique d'un jeune homme que je connaissais, et par le rapprochement de la situation qui l'avait amené là avec la mienne propre, la composition dont j'allais m'occuper, ne pouvait manquer de cette chaleur vraie qui transporte dans une œuvre poétique tout l'intérêt de la réalité. Je me renfermai chez moi, m'excusant même de recevoir les visites de mes amis ; mettant de côté tout ce qui ne se liait pas immédiatement à mon objet, je m'attachai au contraire à rassembler tout ce qui y avait le moindre rapport. Je me retraçai vivement ce qui venait de m'arriver, et que mon ima-

(1) Fils d'un théologien de ce nom.

gination n'avait pas encore employé. Ce fut sous l'influence de tant de circonstances, et après tant de préparatifs faits avec lenteur et en secret, que, dans l'espace de quatre semaines, j'écrivis *Werther*, sans avoir tracé à l'avance aucun plan, ni avoir rédigé aucune partie quelconque de l'ouvrage.»

A peine mis au net, il fut envoyé à Weygand, libraire de Leipzig, imprimé et publié ⁽¹⁾. « Ce petit livre, dit Goethe, fit une impression prodigieuse, et la raison en est simple; il parut à point nommé. Une mine fortement chargée, la plus légère étincelle suffit à l'embraser: *Werther* fut cette étincelle. Les prétentions exagérées, les passions mécontentes, les souffrances imaginaires tourmentaient tous les esprits. *Werther* était l'expression fidèle du mal-aise général; l'explosion fut donc rapide et terrible. On se laissa même entraîner par le sujet; et son effet redoubla sous l'empire de ce préjugé absurde, qui suppose toujours à un auteur, dans l'intérêt de sa dignité, l'intention d'instruire. On oubliait que celui qui se borne à raconter, n'approuve ni ne blâme, mais qu'il tâche à développer simplement la succession des sentimens et des faits. C'est par là qu'il éclaire, et c'est au lecteur à réfléchir et à juger. »

Ce roman est trop connu pour qu'il soit besoin d'en donner ici une analyse, même rapide. Tout le monde l'a lu, beaucoup l'ont relu cent fois. Mais comme il arrive assez ordinairement, et comme Goethe s'en plaint dans le passage cité, d'un ouvrage d'art on fit sur l'heure un catéchisme philosophique. Les enthousiastes, en grand nombre, prenant le personnage de *Werther* pour un type de l'humanité, tous

(1) *Souffrances du jeune Werther*, Leipzig, 1774.

les murmures que la passion lui arrache se convertirent, dans leur esprit, en maximes de conduite qu'ils professèrent hautement, et que certains d'entr'eux, plus conséquens, mirent en pratique, se tirant un coup de pistolet; sans savoir au juste pourquoi ⁽¹⁾. Les autres que l'éloquence du jeune homme n'avait pas subjugués, blessés de ce qu'ils entendaient, se jetèrent dans l'excès contraire, déclarant le livre infâme, subversif de toute morale et de toute religion, digne du feu, tendant à dépeupler le monde.

La discussion étant de celles où l'on ne comprend, de part ni d'autre, ce dont il s'agit, elle fut des plus chaudes et des moins concluantes. A défaut de raisons l'on se dit force injures; l'Allemagne et la France furent partagées en *ames sensibles* et en *têtes froides*, deux classes bien tranchées, se vouant l'une à l'autre un mépris souverain.

Enfin de guerre las on parla d'autre chose, et tout le monde y gagna : car, jugé de sang-froid, le roman le fut mieux; et l'on put désormais le trouver de son goût, sans afficher par-là les sentimens du héros. On vit en lui le type de ces hommes qui ont naturellement les passions plus fortes que le caractère, et qui jetés, précisément à l'âge des passions, dans un monde où les choses ne sont pas toujours arrangées pour le mieux, se sentent dès l'abord choqués par mille petites gênes que le microscope de leur imagination

(1) Au reste, si jamais fanatisme fut concevable, c'est bien à l'apparition de Werther. Aujourd'hui qu'on le sait par cœur, deux ou trois pages vous remettent *sous le charme*. Comme il laisse loin derrière lui ce qu'il y a de plus passionné, même dans Rousseau ! Je ne connais que la *suite de l'Emile* qu'on puisse lui comparer, et dans *Héloïse* la promenade sur le lac.

grossit à l'excès. Ne se sentant pas le courage nécessaire pour s'en affranchir, encore moins celui de les endurer, ils prennent en haine leurs semblables, et se plongent dans la solitude. Mais ils s'en fatiguent aussi bien vite, et la nature que d'abord ils avaient trouvée belle, ne tarde guère à se désenchanter à leurs yeux. Ils l'ont aimée en désespoir de cause, et pour ainsi dire par dépit : or, chacun sait qu'un tel amour n'est jamais de longue durée. Ils se lassent d'ailleurs d'aimer seuls, et cherchent un objet qui ait quelque chose à leur rendre. Cet objet se rencontre, et s'il arrive qu'il lui soit impossible de se donner à eux, c'est un motif de plus pour eux de se donner à lui ; parce qu'ils se sont habitués à regarder le bonheur comme impossible, et que dans ce refus du sort, ils trouvent amplement de quoi satisfaire un besoin de maudire la société, devenu aussi impérieux chez eux que le besoin d'aimer. Dès lors tous leurs sentimens, toutes leurs pensées, se concentrent là : ils deviennent de plus en plus sombres, et la passion fatale qui les domine, véritable idée fixe, ne peut les conduire qu'à une folie complète ou à la mort.

Tel me paraît être le cadre de Werther, et certes Goethe l'a rempli admirablement. Traduit aussitôt dans toutes les langues⁽¹⁾, l'Europe fut inondée d'imitations plus ou moins heureuses de ce livre, parmi lesquelles le *René* de M. Chateaubriand brille au premier rang⁽²⁾. Les parodies aussi eu-

(1) En France, il parut pour la première fois à Lille, chez Lehoucq, 1793. Le traducteur ne se nomme pas, se bornant à dire qu'il a *un cœur sensible*. Depuis on en a fait mille autres traductions, plus élégantes la plupart, mais où la couleur originale est moins bien conservée. Dès 1776 il en avait paru une, mais en Allemagne.

(2) L'Italie fut la dernière à entrer dans la lice, chose assez conce-

rent leur tour, et ne tarirent point, la matière étant riche. Le jargon sentimental, né de Werther, fut porté à un tel excès de ridicule, que Goethe lui-même se crut obligé d'en composer un, comme nous le verrons en parlant de sa *Manie du sentiment*.

Tandis que, l'enthousiasme bête de quelques-uns changeant ainsi la fiction en réalité, on s'autorisait du roman pour se tuer, ou du moins pour prêcher le suicide, Goethe ayant au contraire transformé la réalité en fiction, n'était plus importuné de ce désir. Pareil, dit-il, à un pécheur qui s'est déchargé du poids de ses fautes par une confession générale, il se sentait plein d'énergie pour une vie nouvelle. Mais à cette persécution intérieure en succéda une autre du dehors. « Chacun désirait de connaître un jeune écrivain si original, et dont l'apparition sur l'horizon littéraire avait quelque chose de si subit à la fois et de si hardi. Chacun voulait le voir, lui parler. Il se vit donc l'objet d'un empressement très vif, quelquefois agréable, plus souvent fatigant, et toujours nuisible à l'emploi de son temps : car il ne manquait pas de travaux sur le métier. Il en avait pour des années, s'il eût pu s'y livrer avec son zèle accoutumé : mais du sein du calme et de la retraite, ces deux élémens véritables de toute production de l'esprit, il se voyait soudain entraîné au grand jour, et précipité dans cette sphère bruyante du monde, dont la faveur importune, ou la froide indifférence, l'éloge ou la censure, tendent également à nous égarer. »

Il contribua pour sa part à reculer l'accomplissement

vable. Et encore *Jacopo Ortis* est-il un écho bien altéré de Werther ; le patriotisme y tient une grande place.

de ses projets importans , en se livrant dans un cercle d'amis au plaisir d'improviser de petites pièces de vers , ou de petits drames , sur tous les sujets qui avaient attiré leur attention. *Les Fêtes de la foire*, *la Vision du docteur Bardth*, et d'autres bagatelles semblables , prirent naissance dans ce cercle joyeux , et par-là même ne peuvent avoir aucun intérêt général. Ce sont des énigmes satyriques dont eux seuls savaient le mot.

Cependant , il ne perdait pas entièrement de vue le Docteur Faust ; le plan en était même fort avancé , lorsque l'ayant communiqué à l'un des membres de sa société intime , nommé Wagner , il eut le chagrin de se le voir volé en grande partie par ce prétendu ami , qui composa , d'après l'aventure de Marguerite , une tragédie sous le titre de *l'Infanticide*.

D'autres liaisons , plus solides et plus vraies , le consolèrent de l'infidélité de ce Wagner. Parmi ces liaisons , il en est une qui lui procura surtout bien des jouissances et de bien pures. Je veux parler de celle qu'il forma alors avec Lavater. Cet homme aimant et aimable , se rendant en Allemagne dans le but unique de se mettre en rapport avec les esprits les plus distingués de ce pays , n'eut garde d'oublier Goethe , avec qui il avait entretenu déjà une correspondance active , et dont il avait fait demander le portrait. Pendant son séjour ils se quittèrent peu. C'est un spectacle assez bizarre que celui du contact de ces deux génies , si différens l'un de l'autre : Lavater , fidèle à sa vocation d'apôtre , s'efforçant de convertir Goethe à ses idées ; et celui-ci tâchant de ne pas blesser le ministre , et pourtant de se soustraire à une influence à laquelle la nature des siennes lui défendait de céder , même en apparence.

A eux vint se joindre en troisième un autre réformateur , mais aussi rude et repoussant dans ses manières que Lavater était insinuant et doux : Basedow , le Pestalozzi de son temps⁽¹⁾. Ils firent ensemble plusieurs voyages ; et enfin Lavater voulant rentrer en Suisse avec Basedow , Goethe les accompagna jusqu'à la frontière. De Nassau , où ils se trouvaient alors , ils partirent donc de compagnie , et descendirent la Lahn jusqu'au Rhin. A l'aspect des ruines d'un château , s'élevant isolées au bord du fleuve , le poète écrivit sur l'album d'un des voyageurs le chant suivant , l'un de ceux insérés dans le recueil de ses pièces fugitives. Il me semble exprimer ce *vanitas vanitatum* , retourné de tant de façons diverses , avec une énergie et une simplicité tout-à-fait grandiose.

SALUT DE L'OMBRE.

SUR les créneaux d'une tour sombre
Où d'un preux chevalier avaient blanchi les os ,
Veillait nuit et jour sa grande ombre ,
Saluant les barques sans nombre
Que la rame et les vents font glisser sur les flots.

« Ce bras , disait-il , en son âge
» Il sut porter des coups rapides et certains ,
» Le sang colora ce visage ,
» Ce cœur fut bouillant de courage ,
» Cette lèvre pressa la coupe des festins.

(1) Non pour les manières.

» Comme une eau trouble et vagabonde,
 » La moitié de mes jours s'usa dans les travaux ;
 » L'autre, au sein d'une paix profonde,
 » Dans ce lieu coula loin du monde.
 » Va, glisse, frêle esquif, glisse en paix sur les flots. »

« Puis, dit-il, cédant aussitôt à ma mauvaise habitude, d'effacer toute impression favorable par une impression contraire, je couvris la page suivante de rimes burlesques et de bouffonneries. »

De cette époque datent encore quelques poésies détachées : je me réserve d'en parler plus loin.

Au milieu de ces divagations de sentimens, et des inégalités d'une vie errante et sans but fixe, la vocation de Lavoisier et celle de Basedow, occupés l'un et l'autre à propager leur doctrine en tous lieux et par toute sorte de moyens, lui donnaient à réfléchir. Tout en admirant la pureté de leurs intentions et la persévérance de leurs conduites, il ne pouvait s'empêcher de les plaindre, en songeant à la nécessité où ils se trouvaient sans cesse, dans l'intérêt même du triomphe de leurs projets sublimes, de les immoler à de vulgaires moyens. Parcourant l'histoire, il rencontrait des situations semblables et de pareils génies, mal appréciés pour ces mêmes motifs.

« Ce fut ainsi que je conçus, dit-il, l'idée de chercher dans la série d'événemens dont se compose la vie de Mahomet, une peinture dramatique de ces tentatives si vivement présentes à mon esprit, et qui, déterminées par une noble impulsion, finissent souvent par le crime. »

Il se mit sur-le-champ au travail, et en peu de temps

son plan fut achevé. Le voici tel qu'il le donne dans ses mémoires : exécuté, c'eût été son plus bel ouvrage.

« La pièce commence par un hymne de Mahomet. Seul au milieu d'une nuit brillante, il salue d'abord la multitude des étoiles comme autant de divinités. La planète de *Gad* (Jupiter), s'élevant alors sur l'horizon, il lui rend un hommage particulier, comme à la reine de tous les astres. Puis la lune se lève, et reluit à son tour : elle captive quelque temps les yeux du pieux adorateur qui, bientôt ranimé, et sentant sa vie redoubler à l'éclatante apparition du soleil, se répand en hommages nouveaux. Mais cette succession des astres, quelque joie qu'elle lui cause, laisse encore son ame en proie aux désirs. Il sent qu'il y a au-delà quelque chose de plus grand ; et c'est alors qu'il s'élance j'usqu'au Dieu unique, éternel, infini, à qui tous les êtres bornés doivent l'existence. Après s'être ainsi converti lui-même, Mahomet fait part de ses sentimens et de sa croyance à sa famille. Sa femme et Ali deviennent ses prosélytes ardens.

« Au second acte, il s'efforce de propager sa religion dans sa tribu, et Ali le seconde avec zèle. Alors se manifestent l'enthousiasme ou l'aversion, selon les caractères ; la discorde éclate, la lutte devient violente, et Mahomet est obligé de fuir. Au troisième acte, il triomphe de ses adversaires, fait adopter sa religion comme culte public, et purifie la Kaaba des idoles qui la souillaient. Mais ne pouvant tout dompter par force, il a recours à la ruse. Les moyens humains se développent et s'étendent, le but divin est oublié, la lumière céleste s'obscurcit. Au quatrième acte, Mahomet poursuit le cours de ses conquêtes : sa doctrine lui sert plutôt de prétexte, qu'elle n'est la fin de ses actions. Il s'adresse à tous les moyens de succès,

sans reculer même devant des cruautés. Une femme dont il a fait périr le mari, lui donne enfin du poison. Au cinquième acte, il en éprouve les effets. Son génie élevé, son repentir, son retour à des sentimens plus dignes de lui, le font admirer. Il épure sa doctrine, consolide sa puissance, et meurt. »

De tout cela, il n'avait écrit que l'hymne du commencement qui s'est perdu, et plusieurs autres chants qu'il se proposait d'intercaler çà et là dans sa pièce et qui se sont aussi perdus, à l'exception d'un seul, resté dans ses poésies sous le titre de *Chant de Mahomet*, quoiqu'il eût été plus convenable de lui donner celui de *Chant d'Ali*, ce dernier ayant dû le réciter à la louange de son maître dans les jours de sa prospérité. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ce morceau, l'un des plus lyriques, à mon sens, qui existent en aucune langue.

CHANT DE MAHOMET.

Écoutez, écoutez le bruit
 De cette source qui bouillonne ;
 Comme un éclair brillant, voyez-la qui sillonne
 Les flancs de ces rochers sombres comme la nuit.
 Loin des regards, dans la nue en silence,
 De bienfaisans Esprits
 Ont nourri son enfance
 Au-dessus des rochers et des buissons fleuris.

Jeune, écumeuse, turbulente,
 Elle sort de la nue en jets capricieux,
 Frappe à coups redoublés la montagne tremblante,

Et sur l'aile des vents remonte dans les cieux
En vapeur lente.

Au travers des ravins profonds
Elle se hâte vers la plaine ,
Et dans sa course entraîne
Les cailloux vagabonds.
Les sources ses compagnes ,
Ses frères les torrens ,
Quittant les antres des montagnes ,
Se mêlent à ses flots errans.

Dans l'herbe des vallons elle se glisse à peine ,
Qu'on voit les fleurs s'ouvrir et regarder le jour ;
Tous les prés d'alentour
Vivent de son haleine.

Mais rien dans les vallons n'arrête son essor.
Les cèdres au vaste feuillage
Lui prodiguent en vain le frais de leur ombrage ;
En vain les fleurs , à son passage ,
Inclinent leurs calices d'or.
Ni l'ombre , ni les fleurs , n'ont de charme pour elle.
Contraints à serpenter en un lit tortueux ,
Ses flots sont moins impétueux ;
Mais ils cherchent toujours quelque plage nouvelle.

Du sommet des côteaux , mille torrens divers ,
Enfans passagers des hivers ,
Accourent lui porter leurs ondes ;

Et pour les recueillir

Ses rives aussitôt deviennent plus profondes ,

On voit son lit se creuser, s'élargir.

Ce n'est plus maintenant cette source timide

Qui frappait d'un vain bruit l'écho des lieux déserts,

Et, tarie en sa chute, allait au haut des airs

Dissiper sa poussière humide.

C'est un fleuve. Il s'avance, et sur la plaine, au loin,

Il roule avec orgueil ses vagues argentées ;

Toute la plaine en est témoin ,

Et se sent fière aussi de les avoir portées.

Et tous les torrens des côteaux ,

Et tous les ruisseaux de la plaine ,

Bondissant avec joie au-devant de ses eaux :

— Frère, lui disent-ils, ne fuis pas seul, emmène,

Emmène-nous, et d'un élan

Guide tes frères, ô mon frère ;

Guide-les jusqu'à leur vieux père,

L'éternel Océan ;

L'Océan dont les bras s'étendent

Pour recevoir ses enfans dans son sein ,

L'éternel Océan dont les flots nous attendent.

Hélas ! ses bras s'ouvrent en vain ;

C'est en vain qu'il voudrait nous prendre sur son sein.

Car, dans la solitude où nous errons encore,

Un sable avide nous dévore ;

Le soleil, buvant notre sang ,

Nous tarit près de notre source ;

Et le moindre rocher, suspendant notre course ,

Endort cette eau limpide au fond d'un vil étang.

Ah ! prends-nous avec toi, mon frère ,

Sois touché de notre misère.

Nous voici ! Prends-nous à l'instant.
 Conduis tes frères des montagnes ,
 Conduis tes frères des campagnes
 A leur père qui les attend. —

— Accourez tous , enfans de notre commun père ,
 Venez , je vous prends avec moi ! —
 Et le fleuve s'émeut , il franchit sa barrière ,
 Se soulève en grondant..... C'est une armée entière
 Qui porte en triomphe son roi.
 Le voyez-vous , dans sa carrière ,
 Bientôt marcher tranquille et plein de majesté ?
 Il réfléchit des cieus l'azur et la lumière ,
 Partout répand la vie et la fécondité ,
 Donne aux pays leurs noms ; et plus d'une cité
 A sa voix sort de la poussière.

Sans s'arrêter il suit son cours.
 Tant de gais pavillons qu'un vent léger balance ,
 Tant de riches palais , tant d'orgueilleuses tours ,
 Que vient d'enfanter sa puissance ,
 Il les laisse en arrière , et s'avance toujours.

Sur ses épaules colossales
 Il supporte , nouvel Atlas ,
 Une forêt immense , une forêt de mats ,
 Couronnée , au lieu de frimats ,
 Par des enseignes triomphales ,
 Et voguant avec lui vers de lointains climats.

C'est ainsi qu'il mène ses frères ,
 Ses enfans , ses trésors ,

A leur père commun , qui , le long de ses bords
 Nus , désolés et solitaires ,
 Roule , agité soudain des plus joyeux transports.

Un autre sujet que Goethe conçut à cette même époque , et qui avorta plus complètement encore , ce fut celui d'une épopée sur le sujet populaire du *Juiferrant* ⁽¹⁾.

Mais un exercice aussi constant de son imagination , bien que sans résultat positif et immédiat , ne laissait point d'avoir celui d'augmenter sa confiance en ses propres forces , et de lui montrer clairement l'emploi qu'il en devait faire. « Long-temps , dit-il , ayant cherché comment je pourrais me suffire à moi-même , c'est dans mon talent d'auteur que je trouvais toujours mon plus ferme appui. Surtout depuis plusieurs années , je l'avais rarement invoqué en vain : souvent même les objets qui m'avaient occupé durant le jour , se retraçaient à moi la nuit dans des songes suivis. A mon réveil , une nouvelle composition , ou une partie d'un ouvrage déjà sur le métier , s'offrait pour ainsi dire toute faite à mon esprit. J'avais l'habitude de coucher de grand matin mes idées sur le papier : je n'en étais pas moins prêt à composer le soir ou la nuit , quand le vin ou la conversation avait excité ma verve. Elle s'allumait en tout temps , à toute occasion. En réfléchissant sur cette faculté , et voyant qu'elle ne dépendait d'aucune impulsion , d'aucun obstacle extérieur , je n'eus pas de peine à y trouver la base de ma vie. Ce retour sur moi-même et le pouvoir qu'il me révélait , me rappelait la fable de Pro-

(1) Il dit cependant en avoir composé quelques fragmens. Espérons qu'ils seront publiés un jour.

méthée qui, sans le secours des dieux, peuple tout un monde de créatures qu'il a produites. Méditant donc cette fable, j'ajustai à ma taille la robe antique des Titans; et, sans m'arrêter à de plus longues réflexions, je traitai le sujet de la colère qu'inspirent à Jupiter et aux autres divinités nouvelles la création de l'homme par Prométhée, la vie dont il l'anime avec l'aide de Minerve, et la fondation d'une troisième dynastie par ce Titan.

» Ce ne fut pas néanmoins dans leurs efforts pour escalader le ciel que je puisai mes inspirations poétiques. Je préférerais de peindre cette opposition calme et patiente qui, tout en reconnaissant un pouvoir supérieur, lui prouve qu'elle peut rivaliser avec lui. La destinée de cette famille de Tantale, d'Ixion, de Sysiphe, que les anciens jugèrent digne de la muse tragique, excitait tout mon intérêt. Admis à la table des dieux, ils avaient manqué pour eux de déférence: hôtes arrogans, ils s'étaient exposés au courroux de leurs célestes convives; et ce dédain pour la bienveillance qu'on leur témoignait, avait appelé sur leur tête un châtement terrible. »

Si l'on veut maintenant prendre une idée de l'emploi que Goethe savait faire de cette mythologie antique, et de la vie qu'il lui savait rendre en cachant sous ses admirables formes un sens clair et profond, il faut lire le monologue de Prométhée qui ouvrait la composition dont il vient lui-même d'esquisser le plan. Il y a sur ce monologue, d'un fond noble et sublime, une teinte de familiarité répandue à dessein, qui rend bien hasardeux de le traduire en notre langue si fière. Mettant tout amour-propre à part, j'oserai pourtant l'essayer: certain d'ailleurs qu'on sentira qu'à de pareilles images l'élégance et la mollesse de style ne siérait, non plus

qu'à de grands chênes une écorce polie et veloutée. Mais cette certitude n'était pas de nature à me dispenser de prévenir le lecteur : car il s'agit de mythologie ; et ce sujet, fort à la mode en France, y fait attendre d'ordinaire une série plus ou moins longue de vers harmonieux et faciles, mais un peu vides et devant lesquels, si l'on est tenté de se mettre à genoux, c'est surtout pour les conjurer d'être plus poétiques.

Ici, probablement ce sera le contraire. N'importe, voici toujours le morceau en question.

PROMÉTHÉE.

Couvre ton ciel, ô Jupiter,
 Des ombres d'un épais nuage.
 Ainsi qu'un enfant dont la rage
 A grands coups fait voler dans l'air
 Les débris d'un chardon sauvage,
 Armé de ton éclair,
 Brise les pins altiers, et soulève la mer.
 Qu'importe à moi cet impuissant orage !
 Contre l'argile, mon ouvrage,
 Tu ne peux rien dans ta fureur,
 Ni contre le toit protecteur
 De ma maison que tu n'as point bâtie,
 Ni contre mon foyer, où de ta basse envie
 S'alluma le tison rongeur.

Je ne sais rien qui soit plus misérable,
 Sous le soleil, que votre vie, ô Dieux !
 Des vils boucs le sang odieux,
 A flots impurs versé sur votre table,

Repaît, en fumant vers les cieux ,
 Votre majesté formidable.
 Et sans doute , ô maîtres des cieux ,
 La faim eut abrégé cette illustre carrière ,
 S'il n'était sur la terre
 Des enfans et des fous
 Qui s'assurent en vous ,
 Craignent votre colère ,
 Et tombent à genoux
 Quand gronde le tonnerre.

Alors qu'enfant moi-même, une vapeur voilait
 Ma raison sans lumière encore ,
 Que de fois, hélas ! vers l'aurore
 J'ai tourné mon œil en secret !
 Comme si dans le ciel une oreille écoutait
 La plainte du mortel que le chagrin dévore ,
 Comme s'il renfermait un cœur
 Tendre à l'égal du mien , et sensible au malheur.

Mais contre les Titans qui soutint mon courage ?
 Qui de mon bras vint secouer l'effort ?
 Qui vint m'arracher à la mort ?
 Qui me sauva de l'esclavage ?
 Seul n'as-tu pas tout accompli ,
 Cœur enflammé d'amour , cœur de vertu rempli ?
 Et , toi que nul revers ne glace ,
 Qui , lâchement trahi , palpites aussi chaud ,
 Tu daignerais en aller rendre grâce
 A celui qui s'endort là-haut !

Moi l'honorer ? Pourquoi ? Le faix intolérable
 Sous lequel gémit l'alligé ,

L'as-tu donc jamais allégé ?
 As-tu jamais séché , d'une main secourable ,
 Les pleurs dont l'œil triste est chargé ?
 Cette mâle vertu qui me rend indomptable ,
 Est-ce de toi que je la tiens ,
 Ou du Temps tout-puissant , du Destin immuable ,
 Mes maîtres et les tiens ?

Croyais-tu par hasard que je prendrais en haine
 La lumière dont je jouis ,
 Pour avoir quelquefois rencontré dans la plaine
 Des aspects dont mes yeux n'étaient pas éblouis ?
 M'as-tu cru de mes jours prêt à couper la trame ,
 Parce que des projets dont s'enchantait mon ame ,
 La plupart sont évanouis ?

De mon lit de douleurs , vil tyran , je te brave :
 Libre en dépit des fers qui fatiguent mes mains ,
 Car les fers ne font pas l'esclave ;
 Heureux , car j'ai fait naître une race d'humains
 Créée à mon image , et sur la terre mise
 Pour pleurer et souffrir , pour rire et s'amuser ,
 Et pour te mépriser ,
 Comme je te méprise !

Indépendamment de l'effet qu'il produisit en lui-même par son mérite propre, ce poëme en eut un autre assez bizarre, et concevable en Allemagne seulement; ce fut de donner lieu à une conversation philosophique entre Lessing et Jacobi, à la suite de laquelle celui-ci ayant accusé⁽¹⁾ de panthéisme son ami

(1) *Accuser* n'est pas le mot propre. Jacobi ne fit que rapporter un propos de Lessing lui-même, par lequel il se disait spinoziste.

mort, Mendelssohn prit avec chaleur le parti de Lessing, et déjà malade en mourut.

Tandis que Goethe se livrait ainsi à son goût pour la poésie, en y joignant l'étude du dessin qu'il avait toujours aimé, le prince héréditaire de Saxe-Weimar et son frère Constantin, venant à passer à Francfort, désirèrent de le voir, et satisfaits de l'entrevue qu'il n'avait eu garde de leur refuser, l'invitèrent à les suivre à Mayence, où ils comptaient faire un petit séjour. Malgré son père il accepta l'invitation, et là se serèrent les premiers nœuds d'une amitié qui décida du reste de sa vie.

A son retour à Francfort, un singulier hasard lui fit composer *Clavijo* ⁽¹⁾.

Sa sœur et lui avaient formé un cercle de jeunes gens et de jeunes personnes qui, se réunissant tous les huit jours, causaient ensemble et faisaient la lecture. Pour animer ces réunions, ils s'étaient imaginé de se diviser chaque fois en couples d'époux tirés au sort. Trois fois de suite la même personne échut à Goethe; et dorénavant il fut décidé qu'ils resteraient unis, le ciel même paraissant le vouloir ainsi. Un soir qu'il venait de lire à l'assemblée le mémoire de Beaumarchais contre Clavijo, alors dans sa nouveauté, sa partenaire s'adressant à lui : « Si j'étais votre maîtresse, au lieu d'être votre femme, je vous prierais, dit-elle, de

(1) Publié pour la première fois à Leipzig, 1774, ce drame fut traduit d'abord par Friedel et Bonneville, puis récemment, après nous, par M. de Rémusat, dans les *Chefs-d'œuvre, etc.*—On vient en outre de le jouer au second théâtre Français, imité par M. Merville. Pétersbourg, par exemple, y remplace Madrid, et dans la scène du déjeuner le thé est substitué au chocolat.

mettre en drame ce mémoire. » Goethe à l'instant promit qu'il le lirait, dans huit jours, arrangé pour la scène; et il tint sa promesse.

Ce drame est sans contredit l'un des meilleurs que l'on ait faits, à prendre le mot de drame dans le sens restreint qu'on lui donne généralement aujourd'hui. On peut même dire que c'est le type jusqu'ici le plus pur, de cette *tragédie bourgeoise* inventée par Diderot en France, où il tenta deux fois de la réaliser : tentatives malheureuses l'une et l'autre, et qui devaient l'être, n'ayant nullement répondu au besoin de naturel et de vérité qui les lui avait inspirées. Car ce n'était pas tout de remplacer comme il fit par de simples bourgeois les princes et les héros, alors en possession exclusive du privilège de toucher les spectateurs français, ni de substituer aux infortunes royales des chagrins domestiques : il fallait encore, c'était même le point capital, il fallait, dis-je, étendre la réforme à leurs sentimens et à leur langage; et voilà ce que Diderot oublia de faire. Aussi le caractère de réalité qu'avait imprimé à ses pièces la nature des sujets qu'il y traita, ne servit-elle qu'à rendre plus apparente et moins tolérable l'exagération de style qu'il y conservait. Rien de ridicule comme un acteur tragique qui, chez lui, dépouillé de la toge romaine, dirait à sa servante : *Nicole, apportez-moi mes pantouffles*, du ton d'un César ou d'un Coriolan; et, si je ne me trompe, c'est une impression de ce genre que l'on reçoit du *Fils naturel* et du *Père de famille*.⁽¹⁾

(1) Cela n'ôte rien au mérite incontestable et saillant de ces deux pièces, mérite qui tient au génie de l'homme, et perce en dépit du genre, mauvais selon moi. C'est contre le genre que je m'élève ici.

Goethe sut se garder d'un pareil contre-sens. Mais, si d'un côté il y avait dans son talent trop de franchise pour admettre le pathos en usage dans le drame, d'un autre côté l'instinct du beau était chez lui trop impérieux pour qu'il n'évitât point également le défaut contraire, celui d'une trivialité repoussante. Ce n'est pas à dire non plus que l'honneur en doive rejaillir sur lui seul : une bonne part en revient à Beaumarchais dans le mémoire duquel il ne se fit pas scrupule, suivant ses propres expressions, « de copier littéralement la scène principale, et de puiser toute son action dramatique, imitant en cela son vieux maître Shakespeare. » Mais avec quel art il a su placer cette scène et développer cette action ! et comme les personnages qu'il a ajoutés à ceux du mémoire sont heureusement imaginés ! Celui de Carlos mérite surtout les plus grands éloges. L'ascendant fatal qu'il exerce sur son ami, en rendant ce dernier moins odieux, permet au spectateur de se livrer avec Marie à l'espoir d'une union qui, dans le cas où Clavijo eût agi de lui-même, aurait semblé le comble de la misère. Et lorsque cet espoir s'est évanoui, malgré son second parjure pire que le premier, Clavijo paraît digne encore de la fin qu'il trouve : on sympathise avec ses derniers sentimens, et l'on se joint sans répugnance à ses victimes pour lui pardonner.

La scène qui opère ce grand changement, celle où Carlos trouvant son ami résolu à réparer ses torts par un mariage, le reprend sous œuvre, et détruit pièce à pièce tout l'édifice de son bonheur, est un de ces modèles achevés pour lesquels on ne se sent pas assez d'admiration, et qui gagnent à être vus de près et médités. Elle rappelle tout-à-fait la scène entre Néron et Narcisse dans *Britannicus* ; et je ne crains pas

d'affirmer qu'elle ne lui est point inférieure. Au lieu d'essayer de prouver cette assertion par une comparaison détaillée, qui serait aussi fatigante qu'injurieuse à la pénétration de mon lecteur, je me borne à en appeler à sa bonne foi. Qu'il parcoure successivement l'une et l'autre scène, et il n'y aura patriotisme qui tienne, il conviendra, je m'assure, que Goethe s'est élevé dans cet endroit au niveau de Racine. Bien entendu qu'il ne s'agit pas de la forme, autrement belle chez celui-ci, puisque *Britannicus* est une tragédie.

Lorsque Clavijo, par suite de cet entretien, s'est déterminé à rompre ses engagements, et que la nouvelle de sa perfidie arrive à Beaumarchais, quel coup de foudre pour celui-ci, et de quelle soif de vengeance ne le voit-on pas altéré ! Jamais on n'a exprimé avec une énergie plus poignante le désespoir d'un honnête homme lâchement trahi, et privé par sa propre grandeur d'âme, de tout moyen de se venger. Après le premier instant de surprise muette : « Point d'armes ! s'écrie-t-il, point d'épée ! C'est de ces mains que je veux le déchirer ; afin que ma joie soit plus directe, que je puisse dire au fond de mon cœur : je l'ai anéanti ! » Et à mesure que ces paroles délirantes sortent de sa bouche, il sent son cœur plus libre ; à force de parler vengeance, il se figure qu'elle est là, il croit tenir déjà le traître, il se réjouit à l'idée qu'il va le déchirer de ses propres mains ; comme Oreste, il sourit au comble du malheur. « Dieu du ciel, sois béni de ce que tu envoies aux hommes quelque soulagement dans leurs douleurs affreuses ! » Qui ne reconnaît là le cri de la nature ? A la manière dont il est rendu, qui ne reconnaît le génie ?

Le dénouement, que Goethe dit avoir emprunté à une ballade anglaise, est d'un style non moins terrible. Peut-être

même les émotions fortes s'y trouvent-elles entassées jusqu'au point de se nuire entr'elles. Mais ce défaut a bien son excuse, si c'en est un ; et l'on se sent d'autant moins disposé à s'en plaindre ici, qu'il n'est pas ordinaire à notre auteur : car depuis *Clavijo*, je ne sache pas une de ses pièces à laquelle on ne soit en droit de faire le reproche contraire, celui de manquer de ce mouvement si nécessaire au théâtre, et sans lequel la composition dramatique la plus irréprochable d'ailleurs n'est bonne qu'à la lecture. Ainsi j'aurai plus d'une fois l'occasion de signaler des scènes du genre et du mérite de celle dont je parlais tout-à-l'heure, entre *Carlos* et *Clavijo*. Mais les pathétiques effets de la fin du quatrième acte, et de tout le cinquième, on ne les retrouve plus guère : ils appartiennent à la première manière de Goethe.

A cette première époque de son talent appartient encore *Stella* ⁽¹⁾, composée peu après ; mais la passion y est gâtée presque d'un bout à l'autre par cette fausse rhétorique, par cette éloquence sentimentale et boursoufflée dont je le louais à l'instant même d'avoir purgé le drame dans son *Clavijo*. La conception de cette pièce est tellement fautive, que je ne sais trop au reste si l'on peut, en stricte justice, lui faire un crime de ce que l'exécution s'en ressent. Cela marque au contraire, il me semble, un esprit juste et droit qui, le principe une fois posé, en déduit avec rigueur les conséquences. Expliquons-nous.

Chez les modernes ça été de tout temps une idée dominante et funeste aux arts, que de placer leur but hors d'eux-mêmes,

(1) Publiée pour la première fois à Berlin, 1776, elle a été traduite par le célèbre Cabanis. C'est son travail que nous donnons. Le libraire *Ladvoat* s'est aussi borné à le reproduire.

en ne les considérant jamais que comme des moyens de faire valoir une vérité morale ou une erreur, peu importe. Le poète, vraiment artiste, s'affranchissant de cette contrainte, a beau peindre naïvement et sans arrière-pensée un événement, une passion, un côté quelconque de la nature humaine, telle est la puissance du préjugé, qu'avant de s'attaquer à ce qui est essentiel à son ouvrage, au plus ou moins de naturel ou de beauté qu'il peut contenir, selon le genre, la critique lui demande d'abord compte de ce qui n'y doit pas être, ou ne s'y trouver au moins qu'accessoirement, de sa plus ou moins grande moralité ou immoralité. On appelle cela la tendance de l'ouvrage; et dès-lors, qu'il s'agisse d'un roman, d'un drame ou d'un poème, il est déclaré bon ou mauvais, selon que sa tendance est reconnue utile ou dangereuse. Les hommes de bon sens réclament bien un peu : mais ils sont en si petit nombre ! Et les autres d'ailleurs ont pour eux de grands mots; mots vides de tout sens, car il est à remarquer que c'est précisément des poètes moraux que les immoraux s'enfantent.

Cette manie de philosopher en vers, qui date de si loin dans nos temps, ne fut cependant jamais plus générale qu'au dix-huitième siècle, en ce siècle de renouvellement où, les discussions les plus graves ayant passé des écoles dans le monde, on se combattait, non plus par des syllogismes, mais à coups de romans et de tragédies, faisant flèches de tout bois, comme dit le proverbe. Aussi ne paraissait-il pas un livre dont un parti ne s'armât contre l'autre, en dépit même de l'auteur et contre ses intentions. J'ai signalé plus haut, à propos de Werther, une absurdité de ce genre dont il plut au public de charger la conscience de Goethe, innocente s'il en fut. Mais s'il est vrai de dire qu'alors, et presque

toujours depuis, il se montra l'ennemi juré de ce faux système, on doit avouer qu'il s'y est laissé entraîner deux fois ; l'une dans le roman des *Affinités électives* dont je parlerai à son rang, l'autre dans le drame de *Stella*. Et c'est où j'en voulais venir.

La Polygamie est un cas pendable, disent les avocats de M. de Pourceaugnac. *Stella* semble avoir été composée pour prouver le contraire, et l'on ne saurait nier assurément que la thèse ne soit soutenable. Mais pourquoi ne pas argumenter dans les formes ? De quel secours pouvait être en pareil cas la fable ridicule et, il faut le dire, dégoûtante, que l'auteur s'est mis dans la nécessité de bâtir là-dessus ? Un homme marié, que les circonstances ont éloigné de sa femme, et qu'une passion violente a fixé près d'une autre ; rien de plus simple, cela se voit tous les jours : bien que la chose ne soit pas édifiante en elle-même, il y a plus d'un moyen de la rendre excusable ; et la situation est assez forte pour devenir intéressante. Mais que Fernando (le mari) laisse Cécile (sa femme), sans motif apparent d'antipathie, ou autre, et la laisse avec une fille dans la misère ; que Cécile ayant obtenu, pour vivre, une place de dame de compagnie chez Stella (la maîtresse de son mari), rencontre là Fernando ; et qu'alors la seule question qui s'élève entre elles, soit de savoir qui des deux l'aura, et que la seule solution qu'elles lui trouvent soit d'en prendre chacune la moitié ; et que Fernando se laisse faire, et que tout le monde ait l'air content : voilà ce qu'on ne saurait supporter. Joignez à cela que Fernando a quitté sa maîtresse tout comme sa femme ; et que pendant son absence, assez longue, il est à croire qu'il a formé d'autres liaisons avec d'autres femmes, qui pourront

par la suite arriver à la file, et augmenter ainsi le ménage indéfiniment. Car Cécile, ayant admis la communauté avec Stella, ne peut plus désormais la refuser à personne.

Que si du moins Goethe avait poussé les choses jusque-là, le dénouement eût eu le mérite d'être assez plaisant : mais le pis de l'affaire, c'est qu'elle se traite au sérieux, et qu'il y a même dans le cours de la pièce des scènes pathétiques, au point d'attendrir le lecteur le plus scandalisé. Ou mieux encore, s'il n'avait pas interrompu ici ses mémoires, nous y trouverions sans doute des lumières sur le motif qui le détermina à écrire cette pièce : mais je viens de perdre avec eux le fil qui me guidait ; et comme jamais Goethe n'a fait précéder de la moindre préface aucun de ses ouvrages, il faut qu'on se contente à partir de ce moment, des dates de leur composition et de quelques conjectures souvent hasardées.

Deux opéras suivirent de près Stella, *Claudine de Villabella*, et *Erwin et Elmire* ⁽¹⁾. On conçoit aisément pourquoi nous ne les avons pas compris dans notre collection. Le même motif me dispense d'en offrir l'analyse : que dire d'un opéra ? Cependant je me croirais coupable de ne pas citer une ballade qui se trouve intercalée dans *Erwin et Elmire*, et dont la simplicité naïve me semble aussi frappante que l'idée en est originale. Tout le monde en Allemagne la sait par cœur, et M. Charles Nodier en a fait quelque part l'éloge qu'elle mérite. Voici ce petit morceau, reproduit aussi fidèlement que possible.

(1) Berlin, 1776. Ces deux opéras n'ont jamais été traduits ni imités, que je sache.

LA VIOLETTE.

En un champ de fougère une humble violette
Végétait, inconnue au fond de sa retraite.

C'était la plus aimable fleur !

Survint par aventure une jeune bergère ,

Foulant dans sa course légère

Fleurs et fougère ,

Et du matin respirant la fraîcheur.

La violette alors : « Si j'étais, se dit-elle ,

» Hélas ! entre les fleurs , si j'étais la plus belle !

» Ou si du moins, petite fleur ,

» Si par celle que j'aime , ô sort digne d'envie ,

» J'étais à ma tige ravie ,

» Et que ma vie

» Un seul moment durât près de son cœur ! »

Mais, quand vint à passer la bergère indiscreète ,

Elle ne daigna point cueillir la violette ,

Mais écrasa la pauvre fleur ,

Qui s'inclina mourante , et dit , toujours fidèle :

« Si je meurs , du moins c'est par elle.

» Ah ! venant d'elle ,

» Ah ! sous ses pieds , la mort est un bonheur. »

L'âge des hommes ne se doit point mesurer au nombre de leurs années ; et c'est bien mal s'y prendre que de les énumérer comme on fait , pour savoir s'il sont jeunes ou vieux. La

teinte habituelle des idées, des sentimens et des goûts l'indique d'une manière plus certaine à qui sait percer l'enveloppe trompeuse sous laquelle ils se cachent, et lire au fond de l'ame. Il y a tel homme qui, sondé ainsi, paraîtra vieux à vingt ans; pendant que tel autre à soixante semblera dans la fleur de la jeunesse.

A ce compte, celle de Goethe dura fort peu. Dans son premier ouvrage on la sent encore : l'exaltation de Werther, son éloquence brûlante, en sont des signes évidens. Mais au dégoût qui s'empare de lui dès son entrée dans le monde, à ce désenchantement prématuré, on sent aussi qu'elle va lui échapper : les lueurs qu'elle jette ont un éclat trop sinistre pour n'être pas les dernières. Et en effet, nous avons vu sortir des mêmes mains, presque au même instant, le tableau d'un siècle, le plus impartial, le plus vrai, le plus exempt de préventions favorables ou contraires, en un mot le moins entaché qu'il fût possible des défauts ordinaires à de jeunes écrivains, privé même de beaucoup de leurs qualités; un tableau où les choses sont tout, et où le poète reste en dehors de la toile, y faisant tout comparaître excepté lui. On dirait que n'étant déjà plus acteur lui-même sur la scène de la vie, il en regarde jouer le drame devant lui, et rit ou pleure selon qu'il lui semble triste ou gai, souriant ensuite d'une illusion qui n'a duré qu'un moment.

Arrivé de si bonne heure à cet état de l'ame, où, ses facultés se combattant à armes égales, elle se trouve jouir par son agitation même d'un équilibre parfait, Goethe dut sentir le besoin de décrire cet état, tel qu'il l'éprouvait. Le sujet de *Faust* y quadrerait merveilleusement; il reprit donc ce sujet long-temps médité, et le traita sous une forme qui n'est celle

ni du drame , ni du poëme , ni du roman , mais tient de tout cela ensemble.

Dans cette bizarre production ⁽¹⁾, les plus hautes pensées philosophiques se mêlent aux trivialités les plus ignobles de la vie , et l'on passe sans transition d'un morceau lyrique inspiré au plat commérage des bourgeois d'une petite ville , de l'orgie la plus folle à une scène de meurtre , de ce qu'il y a de plus vrai dans le monde réel à ce qu'il y eut jamais de plus fantastique et de plus absurde dans celui que les superstitions populaires ont bâti. Et tous ces contrastes de détail le cèdent néanmoins encore à la grande opposition à laquelle l'ouvrage est comme suspendu , et que Goethe a tirée de lui-même. Je veux parler de celle que forment entr'eux les deux personnages principaux , Faust et Méphistophélès. Il avait besoin , pour se manifester tout entier , de se couper ainsi en deux. La fougue et l'immensité de ses désirs sont figurés par le premier ; le second représente cette raison ferme et glacée qui lui en remontre l'impuissance : en Faust se concentre toute l'exaltation de l'illumination , en Méphistophélès toute l'ironie de l'incrédulité. Ce qui rend cet ouvrage un portrait achevé , non de Goethe seulement , mais aussi de l'époque où il

(1) *Faust* parut en deux fois : d'abord une moitié dans l'édition en huit volumes des œuvres de Goethe , donnée par Goeschen , 1787 , puis l'autre dans celle de Cotta. Jusqu'à notre publication , on ne le connaissait en France que par l'analyse de madame de Staël. Depuis , M. de Saint-Aulaire en a fait , pour les *Chefs-d'œuvre etc.* de Ladvocat , une traduction nouvelle , écrite avec cette élégante facilité qui caractérise son talent , mais avec une liberté trop grande peut-être. Comme tous les produits de la nature , les œuvres du génie ont leurs aspérités , leurs défauts , que chacun remarque : mais à les en purger , lorsqu'on n'est pas l'auteur , ne risque-t-on pas de les rendre pires ?

Pécrivit, de cette époque partagée entre un système mystique qui, prétendant éclairer toutes choses, rendait au moins ses dupes heureuses en le leur laissant croire, et une philosophie désolante, dont les lumières, toutes négatives, se bornaient, comme celles de l'enfer de Milton, à faire voir aux hommes qu'ils étaient dans l'obscurité.

Telle me paraît être l'idée fondamentale de *Faust*. L'exécution en est fort simple, il se divise en deux parties. Dans la première, le pauvre docteur, entouré d'instrumens, de livres, de fioles, demande en vain à la science le mot de cette énigme inconcevable qu'on appelle l'univers; ou plutôt, ayant parcouru déjà le cercle entier des connaissances humaines sans être devenu plus sage, il reconnaît leur vide et se livre au désespoir. La magie lui offre cependant une dernière ressource: il l'emploie, et d'abord s'en trouve assez bien. Mais l'esprit qu'il a eu le pouvoir d'évoquer, n'apparaît que pour lui dévoiler plus clairement sa faiblesse; et au comble de l'exaltation où il était parvenu succède, ainsi qu'il arrive toujours, un anéantissement absolu. Il veut en finir avec ses misères, et porte à sa bouche une coupe empoisonnée. Ici les chants de Pâques se font entendre; ils lui rappellent les jours de son enfance, ces jours où son cœur croyait encore à ce qu'ils viennent annoncer, et c'est pour lui comme un doux réveil après des songes affreux: Il n'a plus le courage de mourir. Le diable profite de ce moment de retour à l'espérance: il s'insinue auprès de lui, se moque de ses efforts pour saisir une vérité qui n'existe point; et flattant ses passions, il l'invite à essayer plutôt des plaisirs de la vie. Faust se laisse tenter, il fait un pacte et suit son nouveau guide.

La commence la seconde partie. Elle est consacrée à mon-

trer qu'il n'est pas moins impossible à l'homme d'arriver au bonheur par les jouissances matérielles, que d'atteindre à la vérité par les efforts de son esprit. D'une exécution moins parfaite peut-être que la première, et surtout moins difficile la matière étant plus abondante, elle rachète cette infériorité, sentie au reste de peu de lecteurs, par un intérêt bien plus puissant. Le caractère de Marguerite est d'une naïveté, d'une candeur, d'une simplicité sans égale, et sa triste destinée se déroule dans des scènes où ceux de Faust et de Méphistophélès prennent une couleur de plus en plus frappante. Je ne m'arrêterai point à ces scènes, en les esquissant une à une. Il suffit de nommer celles, de la promenade dans les jardins de Marthe, de l'entretien de Faust et de Marguerite sur la religion, de la mort et des dernières paroles de Valentin, enfin de la prison, pour exciter à l'instant le rire, l'attendrissement ou l'horreur, dans l'ame de ceux qui les ont présentes à leur mémoire.

Quant aux scènes où des êtres mystérieux sont introduits ⁽¹⁾, et dont on ne discerne pas le but au premier coup-d'œil, un moment d'attention les fera juger utiles, nécessaires même. Goethe voulant représenter le méchant par excellence, n'avait-il pas besoin, pour diminuer un peu le dégoût qu'un tel monstre inspire, de faire bien sentir qu'il était d'une autre espèce que nous? N'était-ce pas en même temps le seul

(1) M. de Saint-Aulaire les a retranchées de la pièce, les trouvant incompréhensibles. J'avoue que certains passages le sont tout-à-fait, pour cause d'allusion à des anecdotes et à des personnages peu connus, Mais en somme je ne suis pas de son avis, et il me semble que l'absence de ces scènes laisse dans Faust une véritable lacune. Peut-être m'abusai-je. Au reste on va juger si mes motifs sont bons.

moyen d'y faire croire, de lui donner quelque réalité ? Et en cela les sorciers, les sorcières, et les esprits infernaux, ne l'ont-ils pas merveilleusement servi ? A les entendre, on sent que c'est la société habituelle de Méphistophélès, et qu'en se mêlant aux hommes il sort de son élément. Sa figure y prend un relief dont elle eût manqué sans eux, elle tranche par-là d'autant mieux sur tout ce qui l'environne. La plus longue de ces deux scènes, celle du sabbat, en se rattachant d'ailleurs à la dernière situation, augmente l'effet de cette situation, déjà si terrible ; et l'autre explique seule et rend possible le changement de Faust, qui passe subitement de la gaucherie d'un savant à la politesse d'un homme du monde, et dont les idées prennent à point nommé un cours opposé à celui que jusqu'alors elles avaient toujours eu.

La scène du breuvage a fourni en outre à Goethe l'occasion de fermer par le bas cette échelle non interrompue d'êtres animés, qui monte si haut dans sa pièce. « En écoutant le langage des chats qui y parlent, on croit découvrir, dit madame de Staël, quelles seraient les idées des animaux s'ils pouvaient les exprimer, quelle image ridicule et grossière ils se feraient de la nature et de l'homme. » Un peu au-dessus de ces simples brutes se place leur maîtresse qui travaille durant l'éternité à un mystère qu'elle n'entend pas : puis viennent d'autres créatures, de moins en moins imparfaites, mais qui, toutes dévouées à l'Esprit du mal, y vont aboutir. Les anges leur correspondent ; et leur chef, nommé par Goethe *le Seigneur*, en conflit perpétuel avec le mal, semble être le bon génie de l'univers. Enfin, à travers ces deux hiérarchies également puissantes, on distingue, si je ne me trompe, ou pour mieux parler, on pressent ce principe immuable qui, sans être en lui-même beau

ni laid, bon ni méchant, créateur ni destructeur, produit l'harmonie et le désordre, le bien et le mal, fait et défait continuellement dans le monde.

Le monde est donc l'arène où luttent ces deux redoutables athlètes, et l'homme le prix réservé au vainqueur : triste rôle à jouer, surtout lorsque le mal triomphe, comme dans l'ouvrage de Goethe. De ce triomphe il résulte que l'Esprit malin et ses acolytes occupent à eux seuls toute l'attention, le Seigneur et ses anges ne pouvant guère se mêler à si mauvaise compagnie. Ils paraissent pourtant, mais seulement dans le prologue, espèce de parodie du premier chapitre de Job, où le diable se moque du Seigneur on ne peut plus insolument; avec quelqu'apparence de raison du reste, puisqu'il se trouve le plus fort.

On a lieu de s'étonner d'abord de l'enthousiasme des Allemands pour un ouvrage où la plaisanterie s'attaque à des choses tant respectées, où d'un bout à l'autre souffle pour ainsi dire un air infernal. Comment, se demande-t-on, des hommes si croyans aiment-ils une lecture faite pour ébranler toute croyance dans l'esprit le plus ferme? Comment des hommes si sévères sur la morale prennent-ils plaisir au spectacle du vice triomphant? On peut répondre à cela que, les plaisanteries sortant de la bouche même du diable, plus elles sont impies, plus elles deviennent édifiantes; et quant au second point, le vice est peint de couleurs trop odieuses pour rendre son succès dangereux : tout vainqueur qu'il soit, Marguerite n'en a pas moins notre intérêt. Car pour intéresser, il vaut mieux mériter le succès que de l'obtenir. Mais la meilleure raison que l'on ait à donner d'un enthousiasme si général et, il faut l'avouer, si frénétique pour Faust en Alle-

magne , c'est la perfection exquise du style. Grâce , vigueur , concision , richesse , pureté , abandon , simplicité , harmonie , tout s'y trouve réuni ; sa lecture est un enchantement continuel. Nous pourrions en France nous en former une idée , d'après la magie aussi puissante sur nous du style de Racine , si Racine ne s'était tenu renfermé dans certaines limites qu'il ne dépasse jamais ; tandis que Goëthe , se livrant sans contrainte à l'élan de sa verve , prend tous les tons , revêt toutes les formes , épuise toutes les nuances. Nous sommes donc réduits à nous figurer , comme je le dis dans l'Avertissement de ma traduction , un amalgame de ce que nous avons de meilleurs poètes comiques , tragiques et lyriques.

Mais ce n'est pas tout ; il faudrait de plus connaître le système de versification employé dans l'original. C'est ce motif , joint à d'autres que j'ai exposés dans l'Avertissement , qui m'a déterminé à rendre en vers , tant bien que mal , les morceaux lyriques de Faust. N'ayant dû ni voulu agir de même à l'égard du reste , j'y vais suppléer en mettant ici sous les yeux du lecteur une copie matériellement exacte de deux passages de la pièce , dans deux tons absolument différens. Une telle entreprise suppose ou beaucoup de présomption , ou une abnégation bien entière : je craindrais qu'on ne m'appliquât la première hypothèse , si ce qu'on va lire n'était de nature à changer la seconde en certitude.

Voici premièrement ce prologue dans le ciel dont je parlais tout-à-l'heure , sauf les stances , chantées par quatre archanges à la gloire du Seigneur , qui ont ouvert la scène.

PROLOGUE DANS LE CIEL.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

SEIGNEUR , puisqu'une fois , en prince affable et doux ,
 Tu laisses de plus près envisager ta gloire ,
 Et veux savoir un peu comment tout va chez nous ,
 Et que d'ailleurs , si j'ai mémoire ,
 Bien loin d'exciter ton courroux ,
 Ma personne eut souvent l'heureux don de te plaire ,
 Me voici près du trône , au milieu de tes gens.
 Pardon , je ne viens pas céans
 Débiter de grands mots : mieux vaudrait-il me taire.
 Dussé-je m'entendre siffler
 Par l'assistance toute entière ,
 Comme on parle à ta cour je ne saurais parler.
 Et si je m'en voulais mêler ,
 Mon pathos te ferait bien rire...
 En supposant que rire pût aller
 Avec ta dignité de sire.
 Bref , je suis pauvre en ornemens ,
 Surtout quand il s'agit du bel ordre du monde ;
 Et de tes chérubins je n'ai point la faconde ,
 Ni l'art de m'épuiser en saints ravissemens.
 Des affaires de ce bas-monde
 Je pense si différemment !
 D'où vient ? C'est que ma vue est trouble apparemment ,
 Ou ma cervelle peu féconde.
 Toujours y remarqué-je , à parler sans détour ,
 Du pauvre fils d'Adam la misère profonde.

Ce petit dieu de la machine ronde
 Est sur ma foi plus sot qu'au premier jour ;
 Et m'est avis qu'après l'avoir pétri de terre ,
 Tu lui jouas d'un mauvais tour
 En l'éclairant de ta lumière.
 Pour diriger ses pas quel étrange fanal ,
 Que ce reflet céleste empreint sur son visage !
 Il le nomme raison : mais par un sort fatal
 Le malheureux n'en fait usage
 Que pour ravalier ton image
 A l'état de pur animal.
 Moi j'oserais comparer l'homme ,
 Sauf la permission de votre Majesté ,
 A cet insecte ailé que sauterelle il nomme ,
 Sur de longues pattes monté ,
 Gambadant tant que l'été dure ,
 Et redisant à la verdure
 Un vieux refrain de tous les ans.
 Encor si c'était là qu'il consumât le temps !
 Mais non : pas un fumier , pas une fange impure ,
 Où ce dieu ne fourre son nez.

LE SEIGNEUR.

N'as-tu donc rien autre à m'apprendre ?
 Tous les discours qu'ici tu me forces d'entendre ,
 A des plaintes sans fin seront-ils donc bornés ?
 Et ne verras-tu rien qui ne soit à reprendre
 Au monde où les hommes sont nés ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Las ! oui , Seigneur, soit dit sans vous déplaire ,

Vous me voyez encor du même avis,
Et soutenant que tout dans ce monde est au pis.
De l'homme enfin si grande est la misère,
Que moi-même par fois je m'en sens attristé,
Et que de rendre pire une telle existence
Depuis long-temps, en vérité,
Je me fais quelque conscience.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui ? le docteur ?

LE SEIGNEUR.

Eh ! sans doute , mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il vous sert en effet de la belle manière !

Rien de terrestre chez ce fou ;

A peine ce qu'il mange est-il fait de matière.

Mécontent , seul , vrai loup-garou ,

Il reste nuit et jour enfermé dans son trou ,

Espèce de tombeau sans air et sans lumière.

Mais si son corps ne bouge pas ,

Son esprit au contraire est toujours en campagne :

Plaine , torrent , vallon , montagne ,

Dans tous les recoins de là-bas

Il se glisse et prend ses ébats ;

Et puis il monte au ciel , il nage dans l'espace ,
 Demande à l'univers tous ses plus grands plaisirs.
 Après quoi pourtant il se lasse ,
 Et retombe à la même place ,
 Consumé des mêmes désirs.

LE SEIGNEUR.

Battu comme il l'est de l'orage ,
 Si , sans que rien l'ébranle , il demeure debout ,
 Si , vainqueur dans la lutte , il me sert jusqu'au bout ,
 Je le recueillerai pour prix de son courage.
 Mais le frêle arbrisseau qui n'a vu qu'un printemps ,
 Vient-il à se couvrir d'une tendre verdure ,
 Le jardinier sait bien qu'au midi de ses ans
 Fruits et fleurs seront sa parure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si bien donc que sur lui vous comptez quelque peu ?
 Gageons que celui-là vous le perdrez encore !
 Pourvu que , jouant un franc jeu ,
 Vous me laissiez de votre aveu
 Brûler son ame à petit feu ,
 Et sans aucune entrave amener la pécore
 Où bon me semblera. M'accordez-vous ce point ?

LE SEIGNEUR.

Aussi long-temps que Faust habitera la terre ,
 Je ne t'en empêcherai point.
 Tant que l'homme voyage , il erre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre cadeau, Seigneur, me ravit, me confond !
 J'ai toujours abhorré d'avoir aux morts affaire,
 Et mille fois je leur préfère
 Un visage au teint rubicond.
 Pour un citoyen de la bière
 Je ne suis jamais au logis.....
 Comme le chat pour la souris.

LE SEIGNEUR.

Eh bien, j'exauce ta prière.
 Va, détourne, si tu le peux,
 Détourne cet esprit de sa source première,
 Fais-lui prendre avec toi le chemin tortueux
 Des ennemis de la lumière;
 Et rougis si tu dois avouer à la fin
 Que, jusque dans les rangs de la foule grossière,
 Le juste peut encor suivre le droit chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ! nous n'en avons pas pour long-temps, je vous jure ;
 Sans vanité, je ne vois nul sujet
 D'être en peine de ma gageure.
 Si j'arrive à mon but, vous voudrez, s'il vous plaît,
 M'accorder les honneurs d'une victoire entière.
 Il mangera de la poussière,
 Et trouvera cet aliment fort sain ;
 Comme ce vieux serpent, mon illustre cousin.

LE SEIGNEUR.

Tu peux en liberté paraître dans le monde.
 Je n'en voudrais bannir ni tes pareils, ni toi :
 Car de toute la race immonde
 Le Malin fut toujours le moins fâcheux pour moi.
 Sous la matière qui l'accable,
 L'homme risque par fois de perdre tout ressort,
 Et de changer sa vie en un sommeil de mort.
 J'aime donc à lui voir un compagnon semblable,
 Qui l'excite au combat, l'éveille quand il dort,
 Et peut même, au besoin, créer comme le Diable.

Vous cependant, ô vous, nobles enfans du ciel,
 Livrez-vous sans contrainte aux plaisirs ineffables
 Du séjour éternel.
 Et tandis que l'auteur des êtres innombrables
 Epanche autour de vous les flots de son amour,
 Célébrez ces êtres d'un jour
 En vos ames impérissables.

(Le ciel se ferme, les archanges se retirent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS seul.

De temps en temps j'aime à voir le vieux père,
 Et me garderais bien de lui rompre en visière.
 Traiter un pauvre diable avec cette douceur !
 Vraiment dans un si grand seigneur
 Autant de bonhomie est chose singulière.

Après cet échantillon de plaisanterie diabolique, je ne puis rien choisir, dans le ton sérieux, qui vaille le monologue célèbre du docteur. Voici donc comme il débute.

MONOLOGUE DE FAUST.

FAUST (seul devant son pupitre, l'air agité.)

JURISPRUDENCE, et vous, philosophie,
 Médecine, et toi-même, hélas !
 Orgueilleuse théologie,
 De vos promesses je suis las.
 Moi qui vous consacrai ma vie
 Dans l'espoir d'être un jour savant,
 Au bout d'une si longue enquête
 Me voici, pauvre folle tête,
 Au même point qu'auparavant.
 A ce métier j'ai gagné plus d'un titre ;
 On m'a nommé, déjà depuis long-temps,
 Maître et docteur. Oui, voilà bien dix ans
 Qu'aux heures du sommeil courbé sur ce pupitre,
 J'use mes yeux à noircir du papier,
 Et qu'en chaire, le jour, je sue
 A traîner le faible écolier
 Dans un dédale sans issue.
 Et je commence enfin à voir
 Que nous ne pouvons rien savoir.
 Idée horrible qui me tue !
 J'en sais assurément plus que les plus experts,
 Maîtres, docteurs, moines ou clercs.

Pour moi rien n'est inexplicable ,
 Du cas le plus obscur mon esprit est capable
 De se tirer avec honneur ,
 Et je ne crains enfer ni diable.
 Mais aussi toute joie a fui loin de mon cœur ;
 Je n'imagine point ce qu'il m'est bon d'apprendre ;
 L'homme , triste jouet du mal et de l'erreur ,
 Je n'imagine point comment on doit s'y prendre
 Pour l'instruire , ou le rendre
 Plus heureux et meilleur.
 Je n'ai d'ailleurs nul avantage
 De ceux qu'on estime ici-bas ,
 Je n'ai rang , ni crédit , ni richesse en partage.
 Et supporter la vie !.... Un chien n'en voudrait pas.
 C'est pour cela qu'à la magie
 Je veux me donner tout entier.
 Je brûle d'es sayer
 Si l'esprit par son énergie
 Ne se peut affranchir des liens de la chair ,
 S'élever sur ses propres ailes ,
 Percer l'ombre épaisse , et voir clair
 Dans les vérités éternelles.
 Qu'on ne me force plus d'enseigner désormais
 Ce que je ne compris jamais ;
 Pénétrant d'un œil sûr jusqu'au fond des abîmes ,
 Que j'y puisse voir confondus
 De la création les élémens sublimes ;
 Que les mots ne m'arrêtent plus !

 O pâle lampe de mes nuits ,
 Lune , suspends au ciel ta flamme solitaire ;
 Pour une fois encor , pour la dernière ,

Jette un regard sur mes ennuis.
 Sous cette même voûte , en des heures pareilles ,
 Bien souvent tu m'aidas à prolonger mes veilles.
 C'est sur un vain ramas de livres , de papiers ,
 Que tu me luis alors , mélancolique amie.

Ah ! quittant mes tristes foyers ,
 Lorsque dans tes rayons la terre est endormie ,
 Si je pouvais gravir à des sommets altiers !

Si je pouvais dans de lointains sentiers

M'égarer à tes clartés pures !

Autour des cavernes obscures

Me glisser avec les Esprits ,

Danser sur les gazons fleuris ,

De mon ame désabusée

Chasser avec un saint mépris

Les rêves dont je fus épris ,

Et rajeunir mes sens flétris

En me baignant dans ta rosée !....

Inutiles souhaits ! Hélas ! infortuné

Dans la prison je languis enchaîné.

Maudit sois-tu , séjour de ma misère ,

Où , pendant que le monde et s'échauffe et s'éclaire ,

Je me morfonds et je m'éteins

Derrière ces vitrages peints ,

Qui du jour le plus pur transforment la lumière

En reflets incertains.

Vivre entouré de volumes humides

A demi mangés des vers

Et de poussière couverts ,

L'un sur l'autre entassés en lourdes pyramides !

Ne pouvoir faire un seul pas

Sans donner contre un verre , une règle , un compas
 Vils instrumens d'une science immonde ,
 Le tourment de mon ame et celui de mes yeux ,
 Héritage de mes aïeux !.....
 Misérable , c'est là ton monde !
 Et cela s'appelle un monde !

Et tu demandes pourquoi
 Tu sens comme un vague effroi
 Envelopper ta poitrine
 Et s'appesantir sur toi ?
 Pourquoi la douleur te mine ,
 Et tristement t'achemine
 Vers l'inévitable trépas ?

Tu le demandes ? et tu n'as ,
 Au lieu de cette nature
 Riante , animée et pure ,
 Où Dieu ne dédaigna pas
 De placer sa créature ,
 Que fumée et pourriture ,
 Vieux squelettes d'animaux ,
 Cadavres , hideux lambeaux
 Volés à la sépulture !

Allons , un peu de cœur ! n'attends pas à demain ;
 Qu'un effort sur toi-même à l'instant te délivre.
 Ose aborder sans peur ce redoutable livre :
 Le grand Nostradamus l'écrivit de sa main.

N'est-ce point assez d'un tel guide ?

Tu pourras avec son secours
 De ces nombreux soleils qui roulent dans le vide ,
 Suspendre , ou ralentir , ou rendre plus rapide
 L'invariable cours.

Tu deviendras un nouvel être.
 Ton ame, que le doute aigrit,
 Sentira ses plaisirs renaître ;
 Et tu pourras enfin parvenir à connaître
 Comment un Esprit parle avec un autre Esprit.
 Jusque-là c'est en vain que ta raison grossière
 Tenterait d'expliquer un des signes sacrés.
 Autour de moi sans doute vous errez,
 Purs Esprits, enfans de lumière.
 Ah ! si vous m'entendez,
 Esprits purs, répondez !

(Il ouvre le volume , et aperçoit le signe du Macrocosme.)

Ciel ! comme à cette vue
 Tous mes membres ont tressailli !
 On dirait, aux élans d'une joie imprévue,
 Qu'un sang plus épuré vers mon cœur a jailli.
 Un feu secret me brûle, et court de veine en veine ;
 Mes nerfs sont agités d'un frémissement sourd.....
 Quelle invisible main me saisit, et m'entraîne
 Aux sources brillantes du jour ?
 Sous mes pieds je sens fuir la terre.
 Un dieu, sans doute, un dieu traça ce caractère,
 Dont l'aspect endort ma douleur,
 Et répandant sur la blessure
 Qui déchirait mon pauvre cœur,
 Un baume doux, consolateur,
 Déroule à mes regards les lois de la nature.
 Sur mes lèvres je sens expirer le murmure.
 Suis-je moi-même un dieu ? Tout me devient si clair !
 Mon œil n'est plus l'œil de la chair ;

Nul espace qu'il ne franchisse :
 Dans l'abîme des cieux il plonge sans effroi.
 La nature est là devant moi
 Avec sa force créatrice.

Je comprends aujourd'hui , pour la première fois ,
 Ce qu'a dit le sage autrefois :

« Le monde des Esprits qu'ici-bas on ignore ,
 » N'est point formé comme tu crois ;
 » Ton cœur est mort , tes sens sont froids.

» Relève-toi , disciple , il en est temps encore ,
 » Et dans les rayons de l'aurore

» Baigne ton sein mortel , gémissant sous le poids
 » D'un travail que le ciel abhorre. »

(Il regarde le signe.)

Centre vivant , père des harmonies ,
 Te voilà donc ! Comme tout dans ton sein
 Puise la vie et rencontre sa fin !
 Comme , à travers les plaines infinies ,
 L'essaim brûlant des célestes Génies
 Descend , remonte , et redescend encor !
 Comme à l'envi tous ces Esprits fidèles
 De mains en mains se passent les seaux d'or !
 Qu'ils font pleuvoir de semences nouvelles
 Sur notre sphère ! et de quel bruit leurs ailes
 Font résonner les voûtes éternelles !

Dieu ! quel spectacle !..... Mais hélas ,
 Rien qu'un spectacle !..... O nature infinie ,
 Ne puis-je te saisir ? Ne puis-je , pas à pas ,
 Vers vous monter , sources de toute vie ?

Vous que rien jamais ne tarit ,
 Vous en qui les cieux et la terre
 Puisent le suc qui les nourrit ,
 Vous où le sein qui se flétrit
 Retrouvé sa vigueur première,
 Tous ont part à vos dons , vous les en comblez tous ;
 Et seul en vain je soupire après vous ,
 Et vous rejetez ma prière !

(Il ouvre le volume avec dépit , et aperçoit le signe de l'Esprit de la Terre.)

Quel changement vient de produire en moi
 Ce nouveau signe ! Esprit de notre sphère ,
 Sublime Esprit , n'es-tu pas près de moi ?
 Oui , je le sens , je vais m'unir à toi .
 J'ai respiré ton haleine légère ,
 Et dans mon corps énervé , paresseux ,
 Elle a coulé comme un vin généreux
 Qui fortifie , échauffe , régénère .
 Dans les périls je suis prêt à courir ,
 Je sens en moi la force de souffrir
 Ce qu'aux mortels le destin , de misère
 Ou de bonheur , ici-bas peut offrir .
 Je voudrais voir , dans l'ardeur qui m'anime ,
 Je voudrais voir sur moi les flots hurlans bondir ;
 Sous un ciel enflammé j'entendrais sans pâlir
 Gronder la foudre , et je prendrais plaisir
 Aux craquemens du vaisseau qui s'abîme !....
 Quel nuage au-dessus de moi
 S'amasse ?..... Une vapeur remplit la voûte entière.....
 La lune cache sa lumière.....
 La lampe a disparu..... Je voi

Une flamme ondoyante , à travers l'ombre obscure,
 S'élançer sur ma chevelure....
 Et du haut de la voûte un invincible effroi ,
 Avec cette vapeur épaisse ,
 Tombe et m'opprime !
 Grand Esprit , je le sens , tu nages près de moi.
 Esprit tant invoqué dans ma longue détresse ,
 Dévoile-toi !....
 Dieu ! vers mon cœur tout mon sang se retire.
 Quel sentiment , à mon cœur inconnu ,
 En moi s'élève et me déchire ?
 Esprit , daigne apparaître à ce cœur abattu.
 Je me dévoue à toi ! Châsse l'affreux vertige
 Qui vient de me saisir.
 Parais ! parais , te dis-je !
 Parais ! en dussé-je mourir !

Le morceau dont on vient de lire le commencement , est d'autant plus à admirer que l'idée en était plus étrange. Amener un homme au suicide par *dépit scientifique* ! voilà certes un problème difficile à résoudre ; et malgré tout son art , je doute même que Goethe l'ait résolu aux yeux de bien des gens. Mais il n'avait nul droit d'en changer la donnée , le pacte de Faust avec le diable et les motifs qui l'y déterminent , étant de ces traditions sacrées que leur antiquité défend de mutiler.

Le docteur Jean Faust ⁽¹⁾ , Don Juan du nord , vécut , à ce qu'il paraît , au commencement du seizième siècle. Bien que

(1) Bien des auteurs l'ont confondu avec Jean Faust , natif de Mayence , l'un des inventeurs de l'imprimerie. C'est une erreur.

parvenu aux plus hauts grades dans toutes les Facultés , et réputé sage parmi les hommes , ce docteur livra son âme à Satan ; en retour de quoi celui-ci s'engagea à lui fournir , et lui fournit en effet un Esprit nommé *Méphostophilis* , ayant commission de lui faire passer vingt-quatre ans agréablement , et de l'enlever ensuite pour être grillé à tout jamais. Ses aventures joyeuses et sa triste fin sont racontées dans un gros livre fort vieux , dont on a fait beaucoup d'éditions depuis la première , et qui fut traduit de bonne heure en plusieurs langues. J'en ai inséré , à la suite du poëme de Goethe , quelques fragmens pris dans la traduction française. En Angleterre il en parut une aussi , où le poète Marlow , contemporain de Shakespeare , puisa le sujet d'une tragédie curieuse à lire pour la naïveté des détails. Voici le monologue , en pendant de celui de Goethe.

« Allons , Faust , arrête un peu le plan de tes études , et commence à sonder la profondeur des choses que tu veux enseigner. Puisque tu l'as entrepris , sois donc en apparence un théologien : mais ne perds jamais de vue le but de toute science , et vis et meurs dans la doctrine d'Aristote. Douce analyse , c'est toi qui m'as captivé ! *Bene disserere est finis logices*. Bien discuter est-il en effet le seul but de la logique ? Cette science n'offre-t-elle pas de plus grands miracles ? En ce cas ne lis plus , ce but tu l'as atteint. Un plus vaste sujet sied mieux à l'esprit de Faust : dis-lui donc adieu , et que Galien s'avance. Sois un médecin , Faust ; entasse de l'or , et éternise ta mémoire par quelque cure merveilleuse. *Summum bonum medicinæ sanitas* : le but de la médecine est la santé de notre corps. Eh ! Faust , dis-moi , ce but ne l'as-tu pas atteint ? Tes ordonnances ne sont-elles pas suspendues comme

des monumens, là où des villes entières ont échappé à la contagion, où plusieurs maladies désespérées ont été guéries. Et cependant tu n'es, après tout, que Faust, qu'un simple mortel. Pourrais-tu bien faire vivre les hommes éternellement? Pourrais-tu rappeler à la vie ceux qui sont morts? Médecine, adieu. Où est Justinien? *Si una eademque res legatur duobus, alter rem, alter valorem rei, etc.* Bel exemple tiré d'un méchant legs! *Exhereditari filium non potest pater, nisi, etc.* Tel est le sujet de cet institut et de tout le corps de la loi. Cette étude convient à un valet mercenaire qui ne vise à rien autre qu'à un ignoble trafic. Somme toute, la théologie est encore ce qu'il y a de mieux. La bible de St.-Jérôme, Faust, examine-la bien. *Stipendium peccati mors est: ha! stipendium, etc.* La récompense du péché, c'est la mort: voilà qui est dur. *Si peccasse negamus, fallimur, et nulla est in nobis veritas.* Si nous disons que nous n'avons point péché, nous nous trompons, et il n'y a nulle vérité en nous. Eh bien, il suit de là que nous devons pécher, et conséquemment mourir. Oui, nous devons mourir d'une mort éternelle. Quel nom donnerez-vous à une semblable doctrine? Che sera, sera: Que sera-ce?..... Théologie, adieu. Ces appareils de magiciens, ces livres de nécromantie, seuls ils sont divins. Des lignes, des cercles, des lettres, des caractères, voilà ce que Faust désire par-dessus tout. Oh! quel monde de profits et de jouissances, de pouvoir, d'honneur, d'omnipotence, est promis au studieux artisan! Toutes les choses qui se meuvent entre les pôles immuables me seront assujéties. Les empereurs et les rois ne sont obéis que dans quelques provinces; mais la domination du magicien s'étend jusqu'aux limites les plus reculées de l'esprit humain. Un tel homme est un demi-dieu. Dirigeons là tous nos efforts; employons-les à devenir une divinité. »

La tragédie est un tissu d'aventures plus ou moins bouffonnes. Le roi de Hongrie, le pape, les sept péchés mortels, y figurent tour à tour; et de temps à autre un bon ange vient conjurer Faust de se repentir, tandis qu'un mauvais ange lui prêche le contraire avec plus de succès. Enfin arrive le terme fatal de sa vie et de son bonheur. Voici ce dernier tableau, il est comparable aux plus fortes scènes de Shakespeare.

(Le bon Ange et le mauvais Ange entrent chacun par une porte.)

LE BON ANGE.

Ah! Faust, si tu m'avais prêté l'oreille, d'ineffables joies seraient ton partage. Mais tu m'as préféré le monde.

LE MAUVAIS ANGE.

C'est à moi que tu as prêté l'oreille; et maintenant l'enfer va s'ouvrir, maintenant va commencer pour toi une éternité de douleurs.

LE BON ANGE.

Tes biens, tes voluptés, tes fêtes solennelles, à quoi te serviront-elles maintenant ?

LE MAUVAIS ANGE.

A tourmenter ton ame, privée dans l'enfer de toutes les choses que le monde lui prodiguait en foule.

(Musique pendant que le trône descend.)

LE BON ANGE.

Ah! c'en est fait de toi! Tu as perdu le bonheur céleste, des

plaisirs sans mesure , une bénédiction sans fin ! Si tu avais aimé Dieu , ni l'enfer , ni le diable n'eussent eu de pouvoir sur toi. Si tu avais persévéré dans la bonne voie , regarde , Faust , au milieu de quels rayons de gloire tu te serais assis sur ce trône avec ces saints brillans : regarde comme tu aurais triomphé de l'enfer. Voilà ce que tu as perdu. Et maintenant , pauvre ame , il faut que ton bon ange t'abandonne. Les gouffres béants de l'enfer sont là pour t'engloutir.

(Il sort.)

(L'enfer se découvre.)

LE MAUVAIS ANGE.

Maintenant , Faust , fixe ton œil épouvanté sur ces vastes demeures , sur le lieu des tourmens éternels. Là sont les Furies , promenant sur des fourches ardentes les ames damnées , et faisant bouillir leurs corps dans du plomb fondu : là sont les lambeaux d'une chair palpitante qui grille sur des charbons , et ne doit jamais mourir. Sur ce siège toujours brûlant doivent se reposer les ames destinées à de plus effroyables tortures. Celles qu'on nourrit avec des soupes de flamme , ont été jadis des gourmands , ne se plaisant que dans la bonne chère , et riant de voir le pauvre expirer de faim à leur porte. Mais tout cela n'est rien encore , tu verras dix mille tortures plus affreuses.

FAUST.

Ah ! j'en ai assez vu pour mon propre tourment.

LE MAUVAIS ANGE.

Oui , tu les sentiras , tu goûteras toi-même l'amertume de chacune d'elles. Qui chérit le plaisir , le plaisir le perdra. Sur

ce, je te laisse, Faust, jusqu'à tantôt. Alors tu trembleras dans la confusion.

(Il sort.)

(L'horloge sonne onze heures.)

FAUST.

Ah! Faust, tu n'as plus à présent qu'une heure, qu'une seule heure à vivre; et puis tu seras damné pour toujours. Arrêtez-vous, sphères célestes qui roulez éternellement! que le temps puisse finir, et minuit n'arriver jamais. Bel œil de la nature, lève-toi, recommence ton cours, et fais un jour perpétuel! Ou seulement que cette heure devienne une année, un mois, une semaine, un jour ordinaire! que Faust puisse se repentir et sauver son ame. *O lente, lente currite, noctis equi!*... Mais les astres roulent encore, le temps court, l'heure va sonner, le diable va venir, et Faust sera damné. Ah! je voudrais m'élancer vers le ciel!.... Qui donc me rejette sur la terre?.... Tourne tes yeux vers le firmament où coule à longs flots le sang de Jésus-Christ. Une goutte de ce sang va me sauver.... Ah! mon Christ, ne déchire pas ce cœur pour t'avoir appelé. Epargne-moi, Lucifer!.... Où est-il maintenant? Il est parti.... Regarde, son bras menaçant, son œil furieux!.... Montagnes et collines, tombez sur moi, dérobez-moi à la vengeance du ciel!.... Non? Eh bien, je vais me précipiter dans la terre. Terre, ouvre-toi!.... Oh! non, elle ne me donnera point asyle. Astres, vous qui présidâtes à ma naissance, et dont l'influence maligne me fit écheoir en partage la mort et l'enfer, enlevez Faust comme une vapeur sombre, et cachez-le dans les flancs de cet épais nuage. Que lorsqu'il vomira la grêle dans les airs, mes membres sortent avec elle de sa bouche fumante. Mais que mon ame vole et monte vers le ciel.

(La demi-heure sonne.)

Ah ! la moitié de l'heure est passée ; elle aura bientôt passé toute entière. Ciel ! si mon ame doit souffrir pour mes péchés , impose au moins quelque limite à ces peines interminables. Ordonne que Faust vive en enfer un millier d'années , cent milliers ! mais qu'à la fin il soit sauvé. Aucun terme n'est assigné aux tourmens des ames damnées ! Pourquoi donc n'étais-tu pas une créature sans ame ? ou pourquoi l'ame que tu as , est-elle immortelle ? O métempsycose de Pythagore , si tu disais vrai ! si cette ame s'envelait de mon corps pour entrer dans celui de quelque bête brute ! Les bêtes sont heureuses ; car quand elles sont mortes , leurs ames se dissolvent aussitôt dans les élémens : au lieu que la mienne doit survivre pour être tourmentée dans l'enfer. Maudits soient les parens qui m'ont engendré !... Non , il faut plutôt te maudire toi-même ; il faut maudire Lucifer qui t'a privé des joies célestes.

(Mintit sonne à l'horloge.)

Voici l'heure ! voici l'heure ! O mon corps , dissipe toi dans l'air , ou Lucifer va t'emporter au fond de l'abyme. O mon ame , tâche à te résoudre en petites gouttes d'eau , et tombe dans l'océan ; qu'on ne puisse plus te retrouver.

(Tonnerres , diables.)

Ciel , aie pitié de moi ! ne me lance pas ces regards courroucés ! Visions et serpens , laissez-moi respirer ! Horrible enfer , ne t'entr'ouvre pas ! Ne viens pas , Lucifer !.... je vais brûler mes livres.... Oh ! Méphostophilis !

(Ils sortent tous.)

Le docteur , moins heureux dans son propre pays , jusqu'à la fin du dernier siècle y fut relégué sur les théâtres de marionnettes , où , comme ici Polichinelle , il amusait le peuple

par ses espiègleries , toujours accompagné du fidèle Wagner : personnage dont Goethe a fait un si plaisant singe de son maître , rappelant si bien le domestique du fameux comte de Saint-Germain , qui , interrogé sur les entretiens de celui-ci avec Jésus-Christ , s'excusait en bonne foi de ne pouvoir répondre , sur ce qu'il n'était au service du comte que depuis trois-cents ans.

Lessing imagina le premier de traiter sérieusement ce sujet. Mais des deux tragédies qu'il en voulut tirer , il ne reste qu'un fragment très court. La situation était amenée par le dialogue suivant , qu'on peut comparer au prologue de Goethe rapporté plus haut.

SATAN.

Eh bien , diable de quatrième ordre , qu'as-tu fait ?

LE DIABLE.

Rien , Satan. Mais une idée m'est venue , qui , mise à exécution , l'emporterait sur tout ce qu'on fit jamais de plus grand

SATAN.

Et qui est ?

LE DIABLE.

De voler à Dieu son favori : un jeune homme pensif , solitaire , adonné tout entier à la sagesse ; ne sentant , ne respirant que pour elle ; réprimant toutes ses passions , hors une seule , celle de la vérité ; dangereux pour toi et pour nous tous , s'il vient jamais à instruire le peuple. De le lui voler , Satan !

SATAN.

Excellent , admirable ! Et ton projet ?

LE DIABLE.

Vois , je grince les dents , je grince les dents ; je n'en ai point. J'ai erré tout autour de son ame , sans trouver nulle faiblesse par où je pusse le prendre.

SATAN.

Imbécille , n'a-t-il point de désirs ?

LE DIABLE.

Plus qu'aucun mortel.

SATAN.

Laisse-moi donc faire ! C'en est assez pour sa perte.

Après Lessing vint Klinger , qui publia un roman philosophique sous le titre de *Faust, sa vie, ses actions et son voyage en enfer* , puis enfin Goethe , leur maître à tous , sur les brisées duquel il n'y a point d'apparence que personne s'aventure , autrement que pour l'imiter.

C'est ce qu'a fait lord Byron dans son poëme de *Manfred* , où l'on retrouve sous d'autres formes à-peu-près la même idée. Mais en substituant à des croyances populaires un merveilleux de sa façon , et isolant ce merveilleux de tout le réel qui l'explique et le rend possible , il a enlevé au lecteur le seul point d'appui qui lui restât dans Faust. De sorte que , pour goûter Manfred , il faut oublier absolument qu'on est homme ,

sortir du monde, laisser sa fantaisie errer où bon lui semble. Alors on découvre en effet de grandes beautés dans ce poëme : c'est une bulle de savon qui flotte en l'air, mais teinte des plus admirables couleurs ⁽¹⁾.

Au milieu de ce grand travail qui l'occupa près de deux ans, Goethe reçut de la part du duc de Weimar l'invitation formelle de venir ajouter par sa présence à l'éclat de sa cour, déjà pleine de tout ce que la littérature avait de plus illustre, et surnommée pour cela l'Athènes de l'Allemagne. Vers l'année 1775 il se rendit à la prière du duc ; et décoré d'abord du titre de *conseiller de légation*, puis un peu plus tard de celui de *conseiller intime*, enfin anobli, il se fixa à Weimar pour le reste de ses jours. C'est de là que, suivant l'expression de madame Staël, « il administra désormais l'esprit de ses contemporains comme son empire, et que ses ouvrages, véritables décrets souverains, partirent pour autoriser tour-à-tour et bannir les abus qui s'introduisaient dans l'art. »

La première fois qu'il usa de cet ascendant, ce fut en écrivant contre le jargon sentimental produit par Werther, dont j'ai parlé ci-dessus et qui régnait alors sans partage, sa pièce de *la Manie du sentiment* ⁽²⁾. Je laisserai à M. W. Schlegel le soin de parler de cette pièce, et de décrire les folies dont

(1) Peu avant sa mort, il a donné les deux premières parties d'un nouveau poëme dramatique intitulé *The deformed transformed*, qui, dit-il, *is taken partly on the Faust of the great Goethe*. Jusqu'à présent, sauf le pacte avec Satan, il n'y a guère de ressemblance entre ces deux ouvrages.

(2) Littéralement, *le Triomphe de la sensibilité*. Publiée d'abord par fragmens dans le *Mercure allemand*, vers 1778, cette *bagatelle dramatique* le fut dans son entier, à Leipzig, peu de temps après.

elle est la caricature. Qui le pourrait mieux que cet écrivain spirituel, initié à tous les secrets de la littérature allemande, et l'auxiliaire de Goethe, j'ai presque dit son rival en influence sur les idées de ses compatriotes?

« Parmi ⁽¹⁾ les imitations exagérées de Werther, il faut distinguer deux genres : le genre furibond et le genre lamentable. A la tête du premier se placèrent deux hommes de talent, Lenz et Klinger; et en général, au milieu de quantité d'extravagances, les furibonds ne laissaient pas d'avoir quelques lucurs de génie : mais les lamentables étaient tout-à-fait niais. Le roman favori des pleureurs était *Siegwart*, composé par un certain Miller. Il m'a fait verser beaucoup de larmes à l'âge de dix ou douze ans.

« De la littérature, l'imitation passa dans le ton de la société et jusque dans les mœurs. C'était un rôle pour les jeunes gens de s'habiller à la Werther, de se faire sombres et mélancoliques, de braver enfin les convenances sociales, comme un outrage à la nature, tandis que rien n'était plus factice que les sentimens qu'ils affichaient. Les femmes, de leur côté, s'empressèrent d'adopter une coquetterie douce et papalarde; excellent moyen de combiner de tendres penchans avec une vertu sévère.

« Au fond de cette affectation sentimentale, il y avait pourtant une insupportable vanité, un égoïsme profond, une véritable idolâtrie de soi-même. Le reste des humains qui ne parlait pas le langage romanesque, fut regardé par les ames élues comme une espèce inférieure. Bien que l'on eût puisé dans Rousseau une vénération presque superstitieuse pour les

(1) Ce morceau est extrait d'une lettre écrite à M. C. de Rémusat, et servant de préface à sa traduction de *la Manie du sentiment*.

noms d'épouse et de mère, les relations de famille se ressentirent de ces mêmes écarts. Telle femme, mariée à un homme honnête et raisonnable, se croyait la personne du monde la plus malheureuse, parce que son mari, occupé de l'emploi dont elle vivait, ne pouvait vaquer uniquement aux affaires du cœur, et qu'il exigeait d'elle quelque soin du ménage. Peut-être alors elle se permettait de nourrir les sentimens exaltés d'un jeune homme, se croyant parfaitement pure, parce que de part et d'autre on dédaignait les sens comme une chose grossière.

« L'éducation eut aussi sa part. On voulait avant tout former le cœur; on façonnait l'enfance aux émotions les plus étrangères à cet âge. Des mères tendres étaient prêtes à renier leur fils comme un être dénature, parce que le petit bonhomme n'avait pas voulu s'attendrir sur le sort d'une mouche noyée. De ces ébranlemens prématurés résulta plus d'une disposition malade. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance de jeunes femmes qui, par une affectation devenue ensuite naturelle, tombaient évanouies tout à propos. Une secousse un peu plus forte les jetait dans des attaques de nerfs; et c'est précisément ce qu'on trouvait adorable.

« Des voix austères se firent alors entendre : on accusa Goethe d'avoir causé plusieurs suicides, et faussé toutes les idées morales. Mais s'il y avait de sa faute, il y avait aussi de son erreur. Dupe et magicien de ses propres prestiges, Werther, dans lequel il s'est identifié avec son héros, Stella, Clavijo en portent des traces non équivoques. Doué cependant d'un naturel vigoureux, d'un esprit pénétrant et enclin au sarcasme, il guérit bientôt lui-même de la maladie qu'il avait inoculée aux autres : il arrive sain et sauf au rivage, tandis

que ses débiles admirateurs se débattaient dans un déluge de larmes, dont il avait occasionné le débordement. C'est dans cette situation qu'il composa *la Manie du sentiment*; et l'on doit avouer qu'un poète sur la tête duquel pèsent des accusations assez graves, qui reconnaît lui-même, dans les premières productions ou pour mieux dire explosions de son génie, un certain alliage d'erreur, sans vouloir néanmoins en faire la confession expresse, ne saurait se tirer d'embarras avec plus de grâce et d'habileté.

« Je dois dire quelques mots de la *Nature de cabinet et de voyage* du prince efféminé. Le goût des jardins anglais était très répandu en Allemagne, la *sentimentalité* s'en mêla. On ne se contenta plus de présenter des paysages riens et pittoresques, on voulut écarter tout ce qui trahit les soins du jardinage, regardé comme un sacrilège envers la nature; on imita mesquinement les sites agrestes et sauvages, et l'on tomba dans de grandes puérités. Cependant ce goût champêtre s'accordait mal avec la douilléterie de ces êtres délicats, hommes et femmes, qui parlant sans cesse de la nature, n'en pouvaient supporter le moindre contact un peu rude. Le prince, avec les décorations dont il s'entoure, pour échapper à ces inconvéniens, en est une image fidèle. Ce personnage est aussi un emblème très juste de la *sentimentalité* qui substituait partout le factice aux choses fortes et vraies. C'est une idée ingénieuse selon moi, que d'avoir transporté cette manie du jardinage romanesque aux enfers, et de l'avoir liée à la table de Proserpine. Mais je doute que le mérite du discours d'Ascalaphus puisse passer dans une traduction, puisqu'il consiste dans la marche irrégulière mais imitative des vers, et dans les rimes baroques.

« Quant aux monodrames, ils ont été introduits sur notre théâtre, je crois, par imitation du *Pygmalion* de Rousseau. On prenait des sujets dans la mythologie, Médée, Ariadne, etc. On les appelait aussi mélodrames, parce que la déclamation était entre-mêlée de musique pour remplir les intervalles consacrés à la pantomime. Mais comme il était difficile de resserrer une action dramatique en un seul monologue lyrique, on se permettait quelquefois de faire entendre des voix invisibles qui annonçaient le dénouement. C'est à quoi se rapporte la plaisanterie des monodrames à deux, et des duodrames à trois.

« Il se peut que Goethe ait composé le monologue de Proserpine pour s'essayer aussi dans ce genre : c'est de la belle poésie tout de bon. En y joignant un prologue burlesque, il a fait comme Aristophane, chez qui l'on trouve souvent des morceaux lyriques sublimes parmi des bouffonneries. Mais l'arrivée du mari à la fin de l'acte est le trait saillant ; cela donne en un instant l'idée de la situation d'Andrason. Ces femmes sentimentales, dont je parlais plus haut, n'étaient que trop portées à regarder leurs maris qui ne l'étaient point, comme de vrais Plutons.

« Le rôle du chambellan, homme très sensuel et d'un esprit malin, forcé de se plier aux fredaines sentimentales de son maître, est assez plaisant : mais il est peint avec des nuances infiniment légères, ainsi que tout le reste ; et c'est même là le mérite de l'ouvrage. Le poète ne s'appesantit sur rien ; il s'amuse en passant d'une folie passagère, dont pardessus le marché il se trouvait le créateur et l'idole.

« L'oracle est la seule fiction fantastique qu'il se soit permise : tout le reste, dépouillé de l'allégorie, n'est que la

vérité pure. Avec cette restriction pourtant que des folies, produites par l'engouement pour un auteur à la mode, ne sortaient pas d'un cercle relativement très étroit, bien qu'elles fissent assez de bruit pour être réputées générales.

« La *Manie du sentiment* n'a été représentée nulle part, que je sache, si ce n'est dans une maison de campagne du duc de Weimar. J'ignore s'il a voulu faire des portraits dans tel ou tel rôle; cela est assez croyable, mais fort égal au fond pour l'intelligence de la pièce. »

Ayant accepté la direction du théâtre de la ville, Goethe écrivit alors pour ce théâtre quelques petites pièces, la plupart opéras, tels que *Lila*, *Elphenor*, *Badinage*, *ruse et vengeance*, puis une imitation des *Oiseaux* d'Aristophane, et enfin le joli drame du *Frère et la Sœur* ⁽¹⁾; si l'on peut appeler drame cette peinture légère et naïve d'une scène de ménage, véritable conte dialogué, plein de naturel, de délicatesse et de pathétique, mais à tout ce qui captive à la lecture ne joignant rien de ce qu'on demande à la scène. En quoi il faut louer son auteur; car la situation qui en fait le fond, et le sentiment qu'elle amène avec elle, un peu développés risquaient d'être choquans ⁽²⁾. De toutes ces pièces, la dernière quadrerait seule avec notre plan. Les autres, écrites pour être chantées, sont à peine lisibles en original: quel intérêt auraient-elles offert dans une traduction?

Cependant il est un de ces opéras que nous n'avons pas eu

(1) Leipzig, 1787. Les trois premières pièces n'ont jamais été traduites. *Le Frère et la Sœur* vient de l'être à la fois dans notre collection et dans celle de Ladvocat.

(2) Nous en avons eu la preuve au *Gymnase dramatique*, tout récemment.

le courage d'exclure. Composé au retour d'une course sur le Saint-Gothard , entreprise de compagnie avec le duc à la fin de l'année 1779, *Jéry et Boetely* ⁽¹⁾ présente un tableau si simple et si gracieux de cette vie pastorale des montagnes ! Il servira donc d'échantillon pour le genre lyrique ; et nos lecteurs n'y perdront rien, je pense.

Sans plus long-temps nous arrêter à ces bagatelles, filles des loisirs de Goethe, passons à une œuvre autrement difficile et importante que ne l'est *la Manie du sentiment*, mais qui, de même que cette parodie, prit sa source dans un écart de l'esprit allemand, ou pour mieux dire dans l'obligation où se sentit Goethe d'y porter remède.

Après l'avoir vu chercher dans le moyen âge le sujet d'une composition dramatique, et traiter ce sujet à la manière large et désordonnée de Shakespeare, puis se précipiter dans tout ce que les superstitions du Nord offrent à la poésie de plus exalté, de plus sombre et de plus bizarre, on conçoit aisément l'ardeur que mirent aussitôt les Allemands à exploiter cette mine découverte par un homme, devenu leur unique guide, et dont les trésors étaient de ceux précisément que la tournure de leurs idées les disposaient d'avance à apprécier le mieux. Les théâtres changèrent donc inopinément de face. Accoutumé qu'il était jusqu'alors à s'y repaître d'éternelles imitations du français, soit tragédies, comédies ou drames, le public n'en fut que plus avide de pièces originales, ou soi-disant telles : semblable à ces peuplades, sobres encore, des rivages de l'Afrique, dont le palais vint à savourer des liqueurs fermentées pour

(1) Leipzig, 1790. M. C. de Rémusat en a donné une traduction pleine de talent dans *les Théâtres étrangers*.

la première fois ⁽¹⁾. Et d'ouvrages pareils, les auteurs, de leur côté, ne se montrèrent nullement avarés : laissant courir leur plume à l'aventure au gré de leur imagination quand ils en avaient, ou, à son défaut, d'une mémoire meublée de lambeaux de Shakespeare, ils inondèrent la scène d'informes drames où le gigantesque tint lieu de sublime, et où la démente, usurpant la place du génie, fut décorée de ce titre pompeux. Les brigands et les revenans envahirent tout : la muse tragique allemande de déesse devint fantôme; et échangeant ses vieilles fonctions contre d'autres plus conformes à cette métamorphose, au lieu d'inspirer la terreur et la pitié, elle ne parut plus occupée qu'à exciter le dégoût et faire peur aux gens.

Une telle réforme n'était point entrée dans la pensée de l'auteur de *Gœtz* et de *Faust*. Bien loin de prétendre à reporter l'art vers son enfance, comme ses maladroits et peu clairvoyans disciples risquaient de le faire, il avait voulu seulement lui donner une direction plus franche, ramener la tragédie à ce qu'elle fut chez les Grecs, à une peinture énergique et simple des passions humaines. S'il avait emprunté ses couleurs à Shakespeare, c'est qu'il n'avait pris jusqu'ici pour sujets de tableau que des époques analogues à celle où vécut ce grand homme, et dont toutes ses pièces ont reçu l'empreinte. Mais ce n'était pas à dire qu'il dût toujours s'y borner, ni que dans le cas où il sortirait des limites du monde moderne il dût continuer d'imiter le poète anglais, en transportant Londres dans Troie, et les chevaliers chré-

(1) Une servile imitation des Français ralentit d'abord les progrès du théâtre allemand; puis la fatale rage de l'originalité le jeta hors du sentier de la raison. (*Quarterly Review.*)

tiens sous la tente d'Agamemnon. Cette méthode, naturelle à un génie brut qui proprement n'en avait aucune et travaillait d'instinct, eut été inexcusable en un homme de notre siècle, sachant un peu les choses et les examinant de sang-froid.

Recevoir la loi de son sujet, et s'y conformer autant que possible en le traitant, voilà quel était le principe de Goethe. Pour le rendre sensible à ne s'y pas tromper, il écrivit son *Iphigénie en Tauride* ⁽¹⁾.

Supposé qu'un aussi brusque passage des formes âpres de Shakespeare aux formes épurées de Sophocle ne cachât pas en même temps quelque malice (chose assez vraisemblable, puisque Goethe a passé toute sa vie à dérouter ses compatriotes, en renversant de ses propres mains les idoles qu'il venait d'offrir à leur culte), toujours est-il que cette publication produisit un effet assez comique. Ce fut un coup de massue qui étourdit les admirateurs du père de la tragédie romantique; ils eurent grand-peine à admettre Iphigénie pour sœur de Götz et de Faust. Cependant elle était si belle qu'il fallait bien se résoudre à l'admirer également, et cela redoublait leur embarras. Sollicités à la fois de plusieurs côtés, les pauvres Allemands se virent ainsi dans une situation des plus tristes pour eux, sans théorie dramatique.

Ce n'est point que cette tragédie soit tellement grecque, qu'on la doive confondre dans son esprit avec celles d'Euripide et de Sophocle. Au moins cela ne m'arrive pas; et je ne puis concevoir même que des gens le fassent, ce qui pourtant a lieu. M. W. Schlegel est de ce nombre; il admire infini-

⁽¹⁾ Leipzig, 1787. Cette tragédie fut traduite en français pour la première fois dans notre collection. Peu après parut la traduction de M. de Guizard dans *les Chefs-d'œuvre*, etc.

ment Goethe pour s'être *fait grec* dans Iphigénie. D'autres du même avis que moi sur le point contraire, M. L. de Guizard ⁽¹⁾ par exemple, s'en plaignent, paraissant croire que c'était un devoir pour lui de se faire grec, et qu'en restant allemand il y a manqué. Tout en attaquant M. Schlegel, au fond M. de Guizard partage donc son opinion : car de ce qu'il reproche à Goethe l'omission d'une chose que celui-ci le loue d'avoir su mettre, il s'ensuit que l'un et l'autre la jugent bonne. Quant à moi, cette opinion me semble une erreur, et si je conviens avec M. de Guizard que M. Schlegel voit dans Iphigénie ce qui n'y est pas, loin d'en faire avec lui un reproche à l'auteur, je lui en sais quelque gré. Oui, Goethe a revêtu de formes grecques des mœurs allemandes, oui, ce sont des sentimens allemands qu'il a exprimés en langage grec. Mais, outre qu'il eût été impossible de pousser l'imitation au-delà de ces bornes, eut-il été sage de les franchir ? A quel public s'adressait-il ? à un public allemand. Et l'on voudrait qu'il eût étalé devant ce public des sentimens avec lesquels il n'aurait pu sympathiser, des mœurs qu'il n'aurait pu comprendre ! Cela me rappelle la réponse de Beaumarchais à des critiques de même nature dont son *Figaro* fut accablé. « J'avais d'abord songé, dit-il, à écrire ma pièce en espagnol ; mais j'y ai renoncé, parce qu'on ne m'aurait pas entendu à Paris. »

Dans la notice spirituelle, et selon moi excessivement sévère, qui précède sa traduction d'Iphigénie, M. de Guizard ne s'arrête pas là ; après avoir blâmé le fond de l'ouvrage il passe à la forme, et soutient coup sur coup, que

(1) Voyez *Chefs-d'œuvre*, etc., tome III.

l'action dort étouffée sous une longue suite de conversations métaphysiques sur la vie, etc., sorte de controverse où les personnages luttent de subtilité, que les fureurs d'Oreste sont métamorphosées en ravissements extatiques, que ce héros est moins poursuivi par les furies que par les ombres des abstractions de l'école, que Thoas est un tyran doux et même un peu philosophe, etc., etc.

« Se non è vero, è ben trovato » dit un proverbe italien. Tout cela est fort spirituel, je le répète, et on ne saurait mieux trouvé pour faire rire. Mais si l'on rit beaucoup en lisant la Notice, il est à craindre qu'après avoir lu la pièce on ne sourie un peu. Car, au lieu d'une action qui dort étouffée sous une controverse métaphysique, on y trouvera, je m'assure, le développement simple, graduel et continu d'une situation forte et touchante, se faisant effectivement à l'aide de conversations, puisqu'en un pareil sujet il n'y a ni coup de théâtre à ménager, ni coup d'épée à donner : mais ces conversations ne ressemblent guère à une sèche controverse. On y remarque, il est vrai, de la subtilité, et elles abondent en sentences brèves exprimées dans un dialogue coupé; mais ce sont là autant de traits de ressemblance des scènes d'Iphigénie avec celles des tragédies antiques elles-mêmes. Les fureurs d'Oreste, loin de paraître des ravissements extatiques, rempliront l'ame d'une sainte horreur, mais de cette horreur qui n'entraîne pas le dégoût : les Furies étaient belles chez Phidias. Et puis il ne faut pas oublier qu'Oreste est dans le lieu désigné par l'Oracle pour sa guérison, et que cette guérison va s'opérer tout-à-l'heure : rien donc de plus naturel et qui témoigne mieux du tact parfait de Goethe, que d'avoir calmé ainsi par degrés ses

fureurs, et tout en les lui conservant jusqu'au bout de les avoir empreintes d'un caractère de moins en moins terrible. Quant à Thoas, j'avoue que pour un barbare il montre une délicatesse peut-être trop recherchée : mais il n'occupe l'attention que trois fois, et jusqu'à un certain point sa conduite est justifiable. Ayant promis à Iphigénie de la laisser partir si elle retrouve ses parens, il ne peut manquer à cette promesse ; la religion du serment est celle de tous les peuples grossiers. D'ailleurs Goethe y a puisé un si beau dénoûment, que l'on passerait en sa faveur sur de plus choquantes invraisemblances encore. Iphigénie elle-même est du Nord sans doute, par ses sentimens comme par ses manières. Une fille grecque n'eût pas si bien discoursu de l'humanité, pas plus qu'elle n'eût tendu sa main à Thoas en signe d'adieu : mais outre qu'on peut croire que ce long séjour parmi les Scythes a affaibli les traces de sa première éducation, les formes de son discours restent toujours antiques. Je défierais de trouver dans sa bouche une seule image qui ait quoique ce soit de la couleur moderne. Enfin le personnage de Pylade n'est-il pas un Grec accompli ? Ruse, audace, politesse, tout s'y trouve réuni à un degré éminent.

Passant donc condamnation sur l'idée de l'ouvrage, qui est et devait être moderne, je persiste à affirmer que l'exécution se rapproche autant que possible de l'exécution antique : et sous ce rapport Goethe me semble avoir au moins égalé Racine, dont il a suivi l'exemple à l'égard du reste ⁽¹⁾. Le récit des infortunes de la famille de Pélops, le chant des trois Parques

(1) Certes *le seigneur Oreste brûlant de tant de feux pour madame sa cousine* (P. L. COURIER.), l'emporte encore sur toute la philosophie de Thoas.

sur Tantale, et cent autres morceaux moins importans, ne les dirait-on pas échappés à la plume d'Eschyle pour le grandiose, de Sophocle et d'Euripide pour la grâce et le pathétique ?

Ici M. de Guizard se joint à moi ; et comme je ne saurais mieux m'exprimer que lui, j'emprunterai ses propres paroles. « L'Iphigénie de Goethe ne laisse pas, dit-il, d'être un des chefs-d'œuvre les plus incontestables de la poésie allemande. D'abord elle offre une richesse de pensées, tantôt profondes, tantôt ingénieuses, qu'on retrouverait difficilement dans un autre ouvrage. Je ne parle pas du style proprement dit, que les critiques allemands traitent de divin ; jugement auquel je ne puis que souscrire, et qu'assurément je ne serais pas en droit de combattre. Quant à la marche des idées, aux figures dont elles sont revêtues, toutes choses dont on peut décider sans être initié aux plus intimes secrets d'une langue, il faut y reconnaître un grand poète. La scène où Iphigénie interroge Pylade sur lui-même et sur son ami, sur la guerre de Troie, sur la destinée d'Agamemnon et de sa famille ; la suivante où elle s'entretient avec Oreste, qui lui dévoile son nom et son crime, sont nobles et touchantes, et saisissent le cœur par une simplicité idéale. Les récits de toutes les horreurs qui ont souillé la maison de Pélops, sont pleins de verve et de grandiose. On peut voir dans les Mémoires de Goethe que les anciennes fables avaient une action puissante sur son imagination jeune encore ; et il pense que c'est aux grandes figures de Tantale et des Titans qui apparaissent au fond de son Iphigénie en Tauride, et peuplent en quelque sorte l'arrière-scène de cette pièce, qu'elle est redevable du succès qu'elle a obtenu. »

Je viens de dire que cette tragédie semble avoir eu pour

bût de montrer aux auteurs allemands, que par plus d'une route on peut atteindre à celui de l'art, et qu'aucune théorie dramatique ne doit régner à l'exclusion de toute autre. Mais ayant été pris au mot une fois, Goethe pouvait l'être une seconde, et ramener l'ancienne routine avec Iphigénie, comme avec Gœtz il en avait fait naître une nouvelle. Il s'aperçut donc bientôt qu'il fallait revenir sur ses pas, reprendre en la dirigeant cette révolution dramatique à peine entamée, et fournir un modèle après avoir indiqué le genre. Car sa première pièce ne pouvait prétendre à ce titre, quelque admirable qu'elle soit : ce n'était qu'une esquisse propre à donner l'impulsion, et voilà tout.

En conséquence il chercha un sujet susceptible d'être traité dans toutes les règles de ce genre nouveau, en s'éloignant de plus en plus d'une imitation de Shakespeare dont Gœtz se ressentait trop à son gré ; un sujet où, l'intérêt portant sur les choses, les hommes ne fussent que de simples agens de la destinée. Et son choix tomba sur une époque merveilleusement propre à exciter cette sorte d'intérêt, sur la plus importante de toutes les époques de l'histoire moderne à l'égard de la pensée humaine, sur celle où il fut question pour elle *d'être ou de n'être pas*. La lutte d'une liberté naissante, fille de la réformation, contre un vieux despotisme de plusieurs siècles, et le triomphe momentané de celui-ci ; ou suivant l'énergique expression de M. de Châteaubriand, « le premier acte de la sanglante tragédie de Robespierre, joué par le duc d'Albe, » tel est *le Comte d'Egmont* ⁽¹⁾.

Fidèle à ce principe, que la cause d'un peuple est bien plus

(1) Leipzig, 1788. Traduit à la fois dans notre collection et dans celle de l'Advocat.

digne de remuer le cœur que celle d'un individu, il n'a point concentré tout l'intérêt sur l'homme dont sa pièce a reçu le nom. Mais craignant d'autre part que cet intérêt ne s'affaiblît beaucoup en se disséminant sur une multitude, ou qu'en portant sur une idée abstraite il ne s'évaporât tout-à-fait, il s'est servi du comte comme d'un type de sa nation; en sorte que, sans pour cela que la pitié due à celle-ci diminue en rien, elle trouve mieux où se prendre, et acquiert un plus haut degré d'énergie. C'est un belge qu'on plaint dans Egmont, plutôt qu'Egmont lui-même; mais ce n'est pas un belge en général, c'est un homme avec sa physionomie et son caractère propre. Aussi Schiller me paraît-il se tromper, lorsque dans une critique de cette pièce il fait un reproche à Goethe de s'être écarté de l'histoire, en substituant à la femme d'Egmont une maîtresse. Toutes les raisons qu'il donne seraient excellentes, s'il se fut agi d'intéresser à lui comme individu. Mais Goethe ne l'ayant pas voulu faire (et c'est toujours dans les données de l'auteur qu'il faut critiquer son ouvrage), n'a-t-il pas agi conséquemment à son plan en le peignant frivole, ami du plaisir, imprudent à l'excès, et ne pensant jamais au lendemain? car ce sont autant de traits du caractère national. Et il n'a pas fallu faire une grande violence au sien pour les lui prêter.

Sur la fidélité avec laquelle les mœurs et les événemens du temps sont représentés, il ne peut y avoir qu'une voix. Celle de Schiller, qui en cette matière a plus d'autorité que bien d'autres, puisqu'on lui doit une histoire estimée du soulèvement des Pays-Bas, est en sa faveur. Écoutons-le parler lui-même.

« La ⁽¹⁾ fin tragique d'Egmont découle de sa vie politique , de ses rapports avec la nation et le gouvernement. Une peinture de la situation politique et civile des Pays-Bas à cette époque devait donc servir de fond au portrait d'Egmont , ou pour mieux dire ce devait être une des parties constituantes de l'action dramatique. Si maintenant l'on songe combien les événemens politiques se plient en général difficilement à une représentation théâtrale, combien il faut d'art pour réunir en une image saisissable et vivante tant de traits épars et isolés, pour mettre une idée générale sous des formes déterminées et en quelque façon palpables ; si l'on considère en outre l'originalité des habitans des Pays-Bas, qui sont moins une nation véritable qu'une aggrégation fortuite de diverses petites peuplades contrastant entre elles par les points les plus saillans ; enfin, si l'on observe qu'une foule innombrable de circonstances secondaires concoururent à produire l'esprit de cette époque et cet état politique des belges ; alors on ne se sentira point assez d'admiration pour le génie créateur qui a surmonté toutes ces difficultés, et qui, avec un art égal seulement par celui à l'aide duquel, dans deux autres pièces, il nous avait déjà transportés en Grèce et aux temps chevaleresques de l'Allemagne, qui, dis-je, a su encore cette fois nous ravir dans un tout autre monde.

« Non seulement nous voyons les personnages agir et vivre devant nous, mais nous habitons avec eux, nous sommes de vieilles connaissances. D'un côté, la joyeuse sociabilité, l'humeur hospitalière, le bavardage, la présomption de ce

(1) J'emprunte ce morceau à la traduction qu'en a donnée M. de Rémusat : *Chefs-d'œuvre du Théâtre allemand, Goethe, tom. II.*

peuple , l'esprit républicain qui l'enflamme à la moindre nouveauté , et qui souvent se reproduit si soudainement sur les prétextes les plus frivoles ; de l'autre , toutes les charges sous lesquelles il gémit présentement. Depuis les *nouvelles mîtres*, jusqu'aux psaumes français qu'il n'est point permis de chanter , rien n'est oublié , et rien n'est présenté sans le degré le plus éminent de naturel et de vérité. Nous ne voyons pas seulement la multitude qui se ressemble partout , nous reconnaissons les belges , et les belges de ce siècle-là , non d'un autre ; et parmi ceux-ci nous distinguons encore le bruxellois , le hollandais , le frison ; et entr'eux l'homme aisé de celui qui n'a rien , le charpentier du tailleur. L'art seul n'obtient pas de tels effets , ils ne sont au pouvoir que d'un poète tout pénétré de son sujet. Ces traits échappent à sa plume , comme ils échappent à l'instinct des hommes qu'il peint , sans qu'il le veuille et sans qu'il s'en aperçoive lui-même.

« Il n'y a pas moins de vérité dans la portion du tableau destinée à nous faire connaître l'esprit du gouvernement , et les mesures du roi pour l'oppression du peuple des Pays-Bas. Cependant la réalité y est adoucie , l'humanité s'y fait sentir davantage , et le portrait de la duchesse de Parme y est particulièrement flatté. C'est du reste un très bon calcul de la part du poète , que d'avoir , au moyen d'une certaine inclination féminine qu'il laisse percer à travers son naturel d'ailleurs assez viril , répandu de la lumière et de la chaleur sur les froids intérêts d'état dont il devait naturellement lui confier l'exposition : il a par-là donné à ce caractère de l'individualité et de la vie. Nous tremblons devant son duc d'Albé , mais sans détourner de lui la vue avec horreur ; c'est un caractère ferme , dur , inaccessible. La prudence prévoyante avec la-

quelle il prend ses mesures pour l'arrestation d'Egmont; lui rend en admiration de notre part ce qu'elle lui fait perdre en bienveillance. La manière dont il s'y prend pour nous faire pénétrer dans ses plus intimes sentimens, l'art avec lequel il sait diriger notre attention vers l'issue de son entreprise, finit par nous y faire un moment participer. Nous nous y intéressons, comme si c'était quelque chose qui plût à notre cœur.

« Une scène conçue et exécutée par un grand maître, c'est celle d'Egmont avec le jeune Ferdinand d'Albe dans la prison du premier; et elle appartient tout entière à l'auteur.

« Les caractères sont dessinés en peu de mots d'une manière frappante. Une scène unique suffit à nous représenter l'adroit, le silencieux prince d'Orange, qui sait tout combiner et tout craindre. Albe, aussi bien qu'Egmont, se peint dans ceux qui l'entourent; moyen de peindre excellent. Un caractère tout-à-fait neuf est celui de Brackenbourg, amant de Claire, que le comte d'Egmont a supplanté. Cette conception d'un naturel mélancolique joint à un amour passionné, mériterait un développement particulier. Claire elle-même est un caractère d'une beauté inimitable: dans la plus haute dignité de son innocence, c'est encore la petite bourgeoise de Bruxelles, ennoblie seulement par son amour, charmante dans le calme, entraînant dans l'émotion. Mais qui doute que l'auteur ne soit au-dessus de toute rivalité dans un genre où il est son propre modèle? »

La scène entre le duc d'Albe et Egmont, dont Schiller ne parle point, est l'une de celles, peut-être celle de toutes, où la main du maître se trouve le plus fortement marquée. S'il fût arrivé à un poète ordinaire de mettre ainsi en présence et en discussion de tels rivaux, il n'eût pas manqué d'as-

sur un éclatant triomphe à la bonne cause, en prêtant au héros de sa pièce une éloquence irrésistible, et rendant le général espagnol raisonneur aussi pitoyable qu'impitoyable bourreau. Rien n'est plus aisé ni moins rare qu'une semblable méthode : on fait des colosses à si bon marché, en les entourant de pygmées ! Mais les hommes de génie procèdent autrement ; dans le monde qu'ils peignent chacun dit tout ce qu'il peut dire, et se montre tout ce qu'il peut paraître. Ainsi, dans la scène dont il s'agit, les interlocuteurs ont raison l'un et l'autre, et gardent bien leurs postes. C'est assez pour le duc d'Albe de l'infamie dont il va se couvrir en assassinant Egmont, et il suffit à celui-ci de la gloire du martyr : tant qu'ils se parlent, la question reste indécise entre eux. Le sang-froid imperturbable du premier et son langage tranchant, lui donnent même sur l'autre cet ascendant qu'exerce autour de lui tout esprit ferme et convaincu ; ascendant qui se manifeste également dans Orange, lorsqu'il fait part de ses projets à Egmont, et qu'il l'engage à y entrer. Mais rien n'est capable d'éclairer Egmont, il va toujours en avant : rassuré sur sa propre honnêteté, ne soupçonnant jamais celle des autres, rejetant tous les conseils, écartant toutes les craintes, il se précipite en aveugle au-devant de la mort, et lorsqu'elle est là, refuse encore d'y croire. Il faut que le fils de son bourreau lui en donne l'assurance. Alors le bandeau tombe tout-à-coup de ses yeux ; il aperçoit la tombe ouverte devant lui, et recule effrayé. *N'y a-t-il aucun moyen de s'échapper ?* s'écrie-t-il.

Une sécurité aussi complète frappe d'autant plus qu'elle n'est partagée de personne, et que pendant qu'il s'y abandonne tout tremble autour de lui. Il y a même dans la pièce, d'un bout à l'autre, une odeur de mort, si l'on peut

ainsi parler, qui est exprimée admirablement. Tout y sent la potence. La première réflexion d'un bourgeois partisan du comte, au moment où celui-ci vient d'apaiser le tumulte, c'est que *son cou serait un bon gibier pour le bourreau.*

Ce tumulte, des plus comiques, représente le peuple d'une grande ville au naturel. Goethe, il est vrai, ne se le doit pas à lui-même entièrement; on y remarque des traces évidentes d'imitation de Shakespeare: l'énumération des privilèges rappelle trait pour trait la lecture du testament de Jules César, et l'apparition d'Egmont est calquée sur celle des tribuns au commencement de la pièce de ce nom. Mais s'il a emprunté quelque chose à un poète anglais, un autre s'est chargé de le lui rendre. C'est encore Scott, qui dans son roman de *Kenilworth* a reproduit sans de fortes altérations cette scène entre Claire et son amant, où elle se récrie avec une naïveté si charmante sur la richesse de son costume de cour. Et la supériorité est demeurée au modèle, à cause d'un passage qui rattache la situation au sujet d'une manière terrible. Je veux parler de la réponse d'Egmont touchant la toison d'or qui, dit-il, confère au chevalier de cet ordre le droit de n'être jugé que par ses pairs: nouvelle marque de sécurité, plus saillante qu'aucune autre, parce qu'elle est plus inattendue.

La conversation de Buckingham et de son intendant, dans *Pévénil du Pic*, offre aussi plusieurs rapports assez directs avec celle d'Egmont et de son secrétaire.

Schiller, dans l'analyse dont je viens d'extraire quelques morceaux, et madame de Staël, dans la sienne, reprochent l'un et l'autre à Goethe la vision qui précède immédiatement le dénouement, sur ce qu'il leur semble peu convenable de mêler ainsi le merveilleux au réel, et de faire

évaporer la pièce au lieu de la finir. Je me permettrai de le défendre sur ces deux points ; car d'abord un rêve n'est pas du merveilleux : rien de plus naturel au contraire qu'un tel rêve dans la situation d'esprit où se trouve Egmont. Puis la pièce ne finit pas là. A cette clarté imaginaire succède bientôt la clarté du jour, et les personnages fantastiques cèdent bientôt leur place aux satellites du duc d'Albe, lesquels, en emmenant Egmont, ne laissent assurément aucun doute sur son sort. Où donc est le vague de ce dénouement ?

Au reste, à l'exemple de M. de Rémusat⁽¹⁾, je ferai à Goethe un reproche plus grave, et que je crois plus fondé : c'est de n'avoir pas mis assez de mouvement et d'action dans ce bel ouvrage. On n'y retrouve pas à beaucoup près la vie de Gœtz de Berlichingen. C'est un tableau plus achevé si l'on veut, mais ce n'est qu'un tableau ; et il faut autre chose encore pour une composition dramatique. Les personnages sont supérieurement peints, habilement groupés, colorés avec feu : mais il règne au milieu d'eux la même immobilité, le même silence, que s'ils fussent peints en effet sur une toile.

Je saisirai cette occasion pour dire que loin de composer d'instinct, comme Schiller le pense, Goethe me semble avoir presque toujours, depuis l'époque de Werther, composé de réflexion ; et c'est à quoi j'attribue la froideur de la plupart des drames postérieurs à cette époque, écrits dans ce qu'on peut appeler sa seconde manière. Ce n'est pas ensuite qu'une telle manière n'ait eu ses avantages ; il gagna sans doute en impartialité ce qu'il perdit en chaleur, et son imagination lui étant soumise il put se montrer plus varié : mais

(1) Notice sur *Egmont*.

lorsqu'on se laisse entraîner à ses sentimens , on excite plus puissamment ceux des autres ; une partialité naïve vaut souvent mieux qu'une impartialité voulue.

Son dédain pour l'effet va aussi quelquefois beaucoup trop loin , et il n'exécute pas toujours aussi bien qu'il a conçu. Les intentions sont rarement fausses chez lui ; mais il se contente fréquemment de les indiquer : ce qui donne à son ouvrage , en plus d'un endroit, l'apparence d'un corps charpenté fortement, mais décharné et dont les os percent à chaque jointure.

Tout cela soit dit sans préjudice des éloges qui précèdent, et même comme leur complément nécessaire. Car telle est l'imperfection de l'esprit humain, que chacune de ses qualités entraîne avec elle un défaut correspondant : c'est en quelque façon le prix auquel il l'a achetée de la nature.

Quant aux unités de temps et de lieu , violées dans le point de vue de Boileau, elles ne le sont pas dans celui du bon sens, puisque d'abord on ne quitte jamais l'enceinte de Bruxelles, et qu'ensuite l'action se développe de manière à ne jamais laisser l'attention du spectateur s'appesantir sur une durée qui s'écoule. Il n'y a qu'un temps fixe, celui de la représentation : s'il se retrouve être, avec le temps de l'action, en un rapport tel qu'il suffise à faire embrasser celui-ci sans efforts, l'illusion n'est point gâtée. Elle le serait infiniment davantage par une pièce de vingt-quatre heures, où l'on verrait s'éteindre et renaître le jour.

La tragédie de *Torquato Tasso* ⁽¹⁾ suivit de près celle d'Egmont. « Goethe a voulu peindre dans cette tragédie

(1) Leipzig, 1790. Traduite dans notre collection et dans celle de Ladvocat.

L'opposition qui existe entre le caractère d'un homme du monde et celui d'un poète. » Voilà une phrase de madame de Staël qui serait juste, si l'assertion qu'elle exprime n'avait pas quelque chose de trop exclusif. Sans doute on peut tirer de la lecture de Torquato Tasso une idée pareille, et l'on ne saurait même se refuser à l'y voir empreinte d'un bout à l'autre; elle ressort en quelque façon de chacune des scènes. Mais que Goethe soit parti de cette idée, et que son sujet lui ait été inspiré par le désir de la réaliser, cela me semble au moins douteux. Ne serait-il pas plus naturel de supposer qu'ayant voulu représenter le Tasse à la cour de Ferrare, cette opposition entre le génie poétique et l'esprit du monde se soit rencontrée naturellement sous sa plume? D'autant mieux que la pièce, conçue lorsqu'il projetait de visiter l'Italie et exécutée durant son voyage dans ce beau pays, a tout l'air d'un tribut qu'il lui offre, d'un droit d'entrée qu'il lui veut payer.

« Content sans doute, dit M. de Guizard ⁽¹⁾, d'avoir décrit dans un roman célèbre le désordre des passions et leurs suites effrayantes, d'avoir mis du pathétique dans quelques scènes d'Egmont, d'avoir porté à son plus haut point, dans Goetz, le scrupule de la fidélité historique, Goethe semble tout-à-coup s'être lassé de ces trois sources d'intérêt théâtral. Une action mêlée d'événemens terribles, d'incidens romanesques, une intrigue nouée avec art et déliée avec facilité, les passions, les caractères se trahissant par des emportemens de conduite ou de langage, la vérité des mœurs conservée, l'exacte imitation des habitudes extérieures de la vie commune, lui paraissent des moyens d'effets trop aisés : en faire les auxiliaires

(1) Notice sur *Tasso*.

de l'art dramatique, c'est le réduire à retracer dans leur vérité nue et grossière les scènes de la vie. à l'aide de fictions analogues à ces scènes, c'est le rabaisser, le corrompre, c'est matérialiser, pour ainsi dire, la poésie dont il n'est qu'une émanation. La poésie ne veut pour organe qu'un organe tout intellectuel comme elle, la parole ennoblie par l'harmonie; et puisque le dialogue est le caractère particulier de la poésie dramatique, c'est du dialogue qu'elle doit tirer tous ses effets. Iphigénie en Tauride fut la première et la plus heureuse application de cette théorie: pour nous plaire et nous émouvoir, Goethe s'y est réduit aux seuls développemens réguliers d'une action imposante et simple, et à l'expression poétique de sentimens toujours calmes, toujours élevés. Fidèle aux mêmes principes, il a voulu, dans Tasso, nous intéresser par la peinture approfondie de caractères individuels; sans recourir au jeu des situations, en se bornant à la seule analyse de leurs ressorts les plus secrets et de leurs plus fines nuances. »

Je n'ai rien à ajouter à cet excellent morceau, sinon que la lecture de Tasso en fera sans doute apprécier toute la justesse. Pensées délicates et profondes, images gracieuses et fortes, caractères vrais et soutenus, on y trouvera de tout cela; mais sans action, sans intérêt d'aucun genre, sans rien enfin de ce qui saisit l'ame en une tragédie; et de plus sans le style harmonieux qui rend cette pièce un modèle inimitable en allemand. A la forme près, qui est métaphysique au lieu d'être galante; Torquato Tasso, en prose française, doit donc produire la même impression que produirait, en prose allemande, Bérénice, c'est-à-dire l'ennui; sans pour cela donner au lecteur ennuyé le droit d'en rien conclure

contre la beauté de l'ouvrage. Seulement cette beauté n'est appréciable qu'à l'autre bord du Rhin.

Goethe y travailla, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, dans le cours de son voyage en Italie, entrepris vers l'année 1786, et qui dura deux ans. On doit à ce voyage quelques productions des plus remarquables qui soient sorties de sa plume : entr'autres une description du *Carnaval de Rome* ⁽¹⁾, classique par le style, et si animée qu'on dirait assister à ce qu'il décrit; ainsi qu'un recueil d'*Élégies* ⁽²⁾ sur cette même ville, la plupart amoureuses, mais à la manière de Properce et non de Pétrarque ou de Platon, lisibles seulement tout bas. Il est cependant une de ces élégies où le poète, sortant de son sujet favori, compare le climat de Rome avec celui du Nord : cette comparaison est exprimée si heureusement, que je ne puis me refuser au plaisir de la citer. Ce sera un nouvel exemple de l'emploi poétique et vrai que Goethe sait faire de la mythologie antique.

VII^e ÉLÉGIE SUR ROME.

O Dieux, que Rome est belle ! et que j'y sens de joie
 Quand je pense en moi-même au Nord que j'ai quitté !
 Pays de ma naissance, où dans l'obscurité
 J'ai traîné si long-temps des jours livrés en proie
 A l'incurable ennui d'un cœur désenchanté,
 Où l'air, chargé toujours d'une vapeur épaisse,

(1) Weimar, 1789. N'a jamais été traduit en français.

(2) Publiées d'abord dans *les Heures*, journal de Schiller, en 1798, elles furent jointes aux poésies légères de Goethe. Aucune n'a été traduite.

Si long-temps de ce cœur a flétri la jeunesse ;
Où la terre est sans vie , et le ciel sans beauté.
A Rome autour de moi tout a changé de face.
D'un réseau de lumière enveloppant l'espace ,
Le soleil , non cet astre effrayant de pâleur ,
Mais Apollon , le dieu qui de feux se couronne ,
Rend aux objets divers leur forme et leur couleur ;
Et quand le soir il dort , le char lent de sa sœur ,
Au doux bruit des concerts , dont la cité résonne ,
Roule , sur la nuit sombre épanchant à son tour
Plus de clarté qu'au Nord n'en a le plus beau jour.....
Pour moi , chétif mortel , tant de bonheur !.... Veillé-je ?
Ou n'est-ce point , hélas ! un rêve où je me plais ?
Est-il vrai , Jupiter , que ton bras me protège ,
Et qu'avec un souris tu m'ouvres ton palais ?
Je n'ose l'espérer , cette faveur si haute.
Et pourtant , Jupiter , bon père des humains ,
Du pied de tes autels tendant vers toi les mains ,
Je t'invoque à genoux. Viens , accueille ton hôte.
Voyageur sans asyle , égaré dans la nuit ,
Ta fille , la Fortune , en ce lieu m'a conduit.
Tu commandas peut-être à la belle déesse
D'amener un héros dont le sort t'intéresse.
Pardonne à son erreur , et laisse-m'en le fruit.
De ton sublime Olympe où , si loin du vulgaire ,
Par des sentiers secrets elle a guidé mes pas ,
De l'hospitalité toi le dieu tutélaire ,
Je t'en prie à genoux , ne me repousse pas.
Au Capitole encor souffre que je demeure.
Et quand viendra plus tard , en m'annonçant mon heure ,
Hermès qui doit me joindre à mes pâles aïeux ,
Aux enfers avec lui je descendrai joyeux.

Il visita aussi la Sicile ; et le hasard lui ayant fait rencontrer à Palerme la famille du célèbre Cagliostro , alors vivant , il en prit occasion d'écrire une dissertation fort détaillée sur ce personnage singulier , dont le vrai nom était Balsamo. Bientôt après , il le choisit pour héros d'une comédie historique. Cette comédie , *le Grand Cophte* ⁽¹⁾ , n'est autre chose qu'un calque assez fidèle , aux noms près , de la comédie réelle qui venait d'être jouée à Paris par madame de Lamotte , dont le cardinal de Rohan avait été dupe si sottement. Et c'est le cas de dire que *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable* : s'il ne se fut fondé sur des faits attestés , qui pourrait croire à la crédulité de ce chanoine , image du cardinal , ainsi qu'à celle des beaux messieurs et des belles dames qui se laissent imposer de longs jeûnes et initier à d'absurdes mystères par le jongleur Cagliostro ? Ces initiations me semblent de beaucoup ce qu'il y a de mieux dans la pièce ; l'adresse avec laquelle Cagliostro proportionne les moyens aux caractères des adeptes , est on ne peut plus comique. En tout le *Grand Cophte* , sans être une des meilleures compositions dramatiques de Goethe , ne doit pas se compter parmi les moins amusantes ; et je ne pense pas que nos lecteurs nous fassent un reproche de l'avoir traduite. Elle appartient d'ailleurs à la France par son sujet.

Deux autres comédies , qu'un motif du même genre nous interdisait de retrancher , ce sont *le Citoyen général* , et *les Révoltés* ⁽²⁾ . Toutes deux écrites en 1793 , au plus fort de la révolution française , sont consacrées à représenter le contre-

(1) Berlin , 1792. N'a été traduite que dans notre collection.

(2) Leipzig , 1791. Les *Révoltés* n'ont été traduits que dans notre collection : *le Citoyen général* l'a été aussi dans celle de Ladvocat.

coup de cette révolution en Allemagne : elles n'ont donc pas un intérêt littéraire seulement. La dernière surtout est remarquable par les détails de mœurs qu'elle renferme, et l'on doit regretter que les troisième et cinquième actes n'existent qu'en récit. Quant à la couleur politique des deux pièces, il n'est pas besoin pour se l'expliquer de se souvenir que Goethe était membre du gouvernement ducal de Saxe-Weimar; il suffit d'avoir présente à l'esprit la date de leur composition ⁽¹⁾.

Aussi bien il travaillait dans le même moment à un ouvrage entièrement dirigé contre ces mêmes institutions féodales, que le Citoyen général semble défendre. Je veux parler du poëme de *Reinecke le Renard* ⁽²⁾, allégorie satirique fort vieille, quant au fond, où le plus inquiet et le plus malfaisant des barons de l'empire, sans cesse en butte à la haine de tous, y échappe de mille manières, et finit par triompher dans l'épreuve dernière du *jugement de Dieu*. Chef-d'œuvre de plaisanterie naïve, il semble que ce poëme soit le fruit de l'alliance du talent de Voltaire avec celui de Lafontaine.

Vers cette époque il mit encore la dernière main aux *années d'apprentissage de Guillaume Meister* ⁽³⁾, commencées long-temps auparavant. C'est un roman comme *Werther* : mais, sans parler de la forme qui est narrative au lieu d'être épistolaire, on ne pourrait citer deux ouvrages plus

(1) Ces pièces d'ailleurs sont plutôt dirigées contre la terreur que contre la révolution. Les *Révoltés* surtout respirent l'amour du droit; et si la profession de foi qui ouvre le troisième acte n'est pas celle d'un martyr de l'égalité, elle est bien moins encore celle d'un suppôt des privilèges.

(2) Il n'en existe aucune traduction française.

(3) Berlin, 1795. En 1803 il en parut une traduction française à Coblentz, et depuis une imitation sous le titre d'*Alfred*.

absolument opposés dans la conception de leur ensemble aussi bien que dans leurs détails. Je serais également embarrassé de choisir à Guillaume Meister un terme de comparaison dans les autres littératures ; et s'il le fallait , je me garderais au moins d'imiter M. de Saur⁽¹⁾, dans la préférence qu'il donne à *Jacques le Fataliste* et à *Candide*⁽²⁾, ouvrages composés chacun pour une seule idée , en laquelle ils peuvent se résumer l'un et l'autre , aussi exactement qu'une fable d'Esopé en sa moralité : tandis que Guillaume Meister offre une série de tableaux qui n'ont rien de commun , sinon d'être tous copiés d'après nature , et d'après une nature le plus souvent assez vulgaire , et entre lesquels il serait difficile de trouver une liaison apparente quelconque , si ce n'est la succession des uns aux autres et leur rapport continuel avec le même personnage ; espèce d'aventurier qui ressemble un peu à notre Gil-Blas , et dont la société a plus d'une analogie avec celle où Scarron introduit son lecteur dans le *Roman comique*.

Il est à remarquer cependant que Guillaume , n'étant point né aventurier , mais s'étant fait tel de propos délibéré , n'adopte pas entièrement les mœurs basses de ceux qu'il fréquente , encore moins leurs idées étroites et intéressées. Une passion violente pour la jeune actrice en vogue dans la petite ville où il vit , fortifiée de celle qu'il nourrissait déjà secrètement pour le théâtre , et qui avait pris naissance chez lui à l'occasion

(1) Vie de Goethe mise en tête de la traduction de ses notes sur *le neveu de Rameau*.

(2) Il y a bien , si l'on veut , une pensée de fatalisme au fond de Guillaume Meister. Mais le livre n'est point fait pour elle , comme la plupart des romans de Voltaire. Goethe regarde et arrive à cette idée , tandis que Voltaire en part pour regarder , quand il regarde.

d'une troupe de marionnettes reçue en cadeau de sa grand'mère, l'a déterminé à quitter la maison paternelle sous prétexte d'un voyage d'affaires, et à échanger contre les planches le bureau de commerce de son père. Mais bientôt dégoûté de son nouvel état où, au lieu des plaisirs d'enthousiasme qu'il s'attendait à éprouver lui-même en les faisant éprouver aux autres, il ne rencontre qu'ennuis à dévorer, qu'obstacles à vaincre, tant de la part de camarades avides et envieux, que de celle de spectateurs avarés et blasés, il se promet de saisir la première occasion honnête pour laisser là les comédiens ambulans, dont il a pris sur lui la direction. Elle ne tarde pas à se présenter dans une attaque de voleurs qui disperse la troupe au milieu d'un bois sombre, et laisse Guillaume au milieu du champ de bataille, grièvement blessé. Secouru par une belle amazone que le hasard amène sur cette route, et qu'il ne revoit plus tard que pour l'épouser, il guérit de cette blessure, mais non de sa manie théâtrale. L'expérience l'a pourtant rendu plus sage : au lieu de reprendre lui-même le métier de directeur auquel il n'entend rien, il se borne à s'engager dans la troupe d'un directeur habile ; et jouissant d'un peu de calme, il commence une réforme de l'art dramatique allemand par la mise en scène du *Hamlet* de Shakespeare, traduit et arrangé. Les consolations de Guillaume deviennent en même temps celles du lecteur : car Goethe en profite pour entrer dans des discussions du plus haut intérêt sur le théâtre en général, et en particulier sur les beautés de *Hamlet*, et sur ses défauts dont il propose de le purger en refaisant le plan tout à neuf. Des entretiens avec la sœur du directeur amènent la plupart de ces discussions. Cependant l'incendie de la salle de spectacle vient encore une fois interrompre sa

carrière ; et bientôt la mort de cette sœur du directeur , qu'il aimait comme si elle eût été la sienne , jointe à d'autres circonstances qu'il serait long et fastidieux de raconter , l'oblige à faire un voyage au château d'un baron qui avait eu des liaisons avec elle autrefois. Là il retrouve son amazone dont il avait rêvé souvent depuis l'aventure de la forêt , et qu'il épouse ; se réservant toutefois de visiter l'Italie avant la cérémonie définitive. C'est ce que Goethe a publié depuis , sous le titre des *Années de voyage de Guillaume Meister*.

On trouvera peut-être l'analyse que je viens d'esquisser , bien rapide et bien insignifiante. Mais je doute fort qu'elle eût gagné à être plus longue. Dans la plus grande partie du roman il n'y a nulle intrigue , partant nul intérêt que celui des détails ; et c'est justement là ce qui ne peut se rendre dans une analyse. Et quand il y en a , elle est enveloppée de tant de mystères , pour ne pas dire de merveilleux , que , présentée nuement , elle paraîtrait à la fois absurde et puérite.

Je me contenterai donc de parler de quelques-uns des personnages qui occupent le plus de place après le héros , et de celles d'entre les scènes diverses offertes tour à tour aux regards du lecteur , qui me semblent mériter le mieux de les arrêter.

Au nombre des premiers , et sans contredit avant tous , il faut citer celui de *Mignon* dont l'idée est neuve et le charme inexprimable. Ce personnage a tant de rapports avec la *Fenella* de Walter Scott , qu'on ne peut s'empêcher de croire que celle-ci n'en soit une imitation ; et le modèle est demeuré supérieur à la copie. Comme Fenella , Mignon arrachée de bonne heure à ses parens a été jetée dans une troupe de

danseurs de corde, où elle acquiert une souplesse de membres, une grâce et une agilité de mouvemens qui la rendent l'admiration de tous ceux qui la voient; sans s'imposer un silence aussi absolu que la fille de Christian, elle parle peu, et ne répond pas toujours aux questions qui lui sont adressées. Voici un échantillon de sa conversation; c'est la première qu'elle ait avec Guillaume.

Comment te nommes-tu? — Ils m'appellent *Mignon*. — Combien d'années as-tu? — Personne ne les a comptées. — Qui fut ton père? — Le grand Diable est mort.

Cette manière de causer étonne beaucoup Guillaume, ainsi qu'on peut se l'imaginer.

Ses yeux et son cœur étaient irrésistiblement attirés vers cette créature mystérieuse. Il la jugeait âgée de douze à treize ans : elle était bien prise dans sa taille, si ce n'est que ses membres semblaient promettre une plus ample croissance, ou indiquer peut-être qu'elle avait été arrêtée. Ses traits, sans être réguliers, avaient quelque chose de frappant; son front était pensif, son nez singulièrement beau, et sa bouche, bien que trop formée pour son âge, et souvent agitée vers un coin de mouvemens convulsifs, jolie cependant et indiquant la franchise. A travers le fard qui couvrait ses joues, on avait peine à distinguer la couleur brune de son teint.

Ayant pitié du sort de cette pauvre enfant, Guillaume l'achète pour trente écus; puis il l'emène avec lui, sans éprouver de sa part la moindre résistance. Au contraire, elle se sent d'abord prise pour lui d'un attachement qui peu à peu se change en passion, et sans que jamais l'aveu lui en échappe,

se manifeste à tous les instans par une obéissance passive aux volontés de son maître. Il y a dans cette obéissance une telle abnégation d'elle-même, que tout son être, absorbé dans celui de Guillaume, semble réduit à l'état d'une machine dont il fait mouvoir les fils à son gré. Elle ne pense qu'à lui, n'agit que par lui, ne vit que pour lui : nouveau trait de ressemblance avec Fenella. Sa passion n'étant pas plus partagée par Guillaume que celle de la jeune africaine ne l'est par Péveril, elle lui fait souffrir d'aussi grandes douleurs, et trouver une fin tout aussi malheureuse.

Rien de déchirant, rien d'éloquent, comme le silence obstiné de cette pauvre fille, qui, se voyant méconnue par celui qu'elle aime, au lieu de lui ouvrir son cœur, tâche à force de dévouement de lui en faire pénétrer le secret, et par là même se ravale à un emploi tellement indigne d'elle, que les suites en sont de se faire méconnaître de jour en jour davantage. Elle ne s'aperçoit de son erreur que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier, lorsque Guillaume se jette dans les bras de la femme qu'il veut épouser. C'est pour Mignon un coup de foudre qui l'éclaire et l'écrase à la fois : elle tombe évanouie et ne se relève plus.

Un autre personnage assez important du roman, c'est un vieux joueur de harpe que Guillaume rencontre par hasard, et qu'il enrôle dans sa troupe. Sa destinée, couverte d'un voile plus obscur encore que celle de Mignon, n'est pas moins misérable. Il va chantant de ville en ville, et soutenant ainsi péniblement des jours qui lui pèsent, tant à cause de leur misère présente que pour quelque crime passé, dont le souvenir les empoisonne. Il a l'idée que sa personne porte malheur à ceux qui l'approchent, et ce n'est qu'avec peine

que Guillaume le détermine à le suivre. Enfin sa mélancolie augmente à tel point que celui-ci se voit obligé de le remettre entre les mains d'un médecin de fous, chez lequel il meurt : l'on apprend alors qu'il est le père de Mignon.

Parmi les comédiens ambulans dont Guillaume se fait le directeur, on voit pourtant des caractères moins tristes que ceux de ce vieux chanteur et de sa fille. Tels sont entr'autres *Laertes*, moitié acteur, moitié maître d'armes, son amie *Philine*, en qui Goethe s'est plu à rassembler tout ce qu'il y a de repoussant et d'attrayant, de généreux et de vil dans une courtisane, et une vieille, grotesque caricature, destinée à l'emploi des pédans, servant de plastron à ses camarades. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé*, et sans les charmes d'une narration toujours facile, élégante, naturelle, ne vaudrait guère non plus celui d'être lu. Mais il n'est pas jusqu'aux faces les plus laides de la nature humaine, qu'on ne se plaise à regarder quand Goethe les a peintes; et sous sa plume enchanteresse, jusqu'aux moindres détails, tout prend de l'intérêt.

Quoi de plus divertissant, par exemple, que le long récit du transport de la troupe au château d'un baron où elle doit donner la comédie au prince, et des trois ou quatre mortelles heures qu'ils passent, d'abord dans la cour de ce château, mourans de faim et exposés aux torrens d'une pluie continue, puis dans un vieux bâtiment désert, dont les fenêtres sont ouvertes à tous les vents, et les cheminées hermétiquement fermées au passage de la fumée? Tout cela de nuit, pendant que la société de M. le baron dine et s'amuse dans le salon. Quoi de plus frais et de plus gracieux que ces premiers amours de Guillaume avec une jeune actrice, qui doivent

décider du reste de sa vie, et qui l'ouvrent d'une manière si riante ? Ce sont là de ces tableaux de maître, qu'il faut revoir vingt fois pour en sentir le prix. Il y en a une telle multitude dans le cours du roman, que leur énumération seule demanderait plusieurs pages ; et la diversité de leurs genres égale presque leur nombre lui-même. Toutes les touches sont familières à Goethe : or dans Guillaume Meister, depuis celle de Teniers jusqu'à celle d'Albane, il les a toutes employées.

Le vieux joueur de harpe et Mignon lui ont aussi fourni l'occasion de se livrer de temps en temps à sa verve poétique. Parmi ces pièces de vers, toutes délicieuses, se trouve la fameuse ballade sur l'Italie, que tout le monde sait par cœur en Allemagne, et dont madame de Staël parle avec enthousiasme dans son ouvrage. J'en vais offrir la traduction à ceux qui ne la peuvent lire dans l'original, en suppliant les autres de passer outre, de peur de se scandaliser.

MIGNON.

CONNAIS-TU bien cette heureuse contrée,
Où dans les bois fleurit le citronnier,
Où, suspendue en un sombre sentier,
Brille l'orange à l'écorce dorée,
Où croît le myrte à côté du laurier,
Où du zéphyre un souffle printanier
Descend toujours de la voûte azurée ?
La connais-tu ?

C'est-là que je voudrais
Après de toi couler mes jours en paix.

Connais-tu bien ma rustique chaumière ?
 Sur des piliers du marbre le plus blanc
 Son humble toit se repose en tremblant ;
 Une statue , au front calme et sévère ,
 Près du foyer semble , en me regardant ,
 Toujours me dire : « Hélas ! ma pauvre enfant ,
 Si jeune encor , qui causa ta misère ? »
 La connais-tu ?

C'est là que je voudrais
 Auprès de toi couler mes jours en paix.

Connais-tu bien cette montagne immense
 Dont les ravins sont obscurs et brumeux ?
 L'ours s'y promène , et dans ses antres creux
 Du fier dragon dort la vieille semence ;
 Le vent qui passe y fait heurter entre eux
 Le pin sonore et l'orme gracieux ;
 Le rocher tremble , et le torrent s'élançe.
 La connais-tu ?

C'est là que tu devrais
 Fuir avec moi , pour y mourir en paix.

Avant de quitter Guillaume Meister , je citerai encore deux morceaux extraits des discussions littéraires dont je parlais tout à l'heure , qui forment la partie sérieuse du roman. L'un , sur Racine , paraîtra injuste à quelques-uns : l'autre , d'un objet moins spécial , donnera beaucoup à penser. Commençons par le portrait de notre illustre poète.

On avait engagé Guillaume à louer le poète favori du prince , Racine , et à donner par là bonne opinion de lui. Il en trouva l'occasion un après-midi , que se promenant avec

le prince, celui-ci lui demanda s'il se plaisait à la lecture des grands auteurs dramatiques français. Oui, répondit Guillaume vivement. Il ne remarqua point que le prince, sans attendre sa réponse, se proposait de le quitter, et déjà se tournait vers d'autres: se rapprochant de lui de plus en plus, il ajouta donc qu'il goûtait fort le théâtre français, et lisait les œuvres des grands maîtres avec ravissement; et que ç'avait été pour lui une véritable joie d'apprendre que le prince rendait pleine justice au talent d'un Racine. Au reste, poursuivit-il, je trouve bien naturel que des personnes distinguées et d'un rang élevé apprécient un poète qui sut peindre avec des couleurs si vives et si vraies tous les rapports de leur situation. Corneille, si j'ose m'exprimer ainsi, a représenté de grands hommes, Racine des personnes distinguées. Je puis toujours, en lisant les pièces de ce dernier, songer au poète qui vit à une cour brillante, a sous les yeux un puissant roi, marche au milieu des grands, et pénètre les secrets du cœur humain, tels qu'ils se cachent derrière de riches broderies et des tapis précieux. Quand j'étudie son *Britannicus*, sa *Bérénice*, il me semble vraiment que je suis à la cour, que je passe en revue tout ce que renferment de superbe et de mesquin ces demeures consacrées aux dieux terrestres; et que je vois, par les yeux d'un Français du tact le plus exquis, ces rois qu'une nation entière adore, ces courtisans que des milliers d'hommes envient, dans leur stature naturelle, avec leurs défauts et leurs douleurs. Cette anecdote si connue, que Racine est mort de chagrin parce que Louis XIV lui avait laissé voir du mécontentement, est pour moi une clef de tous ses ouvrages; et il me paraît impossible qu'un poète d'un talent si rare, dont la vie ou la mort dépend d'un coup-d'œil de son roi, n'écrive pas des pièces dignes du suffrage d'un roi ou d'un prince.

Passons maintenant au morceau de critique générale. Il s'agit des marques distinctives du drame et du roman.

« Dans le roman comme dans le drame, la nature humaine est mise en scène. La différence de ces deux genres de poésie ne consiste pas uniquement dans la forme extérieure qu'on est convenu de leur donner ; en ce que dans l'un les personnages parlent, et que dans l'autre à l'ordinaire il est parlé d'eux. Malheureusement beaucoup de drames ne sont que des romans dialogués, et il ne serait pas impossible d'écrire un drame en lettres. Le roman doit offrir surtout des *sentimens* et des *événemens*, le drame des *caractères* et des *actions*. Il faut que le roman marche à pas lents, et que les sentimens de la figure principale arrêtent, de manière ou d'autre, la tendance des choses au dénouement : il faut au contraire que le drame se hâte, et que le caractère de la figure principale tende à une fin reculée par les choses mêmes. Le héros de roman doit être passif, ou du moins n'être pas agissant à un haut degré : au héros dramatique on demande du mouvement et de l'activité. Grandisson, Pamela, Clarisse, le Vicaire de Wakefield, jusqu'à Tom-Jones, sont des personnages retardans, sinon passifs ; et tous les événemens se moulent jusqu'à un certain point sur leurs sentimens : dans le drame le héros ne moule rien sur lui ; tout lui résiste, et il se fait jour en renversant les obstacles sur son chemin, ou bien il y succombe. »

Goethe publia alors un assez grand nombre de ses poésies légères ; il serait donc à propos de parler de ce genre dans lequel il excelle ainsi que Voltaire (et ce n'est pas comme on sait le seul trait de ressemblance qu'aient entre eux ces deux grands génies). Mais je me sens arrêté par la difficulté extrême d'un tel sujet. J'aurai beau dire avec madame de Staël que « dédai-

gnant une foule d'obstacles, de convenances, de critiques, il suit son imagination où elle le mène; que tour à tour grec, indien, morlaque, il saisit avec un talent unique ce qui plaît dans les chansons nationales de chaque peuple; » ajouter que se jouant avec la nature, il prête de la vie aux êtres inanimés, et nous amuse ou nous attendrit par la peinture des choses dont le spectacle nous est le plus ordinaire et le plus indifférent : ce seront paroles perdues. J'aime encore mieux m'aventurer à traduire quelques morceaux dans des styles différens. Ces échantillons, réunis à ceux que j'ai déjà offerts en plusieurs endroits de cette notice, réussiront peut-être, sinon à révéler dans toute son étendue et son originalité, à faire entrevoir au moins cet aspect remarquable du génie de Goethe.

La *Fiancée de Corinthe* réclame la première place. Viendront ensuite, la ballade connue en France sous le titre du *Roi des Aunes* ⁽¹⁾ et deux autres d'un ton moins sévère, puis enfin deux chansons. Traduisant vers pour vers, sans les trop allonger, je n'ai pas besoin de demander grâce pour ce qu'il peut y avoir de brusque et de heurté dans certains passages; d'autant que ce défaut n'est pas de ceux qui peuvent le plus défigurer l'original. Goethe se montre partout sobre d'expressions; et sa main trace des esquisses, plutôt qu'elle ne peint des tableaux achevés. On reprochera par exemple à la *Fiancée* de ressembler à une complainte : il n'y a en effet ni alliance de mots, ni comparaison, ni aucun des ornemens auxquels

(1) Traduction du nom de l'Esprit qui y figure (*Erkkönig*), lequel ne devrait pas plus se traduire qu'aucun autre nom propre. Cette ballade est chantée par la fille d'un pêcheur dans un petit opéra en un acte, du genre de ceux dont j'ai parlé plus haut.

chacun s'attend toujours ; mais on y trouvera ce qui permet de s'en passer , la force. Car , il faut se sentir fort pour oser être simple.

LA FIANCÉE DE CORINTHE.

D'ATHÈNE un soir vers Corinthe s'avance
 Un jeune Grec , étranger dans ces lieux.
 Quittant les siens , il cherche l'alliance
 D'un citoyen, leur ami , déjà vieux.
 Jadis les deux chefs de famille
 Ont uni leur fils et leur fille
 Avec serment dans le temple des Dieux.

Ce qu'on promet en des jours plus prospères,
 Le tiendra-t-on dans ces temps divisés ?
 Il est encor païen comme ses pères,
 Eux sont déjà chrétiens et baptisés.
 Qu'il paraisse une foi nouvelle ,
 Souvent de l'amitié fidèle
 Avec ferveur les saints nœuds sont brisés.

Lorsqu'il entra , la maison tout entière
 S'abandonnait au repos de la nuit.
 Seule éveillée il rencontre la mère
 Qui d'un souris l'accueille , et l'introduit.
 Près de sa couche elle prépare
 Du pain, des fruits , plus d'un vin rare ,
 Lui dit adieu , puis s'échappe sans bruit.

Mais une table et riche et bien dressée
 En ce moment n'a pour lui nul attrait :
 Quand on est las , la faim reste émoussée.
 Sur le lit donc il s'étend sans apprêt ;
 Et ses yeux se fermaient à peine ,
 Qu'au seuil de la salle prochaine
 Un hôte étrange , une fille paraît.

Sa faible lampe (il n'ose encore y croire) ,
 Seule et debout , la lui montre en chemin :
 Un bandeau sombre est sur son front d'ivoire ,
 Sur son épaule un long voile de lin.
 En le voyant elle s'arrête ,
 Et vers le sol baissant la tête ,
 D'étonnement lève une blanche main.

— Suis-je ici donc à tel point étrangère ,
 Qu'un hôte arrive , et qu'on ne m'ait rien dit ?
 En ma cellule on me tient prisonnière.....
 Et maintenant la honte me saisit.
 O toi qui reposais , pardonne !
 Je n'ai voulu troubler personne.
 Je sors , adieu ! reste en paix sur ton lit. —

— Reste toi-même , oh ! reste , fille aimable !
 Par ta présence embellis ce séjour.
 Cérès , Bacchus ornent déjà ma table ,
 Et , belle enfant , tu m'amènes l'Amour.
 Tu pâlis d'effroi ? ton corps tremble ?...
 Viens , ma chère , éprouvons ensemble
 Combien les Dieux favorisent l'amour. —

Il s'avantait : — Jeune homme ! — elle lui crie ,
 — Eloigne-toi , je suis morte au plaisir.
 Le dernier pas , ma mère en sa folie
 Sut me contraindre , hélas ! à le franchir.
 Au Dieu du ciel ma bouche pure
 Jura d'immoler la nature ,
 Et du bonheur jusqu'au simple désir.

Des anciens Dieux l'essaim doux , accessible ,
 A déserté nos murs silencieux ;
 Sur l'univers un seul règne , invisible ,
 Et d'une croix ils font la clef des cieux.
 Au lieu d'un bouc , d'une génisse ,
 La vierge tombe en sacrifice.....
 Chose inouïe aux jours de nos aïeux ! —

Mais lui : — Demeure ! un seul instant demeure ,
 Et par pitié parle encore une fois !
 Se peut-il bien qu'en ce lieu , qu'à cette heure ,
 J'aie aperçu l'épouse de mon choix ?
 Sois donc à moi , fille adorée !
 Obéir à la foi jurée
 Du juste ciel c'est accomplir les lois. —

— Ami , la loi qui m'enchaîne est plus dure.
 Ma jeune sœur t'est destinée , hélas !
 Pendant qu'au fond d'une cellule obscure
 Je gémirai , pense à moi dans ses bras :
 Moi qui , de toi seul occupée ,
 Vais , d'un linceuil enveloppée ,
 Dans le tombeau coucher mes membres las. —

— Qui? toi mourir, lorsque ta foi m'est due?....
 Par ce flambeau qui brûle dans ma main,
 Pour le plaisir, non, tu n'es pas perdue!
 J'en fais serment, tu me suivras demain
 Dans la demeure de mon père.
 Cette nuit célébrons, ma chère,
 Un doux banquet, le banquet de l'hymen. —

Aussitôt dit, d'une foi mutuelle
 Les gages purs sont échangés entre eux.
 Elle lui donne un brasselet; pour elle
 Il prend lui-même un vase précieux.
 Mais, comme à l'offrir il s'apprête :
 — Laisse seulement sur ta tête,
 Laisse ma main couper quelques cheveux. —

Jà des Esprits sonnait l'heure fatale,
 Jà de plaisir la vierge frissonnait.
 Au vase d'or posant sa lèvre pâle,
 Debout, l'œil fixe, elle boit d'un seul trait
 La liqueur de teinte sanglante;
 Mais le pain blanc qu'il lui présente,
 Est refusé par un signe muet.

Puis au jeune homme elle offre le beau vase.
 A son exemple il boit avidement,
 Et se livrant à l'ardeur qui l'embrase,
 Des voluptés il presse le moment.
 A son ardeur elle résiste,
 Le repousse.... Enfin las et triste
 Il tombe à terre, et pleure abondamment.

Auprès de lui s'asseyant sur la couche :

— Bien à regret je contiens ton désir.

Hélas ! hélas ! si ta lèvre me touche ,

Ton être entier , malheureux , va frémir.

Comme la neige blanche et belle ,

Mais aussi morte et froide qu'elle

Est cette vierge à qui tu veux t'unir. —

Sans plus tarder , à ces mots il s'élançe ,

Et dans ses bras l'enlevant sans efforts :

— De t'échauffer , va , j'aurais la puissance ,

Quand tu viendrais du froid séjour des morts !..... —

Et des flots d'amour les inondent ,

Leurs souffles errans se confondent :

— Ton tour vient-il d'éprouver mes transports ?

L'amour les jette en un même délire ;

Des pleurs amers se mêlent dans leurs jeux ;

De son époux la jeune fille aspire ,

Avec ivresse , et l'haleine et les feux ;

Le sang glacé qui coule en elle

Frémit d'une chaleur nouvelle :

Mais point de cœur qui batte en un sein creux.

Pendant ce temps la mère qui redoute

Quelque désordre , au milieu de la nuit

Se lève , sort , vient à leur porte , écoute ,

Et se recule à cet étrange bruit.

Les tendres noms d'époux , de femme ,

Les doux épanchemens de l'ame ,

Elle entend tout , et de honte rougit.

Faisant un pas , sur le seuil immobile
 Elle s'arrête , avant de rien oser
 Ecoute encor. De sermens plus de mille
 Sont échangés. — Voudrais-tu m'abuser ?

— Non, je jure..... — Paix ! le coq chante. —

— Promets-moi qu'à la nuit tombante
 Tu reviendras. — Et baiser sur baiser.

Bientôt pourtant la colère l'enivre ,
 Elle s'élançe à la porte , et l'ouvrant :
 — Quelle est ici la fille qui se livre
 A l'étranger sous mon toit demeurant ? —

Soudain sa lampe sépulcrale

Eclairant le fond de la salle ,

Elle voit..... Dieux ! elle voit son enfant.

L'époux , frappé de subites alarmes ,
 Avec transport saisit son vêtement ,
 Et de la vierge en veut couvrir les charmes.

Mais la voici , dans le même moment ,

Qui se soulève comme une ombre ,

Grandit à travers la nuit sombre ,

Et sur le lit se dresse lentement.

D'une voix rauque : — O ma mère , ma mère !

La seule belle entre toutes mes nuits ,

Vous l'enviez à ma souffrance amère !

M'éveille-t-on toujours pour des ennuis ?

N'est-ce point assez de ma vie ?

Ni qu'avant l'heure ensevelie ,

Vous m'avez mise en la tombe où je suis ?

Mais une loi terrible , inévitable ;
 M'a fait sortir de cet étroit séjour.
 Vos prêtres durs ni leur chant lamentable
 N'ont de pouvoir après le dernier jour ;
 Par le sel et l'eau , par la crainte ,
 La jeunesse n'est pas éteinte ;
 La terre , hélas ! ne glace point l'amour.

A ce jeune homme on m'avait consacrée ,
 Quand de Vénus le beau temple brillait.
 Et vous osiez rompre la foi jurée
 Pour un vœu faux qu'un étranger dictait !
 Aucun Dieu n'exauce la mère
 Qui voue une fille si chère
 A se nourrir d'un éternel regret.

Quittant ma tombe ici je suis entrée ,
 Pour voir combien j'ai perdu de bonheur ,
 Pour voir l'époux dont vous m'aviez frustrée ,
 Et pour humer tout le sang de son cœur.
 J'ai fini mon œuvre cruelle ;
 En d'autres lieux l'heure m'appelle.
 Un jeune sang adoucit ma fureur.

Toi que j'aimai , pauvre jeune homme , à peine
 Pourras-tu vivre ici-bas un seul jour :
 En t'embrassant je t'ai donné ma chaîne.
 Sur moi j'emporte un saint gage d'amour.
 Vois , cette boucle est noire encore :
 Ta tête , blanche avant l'aurore ,
 Ne brunira qu'au souterrain séjour.

Ma mère, à vous une seule prière !
 Faites dresser un bûcher dans ces lieux,
 Et de vos mains ouvrant ma triste bière,
 Livrez le couple au repos dans les feux.
 Quand les cendres seront brûlantes,
 Les étincelles pétillantes,
 Nous volerons vers nos antiques Dieux. —

L'ESPRIT.

Qui galoppe si tard par la nuit et le vent ?

C'est le père avec son enfant.

Il tient le jeune enfant renversé sur son sein ,

Il le tient ferme par la main.

Mon fils , pourquoi cacher ta tête dans tes bras ? —

Mon père, ici ne vois-tu pas

L'Esprit, et sa couronne, et sa queue, et son dard ? —

Mon fils, c'est un léger brouillard. —

« Accours, aimable enfant, accours, viens avec moi,

» Viens, j'ai maint plaisant jeu pour toi;

Au bord des flots grondans je connais maint trésor,

» Et ma mère a maint habit d'or. »

O mon père, ô mon père ! — Eh bien ? — N'entends-tu pas

Ce que l'Esprit me dit tout bas ? —

Va, ne redoute rien, calme-toi, mon enfant :

C'est la feuille qui tremble au vent. —

« Si tu viens avec moi, mes filles, beau garçon,

» T'apprendront plus d'une chanson;

» Mes filles dont la voix à la danse conduit
 » Le chœur des follets de la nuit. »

O mon père, ô mon père ! — Eh bien ? — Ne vois-tu point
 Les filles de l'Esprit, bien loin ? —

Oui, mon fils, oui, mon fils, je vois ce que tu dis :
 De loin les vieux saules sont gris. »

« Tu m'as plu, je voulais t'emmenner de bon gré :
 » Rebelle, je t'entraînerai. »

O mon père, ô mon père, il s'élançe, il me prend...
 L'Esprit m'a fait un mal bien grand ! —

Le père ne dit mot : il galoppe et frémit,
 Embrasse l'enfant qui gémit,
 Arrive, de cheval descend avec transport.
 Dans ses bras l'enfant était mort.

LA MEUNIÈRE ET LE JEUNE GENTILHOMME.

LE GENTILHOMME.

Belle meunière,
 Loin du moulin,
 Sur ce chemin
 Que vas-tu faire ?
 Holà ! dis-moi,
 Dis-moi pourquoi
 Tu vas seulette
 Sur ce chemin.
 Ton nom ?

LA MEUNIÈRE.

Lisette.

LE GENTILHOMME.

Mais, fourche en main,
Belle meunière,
Où vas-tu donc ?

LA MEUNIÈRE.

Chez mon vieux père,
Dans sa chaumière,
Sur le gazon
De mon vieux père.

LE GENTILHOMME.

Et seule ainsi
Tu t'aventures ?

LA MEUNIÈRE.

Je viens ici
Cueillir les mûres
De son jardin,
Et, fourche en main,
Tout d'une traite,
Faner son foin.

LE GENTILHOMME.

Là, n'est-il point
Quelque retraite
Calme et secrète ?

LA MEUNIÈRE.

Près de ces lieux
J'en connais deux.

LE GENTILHOMME.

Il y fait sombre.
 Viens , fuyons-y
 L'ardent midi ,
 Cherchons-y l'ombre.
 D'épais ormeaux ,
 De fraîches eaux ,
 Dans ce bocage
 Tout nous engage
 Au doux repos.

LA MEUNIÈRE.

Et les propos
 De mon village ?

LE GENTILHOMME.

Viens sur mon cœur ,
 Femme jolie.
 Je te supplie.....

LA MEUNIÈRE.

Nenni , monsieur.
 Si la meunière
 Se laisse faire ,
 Jusqu'à complaire
 A son Seigneur ,
 Adieu l'honneur
 Et le bonheur !
 Pour une fille
 De mon état ,
 Votre habit brille

De trop d'éclat.
Ce grand bagage
Nuit au plaisir ,
Et vous blanchir
Serait dommage.
A la maison
J'aime un garçon
De beau visage.
Hiver , été ,
Quand je l'embrasse ,
Il n'a , Dieu grâce ,
Rien à gâter.

LE JEUNE GARÇON ET LE RUISSEAU DU MOULIN.

LE JEUNE GARÇON.

Où ton onde , petit ruisseau ,
Court-elle ?
La plaine où gazouille ton eau
Est belle.
Pourquoi courir vers ces vallons ?
Ecoute ma voix , et réponds.

LE RUISSEAU.

Oui , j'étais un petit ruisseau
Naguère.
Mais leur digue obligeant cette eau
A faire
Une chute sur le moulin ,
Je suis rapide et toujours plein.

LE JEUNE GARÇON.

Et pendant que ta course ainsi
 S'allonge,
 Tu ne sais rien de ce qu'ici
 Je songe.
 La belle meunière par fois
 Te regarde ? hélas ! tu la vois ?

LE RUISSEAU.

Dès que l'aube blanchit les cieux ,
 La blonde
 Sort , et vient tremper ses cheveux
 Dans l'onde.
 Son beau sein touche à peine au flot ,
 Qu'il bouillonne et fume aussitôt.

LE JEUNE GARÇON.

Si l'eau brûle de pareils feux
 Pour elle ,
 La chair serait-elle à ses yeux
 Rebelle ?
 Lorsqu'une fois on les a vus ,
 Loin d'eux , hélas ! on ne vit plus.

LE RUISSEAU.

Cette eau qui frappe jour et nuit
 La roue ,
 Et dans ses ailes avec bruit
 Se joue ,
 A l'heure où la meunière sort
 Court plus vite , et frappe plus fort.

LE JEUNE GARÇON.

Comme nous tu sens la douleur
 Cruelle,
 Car on ne fuit qu'avec douleur
 Loin d'elle.
 Son regard ne te fait-il pas
 Reculer souvent sur tes pas ?

LE RUISSEAU.

Las ! à quitter ce lieu charmant
 J'ai peine.
 Ici mon flot si doucement
 Se traîne !
 Que j'en aie un jour le pouvoir,
 Alors je reviendrai le voir.

LE JEUNE GARÇON.

Va, compagnon de mon amour,
 Peut-être
 Verrons-nous chacun notre jour
 Paraître.
 Dis-lui sans cesse et dès l'instant
 Ce que d'elle mon cœur attend.

CHANSON DE MAI.

O de la nature
 Riante beauté !
 O tendre verdure !
 O douce clarté !

Les prés se nuancent
 De mille couleurs ,
 Mille odeurs s'élancent
 Des vergers en fleurs.

Toute ame se noie
 Dans la volupté.
 O bonheur ! ô joie !
 O terre ! ô clarté !

En toute ame encore
 Tu rentres, Amour,
 Plus doux que l'aurore,
 Plus beau que le jour.

Amour, pure ivresse,
 Tout vit de tes feux.
 A toi l'on s'adresse,
 Et l'on est heureux.

Claire, oh ! que je t'aime !
 Oh ! regarde-moi.
 Quel amour extrême
 Je ressens pour toi !

Ainsi l'alouette
 Aime un ciel serein,
 Et la violette
 Le frais du matin.

Telle est mon ivresse,
 Qu'en un sein flétri
 Plaisir et jeunesse
 Tout a refléuri.

Hélas ! et toi-même

Qui m'as su charmer,

Autant que je t'aime

Ne peux-tu m'aimer ?

DÉLIVRANCE.

CELLE que j'aime avait trahi sa foi,

Dont j'étais triste et maudissais le monde.

Lors je courus m'asseoir au bord d'une onde ;

L'onde écumait, et courait devant moi.

Là, je me tins, désespéré, muet.

Mon pauvre esprit était trouble et comme ivre :

Un pied dans l'eau, tout le corps allait suivre :

A mes regards le monde s'effaçait.

Mais un cri part, et l'écho lui répond.

Surpris j'écoute, et détournant la tête,

De loin j'entends une voix dire : — Arrête !

Prends garde à toi, le torrent est profond. —

Je ressentis je ne sais quel frisson,

Voyant paraître une fille jolie.

Elle approchait : — Quel est ton nom ? — Julie.

— Belle Julie, oh ! que ton cœur est bon !

Au fond de l'eau ma vie allait finir ;

Tu me retiens, je te la dois, ma chère :

Mais c'est, hélas ! c'est ne te devoir guère,

A moins qu'aussi ne veuilles l'embellir. —

Puis je l'émus au récit de mon sort ,
 Et lui donnai , voyant sa pitié tendre ,
 Un seul baiser qu'elle eut hâte de rendre ,
 Et..... désormais plus n'ai cherché la mort.

Dans le recueil en deux volumes d'où j'ai tiré les pièces précédentes, se trouve une série d'*Épigrammes dans le goût antique*, tellement grecques par les idées et par la forme, qu'on les dirait traduites de l'Anthologie. Puisque je suis en train de citer, j'en veux donner aussi quelques échantillons.

LE TOMBEAU D'ANACRÉON.

Ici fleurit la rose , et la vigne amoureuse
 Enlace entre ses bras le laurier d'Apollon ,
 Et l'oiseau de Vénus mêle au chant du grillon
 Les longs roucoulemens de sa voix langoureuse.
 Quel est ce tombeau de gazon
 Dont brille près d'ici l'éminence fleurie ,
 Et que les Dieux ont peint des couleurs de la vie ?
 C'est le repos d'Anacréon.
 Le fortuné poète a goûté sur la terre ,
 Du berceau jusqu'en ses vieux ans ,
 L'été , l'automne , le printemps ;
 Et dans ce réduit solitaire
 Un humble coteau toujours verd
 L'abrite enfin contre l'hiver.

LES DEUX FRÈRES.

Deux serviteurs de la troupe immortelle ,
 Le lourd Sommeil et l'Assoupissement ,
 Par Prométhée à sa race nouvelle
 Furent donnés comme délassement.

Mais pour les Dieux ce couple tout charmant
 A l'homme , hélas ! moins solide et moins fort ,
 Tel ne parut : car l'Assoupissement
 Devint Sommeil , le Sommeil devint Mort.

MESURE DU TEMPS.

QUE vois-je , Amour ? quelle étrange posture ?
 En chaque main tu tiens un sablier !
 Pour nous chétifs (as-tu pu l'oublier ?)
 Le temps , hélas ! deux fois ne se mesure.
 — Tu parles juste , ami : mais il ne dure ,
 Repart l'Amour , à tous également.
 Pour les amans que l'absence désole
 D'ici le temps s'écoule lentement ,
 Lors que de là pour les autres s'envole.

SOLITUDE.

Vous dont le temple est aux lieux solitaires ,
 Vous qui régniez à l'ombre des forêts ,
 Chacun de nous a des désirs secrets :
 Exaucez-les , ô Nymphes tutélaires !
 Rendez l'espoir au cœur désenchanté ,
 Au cœur brisé faites rentrer la joie ,
 Au cœur qui doute offrez la vérité ,
 Au couple heureux que l'amour vous envoie
 N'enviez point un asyle écarté.
 Car autrefois les Dieux vous accordèrent
 Ce qu'aux humains , hélas ! ils refusèrent
 La pitié jointe à ce pouvoir si doux
 De secourir qui se confie à vous.

PLACE CONSACREE.

QUAND désertant le ciel , à pas lents et sans bruit ,
 Les Graces vers le soir visitent nos campagnes ,
 Et , se mêlant aux chœurs des Nymphes leurs compagnes ,
 Dansent à la clarté d'une brillante nuit ;
 Sous un bosquet touffu cherchant une retraite ,
 Le poète s'y glisse , et sa vue indiscrete
 Parcourt avidement tous ces corps gracieux
 Qui foulent les gazons d'un pied silencieux.
 Ivre d'un tel spectacle , il le raconte aux Muses :
 Puis , afin d'éviter la colère des Dieux ,
 Les Muses , l'instruisant en d'innocentes ruses ,
 Donnent à son langage un tour mystérieux.

JUSTIFICATION.

FEMME, dis-tu, d'humeur souple et volage,
 De l'un à l'autre incessamment voyage,
 Et dans ses goûts varie à chaque instant ?
 Ce n'est sa faute : ah ! ne te plains pas d'elle.
 Par sa nature elle n'est infidèle,
 Mais elle cherche l'homme qui soit constant.

Ces poésies dans le style antique nous conduisent naturelle-
 ment à parler de *Herman et Dorothee* ⁽¹⁾ ; C'est à Voss

⁽¹⁾ Berlin, 1798. Le traducteur d'Homère, Bitaubé, l'a mis en fran-
 çais assez coulant, mais un peu plat.

que l'on doit ce poëme admirable. Le tableau pastoral qu'il venait de donner à l'Allemagne sous le titre de *Louise*, avait produit un grand effet : la nouveauté du cadre et le talent du peintre, tout était de nature à attirer les regards sur ce gracieux ouvrage. Aussi ne fut-il bruit que de cela pendant longtemps : la renommée de Voss grandit excessivement; et elle parla si haut, que d'autres plus vieilles et mieux gagnées encore se turent devant elle. Goëthe lui-même, qui depuis tant d'années absorbait seul, à si juste titre, l'attention de ses compatriotes, la vit se détourner de lui un moment. Cet oubli, bien que passager, ne laissa pas de lui causer quelque peine; non que je veuille insinuer par là qu'il ait conçu contre Voss la moindre jalousie : quand son caractère l'admettrait, un homme comme lui ne saurait s'ignorer au point d'attribuer à qui que ce soit le droit de lui en inspirer. Mais accoutumé qu'il était à régner sur tous les genres de poésie, et la publication de *Louise* lui en ayant découvert un nouveau dont un autre semblait vouloir s'arroger le sceptre, il n'est pas improbable que l'envie lui soit venue de le reconquérir sur lui. C'est ce qu'il fit aussitôt d'une manière éclatante, en mettant au jour *Herman et Dorotheë*. Je vais prendre à M. Fauriel le jugement plein de sens et de goût qu'il a porté sur ce poëme⁽¹⁾ : m'abstenir de ce vol, ce serait en faire un réel à mon lecteur.

« Dans *Herman et Dorotheë*, le caractère spécial de l'idylle est plus vague, ou, pour mieux dire, plus mixte que dans *Louise*. Voss a su captiver agréablement l'imagi-

(1) Ce jugement fait partie du discours préliminaire qui précède l'excellente traduction de la *Parthénèide* de M. Baggesen.

nation dans un cercle borné d'images toutes riantes, et d'émotions presque toutes également douces. Dans le poëme de Goethe elle est comme partagée et balancée entre deux tableaux d'un genre opposé, qui se font mutuellement ressortir par leur contraste, de manière toutefois qu'elle s'arrête davantage, et finisse par se reposer sur le plus agréable des deux, comme l'exigeait ce genre de poëme. D'un côté c'est une famille qui vit en paix, dans une condition où rien ne lui manque pour être heureuse, ni pour être intéressée au bonheur commun. De l'autre c'est une peuplade entière, bannie de ses champs et de ses hameaux par les orages politiques et les calamités de la guerre. Ces deux scènes opposées sont unies et rapprochées par le plus naturel et le plus sacré de tous les liens, par l'intérêt que doivent aux malheureux ceux qui ont été ménagés par le sort.

« Ainsi, sous l'apparence d'une grande simplicité, ce poëme laisse voir une intention élevée, de même qu'une profonde connaissance des moyens et du but de l'art s'y combine avec un sentiment énergique et vrai de la nature. Je ne saurais indiquer, dans la poésie moderne, d'ouvrage où brille davantage le génie de la composition ; où tout le mouvement de l'action naisse d'une manière plus simple et plus directe d'un premier événement donné, et d'un événement plus poétique, eu égard au genre et au ton général de l'ouvrage ; où l'intérêt soit gradué avec plus de bonheur, du début à la fin ; où les émotions des personnages soient plus immédiatement tour à tour l'effet et la cause des incidens par lesquels l'action marche et se développe.

« On n'y trouve aucun caractère qui ne soit tracé avec le plus grand art, aucun qui ne fasse agréablement opposition

à tous les autres. Le père de Herman se distingue par un mélange de bonté, d'innocente vanité et de promptitude à écarter de lui jusqu'à l'image de ce qui pourrait troubler le bien-être de son existence, à étouffer toutes les émotions trop vives, sans en excepter celles qui tiennent à ce qu'il y a de meilleur en lui. Le pasteur est un modèle idéal de la sagesse humaine, parvenue à ce degré d'élévation où l'indulgence lui devient facile. Le jeune Herman est un exemple des rapides et nobles efforts de l'amour, sur une ame neuve et naturellement généreuse. Et Dorothée ! comme on la trouve digne de ce coup du sort qui, du milieu de l'exil et de l'abandon, la fait passer dans une famille vertueuse dont elle sera la joie, et la choisit pour éveiller dans Herman le sentiment des intérêts les plus touchans et les plus sérieux de la vie.

» Quant au pharmacien célibataire, tout en égayant l'action par sa comique gravité, par l'éternel et pusillanime souci où il est de lui-même, il contribue aussi à faire ressortir l'intention morale du poète ; car ce qu'il y a dans ce personnage d'un peu grotesque et de couard, semble tenir de bien près à la solitude de son existence, et à son indépendance de toute affection, comme de tout devoir domestique.

» Quelqu'un qui ne saurait autre chose du poème de Herman et Dorothée, sinon que le héros est le fils d'un aubergiste, se demanderait peut-être s'il peut y avoir dans les détails d'un tel poème, quelque chose d'un peu relevé et de poétique. Sans me fatiguer à deviner ce qu'il pourrait ou devrait se répondre, je me bornerai à remarquer que toutes les habitudes, toutes les idées, tous les goûts de Herman, se rapportent à la culture des champs paternels. Ainsi donc, la plupart des détails descriptifs du poème, ceux surtout qui

tiennent de plus près au fond du sujet, présentent une suite d'images variées des travaux et des soins de la vie champêtre; et c'est de là qu'ils empruntent leur intérêt et leur caractère pittoresque.

» Dans cette composition, mieux encore peut-être que dans aucune autre de Goethe, on reconnaît avec enchantement un des attributs particuliers de l'heureux génie de ce poète; je veux dire un certain art délicat d'associer aux émotions intimes de l'ame, l'impression des scènes et des objets de la nature inanimée, de manière à rendre sensible l'espace de vague et secrète harmonie qui existe entre ceux-ci et les premières. Par exemple, quel charme gracieux et naïf dans la rencontre de Herman, déjà si plein d'amour, et de Dorothee déjà sur le point d'aimer, au bord de la fontaine où celle-ci est venue puiser de l'eau pour ses compagnes d'exil! Or ne semble-t-il pas que l'impression de cette aimable scène tienne presque autant au caractère et à l'effet du lieu où elle se passe, qu'à la situation même des personnes?

» Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable et de plus original dans Herman et Dorothee, c'est la manière poétique de l'auteur. Il est impossible de n'être pas frappé de la naïveté, de la simplicité avec lesquelles il narre, peint et décrit. Chez lui, point d'ornemens superflus, point de petit effet partiel, qui vienne interrompre ou surcharger l'effet de l'ensemble, nul mélange de ses propres émotions à celles de ses personnages. D'un bout de son poème à l'autre, l'intérêt dérive immédiatement et tout entier d'un exercice calme, facile et continu de l'imagination. Sous ces divers rapports, le poème dont il s'agit me paraît, entre les modernes, celui qui, par l'harmonie de la composition, par la profondeur de

l'effet relativement à la simplicité des moyens , par le naturel et la vérité des tableaux , offre le plus de conformité avec les chefs-d'œuvre de l'antique poésie , et particulièrement de la poésie grecque. »

Ainsi ramené vers l'étude de cette belle antiquité qu'il aimait toujours avec tant de passion , il ébaucha un poëme de plus longue haleine , auquel il donna le titre d'*Achilléide* , mais dont malheureusement le début seul fut écrit , ainsi que plusieurs églogues à la manière de Théocrite , qui successivement ont pris place dans le recueil de ses poésies fugitives. Il inséra aussi diverses pièces et entr'autres les *Xenies* ⁽¹⁾ , épigrammes contre certains critiques et poètes allemands , dans l'*Almanach des Muses* que rédigeait Schiller.

Alors commença entre les deux poètes cette amitié qui fut si profitable au dernier , et ne devait finir qu'avec sa vie. Jusque là imitateur peu judicieux de Goethe , ou plutôt de Shakespeare dont Lessing et Wieland avaient mis le théâtre en vogue , il ne s'était point encore élevé à la pureté de méthode de l'auteur d'Egmont. Le premier pas qu'il fit vers le vrai , ce fut dans *Vallenstein* ⁽²⁾ : ce pas était immense , Goethe le sentit , il engagea Schiller à venir faire représenter son ouvrage sur le théâtre de Weimar , ce qui eut lieu à la fin de l'année 1789 ; et bientôt après l'ayant déterminé à se fixer dans cette ville , il acheva d'opérer sa conversion à des idées plus nettes , à des principes plus arrêtés et moins exclusifs. Qui ne reconnaîtrait l'influence de Goethe dans *Marie Stuart* , et surtout dans *Guillaume Tell* , la plus

(1) Voyez tome IV , pag. 215.

(2) On sait que Goethe mit la main à cette pièce. Le sermon si plaisant du capucin dans le camp est même entièrement de lui.

belle des compositions de Schiller comme aussi sa dernière? Car, et c'est un malheur que les amis de l'art ne peuvent trop pleurer, il fut enlevé à la fleur de son âge et de son génie, au moment où ce génie commençait à porter des fruits moins indignes de sa vigueur native, où d'autres fruits plus parfaits encore mûrissaient pour l'avenir.

« Sa liaison avec Goethe, dit l'auteur de l'excellente *Vie de Schiller*, était un spectacle touchant. D'un caractère inquiet, irritable et maladif, et habituellement taciturne, il avait besoin d'un mouvement d'enthousiasme pour animer sa conversation. Dans les moindres rapports de société, il se montrait parfois exigeant et capricieux. Goethe, qui lisait dans cette ame sincère et passionnée, avait pour lui les plus tendres ménagemens. Il se plaisait à observer avec douceur et avec affection les mouvemens de ce cœur si pur. Il aimait à en écarter les chagrins et les contrariétés, et avait pour lui ces soins qu'on pourrait prendre d'un enfant qu'on aime et qui plaît. Plus que personne il était sensible au talent de Schiller; peut-être y trouvait-il quelque chose de ce qui manquait au sien. »

Mais si, jouant avec Schiller le rôle de mentor, Goethe lui donnait sans cesse avis et directions, il en recevait quelquefois en échange. Par exemple, au sujet de sa traduction du *Mahomet* de Voltaire, Schiller le réprimanda fortement dans une pièce de vers rendue publique; ce qui ne l'empêcha point au reste de récidiver bientôt après, en traduisant *Tancredè* ⁽¹⁾.

Il mit encore en allemand divers autres ouvrages, tels que

(1) Tubingen, 1802.

les mémoires de Benvenuto Cellini ⁽¹⁾, plusieurs écrits de Diderot sur la peinture, et en dernier lieu son dialogue du *neveu de Rameau* ⁽²⁾, l'une des compositions les plus originales de ce génie indépendant, et celle de toutes qui fut connue en France le plus tard, puisqu'elle parut pour la première fois en 1825 ⁽³⁾. Goethe avait traduit ce dialogue sur le manuscrit même de Diderot, envoyé en Allemagne par Grimm, si soigneux d'exploiter le talent rare de son ami, et sa générosité plus rare encore, au profit des correspondances littéraires qu'il entretenait avec ce pays. Il accompagna cette publication de commentaires fort remarquables, où il examine les idées de Diderot sur la musique, et parle assez au long de plusieurs écrivains français cités dans le dialogue. ⁽⁴⁾

Quant au théâtre, satisfait à ce qu'il semble d'avoir donné un ou deux modèles en chaque genre, il le livre depuis lors aux mains de ses disciples. En 1803 seulement, il tente encore un essai : mais de même que plus haut nous l'avons vu laisser imparfaite sa comédie des *Révoltés*, ce dernier essai il ne l'achève point ; la première partie de la *Fille naturelle* ⁽⁵⁾ publiée, les deux autres sont encore à venir. Toute mutilée qu'est cette *trilogie*, nous n'avons pas cru

(1) Tubingen, 1803.

(2) Leipzig, 1805.

(3) *OEuvres complètes* de Diderot, imprimées par Brière. M. de Saur l'avait d'abord retraduit de l'allemand, et donné pour original au public, qui fut sa dupe plusieurs semaines.

(4) Ils viennent d'être publiés en français sous le titre de *Hommes célèbres de France au dix-huitième siècle*, par MM. de Saur et Saint-Geniez, avec une notice sur Goethe et de longues notes, où il n'y a rien de neuf, si ce n'est quelques bévues assez fortes.

(5) Elle n'a été traduite que dans notre collection.

cependant pouvoir nous dispenser de donner ce qui en existe. Célèbre chez les Allemands pour la diction, plus parfaite, à ce qu'ils prétendent, que celle de Tasso et d'Iphigénie, la Fille naturelle offre assez de beautés de détails pour qu'on prenne plaisir à sa lecture, même à travers une copie décolorée. Il n'y faut chercher ni intérêt dramatique, ni mœurs, ni caractères véritables : c'est un simple jeu d'imagination sans but et sans règle fixe, une sorte de promenade fantastique dans des régions inconnues, parmi des créatures d'une autre étoffe que nous. Peut-être que les habitans de Saturne pensent, sentent et s'expriment ainsi : le contraire au moins n'est pas prouvé.

Je ne m'arrêterai pas davantage au roman des *Affinités électives*. Cette étrange composition, publiée en 1809, a été sur-le-champ traduite en français; et dépouillée de la magie de style qui là, comme dans tous les autres ouvrages de Goethe, fait trouver un certain charme à la peinture des objets les moins attrayans, elle a rebuté tout le monde. Que serait-ce donc, si j'en allais donner une sèche analyse? Il y a un instant je m'élevais à propos de *Stella* contre la manie d'échaffauder un ouvrage d'art sur une idée morale. Ici Perreur est plus grossière, car c'est une proposition chimique qui sert de base au roman. La voici dans toute sa pureté.

Supposez un corps que j'appellerai A, qui soit intimement uni à un corps que j'appellerai B, et qu'il soit absolument impossible d'en séparer par aucun moyen mécanique; supposez pareillement un troisième corps C, uni de la même manière à un quatrième corps D; et mettez les deux paires de corps en contact, il pourra arriver que A s'empare de D, et B de C.

sans qu'on puisse dire laquelle de ces deux substances a quitté son associée la première, et laquelle a formé la première une association nouvelle.

Donnez maintenant aux corps A, B, C et D, figures d'homme et de femme, vous aurez tout le plan des Affinités électives. Le moyen, avec un tel plan tracé de cette manière, le moyen, dis-je, de faire un roman passable ? Il aurait beau être semé de détails vrais, de scènes pathétiques, comme c'est le cas, il resterait toujours au fond guindé, factice et sans intérêt, comme c'est aussi le cas.

On ne peut assigner nulle cause à un écart aussi singulier du talent de Goethe, si ce n'est qu'alors il venait de s'enfoncer dans l'étude des sciences naturelles. Mais s'il est vrai que cette étude ait eu ce résultat, heureusement il ne fut pas le seul. Son génie vaste et actif y puisa les matériaux de divers ouvrages, où ce genre de connaissances était mieux à sa place. Le plus considérable est un *Traité sur les couleurs* ⁽¹⁾, dirigé contre l'hypothèse de Newton sur la nature de la lumière, et fort estimé des hommes du métier. N'en étant pas moi-même, je m'abstiendrai de discuter en détail le mérite scientifique de ce traité; me bornant à remarquer qu'il y est parlé des autres philosophes tant anciens que modernes, et que pour le commun des lecteurs ces digressions ne forment pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage. On admire la pénétration merveilleuse avec laquelle, sans jamais prendre parti pour aucun d'entr'eux, il les caractérise tous successivement. Et ce n'est point une exposition méthodique ou profonde de leurs systèmes; c'est plutôt, si j'ose ainsi m'exprimer, une galerie des bustes de ces grands penseurs, frap-

(1) Publié vers 1806.

pans de ressemblance et taillés avec art. Voici , pour exemple , Platon et Aristote mis en parallèle.

« Platon est apparu au monde comme un esprit bienheureux, auquel il a plu d'y venir habiter quelque temps. Il se montre moins curieux d'étudier la nature et d'en acquérir une connaissance exacte, qu'animé du désir bienveillant de faire part aux hommes de ce qu'il a appris ailleurs, et de ce qu'il leur inporte le plus de savoir eux-mêmes. Il pénètre dans les profondeurs de l'Être pour les peupler par la puissance de son génie, et pour les inonder des clartés qu'il apporte, bien plutôt qu'afin d'en explorer les lois et les propriétés. Il prend son essor vers le ciel avec l'envie et l'espoir de ressaisir son existence primitive. Tout ce qu'il énonce se rapporte à un ensemble de vérités éternelles, au bon, vrai et beau absolu, dont il s'efforce de réveiller dans les ames le besoin ou le souvenir. Ce qu'il s'abaisse à puiser dans les détails des connaissances terrestres, se fond, se vaporise, pour ainsi dire, dans ses expressions et par l'emploi qu'il en fait.

» Aristote s'offre à nous avec l'autorité et l'art d'un grand architecte. Lui, il est bien de ce monde; il veut y laisser l'empreinte de son activité laborieuse. Il s'enquiert soigneusement de la nature du sol, mais ne poursuit sa tâche que jusqu'au degré de profondeur où gît une base solide. Ce qui peut se trouver entre ce point et le centre de la terre, lui est indifférent. Il trace ensuite un cercle immense autour du terrain qui doit servir de fondement à son édifice; il accumule de toutes parts des matériaux, les classe et les ordonne en construction régulière, pyramidale. Tandis que Platon, fuyant avec la hardiesse de l'obélisque, s'élance et cherche à percer la voûte céleste de la flamme de son génie.

» On peut dire de ces deux chefs de la pensée humaine et

de ces deux principales directions dans les méditations philosophiques, qu'ils se sont partagé les pouvoirs et les besoins de l'homme; et ils peuvent être estimés les vrais représentans de ces qualités, dont l'absolu contraste empêche la fusion dans un même individu. Si nous considérons qu'ils eurent le rare bonheur de cultiver leurs vastes facultés, jusqu'à un développement plus complet qu'il n'est donné aux hommes d'atteindre; si nous ajoutons à cela qu'il leur échut en partage de communiquer le résultat de leurs méditations dans la plus parfaite des langues, et d'exprimer, si l'on ose ainsi parler, la plénitude de leur être, non en aphorismes laconiques, mais en des ouvrages étendus et variés, devenus d'âge en âge l'objet de l'étude et de l'examen des hommes les plus éminens par leur esprit et leur position; nous ne nous étonnerons plus que le monde civilisé, en le prenant pour une réunion d'intelligences occupées à se rendre compte de leurs pensées et de leurs sentimens, ou à les appliquer aux grands intérêts de l'humanité, se soit constamment groupé autour de l'un ou de l'autre de ces philosophes, se soit rangé sous la bannière de l'un ou de l'autre, en le choisissant pour maître et le reconnaissant pour guide, selon que les esprits avaient reçu une direction, les besoins un développement analogue à la nature de l'un ou de l'autre de ces génies.

» En Afrique, et surtout en Egypte, les philosophes, non moins que les savans et les théologiens, se sentirent attirés vers le fondateur de l'académie. Dans l'Asie antérieure et principalement chez les Arabes, en Europe, sur les bancs et dans les écrits des scholastiques, nous voyons prédominer un penchant pour le chef de l'école péripatéticienne.

» Et de même que les peuples, les siècles aussi se vouent au culte de Platon ou d'Aristote, tantôt paisiblement, tantôt en se livrant des combats animés. On peut regarder comme

une conquête et une prérogative du nôtre, d'y voir se balancer l'estime et la prédilection pour l'un et pour l'autre de ces philosophes souverains de la pensée. C'est ainsi que Raphaël, dans son tableau de l'école d'Athènes, les a représentés tous deux et opposés l'un à l'autre, sans oser faire pencher la balance, respectant l'opinion incertaine et vacillante du genre humain. »

Depuis cette Théorie des couleurs, Goethe ne se livra plus à aucune publication importante ⁽¹⁾ de long-temps, si l'on en excepte celle des quinze premiers livres de ses mémoires, auxquels j'ai emprunté une grande moitié de ma notice, et dont la continuation est si désirable; car les *Lettres sur l'Italie*, et le *Voyage en Champagne* ⁽²⁾, qui parurent peu après, sont bien loin d'offrir le même intérêt. M. Aubert de Vitry ayant fait jouir le public français d'une traduction suffisamment exacte de ces quinze livres ⁽³⁾, je me bornerai à signaler en passant la différence que chacun a dû remarquer entre les mémoires de Goethe et ceux de J. J. Rousseau, différence qui n'est au reste qu'une suite naturelle du contraste de leurs génies, et se manifeste déjà dans le titre des deux livres. L'un, philosophe, intitule le sien *Confessions*,

(1) *Les années de voyage de G. Meister* n'offrent guère que des fragmens détachés, sans liaison entr'eux.

(2) Les *Lettres*, consistant en deux volumes in-12, dont le premier a été joint aux *Mémoires* par M. Aubert de Vitry, n'offrent qu'un journal de route assez sec; et le *Voyage en Champagne* satisfait moins encore, à raison de la gravité du sujet. L'invasion des Prussiens en 1792 et leur expulsion rapide, méritaient plus et mieux que ce mince volume.

(3) C'est à ce travail estimable que j'ai pris la plupart de mes citations.

et tout y est envisagé sous le point de vue moral : c'est un ouvrage de doctrine ; l'autre, poète, écrit ces mots en tête du sien : *De ma vie, poésie et vérité*, et tout y est présenté du côté pittoresque : c'est un ouvrage d'art. Rousseau ne s'intéresse aux formes extérieures qu'en tant qu'elles cachent un sens philosophique ; tandis que pour Goethe les formes sont tout : même en exposant sa religion, il est peintre et rien autre chose.

Il faut que cette disposition ait été chez lui bien enracinée, pour l'avoir pu maintenir indifférent à tous les systèmes qui se sont succédés en Allemagne, durant sa longue carrière, et tour à tour ont saisi les esprits d'un enthousiasme si général et si ardent. Et il faut d'une autre part que son génie ait été bien transcendant, pour avoir pu garder son empire sur ces mêmes esprits, dont il choquait si fort les goûts et les croyances. Aussi cet empire, tout solide qu'il demeurât, ne fut-il pas sans quelque trouble : depuis Lavater qui, voulant à toute force le convertir à ses idées religieuses, lui-écrivait : « Choisissez, d'être chrétien ou athée », jusqu'à M. Pustkuchen, qui, dans un petit volume récemment publié⁽¹⁾, l'accuse de prêcher le fatalisme, et de rabaisser la nature humaine au niveau de la brute, il y eut une suite non interrompue de voix hostiles qui ne manquèrent pas d'échos prêts à les répéter. Il y a plus, on l'a chargé du blâme autrement grave encore aux yeux d'un Allemand, d'avoir étendu son indifférence aux efforts généreux de sa nation pour secouer le joug de Napoléon ; et

(1) Ce volume, intitulé : *Années de voyages de G. Meister*, parut en même temps que celui de Goethe, et fut acheté comme tel par beaucoup de gens.

les faveurs qu'il en avait reçues ⁽¹⁾ venaient à l'appui de ce reproche. Aux autres il n'opposa que le silence; celui-ci touchait de trop près à son honneur pour qu'il le laissât sans réponse. Il vient donc d'y répondre et victorieusement, dit-on, dans un journal qu'il fait paraître depuis quelques années sous le titre de *Art et antiquité*.

Il vient de faire paraître aussi, et c'est sa dernière publication poétique, un recueil d'imitations de pièces arabes et persanes ⁽²⁾, qui loin de déceler le moindre affaiblissement dans ses facultés, prouve qu'elles n'ont jamais été plus énergiques ni plus saines. C'est une nouvelle preuve, après tant d'autres, de cette pénétration surprenante qui lui fait saisir tout ce qu'il y a de poétique en tout; de cette souplesse d'imagination qui lui permet de s'entourer des images les plus étrangères à nos mœurs et à nos goûts, et de s'en servir comme s'il n'en eût jamais connu d'autres. Sa muse est un véritable Protée : nous l'avions vue tour à tour sous le costume grec, sous celui du moyen âge, sous le nôtre; la voici maintenant qui se fait arabe et persane. Encore quelques essais semblables, il ne lui en restera plus à tenter.

Et si au moral il conserve toute la vigueur du premier âge, on dit qu'il en est de même de sa constitution physique. A soixante-dix ans il n'avait pas un seul cheveu blanc. Voici quelques lignes écrites vers cette époque par un Français, observateur aussi exact qu'éminent écrivain, après

(1) Décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur pendant le séjour de Napoléon en Allemagne, il eut avec lui plusieurs entretiens, où le conquérant parut prendre un grand plaisir.

(2) *Divan occidento-oriental*; Stuttgart, 1819.

une conversation avec Goethe, qu'il venait de visiter pour la première fois. Elles valent le meilleur portrait.

« Goethe est un homme d'environ soixante-neuf ans. Il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a la taille de Talma, avec un peu plus d'embonpoint; peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées. Front haut; figure assez large, mais bien proportionnée; bouche sévère, yeux pénétrants, teint sombre, expression générale de force et de réflexion.

» Sa maison est superbe : elle servit d'église, à ce qu'il semble, ou fut construite sur l'emplacement d'une église. Sur le seuil de la porte est inscrit ce mot, *Salve*. Il me reçut dans une galerie ornée de bustes, où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente, comme son parler; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on voit que l'intérieur est plus agité que l'extérieur. La conversation, d'abord froide, s'anima peu à peu; il parut ne pas trop s'y déplaire; ses yeux brillèrent, ses phrases se multiplièrent et s'allongèrent. J'ai joui quelques instans de Goethe se développant avec plaisir : il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou se recueillir et enfoncer toujours plus profondément la pensée, ou chercher une expression, ou donner un exemple et des détails. Le geste rare, mais pittoresque, et l'habitude générale grave, forte, imposante. Nous restâmes ensemble à-peu-près une heure, et je fus surtout frappé de son grand sens. Il ne m'a énoncé aucun paradoxe, aucune proposition étrange, quoiqu'il ne m'ait dit que des choses neuves. Son imagination perçait de temps en temps : beaucoup d'esprit dans le détail et le développement; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue. »

Dans son ouvrage sur la *physiognomonie*, Lavater rapprochant la silhouette de Goethe de celle d'Homère, les donne l'une et l'autre pour un type accompli du génie poétique, sans oser prononcer entre elles. Et si la marque distinctive du poète est de reproduire l'image fidèle des hommes et des choses dont il vit entouré, qui la possède en effet mieux que lui ? N'a-t-il pas fait rendre à son siècle tout ce qu'il contenait ? n'a-t-il pas été, comme Homère, un miroir dans lequel sont venues se réfléchir les passions et les idées du temps où il est né ? De son côté rien n'a manqué sans doute. Mais pour que le résultat fut une Iliade, une autre chose encore était nécessaire : poète, il lui fallait un siècle poétique. Or chacun peut se dire jusqu'à quel point le sort l'a maltraité à cet égard.

Chacun cependant ne se le dit pas toujours, et de là vient qu'on est quelquefois injuste envers lui. Plusieurs se plaignent, par exemple, de ce qu'il n'a rien créé d'entièrement neuf et original. Eh ! le moyen de créer aujourd'hui ! La pensée humaine, traversée en tous sens, offre-t-elle un repli qui n'ait été sondé ? Comme dans notre vieille Europe, vers quelque point qu'on se dirige, on rencontre des chemins battus, et il devient très rare d'y manquer de compagnons de voyage. Indépendance et choix dans l'imitation, voilà la seule originalité qu'on ait droit d'attendre d'un écrivain de nos jours ; et cette originalité, on ne la refusera pas à Goethe. Il l'a même portée au degré le plus haut qu'elle puisse atteindre. Pour s'en convaincre, il suffira de jeter un regard sur l'ensemble des compositions que nous venons d'examiner une à une.

On le verra, après s'être emparé dans Werther et dans Faust, du peu de matériaux que l'époque pouvait fournir à son active imagination, revenir à d'autres siècles moins pâles et

moins dépourvus de croyances , et les peindre successivement , toujours avec naturel et sans efforts , mais de réflexion , à tête reposée , en se regardant faire , comme un acteur blasé sur son rôle. De là l'excessive variété de ses ouvrages , frappante surtout dans son théâtre , où il n'y a pas deux pièces composées d'après un même système. De là l'immense fécondité de sa verve qui , retenue continuellement , ne donne jamais toute sa mesure , et par conséquent ne s'épuise point. De là enfin , l'influence extraordinaire qu'il exerça sur l'Allemagne , sans cesse en haleine , passant d'une impulsion dans un certain sens à une autre dans le sens contraire , à peine sur le point de suivre la première que la seconde arrivait , et se reposant de l'une par l'autre , ainsi qu'en voyage on se repose d'une descente par une montée , et réciproquement.

Il est cependant un terme à tout ; la fatigue de monter et celle de descendre , bien que de nature différente et se neutralisant d'abord , finissent par s'ajouter : alors on est contraint de faire halte. Aussi Goethe s'est-il arrêté ; et satisfait d'un règne actif de près de quarante ans , il paraît vouloir désormais laisser jouir son peuple du repos le plus profond. Ayant achevé sa tâche de législateur , s'il continue de vivre , c'est comme par curiosité , pour voir si ses lois profiteront à ceux qui les ont reçues. Seulement , lorsqu'ils les appliquent mal , il les en avertit dans l'écrit périodique dont j'ai parlé tout à l'heure.

La rédaction de ce journal et celle de ses mémoires , qu'il semble s'être ménagée pour la vieillesse en n'accompagnant jamais d'aucune préface aucun de ses ouvrages , l'occupent donc exclusivement. Cette dernière occupation , a-t-on dit , est bien égoïste et prouve beaucoup d'orgueil. Mais qu'on y

réfléchisse un instant , et l'on rétractera cette accusation. Tout ce qu'il raconte est si plein de franchise, et l'amour de l'art y perce si constamment ! Quant aux détails personnels, il sait trop bien qu'insignifiants à l'égard de tout autre, à son égard ils sont loin de l'être. Et savoir ce qu'on vaut, est-ce donc de l'orgueil ? Non certes, il y a telle position où se soustraire aux éloges avec une apparente modestie, ce n'est qu'en mendier un de plus.

Ceux dont Goethe est l'objet s'égalent à son mérite : c'est tout dire. Au dernier anniversaire de sa naissance, Francfort-sur-le-Mein fut illuminé ; et l'on commença le même jour à Berlin la publication, en un corps d'ouvrage, de tout ce qui a été imprimé sur lui de meilleur.

Aimé de beaucoup, déifié par quelques-uns, admiré de tous, rien donc ne lui manque de ce qui sanctionne le génie, rien, pas même les détracteurs et les envieux.

ALBERT S.....R.

FIN DE LA NOTICE.

LE GRAND-COPHTE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE CHANOINE.

LE COMTE.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

Leur Nièce.

Le Commandant de la Garde Suisse.

SAINT-JEAN , Domestique du Chanoine.

LAFLEUR , Domestique du Marquis.

JACQUES , Jockey de la Marquise.

Société d'Hommes et de Dames.

Deux Bijoutiers de la Cour.

Jeunes gens.

Enfans.

Une Femme de chambre.

Six Soldats suisses.

Valets.

LE GRAND-COPHTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle éclairée. Au fond du théâtre une société de douze à quinze personnes soupe autour d'une table. A droite est assis le chanoine ; près de lui la marquise ; puis une suite de convives ; le dernier à gauche est le chevalier. Le dessert est servi et les domestiques s'éloignent. Le chanoine se lève , puis va et vient sur l'avant-scène d'un air pensif ; la compagnie paraît s'entretenir de lui ; enfin la marquise quitte sa place , et s'approche du chanoine. L'ouverture , qui a continué jusqu'à ce moment , s'arrête , et le dialogue commence.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE.

EST-IL permis d'être ainsi préoccupé , de fuir ses amis , et de détruire le plaisir qu'ils goûteraient dans ces heures de confiance ? Croyez-vous que nous puissions jouir et nous égayer , quand notre hôte quitte une table qu'il nous a si gracieusement préparée ? Déjà toute la soirée vous n'avez paru assister que de corps à cette fête. Nous espérions à la fin du repas , au moment où les valets se sont retirés , vous voir plus gai , plus ouvert ; au contraire , vous vous

levez, vous vous éloignez de nous, vous allez à l'extrémité de la salle, et vous vous promenez tout pensif, comme si rien ici ne pouvait vous intéresser, vous distraire.

LE CHANOINE.

Vous demandez ce qui m'occupe? Marquise, ma position vous est connue. Serait-il étonnant que je sortisse de mon caractère? Est-il possible que l'esprit, le cœur d'un homme reçoive à la fois plus d'assauts que le mien? Quelle nature n'y succomberait pas? Vous savez ce qui m'agite à ce point, et vous me faites cette demande!

LA MARQUISE.

Vraiment, je ne vois pas cela si clairement. Tout ne va-t-il pas au gré de vos désirs?

LE CHANOINE.

Et cette attente! et cette incertitude!

LA MARQUISE.

Vous n'avez que peu de jours à la supporter : le comte notre oracle, notre maître, n'a-t-il pas promis de nous faire avancer tous, et vous particulièrement, dans la science des mystères? N'a-t-il pas promis de calmer cette soif de connaissances secrètes qui nous tourmente, et de satisfaire chacun suivant la portée de ses moyens? et pouvons-nous douter qu'il tienne parole?

LE CHANOINE.

Sans doute; il l'a promis. Mais n'a-t-il pas dé-

fendu aussi toute réunion semblable à celle que nous formons aujourd'hui à son insu? Ne nous a-t-il pas ordonné le jeûne, la retraite, l'abstinence? Ne nous a-t-il pas commandé de recueillir et de méditer en silence les dogmes qu'il nous a livrés? — Imprudent que je suis!... c'est à l'heure où je devrais me préparer à la plus sainte apparition, que je rassemble en cette campagne une société joyeuse, que je consacre au plaisir cette importante nuit! — Dût-il tout ignorer, ma conscience n'en est pas moins un tourment pour moi: et quand je songe que ses démons familiers lui ont certainement tout appris, qu'il est peut être en route pour nous surprendre! ah! — Qui pourra soutenir sa colère? — Quelle honte! j'en serais attéré.—Chaque moment.... Je crois l'entendre.... J'entends les pas d'un cheval, le bruit d'une voiture....

(Il court à la porte.)

LA MARQUISE à part.

O Comte! tu es un vaurien sans pareil! un maître trompeur! je ne te quitte pas, et chaque jour pourtant je découvre en toi des fourberies nouvelles! Comme il sait mettre à profit et développer les passions de ce jeune homme! Comme il s'est emparé de toutes les facultés de son ame! Quel empire sans bornes il exerce sur lui! — Voyons un peu si ma feinte réussira. (*Le Chanoine revient.*) Haut. Soyez sans inquiétude; le Comte sait beaucoup de choses, mais il ne sait pas tout, et il n'apprendra

pas cette fête. Depuis quinze jours je ne vous ai pas vu; je n'ai pas vu mes amis; je me suis ensevelie pendant ce temps dans une triste campagne, où j'ai dû passer bien des heures ennuyeuses, dans le seul but de me rapprocher de notre princesse adorée, d'épier l'instant de l'aborder sans témoins, et de l'entretenir des intérêts d'un ami bien cher. Aujourd'hui que je retourne à la ville, ç'a été de votre part la galanterie la plus aimable de me préparer un festin dans cette maison à la moitié de ma route, de venir à ma rencontre, et de rassembler mes meilleurs amis pour me faire accueil. Certes, vous êtes digne des bonnes nouvelles que je vous apporte. Vous êtes un excellent ami. Vous êtes heureux; vous méritez de l'être. Je désirerais seulement que vous jouissiez de votre bonheur.

LE CHANOINE.

Bientôt, bientôt.

LA MARQUISE.

Venez, asseyez-vous. Le comte est absent; il subit dans la solitude ses quarante jours de retraite pour se préparer au grand œuvre. Il ne saura pas plus nos réunions qu'il ne connaîtra le secret qui nous occupe. (*Après quelques instans de réflexion.*) Si l'on découvrirait trop tôt que la princesse vous pardonne, que probablement le prince va se laisser attendrir par une fille chérie, tout l'édifice de nos projets croulerait sous les efforts de l'envie. La princesse, qui connaît votre liaison avec le comte, m'a ordonné

expressément de cacher notre importante affaire à cet homme qu'elle redoute.

LE CHANOINE.

Je dépends entièrement de votre volonté. Je me conformerai à cet ordre, malgré la persuasion où je suis que cette crainte n'est pas fondée. Ce grand homme nous serait plutôt utile que nuisible. Devant lui tous les rangs sont égaux. Unir deux tendres cœurs est sa plus douce occupation. Mes élèves, a-t-il coutume de dire, sont des rois dignes de gouverner le monde, dignes de toute espèce de bonheur. — Et si ses génies lui apprennent la vérité; s'il voit que dans ce moment, la défiance s'est glissée dans nos cœurs, il nous fermera pour toujours les trésors de sa sagesse.

LA MARQUISE.

Tout ce que je peux vous dire, c'est que la princesse le désire expressément.

LE CHANOINE.

Soit; je saurai lui obéir, quand même je devrais me perdre.

LA MARQUISE.

Et notre secret est d'autant plus facile à garder, que nul ne vous croira rétabli dans les bonnes grâces de la princesse.

LE CHANOINE.

En effet, chacun me croit en disgrâce et pour toujours éloigné de la cour. Les yeux de ceux qui

me rencontrent expriment la compassion et même le dédain. C'est uniquement par une grande dépense, par le crédit de mes amis, par l'appui de plusieurs mécontents, que je parviens à me conserver. Fasse le ciel que mes espérances ne soient pas trompées, et que votre promesse s'accomplisse !

LA MARQUISE.

Ma promesse?—Ne parlez plus ainsi, mon cher. Jusqu'ici c'était une promesse; mais depuis cette soirée, depuis que je vous ai remis une lettre, ne vous ai-je pas en même temps donné les plus belles certitudes?

LE CHANOINE.

Je l'ai déjà baisé mille fois ce papier (*il tire un papier de sa poche*); laissez-moi le baiser mille fois encore. Il ne quittera mes lèvres qu'au moment où ces lèvres brûlantes pourront s'arrêter sur sa belle main, sur cette main qui me cause un ravissement inexprimable, puisqu'elle m'assure un éternel bonheur.

LA MARQUISE.

Et quand alors le voile qui couvre ce secret tombera, quand vous paraîtrez aux yeux des hommes dans l'entier éclat de votre bonheur passé, et même dans une splendeur plus vive encore, à côté d'un prince qui vous adopte de nouveau, d'une princesse qui ne vous a jamais méconnu, comme cette nouvelle et brillante fortune éblouira les yeux de l'envie, et avec quelle joie je vous verrai à la place que vous méritez à tant de titres!

LE CHANOINE.

Et moi, de quelle reconnaissance je saurai payer une amie à qui je dois tout!

LA MARQUISE.

Ne parlez pas de cela. Qui peut vous connaître et ne pas se sentir vivement entraîné vers vous? Qui ne désirerait vous être utile, même à ses dépens?

LE CHEVALIER.

Hé! j'entends une voiture. Qu'est cela?

LA MARQUISE.

Soyez sans inquiétude : elle ne s'arrête pas ici; les portes sont fermées; les volets aussi; j'ai fait couvrir exactement les fenêtres, de manière que personne ne puisse remarquer l'éclat d'une lumière. Il est impossible de soupçonner qu'il y ait ici une société.

LE CHANOINE.

Quel bruit! quel tumulte!

(Un Domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Une voiture vient de passer : on frappe à la porte comme si on voulait l'enfoncer. J'entends la voix du comte; il menace et veut entrer.

LA MARQUISE.

La porte est-elle fermée aux verroux? ne lui ouvrez pas : ne vous troublez pas; ne répondez rien; quand il sera las de tempêter, il s'en ira.

LE GRAND-COPHTE.

LE CHANOINE.

Vous ne réfléchissez pas à qui nous avons affaire.
— Ouvrez-lui ! la résistance serait inutile.

DES DOMESTIQUES accourant avec précipitation.

Le comte ! le comte !

LA MARQUISE.

Comment donc est-il entré ?

UN DOMESTIQUE.

Les portes se sont ouvertes d'elles-mêmes comme
les ailes d'un oiseau.

LE CHANOINE.

Où fuir ?

LES DAMES.

Qui nous sauvera ?

LE CHEVALIER.

Du courage !

LES DOMESTIQUES.

Il vient ! il vient !

SCÈNE II.

LE COMTE ET LES PRÉCÉDENS.

LE COMTE sous la porte. (Il se retourne pour parler.)

Assaraton ! Pantassaraton ! Génies soumis à mon
empire, demeurez à cette porte, et ne laissez échap-

per personne! que nul n'en franchisse le seuil si je ne l'ai désigné.

LES DAMES.

Malheur à nous!

LES HOMMES.

Que deviendra tout ceci?

LE COMTE.

Uriel, toi, viens à ma droite; Ithruriel, viens à ma gauche. Punissez les coupables auxquels je ne pardonnerai pas cette fois.

LES FEMMES.

Dans quel coin me blottir?

LE CHANOINE.

Tout est perdu!

LE COMTE.

Uriel! (*Pause, comme s'il écoutait une réponse.*)
 Bien! — « Me voilà! » C'est ton mot ordinaire, Esprit docile! — Uriel, saisis ces femmes! (*Les femmes poussent un grand cri.*) Enlève-les bien loin par-delà la montagne et la vallée, et va les déposer sur une route inconnue; car elles ne croient point, elles n'obéiront pas avant d'avoir éprouvé. Saisis-les.

LES FEMMES.

Aïe! aïe! il me saisit! Puissant maître! au nom du ciel!....

LA MARQUISE.

Monsieur le comte!

LES FEMMES.

Nous demandons à genoux notre pardon.

LE COMTE.

Uriel, tu pries pour elles ! Dois - je me laisser fléchir ?

LES FEMMES.

Prie pour nous, Uriel !

LA MARQUISE.

Est-il permis de tourmenter ainsi ces pauvres créatures !

LE COMTE.

Quoi ! quoi ! — A genoux, madame ! non pas devant moi, mais devant les puissances invisibles qui sont à mes côtés : à genoux ! — Pouvez-vous présenter un cœur innocent, un visage assuré à ces esprits célestes ?

UNE JEUNE FILLE.

Vois-tu quelque chose ?

LES AUTRES.

Une ombre bien grande est près de lui.

LE COMTE.

Que se passe-t-il dans votre cœur ?

LA MARQUISE.

Puissant maître, épargne un sexe faible.

LE COMTE.

Je suis ému, mais non fléchi. Ithruriel, saisis ces hommes. Conduis-les dans mon plus profond caveau.

LE CHANOINE.

Mon maître!

LE CHEVALIER.

N'ajoute plus un mot! tes Esprits ne nous épouvantent point, et voici une épée qui te défie toi-même. Crois-tu donc que nous n'avons ni bras ni courage pour défendre ces dames et nous-mêmes?

LE COMTE.

Jeune insensé! poursuis!.... frappe ici, frappe ce sein désarmé! Frappe, afin qu'un signe céleste te confonde, toi et tous les autres. Une triple armure de loyauté, de sagesse et de puissance magique entoure ce sein. Approche, frappe, et cherche avec honte les morceaux de ton épée brisée à mes pieds!

LES HOMMES.

Quelle majesté!

LES FEMMES.

Quelle puissance!

LES HOMMES.

Quelle voix!

LES FEMMES.

Quel homme!

LE CHEVALIER.

Que dois-je faire?

LE CHANOINE.

Que deviendra ceci?

LA MARQUISE.

Que dois-je dire ?

LE COMTE.

Levez-vous; je fais grâce à votre étourderie; je ne veux pas délaisser tout à fait des enfans égarés : cependant je ne vous dispense pas de tout châtement.

(aux hommes.)

Eloignez-vous! (*les hommes se retirent au fond.*)

(aux femmes.)

Et vous, remettez-vous, et recueillez-vous.

(Comme s'il parlait confidentiellement aux Esprits.)

Uriel! Ithruriel! allez rejoindre vos frères.

(aux femmes.)

Voyons maintenant si vous vous souvenez de mes leçons. Quelles sont les vertus essentielles des femmes ?

PREMIÈRE FEMME.

Patience et obéissance.

LE COMTE.

Quel est l'emblème de votre sexe ?

SECONDE FEMME.

La lune.

LE COMTE à la Marquise.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

Parce qu'elle rappelle que les femmes n'ont nul

éclat par elles-mêmes, mais qu'elles empruntent de l'homme tout leur lustre.

LE COMTE.

Bien! écoutez ceci : — En retournant chez vous, vous apercevrez à gauche le premier quartier de la lune brillant dans un ciel clair; alors vous vous direz l'une à l'autre : Voyez, quelle forme élégante! quelle lumière douce! quelle belle taille! quelle modestie! c'est l'image véritable d'une jeune fille grandissant sous l'aile maternelle. Quand vous verrez cet astre dans son plein, alors vous vous avertirez l'une l'autre, et vous direz : Comme elle brille! comme elle est belle cette image d'une heureuse mère de famille! elle tourne son visage vers son époux; elle recueille les rayons de sa lumière, qu'elle réfléchit ensuite amoureux et purs. Faites bien attention à cet emblème, et donnez-lui entre vous le plus de vérité qu'il vous sera possible; portez vos méditations le plus loin que vous pourrez; formez votre esprit; élevez votre ame; car c'est alors seulement que vous serez dignes de contempler le visage du Grand-Cophte. Allez; ne transgressez aucun de mes ordres, et que le ciel vous préserve du déclin de la lumière, du triste veuvage! — Partez à l'instant toutes ensemble pour la ville; un repentir sincère peut seul vous acquérir le pardon, et hâter l'arrivée du Grand-Cophte. Adieu.

LA MARQUISE.

Le maudit fripon! c'est un fou, un menteur, un

trompeur ! Je le sais, j'en suis convaincue, et cependant il m'impose.

(Les femmes s'inclinent et se retirent.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , EXCEPTÉ LES DAMES.

LE COMTE.

Maintenant, chevalier, et tous les autres, approchez. Je vous ai pardonné; je vous vois confus, et ma générosité laisse à votre propre cœur le soin de vous punir et de vous corriger.

LE CHEVALIER.

Nous reconnaissons cette faveur, ô notre maître !
ô notre père !

LE COMTE.

Mais si, par la suite, vous violez mes ordres; si vous ne mettez pas tous vos soins à réparer la faute que vous avez commise, n'espérez pas voir le visage du Grand-Cophte, ni désaltérer jamais vos lèvres avides aux sources de la sagesse. — Maintenant, dites-moi, avez-vous retenu ce que je vous ai appris ? A quel moment un écolier doit-il se livrer à ses méditations ?

LE CHEVALIER.

La nuit.

LE COMTE.

Pourquoi?

PREMIER ÉCOLIER.

Afin qu'il sente plus vivement qu'il erre dans les ténèbres.

LE COMTE.

Quelles nuits doit-il choisir de préférence?

SECOND ÉCOLIER.

Celles où le ciel est clair et les étoiles étincelantes.

LE COMTE.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Afin qu'il comprenne que des milliers de flambeaux ne suffisent pas pour produire la lumière, et que sa passion pour le seul véritable et brillant soleil devienne de plus en plus vive.

LE COMTE.

Quelle étoile doit-il surtout avoir devant les yeux?

PREMIER ÉCOLIER.

L'étoile polaire.

LE COMTE.

Que doit-il se figurer par-là?

SECOND ÉCOLIER.

L'amour du prochain.

LE COMTE.

Comment s'appelle l'autre pôle?

GOETHE. I.

PREMIER ÉCOLIER.

L'amour de la sagesse.

LE COMTE.

Ces deux pôles n'ont-ils pas un axe ?

LE CHEVALIER.

Sans doute, car autrement ils ne pourraient pas être des pôles ; cet axe passe par notre cœur quand nous sommes disciples zélés de la sagesse, et l'univers tourne autour de nous.

LE COMTE.

Dites-moi la devise du premier grade ?

LE CHEVALIER.

Fais pour les autres ce que tu désires qu'ils fassent pour toi.

LE COMTE.

Expliquez-moi cette sentence.

LE CHEVALIER.

Elle est claire ; elle n'a besoin d'aucune explication.

LE COMTE.

Bien : — allez maintenant au jardin et fixez vos yeux sur l'étoile polaire.

LE CHEVALIER.

Il fait bien sombre, puissant maître ; à peine une faible étoile brille çà et là dans l'obscurité.

LE COMTE.

Tant mieux. — Déplorez votre désobéissance,

vosre légèreté, vosre frivolité : ce sont d'obscurs nuages que dissipe la lumière céleste.

LE CHEVALIER.

Il fait froid ; il règne un vent dés agréable ; nous sommes légèrement vêtus.

LE COMTE.

Descendez, descendez. — Un disciple de la sagesse doit-il se plaindre du froid ? Vous devriez jeter vos vêtemens avec transport ; et les désirs ardents de vosre cœur, la soif des connaissances secrètes devraient faire fondre pour vous toutes les glaces et les neiges. Sortez ! sortez !

(Le Chevalier et les autres sortent après s'être inclinés.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHANOINE.

LE COMTE.

A vosre tour maintenant, chanoine. Une justice sévère vous attend. — Je ne vous aurais point cru capable d'une pareille faute. — L'élève auquel je tends les bras plus qu'à tous les autres, que j'attire vers mon sein, à qui j'ai dévoilé déjà les mystères du deuxième grade, soutient si mal une aussi faible épreuve ! Les menaces de son maître, l'espérance de voir le Grand-Cophte, rien n'a pu le décider à différer un banquet de quelques nuits. Fi ! cela est-il

digne d'un homme? Cela est-il sage? Les leçons du plus grand des mortels, la protection des esprits divins, la révélation de tous les secrets de la nature, une éternelle jeunesse, une santé toujours florissante, une force inébranlable, une impérissable beauté, tu brigues ces trésors, les plus grands que puisse posséder un mortel; et, pour les obtenir, tu ne peux pas renoncer à un souper!

LE CHANOINE à genoux.

Tu m'as vu souvent à tes pieds; je m'y jette encore. Pardonne-moi; ne m'enlève pas tes bonnes grâces. L'entraînement.... l'occasion.... l'égarement... je ne te désobéirai plus jamais. — Je t'en prie, impose-moi la punition que tu jugeras convenable.

LE COMTE.

Comment puis-je me fâcher contre toi, contre toi le favori de mon cœur! Comment t'abandonner, toi l'élu du Destin! Lève-toi! viens sur mon sein dont rien, même la force, ne pourrait t'arracher!

LE CHANOINE.

Que tu me ravis! — Mais, dans ce moment où je devrais pleurer et expier ma faute, oserais-je te demander une grâce en signe de réconciliation?

LE COMTE.

Parle, mon cher.

LE CHANOINE.

Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incerti-

tu le; donne-moi un trait de lumière sur l'homme étonnant que tu appelles le Grand-Cophite, que tu veux nous faire voir et dont tu nous promets tant de merveilles! Quel est-il? Où est-il? Est-il près d'ici? Le verrai-je? Peut-il encore m'estimer? M'accueillera-t-il? Me livrera-t-il les secrets après lesquels mon cœur soupire si ardemment?

LE COMTE.

Doucement, doucement, mon fils : si je ne te découvre pas tout sur-le-champ, c'est avec intention et pour ton bien. — Eveiller ta curiosité, exercer ton intelligence, vivifier ta science, tel est mon vœu. C'est ainsi que je mériterai bien de toi. Ecouter et s'instruire, c'est ce que peut faire un enfant; observer et deviner, c'est ce que doivent faire mes élèves. — Quand j'ai prononcé le mot Cophite, rien ne t'est-il venu à l'esprit?

LE CHANOINE.

Cophite! Cophite! Oui, si je puis te l'avouer franchement, mon imagination quittait alors tout à coup cette partie du monde froide et resserrée; elle s'élançait vers ces brillantes régions où le soleil couve incessamment d'ineffables mystères. L'Égypte s'offrait soudain à mes yeux; de saintes ténèbres m'environnaient; je m'égarais au milieu des pyramides, des obélisques, des sphinx monstrueux, des hiéroglyphes : tout mon corps frissonnait. — Là je voyais marcher le Grand-Cophite; je le voyais entouré d'une foule de disciples qui

semblaient attachés comme par des chaînes à sa bouche divine.

LE COMTE.

Cette fois ton imagination ne t'a point trompé. Oui, ce grand, ce sublime, et je le dirai même cet immortel vieillard, est le personnage dont je vous parlais, que vous espérez voir un jour. Depuis plusieurs siècles il habite cette terre, florissant d'une éternelle jeunesse. Les Indes, l'Égypte, sont le séjour qu'il préfère. Il se promène nu dans les déserts de la Lybie, et là scrute avec ardeur les mystères de la nature; le lion affamé s'arrête devant son bras terrible et puissant; le tigre furieux fuit au bruit de ses paroles magiques, pour que sa main savante puisse rechercher paisiblement les plantes salutaires, et distinguer les pierres qui, par leurs vertus occultes, sont plus précieuses que l'or et les diamans.

LE CHANOINE.

Et cet homme admirable, devons-nous le voir? Indique-m'en les moyens.

LE COMTE.

O! que ta vue est bornée! Quels signes t'offrir à toi dont les yeux sont fermés?

LE CHANOINE.

Un seul mot.

LE COMTE.

C'en est assez. — J'ai coutume de ne jamais dire à mes élèves ce qu'ils doivent savoir.

LE CHANOINE.

Je suis plein de curiosité, surtout depuis que tu m'as élevé au deuxième grade des mystères. Plût à Dieu que tu m'accordasses bientôt le troisième!

LE COMTE.

Cela ne peut pas être.

LE CHANOINE.

Pourquoi?

LE COMTE.

Parce que je ne sais pas encore comment tu as compris les leçons du deuxième grade, et comment tu les pratiqueras.

LE CHANOINE.

Eprouve-moi donc à l'instant même.

LE COMTE.

Ce n'est pas le moment.

LE CHANOINE.

Ce n'est pas le moment?

LE COMTE.

As-tu donc oublié que les apprentis du deuxième grade doivent se livrer à leurs méditations le jour et principalement le matin.

LE CHANOINE.

Que ce soit donc demain à l'heure convenable.

LE COMTE.

Bien! — Mais avant tout maintenant, que la pénitence ne soit pas négligée. Descends au jardin;

joins le reste de la compagnie, sur laquelle tu vas avoir un grand avantage. — Regarde vers le midi : c'est du midi que vient le Grand-Cophte; je te révèle ce secret à toi seul. Découvre-lui tous les vœux de ton cœur; parle aussi bas que tu voudras, il t'entendra.

LE CHANOINE.

J'obéis avec joie.

(Il baise la main du Comte et s'éloigne.)

SCÈNE V.

LE COMTE, SAINT-JEAN, Domestique du
Chanoine.

SAINT-JEAN qui entre avec précaution.

N'ai-je pas bien fait mes affaires?

LE COMTE.

Tu as rempli ton devoir.

SAINT-JEAN.

Les portes ne se sont-elles pas ouvertes comme si des esprits les eussent enfoncées? Mes camarades pleins de frayeur ont pris la fuite; aucun n'a rien vu ni remarqué.

LE COMTE.

C'est bien. — Je les aurais bien ouvertes sans toi; mais une telle opération demande plus de peine.

J'ai quelquefois recours à des moyens ordinaires pour ne pas importuner toujours les génies qui me sont familiers. (*Ouvrant une bourse.*) Voici pour ta peine. Ne dépense pas légèrement cet or; c'est un or philosophique; il porte bonheur. — Tant qu'on le garde dans sa poche, elle ne devient jamais vide.

SAINT-JEAN.

Bah! alors je veux le bien conserver.

LE COMTE.

C'est cela; ménage-t'en toujours deux ou trois pièces; tu verras l'effet du prodige.

SAINT-JEAN.

Avez-vous fait cet or vous-même, M. le comte?

LE COMTE.

Je n'en donne jamais d'autre.

SAINT-JEAN.

Que vous êtes heureux!

LE COMTE.

De faire des heureux.

SAINT-JEAN.

Mon corps et mon ame vous sont tout dévoués.

LE COMTE.

Tu n'y perdras pas; vas et garde le silence, afin que nul ne connaisse cette mine précieuse. Dans peu tu auras la place que tu as demandée.

(Le Domestique sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE.

Heureusement, je trouve ici une table bien servie, un dessert délicat, d'excellens vins. Le chanoine pourvoit à tout cela. Bravo! je puis en ce lieu restaurer mon estomac, tandis qu'on croit dans le monde que je fais mon carême. Je leur parais un demi-dieu, parce que je sais leur cacher mes besoins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Maison du Marquis.

LE MARQUIS, puis LAFLEUR.

LE MARQUIS revêtu d'un frac élégant et se mirant dans une glace.

Naissance, rang, beauté, qu'est-ce que cela au prix de l'argent ! Combien je rends grâce à la courageuse industrie de ma femme qui a été pour moi une vraie source de biens ! Quelle différence dans ma tournure aujourd'hui que, pour la première fois, je suis vêtu suivant mon rang ! Non, je ne puis attendre l'instant où je paraîtrai en public.

(Il sonne.)

LAFLEUR.

Qu'ordonne M. le marquis ?

LE MARQUIS.

Donne-moi mon écrin.

LAFLEUR l'apporte.

Je n'ai jamais rien porté de si lourd.

LE MARQUIS pendant qu'il ouvre l'écrin:

Qu'en dis-tu? ces deux montres que j'achetai hier, ne sont-elles pas belles?

LAFLEUR.

Superbes.

LE MARQUIS.

Et cette tabatière?

LAFLEUR.

Riche et précieuse.

LE MARQUIS.

Cet anneau?

LAFLEUR.

C'est encore à vous?

LE MARQUIS.

Ces boucles! ces boutons d'acier! tout cela! en voilà-t-il assez! Ne me trouves-tu pas élégant et mis en homme de qualité?

LAFLEUR.

Vous éclipsez certainement bien du monde à la promenade.

LE MARQUIS.

Que cela me rend heureux! Être toujours forcé de prendre l'uniforme; être incessamment perdu dans la foule; n'attirer l'attention de personne; j'aurais préféré mourir à vivre plus long-temps de la sorte! — Ma nièce est-elle déjà levée?

LAFLEUR.

Je crois qu'elle l'est à peine: du moins elle n'a

pas encore demandé le déjeuner. Il me semble qu'elle ne s'est endormie qu'après que vous vous êtes échappé ce matin de chez elle.

LE MARQUIS.

Impertinent ! silence !

LAFLEUR.

Entre nous je peux bien être vrai.

LE MARQUIS.

Si un pareil mot t'échappait en présence de ma femme !

LAFLEUR.

Croyez-vous donc que je ne sois pas maître de ma langue ?

LE MARQUIS.

Il est impossible à la marquise de rien soupçonner. Elle regarde notre nièce comme une enfant : depuis trois ans elles ne se sont point vues ; cependant je crains que si elle considère cette enfant....

LAFLEUR.

Tout irait bien si elle n'avoit pas la connaissance de ce vieux sorcier, que je redoute si fort. C'est un prodige ! il sait tout ; ses génies lui rapportent tout. Mais comment est-il entré dans la maison du chanoine ? si ce magicien a découvert un important secret, son valet devrait déjà l'avoir divulgué.

LE MARQUIS.

Autant que je puis savoir, il n'est pas le plus grand ami de ma femme.

LAFLEUR.

Ah! il s'occupe de tout; et quand il interroge ses génies, rien ne lui demeure caché.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'on raconte de lui serait-il vrai?

LAFLEUR.

Nul n'en doute. Seulement les prodiges que je connais positivement...

LE MARQUIS.

C'est extraordinaire! — Mais j'entends une voiture; cours voir ce que c'est. (*Lafleur sort.*) Si ma femme venait à découvrir mes liaisons avec ma jolie nièce! — Et pourtant cela arriverait au premier moment. Si elle vient à bout de son plan, si elle parvient à me dominer, alors elle ne me laissera pas faire ce que je projette. — C'est elle-même!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je viens plutôt que je n'espérais.

LE MARQUIS.

Je me réjouis de te revoir enfin.

LA MARQUISE.

Pourquoi n'es-tu pas venu aussi au-devant de moi? le chanoine t'avait invité.

LE MARQUIS.

Pardonne-moi ; j'avais précisément hier beaucoup de choses à mettre en ordre ; car tu m'avais écrit de me préparer à un voyage.

LA MARQUISE.

Tu n'as pas beaucoup perdu ; le chanoine a été insupportable, et la société toute désunie. Enfin le comte nous surprit encore et nous chassa, et il faut supporter les folies de cet homme.

LE MARQUIS souriant.

Qu'est devenue ta négociation? (*avec ironie*) As-tu conquis les faveurs de la cour?

LA MARQUISE.

Il est vrai, nous ne nous sommes pas vus depuis long-temps. Tu étais absent quand je partis. Lorsque le prince et la princesse eurent quitté leur château de plaisance, je louai une petite maison de campagne dans le voisinage, et j'y habitai dans un calme absolu, tandis que le chanoine se figurait que je voyais chaque jour la princesse. Je lui envoyai des messages ; je reçus de lui des lettres ; enfin son espoir parvint au comble : car l'on ne peut s'imaginer le malheur de ce pauvre homme depuis que sa conduite imprudente l'a éloigné de la cour, et

combien il est crédule quand on caresse ses espérances. J'aurais pu lui en faire accroire aisément, sans mettre autant d'art dans mes plans.

LE MARQUIS.

Mais cette fable ne peut se soutenir long-temps.

LA MARQUISE.

Ce soin me regarde. Il touche maintenant au dernier degré de la félicité. La nuit dernière, lorsqu'il me reçut à sa campagne, je lui donnai une lettre de la princesse....

LE MARQUIS.

De la princesse!

LA MARQUISE.

Que j'avais écrite moi-même; elle était conçue en termes généraux: la porteuse, était-il dit, ajouterait le reste.

LE MARQUIS.

Eh bien!

LA MARQUISE.

Je lui annonçais la faveur de la princesse; je l'assurais qu'elle intercéderait auprès de son père et obtiendrait qu'il lui rendît ses bonnes grâces.

LE MARQUIS.

Bien! mais quel avantage te promets-tu de tout cela?

LA MARQUISE.

D'abord une bagatelle que nous allons partager sur l'heure (*elle tire une bourse*).

LE MARQUIS.

Excellente femme!

LA MARQUISE.

Je l'ai reçue du chanoine pour me concilier les gens de la princesse. Prends-en ta moitié.

(Le Marquis s'approche d'une table et compte sans prêter attention à ce que dit la Marquise.)

LA MARQUISE.

Mais comme je le disais, c'est une bagatelle. — Si mon projet réussit, nous sommes sauvés pour toujours. Les joailliers de la Cour ont depuis longtemps un collier précieux qu'ils désireraient bien vendre: le chanoine a tant de crédit qu'ils le lui remettront facilement, pourvu qu'il leur garantisse un paiement à terme, et je....

LE MARQUIS la regardant.

Que parles-tu de terme, de paiement?

LA MARQUISE.

Tu n'écoutes donc pas? Tu es tout à l'argent.

LE MARQUIS.

Voici ta moitié; la mienne sera, dans peu, bien employée: regarde comme je me suis paré.

(Il se montre à elle, et court ensuite au miroir.)

LA MARQUISE à part.

Quel homme vain et frivole!

LE MARQUIS.

Que voulais-tu dire?

LA MARQUISE.

Tu aurais été plus attentif, si tu avais pu imaginer de quelle importante chose je parlais. Il ne s'agit de rien moins que de fonder notre prospérité d'un seul coup.

LE MARQUIS.

Et comment ?

LA MARQUISE.

Te souviens-tu d'avoir entendu parler du collier précieux que les joailliers de la Cour ont fait travailler dans l'espoir que le prince en ferait cadeau à sa fille ?

LE MARQUIS.

Parfaitement ; je l'ai même vu cette semaine chez eux, quand j'ai acheté cette bague ; il est d'une incroyable beauté. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la grosseur des pierres, de leur égalité, de leur eau, de leur quantité, ou du goût avec lequel elles sont disposées. Je ne pouvais cesser de les considérer ; cette bague n'avait plus aucun éclat auprès d'elles, je m'en allai mécontent, et je fus quelques jours sans que le collier pût me sortir de la tête.

LA MARQUISE.

Eh bien, le collier nous ap[ar]tiendra !

LE MARQUIS.

Ce collier ! à nous ! tu m'effrayes ! quelle monstrueuse pensée !

LA MARQUISE.

Crois-tu que mes vues se bornent à te procurer des montres, des bagues et des boutons d'acier. Je suis habituée à une vie chétive, mais à de riches pensées; assez long-temps nous nous sommes contentés d'une existence misérable, il faut vivre maintenant conformément à notre état et à la dignité de nos aïeux; aujourd'hui, puisque l'occasion se présente, je ne veux point la laisser échapper, je veux sortir de la médiocrité.

LE MARQUIS.

Mais, au nom du ciel, quel est ton plan? comment est-il possible de l'exécuter?

LA MARQUISE.

Ecoute-moi. Je fais croire au chanoine que la princesse désire avoir le collier, et en cela je ne blesse pas la vérité, car on sait qu'il lui a plu extraordinairement et qu'elle aurait une grande joie de le posséder. Je dis en outre au chanoine que la princesse désire acheter ce collier, et souhaite qu'il veuille seulement pour cela prêter son nom, qu'il conclue le marché avec les joailliers, fixe les termes, et paie le premier, dans tous les cas; qu'elle le dédommagera complètement, et regardera ce service comme un gage de sa fidélité et de son dévouement.

LE MARQUIS.

Il faut qu'il soit bien aveuglé pour risquer autant.

LA MARQUISE.

Il croit agir en toute sûreté. Aussi lui ai-je déjà adressé une lettre dans laquelle la princesse lui inspire de la sécurité.

LE MARQUIS.

Chère femme, cela est dangereux.

LA MARQUISE.

Fi donc ! avec moi tu peux tout tenter. J'ai pris toutes mes précautions à l'égard des expressions et de la signature ; quand même tout viendrait à se découvrir , ne suis-je pas une branche indirecte de la famille du prince, aussi réelle que si elle était reconnue ? Écoute ; le chanoine est maintenant plein de joie de cette confiance, il y voit une marque certaine d'un retour de faveur, et ne désire rien plus ardemment que de consommer la vente, et d'avoir le collier dans ses mains.

LE MARQUIS.

Et le collier, penses-tu l'intercepter ?

LA MARQUISE.

Sans doute. Seulement, tiens-toi toujours prêt à partir. Aussitôt que le trésor sera en nos mains, il nous faudra en tirer parti. Nous rompons le bijou, tu passes en Angleterre, tu vends, tu échanges d'abord avec prudence les petites pierres ; j'y vais ensuite aussitôt que ma sûreté ne me permettra plus de rester ici ; pendant ce temps là, je conduirai, j'embrouillerai si bien l'affaire que le chanoine sera la seule dupe.

LE MARQUIS.

C'est une entreprise hardie : mais , dis-moi , ne crains-tu pas de former un pareil plan si près du comte , de ce grand magicien ?

LA MARQUISE.

C'est un grand fripon. Sa magie consiste dans sa finesse , dans son impudence. Il sait bien que je le connais ; nous réglons notre conduite sur les circonstances ; nous nous entendons sans nous parler ; nous nous secourons mutuellement sans en être convenus.

LE MARQUIS.

Mais les esprits qui l'entourent !

LA MARQUISE.

Chansons !

LE MARQUIS.

Les miracles qu'il fait !

LA MARQUISE.

Contes !

LE MARQUIS.

Tant de gens cependant ont vu....

LA MARQUISE.

Aveugles !

LE MARQUIS.

Tant de personnes croient....

LA MARQUISE.

Sots !

LE MARQUIS.

C'est trop universel ; tout le monde en est convaincu.

LA MARQUISE.

Parce que tout le monde est simple.

LE MARQUIS.

Ses cures merveilleuses !

LA MARQUISE.

Charlatanerie !

LE MARQUIS.

Les trésors qu'il possède !

LA MARQUISE.

Il peut les avoir acquis comme nous projetons d'acquérir le collier.

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'est pas plus sage qu'un autre.

LA MARQUISE.

Juge-le, si tu peux. Ce n'est point un coquin ordinaire. Il est aussi entreprenant et puissant que rusé, aussi impudent que prévoyant ; il dit les choses les plus sensées et les plus déraisonnables. La plus pure vérité et le plus vil mensonge sortent fraternellement de sa bouche. Lorsqu'il entreprend de vous vanter, il n'est pas possible de distinguer s'il vous regarde comme le meilleur des êtres, ou bien s'il est fou ; et il faut moins que cela pour égarer l'esprit des hommes.

JACK qui entre en sautant.

Votre nièce demande si elle peut vous rendre visite. Qu'elle est jolie votre nièce!

LE MARQUIS.

Te plait-elle?... fais la venir. (*Jack sort.*)

LA MARQUISE.

Je voulais précisément te demander comment tout cela s'est passé, si tu l'as amenée heureusement à la ville; ce qu'elle est devenue. Penses-tu qu'elle puisse y être heureuse?

LE MARQUIS.

Elle est belle, aimable, pleine d'attraits, et plus formée que je ne l'aurais cru, ayant été élevée à la campagne.

LA MARQUISE.

Sa mère était une femme d'un grand sens, et il ne manquait dans son pays rien de ce qui compose une bonne société. La voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA NIÈCE.

LA NIÈCE.

Que je suis heureuse de vous revoir, très-chère tante!

LA MARQUISE.

Chère nièce, sois la bienvenue; je te le dis de tout cœur.

LE MARQUIS.

Bonjour, petite nièce; comment avez vous passé la nuit ?

LA NIÈGE confuse.

Très-bien.

LA MARQUISE.

Qu'elle est grandie depuis que je ne l'ai vue!

LA NIÈGE.

Il va bientôt y avoir sept ans.

LE MARQUIS

Belle, grande, aimable ; elle a tenu toutes les promesses de son enfance.

LA MARQUISE au Marquis.

N'admires-tu pas comme elle ressemble à notre princesse ?

LE MARQUIS.

Superficiellement. Dans la figure, dans la taille, dans le port, il peut y avoir une ressemblance générale, mais cette physionomie appartient à elle seule, et je pense qu'elle ne voudra jamais l'échanger.

LA MARQUISE.

Vous avez perdu une bonne mère.

LA NIÈGE.

Que je retrouve en vous.

LA MARQUISE.

Votre frère est aux Iles.

ACTE II, SCÈNE IV.

41

LA NIÈCE.

Je désire qu'il y trouve le bonheur.

LE MARQUIS.

C'est moi qui le remplace, ce frère.

LA MARQUISE *au Marquis.*

C'est un poste dangereux, marquis.

LE MARQUIS.

Nous avons du courage.

JACK *entrant.*

Le chevalier. — Il n'est pas encore devenu plus aimable.

LA MARQUISE.

Il est le bienvenu. *(Jack sort.)*

LA MARQUISE *à sa Nièce.*

Vous allez faire connaissance avec un aimable homme.

LE MARQUIS.

Je serais tenté de croire qu'elle en a déjà vu de semblables.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Il paraît que vous avez aussi peu dormi que moi.

LE CHEVALIER.

Certes, cette fois le comte a bien exercé notre pa-

tience, surtout la mienne. Il nous a fait rester une grande heure dans le jardin; puis il nous a ordonné de monter en voiture et de retourner chez nous; pour lui, il entra dans la maison avec le chanoine.

LA MARQUISE.

Enfin nous voici donc tous arrivés heureusement à la ville.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle est votre nièce que vous nous avez annoncée?

LA MARQUISE.

C'est elle.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de me présenter à elle.

LA MARQUISE.

Voici le chevalier Greville, mon digne ami.

LA NIÈCE.

Je me réjouis de faire une aussi agréable connaissance.

LE CHEVALIER *la considérant avec attention.*

Votre tante n'a rien dit de trop; certes vous serez le plus bel ornement de notre société.

LA NIÈCE.

Je m'aperçois qu'il faut s'accoutumer dans le grand monde à entendre ces expressions flatteuses. Je sens combien je les mérite peu, et j'en suis confuse au fond du cœur; il y a peu de temps encore, de pareils complimens m'auraient fort embarrassée.

LE CHEVALIER.

Qu'elle parle bien !

LA MARQUISE s'assied.

Ne vous disais-je pas d'avance qu'elle pourrait vous devenir dangereuse ?

LE CHEVALIER s'assied près d'elle.

Vous plaisantez, marquise.

(LE MARQUIS prie par gestes sa nièce de lui arranger quelque chose à la cocarde de son chapeau, au cordon de sa canne ; elle le fait en s'asseyant à une petite table en face de la marquise ; le marquis demeure debout auprès d'elle.)

LA MARQUISE.

Comment avez-vous laissé le chanoine ?

LE CHEVALIER.

Il paraissait triste et embarrassé ; je ne l'en blâme pas ; le comte nous avait surpris ; et je dirai même qu'il venait pour nous tous à contre-temps.

LA MARQUISE.

Et ne vouliez-vous pas vous opposer à main armée à ses génies ?

LE CHEVALIER.

Je vous assure que depuis très-long-temps l'arrogance du comte m'était insupportable ; je lui aurais déjà plusieurs fois offert le duel si son état, son âge, son expérience et ses autres qualités, plus que sa bonté pour moi, ne m'eussent inspiré le plus grand respect ; je ne le nie pas : souvent il m'est suspect ; il me semble presque un menteur, un imposteur, et cependant je suis attaché et comme enchaîné à lui, par le pouvoir de sa présence.

LA MARQUISE.

A qui cela n'arrive-t-il pas ?

LE CHEVALIER.

A vous aussi !

LA MARQUISE.

A moi aussi.

LE CHEVALIER.

Et ses miracles ! ses génies !

LA MARQUISE.

Nous avons des preuves si fortes, si sûres de sa puissance surnaturelle.

LE CHEVALIER.

Je suis dans le même cas, quoique mes doutes soient plus forts. Mais cela doit se décider bientôt, aujourd'hui même, car je ne crois pas qu'il ait moyen de l'éviter. Lorsqu'aujourd'hui, vers le midi, il nous donna la liberté de sortir du jardin, (car je dois avouer que nous lui obéissions ponctuellement et qu'aucun de nous ne hasardait un seul pas sans son ordre) il vint à nous et s'écria : Soyez bénis, vous qui obéissez à la main d'un père qui vous châtie ; la plus belle récompense vous est assurée. J'ai vu le fond de vos cœurs, Je les ai trouvés droits. Aussi devez-vous aujourd'hui même connaître le Grand-Cophte.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui même ?

LE CHEVALIER.

Il l'a promis.

LA MARQUISE.

A-t-il expliqué comment il le ferait voir, en quel lieu ?

LE CHEVALIER.

Dans la maison du chanoine, dans la loge égyptienne, où il nous a initiés. Ce soir.

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas cela. Le Grand-Cophte serait-il déjà arrivé ?

LE CHEVALIER.

C'est incompréhensible pour moi.

LA MARQUISE.

Le chanoine le connaîtrait-il, et l'aurait-il nié jusqu'à présent ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais que penser ; mais, quoi qu'il en soit, je suis déterminé à démasquer l'imposteur dès que je le découvrirai.

LA MARQUISE.

En amie, je ne puis vous conseiller une aussi héroïque entreprise ; croyez-vous que ce soit une chose si facile ?

LE CHEVALIER.

Quel miracle a-t-il donc fait devant nos yeux ? et, je vous le demande, s'il continue à nous faire attendre le Grand-Cophte, si enfin tout cela aboutit à une mascarade, s'il veut nous imposer un vagabond de son espèce comme le grand maître de son

art, avec quelle facilité les yeux du chanoine et de toute l'école se dessilleront!

LA MARQUISE.

Ne ne le croyez pas, chevalier; les hommes aiment mieux l'obscurité que le grand jour, et c'est précisément dans l'obscurité qu'apparaissent les fantômes: et réfléchissez alors à quel danger vous vous exposez si, par une action précipitée et inconsidérée, vous offensez un tel homme. Je le vénère toujours comme un être surnaturel. — Et sa magnanimité, sa libéralité, sa bienveillance pour vous! ne vous a-t-il pas présenté dans la maison du chanoine? ne vous favorise-t-il pas de toutes les manières? ne pouvez-vous pas espérer de faire par lui votre bonheur, bonheur qui est pour vous très éloigné, puisque vous n'êtes que le troisième de votre famille? — Mais vous êtes distrait. — Je me trompe, chevalier, ou vos yeux sont plus occupés de ma nièce que votre esprit ne l'est de mes paroles.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi ma curiosité. Un objet nouveau attire toujours les regards.

LA MARQUISE.

Surtout quand il est séduisant.

LE MARQUIS qui jusqu'à lors s'est entretenu bas avec la nièce.

Vous êtes distraite et vos yeux semblent fixés de ce côté.

LA NIECE.

Je regardais ma tante; elle n'a pas changé depuis que je ne l'ai vue.

LE MARQUIS.

Je la trouve changée depuis que le chevalier est entré.

LA NIECE.

Depuis ce peu d'instans ?

LE MARQUIS.

O femmes! femmes!

LA NIECE.

Calmez-vous, marquis; quelle idée vous prend!

LA MARQUISE.

Ne faisons nous pas un tour ce matin, petite nièce?

LA NIECE.

Comme il vous plaira.

LE CHEVALIER.

Oserai-je m'offrir pour vous accompagner ?

LA MARQUISE.

Pas cette fois; le temps vous semblerait long; nous allons nous faire conduire de boutique en boutique; nous avons beaucoup d'emplettes à faire, car ce joli visage ne doit manquer d'aucune parure. Ce soir nous nous trouverons réunis à la loge égyptienne.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; JACK, LE COMTE.

JACK.

Le comte!

LE COMTE qui entre immédiatement après Jack.

Nulle part il n'est annoncé, aucune porte n'est fermée pour lui, il entre à l'improviste dans tous les lieux. Et ne fût-il pas attendu, arrivât-il sans être désiré, comme un coup de tonnerre, il ne se retire jamais sans laisser derrière lui, comme un orage bienfaisant, la bénédiction et la fécondité.

JACK qui pendant ce temps est resté immobile les yeux fixés sur le comte et l'écoutant, secoue la tête et sort.

LE COMTE s'assied et demeure dans cette scène comme dans les précédentes et les suivantes, le chapeau sur la tête, qu'il incline tout au plus pour saluer.

Je vous retrouve ici, chevalier? sortez, et livrez-vous à la méditation, et ce soir à l'heure fixée trouvez-vous dans l'antichambre du chanoine.

LE CHEVALIER.

J'obéis, et vous présente toutes mes civilités.

LA NIÈCE.

Qui est monsieur?

LE MARQUIS.

Le comte Rostro, le plus grand et le plus étonnant des mortels.

LE COMTE.

Marquise , marquise , si je n'étais pas aussi indulgent , que deviendriez-vous ?

LA MARQUISE.

Comment cela , monsieur le comte ?

LE COMTE.

Si je n'étais pas si indulgent et si puissant tout ensemble ? Vous êtes une espèce bien légère ! Combien de fois m'avez-vous supplié à genoux de vous faire pénétrer plus avant dans les mystères ! n'avez-vous pas promis de vous soumettre à toutes les épreuves , si je vous faisais voir le Grand-Cophte ; si je vous montrais clairement sa puissance sur les génies ? qu'avez-vous tenu ?

LA MARQUISE.

Point de reproches , excellent comte ; vous nous avez assez punis.

LE COMTE.

Je me laisse fléchir. (*Après un moment de réflexion.*) Je vois bien que je dois procéder différemment ; je dois , en vous initiant d'une manière particulière , en vous communiquant les dons merveilleux que je possède , vous purifier et vous rendre capables de paraître devant l'Être admirable. C'est une opération qui , si elle ne réussit pas , peut nous être dangereuse à tous. Je suis bien plus satisfait quand mes élèves se préparent d'eux-mêmes : car alors je puis les introduire sans crainte dans le

commerce des esprits, comme des hommes métamorphosés.

LA MARQUISE.

Ne nous faites pas attendre plus longtemps : rendez-nous heureux dès aujourd'hui, si cela est possible. J'aime mieux m'exposer au plus grand péril, s'il ne doit durer qu'un instant, que me soumettre à un précepte sévère qui, pendant des mois, consume et mes jours et mes nuits.

LE COMTE.

Vous voulez que tout soit pour vous facile et commode, et vous ne vous inquiétez pas combien ce travail maintenant devient difficile pour moi !

LA MARQUISE.

Difficile ! je ne pensais pas que quelque chose pût être difficile pour vous.

LE COMTE.

Difficile ! amer ! dangereux ! croyez-vous qu'un commerce avec les esprits célestes soit une chose agréable ? — On ne vient pas à bout d'eux comme de vous autres hommes avec un regard ou un geste. Vous ne faites pas attention qu'ils me résistent, qu'ils cherchent à me subjuguier, qu'ils épient chacune de mes actions pour me surprendre en faute. Déjà deux fois dans ma vie j'ai craint de succomber à leur puissance ; aussi, je porte toujours cette arme sur moi (*il tire de sa poche un pistolet*), afin de me délivrer de la vie si je venais à craindre de tomber dans leur dépendance.

LA NIÈCE au marquis.

Quel homme ! l'effroi fait trembler mes genoux !
je n'ai jamais entendu parler ainsi ! ni de choses sem-
blables ! je n'ai jamais songé à rien de pareil !

LE MARQUIS.

Si vous pouviez connaître dès à présent les lu-
mières et la puissance de cet homme , vous seriez
frappée d'étonnement.

LA NIÈCE.

Cet homme est dangereux ! j'ai peur , je suis
troublée !

(Pendant ce temps le comte s'assied , et , immobile , fixe les yeux devant lui.)

LA MARQUISE.

Où êtes-vous , comte ? vous semblez absent d'es-
prit ! — Écoutez-moi , de grâce ! (*elle le saisit et le
remue*) qu'est cela ? Il ne bouge pas ! comte , écoutez-
moi !

LE MARQUIS s'approchant.

Vous êtes connaisseur en pierreries ; combien
prisez-vous cette bague ? — Il a les yeux ouverts et
ne me regarde pas.

LA MARQUISE le prenant encore par la main.

Il est roide comme du bois ; on dirait que la vie
l'a quitté.

LA NIÈCE.

Se serait-il évanoui ! il parlait avec tant de cha-
leur ! voici une odeur qu'on pourrait lui faire res-
pirer.

LE MARQUIS.

Non, non; il est assis droit sur son siège; il n'éprouve aucune faiblesse.

LA MARQUISE.

Paix! il fait un mouvement!

(Le marquis et la nièce s'éloignent de lui.)

LE COMTE, très haut et d'une voix animée, se levant soudain de son siège.

Ici, arrête, cocher; je veux descendre ici!

LA MARQUISE.

Où êtes-vous, comte?

LE COMTE poussant un profond soupir.

Ah! — Voyez-vous? tel est mon sort! — (*pause*) Vous en avez sous les yeux un exemple. (*pause*) Je puis bien vous le confier! — Un ami qui vit en Amérique se trouva tout-à-coup en proie à un danger imminent; il prononça la formule que je lui ai apprise; alors je ne pouvais résister! mon ame fut enlevée de mon corps, et s'envola vers cette contrée. En peu de mots, il me fit part de sa demande; je lui donnai un conseil prompt; maintenant mon esprit est de retour ici, attaché à cette enveloppe de terre qui, durant cet intervalle, était demeurée comme un bloc inanimé. — (*pause*) Le plus extraordinaire, c'est qu'il me semble toujours, lorsque cette absence se termine, que je vais en voiture prodigieusement vite, que je vois ma demeure et que je crie au postillon de s'arrêter au moment où il va passer outre. — N'ai-je pas fait entendre un cri de ce genre?

LA MARQUISE.

Il nous a tous effrayés. — Chose étonnante et bizarre! (*A part.*) Quelle effronterie!

LE COMTE.

Mais vous ne pouvez concevoir à quel point je suis fatigué. Toutes mes articulations sont comme rompues. J'ai besoin de quelques heures pour me remettre. Vous ne vous doutez point de cela; vous pensez qu'on peut tout faire commodément avec une baguette magique.

LE MARQUIS.

Homme vénérable et surprenant! (*A part.*) Le menteur!

LA NIÈCE s'approchant du comte.

Vous m'avez donné bien de l'inquiétude, monsieur le comte.

LE COMTE.

Aimable enfant, quelle naïveté! — (*à la marquise*) C'est votre nièce?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur le comte; elle a perdu depuis peu sa mère; elle a été élevée à la campagne et n'est à la ville que depuis trois jours.

LE COMTE regardant la nièce avec finesse.

Ainsi donc, Uriel ne m'a pas trompé.

LA MARQUISE.

Uriel vous a parlé de ma nièce?

LE COMTE.

Non pas directement ; il m'a seulement préparé à la voir.

LA NIÈCE *bas au marquis.*

Ciel ! il sait tout ; il va tout trahir !

LE MARQUIS.

Calmez-vous et écoutons.

LE COMTE.

J'étais ces jours-ci dans une grande perplexité en méditant sur l'importante action qui doit avoir lieu aujourd'hui. — Aussitôt que le Grand-Cophte se sera manifesté à vous, il jettera les yeux autour de lui et demandera, où est l'innocente ? où est la colombe ? Il faudra que je lui présente alors une jeune fille sans tache. Je cherchais où je pourrais la trouver, comment je pourrais la faire conduire ici. Uriel me sourit alors et me dit : console-toi, tu la trouveras sans la chercher. Quand tu reviendras d'un grand voyage, la plus belle, la plus pure colombe se présentera devant toi. Tout s'est accompli, sans que je pusse le prévoir. Je reviens d'Amérique et cette innocente enfant est devant mes yeux.

LE MARQUIS *bas.*

Uriel, cette fois, s'est grandement trompé.

LA NIÈCE *bas.*

Je tremble, je chancelé !

LA MARQUISE *bas.*

Ecoutez donc jusqu'à la fin.

LE MARQUIS.

Une jeune fille innocente doit être présentée au Grand-Cophte? le Grand-Cophte vient de l'Orient? Je ne pense pas.....

LE COMTE.

Eloignez toute idée étrangère, toute idée maligne. (*à la nièce, d'une voix douce et amicale.*) Approchez, mon enfant; soyez sans crainte; approchez. — Bien comme cela. — Montrez - vous de cette manière au Grand-Cophte. Ses yeux pénétrants vont vous éprouver. Il vous conduira devant un cristal d'un éclat éblouissant; vous y apercevrez les esprits qui répondent à sa voix, vous jouirez du bonheur vers lequel les autres s'efforcent en vain d'arriver, vous instruirez vos amis, et aussitôt vous prendrez un rang distingué dans la société vers laquelle vous marchez; vous la plus jeune, mais aussi la plus pure. Parions, marquise, que cette enfant verra les choses qui rendent le chanoine si heureux. Parions marquise ?

LA NIÈCE.

Parier! avec vous qui savez tout!

LA NIÈCE qui, jusqu'alors, a cherché à dissimuler son embarras.

Épargnez-moi, monsieur le comte, épargnez-moi, je vous en prie.

LE COMTE:

Soyez sans inquiétude, chère enfant; l'innocence n'a rien à craindre.

LA NIÉE avec une émotion extrême.

Je ne puis voir les esprits! j'en mourrais!

LE COMTE la flattant.

Prenez courage. Cette crainte même, cette humilité vous sied à ravir, et vous rend digne de paraître devant nos maîtres. Donnez-lui des encouragemens, marquise.

(La marquise parle secrètement avec sa nièce.)

LE MARQUIS.

Ne puis-je aussi être témoin de cette merveille?

LE COMTE.

Cela n'est pas certain. Vous êtes encore moins préparé que ces dames. Vous vous êtes, pendant tout le temps, abstenu de nos assemblées.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, j'étais occupé.

LE COMTE.

A vous parer, occupation que vous devriez abandonner à des femmes.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop rigide!

LE COMTE.

Pas si rigide; car je devrais exclure celui qui ne me donne pas d'espérance. Venez, venez; allons nous promener un quart d'heure; au moins faut-il que je vous examine et que je vous prépare. Adieu, mesdames, au revoir.

LA NIÈCE qui arrête le comte.

Je vous supplie, je vous conjure!

LE COMTE.

Encore une fois, mon enfant, reposez-vous sur moi; aucun danger ne vous menace, et vous trouverez les immortels disposés à la douceur, à la bienveillance. Marquise, donnez-lui une idée de nos réunions; parlez-lui du grand Être. Notre ami le chatoine n'aspire qu'à voir le Grand-Cophte; ce désir lui tient beaucoup au cœur; je suis convaincu que cette apparition fortifiera ses espérances. Il mérite d'être content, d'être heureux, et quelle reconnaissance n'aura-t-il pas pour vous, innocente enfant, lorsque les esprits lui annonceront son bonheur par votre bouche! Adieu; venez, marquis.....

LA NIÈCE courant sur les pas du comte.

Monsieur le comte, monsieur le comte....

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA NIÈCE.

LA NIÈCE.

(Lorsque le comte et le marquis sont sortis, elle demeure debout au fond du théâtre dans l'attitude du désespoir.)

LA MARQUISE sur le devant de la scène, à part.

Je comprends ce signe; je te remercie, comte, de me regarder comme égale à toi. Le désir que tu as de m'être utile ne doit pas tourner à ta perte. — Il remarque depuis long-temps que je berce le cha-

noine avec l'espérance de gagner pour lui la princesse. Il ne soupçonne rien de mon vaste plan; il croit tout cela concerté pour une simple duperie; il pense maintenant à m'être utile, parce qu'il a besoin de moi; il me donne la faculté de tromper comme je voudrai le chanoine au moyen de ma nièce, et je ne le puis faire sans fortifier la croyance qu'il a pour les esprits. Bien, comte! voilà comme les forts d'esprit doivent s'entendre pour se soumettre les faibles, les imbécilles. (*se retournant*) Petite nièce, où êtes-vous? que faites-vous?

LA NIÈCE.

Je suis perdue!

(Elle avance d'un pas mal assuré vers sa tante, et s'arrête à moitié chemin.)

LA MARQUISE.

Remettez-vous, ma chère!

LA NIÈCE.

Je ne puis voir, je ne verrai pas les esprits.

LA MARQUISE.

Chère enfant, laissez-moi ce soin. Je veux vous donner des conseils, vous soulager.

LA NIÈCE.

Point de conseil; point de secours; sauvez moi! sauvez une infortunée d'un affront public! le magicien veut me perdre; je ne verrai point les esprits! je resterais là couverte de honte aux yeux de tous.

LA MARQUISE à part.

Que peut signifier cela?

LA NIÈCE.

Je vous supplie, je vous implore à genoux, sauvez-moi. Je vais tout avouer. Ah ! ma tante ! ah ! chère tante ! (si je puis encore vous donner ce nom), La jeune fille qui est devant vous n'est point innocente. — Ne me méprisez pas, ne me chassez pas !

LA MARQUISE à part.

Quel discours inattendu ! (à sa nièce) Levez-vous, mon enfant.

LA NIÈCE.

Je ne le pourrais pas, quand je le voudrais ; mes genoux ne me soutiennent plus. Etre ainsi à vos pieds me fait du bien. Ce n'est qu'en cette position que j'oserai vous dire... Peut-être suis-je excusable ! ma jeunesse ! mon inexpérience ! ma situation ! ma crédulité !

LA MARQUISE.

Je vous croyais plus en sûreté sous les yeux de votre mère que dans un couvent. Levez-vous. (*Elle relève sa nièce.*)

LA NIÈCE:

Ah ! dois-je parler ! dois-je tout avouer !

LA MARQUISE:

Parlez !

LA NIÈCE.

D'abord, depuis la mort de ma mère le repos et le bonheur ont fui loin de moi.

LA MARQUISE.

Comment ! (*se détournant*) serait-il possible ?
(*haut*) Poursuivez.

LA NIÈCE.

Oh ! vous allez me haïr, me repousser. Malheureux jour, où votre bonté même m'accablerait !

LA MARQUISE.

Expliquez-vous !

LA NIÈCE.

Oh ! dieu ! qu'il est pénible d'avouer ce qu'un instant maudit nous fit envisager comme si doux ! pardonnez-moi de l'avoir trouvé aimable ; ah ! qu'il était aimable ! c'est le premier homme qui me pressa la main avec ardeur, dont les yeux cherchèrent les miens, qui me jura qu'il m'aimait. Et en quel temps ? au moment où mon cœur froissé d'une manière inexprimable par la perte la plus cruelle, se fondait en larmes amères, et était devenu si tendre ! lorsque dans le monde désert, à travers les nuages de la douleur, je n'apercevais autour de moi qu'absence et chagrin. Il me parut alors semblable à un ange, l'homme que j'avais déjà respecté dans mon enfance, il me parut un consolateur. Il serra son cœur contre le mien. J'oubliai qu'il ne peut jamais devenir mon époux... qu'il vous appartient.... — Le voilà dit mon secret ! vous détournez de moi votre visage ! hâissez-moi, je le mérite ; repoussez-moi ; laissez-moi mourir !
(*elle se jette sur un siège.*)

LA MARQUISE à part.

Elle est séduite, et par mon époux ! ces deux faits me surprennent, et viennent mal à propos ! remettons-nous ! — Loin de moi tous les sentimens étroits ! la question est de savoir si je ne puis pas mettre aussi à profit cette circonstance. — Sans doute. — Oh ! elle sera désormais bien plus docile, et m'obéira aveuglément. — Et cette découverte me donne en outre sur mon mari de nouveaux avantages. Pourvu que j'atteigne mon but, tout le reste m'est indifférent ! (*haut*) Venez ma nièce. Remettez-vous. Vous êtes une bonne, une digne enfant. Je pardonne tout. Venez ! — baissez votre voile : nous allons sortir en voiture ; il faut vous distraire.

LA NIÈCE se levant et se jetant au cou de la marquise.

Chère, excellente tante, que vous me confondez !

LA MARQUISE.

Vous trouverez en moi une amie, une confidente ; seulement, le marquis doit l'ignorer ; épargnons-lui cet embarras.

LA NIÈCE.

Quelle grandeur d'ame !

LA MARQUISE.

Il faudra que vous l'évitiez adroitement ; je vous aiderai de mon secours.

LA NIÈCE.

Je suis toute entre vos mains !

LA MARQUISE.

Et quant à ce qui touche les esprits , je vous révélerai des secrets très singuliers, et vous regarderez cette compagnie si épouvantable comme une simple plaisanterie. Venez, venez seulement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Chambre du Chanoine.

Au fond, une cheminée aux deux côtés de laquelle sont deux portraits de grandeur naturelle, représentant un homme âgé et une jeune dame.

LE CHANOINE tenant des papiers dans sa main.

Reparaîtraï-je encore, le cœur plein de joie et d'espérance devant tes beaux yeux, adorable princesse? puis-je attendre enfin de tes lèvres une consolation à mes chagrins? — Je flotte encore dans l'incertitude. — Les voilà ces traits précieux (*montrant les papiers*); je reconnais ta main, tes sentimens; mais ce n'est encore qu'une politesse banale; il n'y a pas encore sur ces feuillets une seule syllabe de ce que je désire si ardemment. — Insensé, et que souhaites-tu? — N'est-ce pas déjà assez qu'elle t'écrive? elle t'écrit une lettre si étendue, — et la simple initiale de son nom mise au bas de cette lettre, ne serait-elle pas une preuve de ses sentimens heureusement changés? — Changés? — Non, elle n'a jamais changé! elle se tut

quand on me repoussa ; elle dissimula afin de m'être utile ; elle me récompense maintenant par une confiance dix fois plus grande, et elle trouvera bientôt l'occasion de me replacer au sommet de la faveur. — Elle désire un collier précieux, et me charge de lui procurer ce bijou à l'insu de son père ; elle m'envoie sa garantie, et cette circonstance entretiendra ses relations avec moi à cause des paiemens ; j'avance volontiers le premier terme, pour me l'attacher d'une manière encore plus indissoluble. — Oui, tu seras — tu seras — dois-je prononcer ce mot devant ton image ? tu seras à moi !.. quelle parole ! quelle pensée ! déjà la félicité comble de nouveau mon cœur. — Oui, cette image semble s'é mouvoir, me sourire, m'adresser un signe amical. La sévérité s'éloigne du front du prince. Il me regarde d'un air gracieux, comme dans ces jours où il me fit présent, par une aimable surprise, de ces précieux tableaux. Et elle ! — Ah ! descends vers moi, divinité, descends !.. Ou élève-moi jusqu'à ta hauteur, si je ne dois pas mourir à tes yeux !

SCÈNE II.

LE CHANOINE, un Domestique, puis les Bijoutiers de la Cour.

LE DOMESTIQUE.

Votre Grâce a demandé les bijoutiers de la Cour ; les voici.

LE CHANOINE.

Fais-les entrer. (*aux bijoutiers*) Que dites-vous du projet de contrat que je vous ai envoyé ?

UN BIJOUTIER.

Nous aurions encore quelques observations à faire au sujet de la somme.

LE CHANOINE.

Je pensais pourtant offrir un bon prix de ce bijou. Vous ne trouverez pas aisément un acheteur. N'y a-t-il pas un an déjà que ce collier vous reste ?

UN BIJOUTIER.

Hélas ! — Eh bien ! pardonnez, monseigneur....

LE CHANOINE.

Qu'est-ce encore ?

UN BIJOUTIER.

Quoique nous nous contentions de la somme offerte et que nous acceptions les termes fixés, vous ne vous irriterez pas néanmoins si nous faisons difficulté de vous livrer un morceau si précieux sur votre reconnaissance pure et simple. Ce n'est point assurément méfiance de notre part, mais pour notre sûreté dans une affaire de cette importance.

LE CHANOINE.

Je ne trouve pas mauvais que vous ne vouliez pas me confier sans précautions une si grande valeur. Mais je vous ai déjà dit que je n'achète pas le collier pour moi ; c'est pour une dame qui doit certainement avoir un grand crédit auprès de vous.

UN BIJOUTIER.

Nous nous fions entièrement à votre parole, et désirerions seulement un mot de la main de celle qui nous fait l'honneur de nous acheter.

LE CHANOINE.

Je vous ai déjà dit que cela n'est pas praticable, et vous ordonne de nouveau le secret. Je deviens votre débiteur ; mais pour que vous ne pensiez pas que j'ai agi précipitamment et que je n'ai pas su mettre à couvert vos intérêts et les miens, lisez ceci :

(Il leur donne un papier et parle à part pendant qu'ils lisent.)

Il est vrai que la marquise a désiré expressément que je ne montrasse ce papier à personne, et que je le conservasse seulement pour ma sûreté personnelle. Mais si ces gens songent aussi à leur sûreté, s'ils veulent savoir quel est notre garant à eux et à moi, pour une si forte somme... (*Haut.*) Eh bien, que dites-vous, messieurs ?

UN BIJOUTIER rendant le papier.

Mille pardons, monseigneur ; nous n'hésitons plus un seul instant : nous vous aurions livré le collier, même sans cela. Le voici. Vous plairait-il de signer le contrat ?

LE CHANOINE.

Très volontiers.

(Il signe, et échange le papier contre le petit coffre qui contient le bijou.)

Adieu, messieurs ; les termes seront acquittés exactement, et dorénavant nous ferons plus d'affaires ensemble.

(Les bijoutiers se retirent avec une révérence profonde.)

SCÈNE III.

LE CHANOINE, ensuite UN DOMESTIQUE,
puis JACK.

LE CHANOINE considérant le collier.

Superbe ! magnifique ! — et bien digne du cou blanc et délié qui doit le porter ; digne du céleste sein qu'il doit effleurer. Vole vers elle, brillant bijou ; qu'elle sourie un moment, et pense avec complaisance à l'homme qui hasarde beaucoup pour lui procurer cette jouissance. Va, sois-lui une preuve que je suis prêt à tout faire pour elle. (*Regardant le collier.*) Si j'étais roi ; tu serais pour elle une surprise, un présent, et bientôt tu serais éclipsé par des présens plus précieux. — Ah ! qu'il est triste et pénible pour moi de ne faire ici que la fonction de courtier !

UN DOMESTIQUE portant un billet.

Un messenger de la marquise.

LE CHANOINE,

Qu'il attende.

(Le domestique sort.)

(*Il lit.*) « Si le bijou est entre vos mains, veuillez le remettre à l'instant au porteur. J'ai la plus belle occasion de le faire partir ; une femme-de-chambre de la princesse est à la ville ; j'enverrais à notre divinité différens objets de toilette, et j'y joindrais les joyaux. La récompense pour ce

» petit service vous attend cette nuit même. Dans
 » un quart d'heure je serai avec vous. Quel sur-
 » croît de bonheur en un jour ! la vue du Grand-
 » Cophte , et celle d'un ange ! Adieu, mon cher ami,
 » le plus heureux des élus. Brûlez cette lettre. »

En croirai-je mes yeux ? Cette nuit ! vite ! vite !
 sois l'avant-coureux du plus heureux des mortels !

(Il écrit quelques mots et cachète l'écrin.)

Pourquoi tout se presse-t-il à la fois aujourd'hui ?
 une seule soirée m'indemniserait-elle de tant d'en-
 nui, d'impatience et de chagrin ? Arrive enfin, mo-
 ment ardemment attendu de mon bonheur ! Esprits
 célestes , conduisez-moi vers le sanctuaire des con-
 naissances secrètes ! Amour, introduis-moi dans le
 tien ! (*Il sonne.*)

(Un domestique entre.)

LE CHANOINE.

Qui est là de chez la marquise ?

LE DOMESTIQUE.

Jack, son laquais.

LE CHANOINE,

Qu'il entre.

(Le domestique sort.)

LE CHANOINE.

Je n'aurai point de repos jusqu'à ce que je sache
 le bijou dans ses mains.

JACK s'approchant.

Qu'ordonne votre Grâce ?

LE CHANOINE.

Porte ce paquet à ta gracieuse maîtresse. Dépêche-toi, et tiens-le bien pour ne point le perdre.

JACK.

J'en réponds comme de ma tête.

LE CHANOINE.

Tu es si étourdi !

JACK.

Non pas dans les commissions.

LE CHANOINE.

Allons, va.

JACK.

Monseigneur, vous êtes bien bon avec les messagers.

LE CHANOINE.

J'entends. (*Il lui donne de l'argent.*) Tiens, emploie bien cela.

JACK.

Je le dépenserai bientôt, afin de ne pas le perdre. Je vous remercie humblement. (*A demi-voix comme s'il parlait à lui-même, mais de manière cependant à ce que le chanoine l'entende.*) Quel maître ! il mérite d'être prince ! (*Il se retire après plusieurs salutations.*)

LE CHANOINE.

Cours, vole ! — Quel bonheur pour moi d'avoir pu exécuter si promptement cette commission ! La seule chose qui m'afflige, c'est d'être obligé de le cacher au comte. — C'est la volonté expresse de la

princesse. — O bons génies qui veillez si assiduellement à mes côtés, demeurez près de moi et cachez cette aventure à votre maître, pour quelque temps.

SCÈNE IV.

LE CHANOINE, LE CHEVALIER, UN
DOMESTIQUE.

SAINT-JEAN.

Le chevalier.

LE CHANOINE.

Trois sièges.

(SAINT-JEAN place les sièges.)

LE CHEVALIER.

Me voici. A peine ai-je pu attendre ce moment. Depuis longtemps je me promène çà et là avec impatience. L'heure sonne et j'accours.

LE CHANOINE.

Soyez le bienvenu.

LE CHEVALIER.

J'ai rencontré le comte sur l'escalier : il m'a adressé la parole avec affabilité, d'un ton plein de douceur que je n'ai pas coutume de remarquer en lui. Il sera bientôt ici.

LE CHANOINE.

Est-il passé de l'autre côté, dans la chambre qui forme la loge ?

LE CHEVALIER.

C'est ce qui m'a semblé.

LE CHANOINE.

Il se prépare à l'action solennelle de vous recevoir d'abord ici au second grade ; de m'élever ensuite au troisième, et de nous présenter tous deux au Grand-Cophte.

LE CHEVALIER.

Oui , il avait le visage d'un bienfaiteur, d'un père. Ce visage m'a comblé d'espérance. Ah ! que la bonté brille avec grace sur le visage de cet homme puissant !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , LE COMTE.

LE COMTE ôtant son chapeau et le replaçant sur-le-champ.

Je vous salue, hommes du second grade !

LE CHANOINE.

Nous te remercions.

LE CHEVALIER.

Me donnes-tu aussi déjà ce nom ?

LE COMTE.

Celui que je salue ainsi, le porte. (*Il s'assoit sur le siège du milieu.*) Couvrez-vous.

LE CHANOINE.

Tu l'ordonnes ! (*Il se couvre.*)

LE COMTE.

Je n'ordonne pas, vous exercez votre droit ; je ne fais que vous le rappeler.

LE CHEVALIER à part, tandis qu'il se couvre.

Quelle douceur ! quelle indulgence ! je brûle d'en-
vie de savoir les mystères du deuxième grade.

LE COMTE.

Placez-vous, mes amis ; placez-vous, mes com-
pagnons.

LE CHANOINE.

Des compagnons devraient se tenir debout devant
leur maître, pour exécuter promptement ses ordres
comme des esprits disposés à le servir.

LE COMTE.

Bien dit ; mais vous vous asseyez près de lui,
parce que vous êtes plutôt ses conseillers que ses ser-
viteurs.

(Tous deux s'asseyent.)

(*Au chevalier.*) Comment appelle-t-on les sujets
du second grade ?

LE CHEVALIER.

Si je l'ai bien entendu, ils s'appellent compa-
gnons.

LE COMTE.

Pourquoi portent-ils ce nom ?

LE CHEVALIER.

Vraisemblablement, parce que le maître les trouve
assez capables pour partager ses travaux et con-
courir à la fin qu'il se propose.

LE COMTE.

Que pensez-vous de l'objet de ce grade ?

LE CHEVALIER.

Je ne puis en avoir une autre idée, sinon que l'on doit y mettre en pratique ce que le premier grade a montré. On indique de loin le but à l'apprenti, et on donne au compagnon le moyen de l'atteindre.

LE COMTE.

Quel est ce but que l'on offre aux apprentis ?

LE CHEVALIER.

De chercher son plus grand bien dans le plus grand bien d'autrui.

LE COMTE.

Qu'attend donc celui qui aspire à être compagnon ?

LE CHEVALIER.

Que le maître lui donne les moyens de coopérer au bien général.

LE COMTE.

Expliquez-vous plus clairement.

LE CHEVALIER.

Vous savez mieux que moi-même ce que je dois dire. — Dans tout bon cœur, il est un sentiment noble placé par la nature, savoir : qu'il ne faut pas être heureux pour soi seul, mais chercher son bonheur dans le bien-être de ses semblables. C'est ce sentiment si beau que tu sais exciter, fortifier et nourrir dans le cœur des apprentis. — Et, combien il est nécessaire d'exciter, de relever notre courage,

notre ardeur ! Notre cœur qui , dès l'enfance , trouve son bonheur dans la sociabilité , qui se livre si volontiers , et ne goûte les plus vives , les plus pures jouissances que lorsqu'il peut se sacrifier pour un objet aimé , ah ! notre cœur est malheureusement entraîné par le tourbillon du monde , hors de ses rêves chéris. Ce que nous voulons donner , nul ne le veut recevoir ; si nous voulons agir , nul ne veut nous aider ; nous cherchons , nous essayons , et nous nous trouvons bientôt dans la solitude.

LE COMTE, après une pause.

Ensuite , mon fils.

LE CHEVALIER.

Et ce qui est pire encore , nous nous trouvons faibles et découragés. Qui peut décrire les chagrins d'un cœur aimant , qu'on méconnaît et qu'on repousse ? qui peut exprimer les longs tourmens d'un homme qui , né pour faire le bien , abandonne à regret ses vœux et ses espérances , et est enfin obligé d'y renoncer sans retour ? Heureux s'il lui est encore possible de trouver une épouse , un ami auxquels il puisse donner en particulier ce qu'il destinait à tout le genre humain ; s'il peut faire du bien à ses enfans ; que dis-je ? à ses animaux !

LE COMTE.

Tu as encore davantage à dire ; continue.

LE CHEVALIER.

Oui , c'est ce beau sentiment que tu ranimes dans

tes apprentis : tu leur donnes l'espérance que les obstacles qui se présentent à l'homme de bien ne sont pas insurmontables, qu'il est possible non seulement de se connaître, mais de se rendre meilleur, qu'il est possible non seulement de reconnaître les droits de l'homme, mais de les faire valoir, et, en travaillant pour les autres, de recueillir pour soi-même la plus belle récompense.

LE COMTE au chanoine, qui n'a pu jusqu'alors demeurer tranquille sur son siège.

Que dites-vous de cette profession de foi du chevalier ?

LE CHANOINE souriant.

Qu'elle vient d'un apprenti et non pas d'un compagnon.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE CHANOINE.

Il ne faut point l'interroger ; il faut l'instruire.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

LE CHANOINE.

Dites la devise du premier grade.

LE CHEVALIER.

« Fais pour les hommes ce que tu veux qu'ils fassent pour toi. »

LE CHANOINE.

Apprends donc maintenant la devise du second grade :

« Ce que tu veux que les autres fassent pour toi, ne le fais pas pour eux. »

LE CHEVALIER bondissant sur son siège.

Qu'est-ce à dire ? veut-on me jouer ? Un homme sage , honnête , peut-il parler ainsi ?

LE COMTE.

Rasseyez-vous , et écoutez. (*Au chanoine.*) Où est le centre auquel tout doit se rapporter ?

LE CHANOINE.

A notre cœur.

LE COMTE.

Quelle est notre loi suprême ?

LE CHANOINE.

Notre propre intérêt.

LE COMTE.

Que nous apprend le second grade ?

LE CHANOINE.

La sagesse et la prudence.

LE COMTE.

Quel est l'homme le plus sage ?

LE CHANOINE.

Celui qui ne fait et ne veut que ce qui lui est utile.

LE COMTE.

Quel est le plus prudent ?

LE CHANOINE.

Celui qui fait tourner tout ce qui lui arrive à son propre intérêt.

LE CHEVALIER se récriant de nouveau.

Laissez-moi ; il m'est impossible , il m'est insupportable d'entendre de tels discours.

LE CHANOINE avec un demi-sourire;

J'ai éprouvé à peu près ce que vous éprouvez actuellement. (*Au comte.*) Il faut lui pardonner de se montrer si intraitable. (*Au chevalier.*) Calmez-vous ; vous rirez bientôt vous-même et nous pardonnerez ce sourire qui vous déplaît en cet instant. En sortant du champ de l'enthousiasme où le maître conduit ses apprentis comme à la lisière, on croit passer sur un pont d'or dans le délicieux pays des féeries ; et effectivement, on ne s'attend pas à être ramené brusquement dans le monde réel dont on croyait s'éloigner.

LE CHEVALIER.

Messieurs, permettez que je me remette de mon étonnement.

LE CHANOINE.

Remettez-vous, remettez-vous, et jetez les yeux sur le monde, sur votre propre cœur. Endurez les fous, mais tirez parti de leur folie. Voyez comme chacun cherche à prendre aux autres autant que possible, et à donner le moins qu'il peut. Chacun aime mieux commander que servir, se faire porter que porter. Chacun exige qu'on lui rende un tribut d'honneur et de considération, et en est aussi avare que possible. Tous les hommes sont égoïstes. Il n'y a qu'un novice ou un insensé qui puisse voir les choses autrement. Celui qui ne se connaît pas, peut seul nier que tel est l'état de son cœur.

LE CHEVALIER.

Où veut-on me conduire ?

LE CHANOINE.

C'est cette marche du monde que le maître développe au deuxième grade. Il montre que l'on ne peut rien obtenir des hommes sans les tromper, sans flatter leurs caprices ; qu'on se fait des ennemis irréconciliables quand on veut éclairer les sots, réveiller les somnambules, ou rappeler au droit chemin ceux qui s'égarerent ; que tous les hommes qui dominent ont été et sont des charlatans assez adroits pour fonder leur autorité et leur fortune sur les défauts de l'humanité.

LE CHEVALIER.

Affreux ! horrible !

LE COMTE.

C'est assez. Qu'il réfléchisse maintenant. Mais un mot avant de nous séparer. Comment appelle-t-on le premier grade ?

LE CHANOINE.

L'instruction.

LE COMTE.

Pourquoi ?

LE CHANOINE.

Parce que les apprentis croient apprendre quelque chose.

LE COMTE.

Comment appelle-t-on le deuxième grade ?

LE CHANOINE.

L'épreuve.

LE COMTE.

Pourquoi ?

LE CHANOINE.

Parce que la tête d'un homme est éprouvée dans ce grade, et que l'on voit ce dont il est capable.

LE COMTE.

Très bien. (*Bas au chanoine.*) Laisse-nous seuls ; je vais tâcher d'améliorer cette mauvaise tête.

LE CHANOINE.

Je souhaiterais que tu voulusses exaucer mes vœux et m'initier au troisième grade.

LE COMTE.

Je ne vais pas prévenir le Grand-Cophte. Attends son apparition : dans peu tous tes désirs seront satisfaits.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Jeune homme !

LE CHEVALIER, qui pendant ce temps est demeuré pensif et immobile.

Adieu, monsieur le comte.

LE COMTE.

Où voulez-vous aller ? Je ne vous laisse point sortir.

LE CHEVALIER.

Ne me retenez pas ; je ne veux pas que vous m'arrêtiez.

LE COMTE.

Demeurez.

LE CHEVALIER.

Oui , mais le temps nécessaire pour vous remercier du bien que vous m'avez enseigné, des connaissances que j'ai puisées dans vos leçons , du désir de bien faire que vous avez fait naître en moi. Adieu , maintenant, adieu pour toujours ! J'ai payé la dette de la reconnaissance à mon bienfaiteur. Adieu ! Je vous dirai seulement : Vos bienfaits ne me faisaient point rougir, car je croyais les devoir à un homme généreux.

LE COMTE.

Continuez, continuez ; achevez de tout dire avant de quitter la place.

LE CHEVALIER.

Vous le voulez, vous l'ordonnez ; soit donc. O comte ! comment avez-vous anéanti en un moment mon bonheur et mes espérances. Ne m'avez-vous pas mieux connu , mieux jugé ?

LE COMTE.

En quoi me suis-je donc tant trompé ? Je voyais en vous un jeune homme avide de bonheur et aspirant à la fortune et au rang , avec d'autant plus de chaleur que sa position ne lui permettait pas de hautes espérances.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais ne montrais-je pas aussi un cœur plein de mépris pour les moyens vils et bas ? Ne voulais-je pas tenir mon plus beau titre de ma franchise , de

ma loyauté, de ma bonne foi, de toutes les qualités qui décorent un homme noble, un soldat? — Et maintenant?

LE COMTE.

Et maintenant rougissez de la peau de renard dont vous voudriez couvrir la crinière du lion.

LE CHEVALIER.

Plaisantez, si bon vous semble; je vais parler sérieusement; sérieusement pour la dernière fois à un homme que j'ai cru mon ami. Oui, je l'avoue, votre conduite a été pour moi longtemps équivoque. Ces connaissances mystérieuses entourées d'épaisses ténèbres, cette puissance étonnante que nous nous persuadions de bonne foi, ce commerce avec les esprits, ces cérémonies infructueuses, tout cela ne me présageait rien de bon: seulement, la grandeur de vos sentimens que j'avais appris à connaître dans plusieurs circonstances, votre abnégation de tout intérêt personnel, votre sensibilité, votre empressement à rendre service, votre générosité, tout cela m'indiquait au contraire le fond d'un cœur noble. Je demeurai suspendu à votre bouche, je suçai vos leçons jusqu'à ce moment qui a détruit toutes mes espérances. Adieu! — Pour devenir un méprisable et bas coquin, suivre le torrent, et saisir mon intérêt d'un moment au préjudice de mes semblables, il n'y avait pas besoin de ces préparations, de cet appareil qui me font rougir et me rabaisent. Je vous quitte; ce qu'on me demande est impossible.

LE COMTE.

Chevalier, regardez-moi.

LE CHEVALIER.

Que désirez-vous de moi ?

LE COMTE.

Faites ce que vous me verrez faire. (*Il ôte son chapeau.*)

LE CHEVALIER.

Faut-il nous quitter avec cérémonie ?

LE COMTE.

La politesse même vous ordonne de m'imiter.

LE CHEVALIER ôtant son chapeau.

Eh bien donc, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE COMTE jetant au loin son chapeau.

Allons, chevalier.

LE CHEVALIER.

Que signifie cela ?

LE COMTE.

Je désire que vous suiviez mon exemple.

LE CHEVALIER jetant aussi son chapeau.

Que ce soit donc la dernière fois que je fais une chose incompréhensible, une folie !

LE COMTE.

Ce n'est pas une folie comme tu le penses. (*Il s'avance vers lui les bras ouverts.*) Regarde-moi face à face, ô toi, mon élu. Viens dans mes bras, presse-toi contre mon sein ; tu es élevé au grade de maître.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci ? Laissez-moi partir.

LE COMTE.

Jamais , si je ne devais te quitter qu'après l'épuisement de ma joie , ô mon excellent ami !

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous ; vous me confondez.

LE COMTE.

Te rappelles-tu comment le chanoine a nommé le deuxième grade ?

LE CHEVALIER.

L'épreuve , je crois.

LE COMTE.

C'est cela. Eh bien ! tu en es sorti victorieux.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous.

LE COMTE.

Laisse-moi d'abord t'exprimer l'excès de ma joie par ces embrassemens.

LE CHEVALIER.

Je demeure muet.

LE COMTE.

Que j'ai joui rarement de ce bonheur ! que je te félicite , que je me félicite moi-même !

LE CHEVALIER.

Neme laissez pas plus longtemps dans l'incertitude.

LE COMTE.

Tu t'es tiré avec gloire de l'aventure la plus bi-

sarre ; tu t'es donné à toi-même la dignité de maître ; tu as enlevé comme d'assaut les avantages du troisième grade.

LE CHEVALIER.

Je suis toujours dans le doute et la perplexité.

LE COMTE.

Je désirerais maintenant que ton esprit t'expliquât ce que ton cœur a mis en pratique ; avec un peu d'attention tu le feras facilement. Quelles étaient tes espérances comme apprenti du premier grade ?

LE CHEVALIER.

De devenir meilleur que je ne suis , et , par votre secours , de mettre en pratique le bien , que je sais distinguer du mal.

LE COMTE.

Et qu'appris-tu quand tu entendis , de la bouche du chanoine , les principes du deuxième grade ?

LE CHEVALIER.

J'appris avec horreur que , jusqu'alors , vous n'aviez fait que dissimuler , et que vous trompiez les apprentis ; que l'on voulait transformer ceux que vous appelez compagnons , en hommes politiques , en égoïstes ; arracher de leur cœur les plus tendres sentimens de l'amitié , de l'amour , de la loyauté , qui y sont enracinés profondément , et en faire , je ne crains pas de le dire , des hommes bas , vils et méchans. Vous savez avec quelle horreur j'ai repoussé cette métamorphose. Je n'ai plus rien

à dire ; je ne change rien à mes sentimens , et...
Congédiez-moi.

LE COMTE.

C'est précisément pour cela que je te presse contre mon cœur, que je jette mon chapeau loin de toi, et que je te salue comme maître. Tu as surmonté l'épreuve, tu as échappé à la tentation, tu t'es montré l'homme que je cherche. Tout ce que tu as entendu de la bouche du chanoine, tout ce que, hélas ! ce malheureux, avec beaucoup d'autres, prend pour la vérité, est seulement l'épreuve, la tentation. Quand les maîtres grands, sublimes, désintéressés, veulent faire avancer un apprenti qui montre des dispositions, ils le tentent d'abord, et cela ne peut manquer, en lui offrant les avantages apparens d'une conduite intéressée. S'il donne dans ce piège, il fait un pas en arrière, lorsqu'il pense en faire un en avant ; nous l'abandonnons longtems à ses sentimens, et il est bien heureux quand, par de longs détours, nous le conduisons enfin à la lumière.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que dire. Quoi ? le chanoine pense que les principes qu'il m'a exposés avec tant de complaisance, sont les vrais, les droits principes ?

LE COMTE.

Il le pense, le malheureux.

LE CHEVALIER.

Et vous, son ami de cœur, vous ne le tirez pas de son erreur ?

LE COMTE.

J'y travaille ; mais cela est plus difficile que tu ne penses. La présomption d'un égoïste à demi éclairé l'élève, à ses yeux, bien au-dessus des autres hommes. Croyant les surpasser, il ne fait plus d'efforts pour s'instruire, et donne précisément par-là aux autres occasion de le surpasser, de le gouverner.

LE CHEVALIER.

Vous ne devriez point avoir de repos jusqu'à ce que ses yeux fussent ouverts.

LE COMTE.

Pour que tu apprennes à connaître combien cette tâche est difficile, il faut que tu m'aides à le ramener à la bonne voie.

LE CHEVALIER, après une pause.

Il serait donc vrai que je ne me suis pas trompé à votre égard ! depuis le temps que je vous connais, j'ai donc trouvé toujours en vous le meilleur, le plus grand, le plus inconcevable des hommes ! Ma reconnaissance est sans bornes, ma joie reste muette dans cet embrassement.

LE COMTE.

Va maintenant, mon fils : dans la chambre voisine sont rangés les enfans, au milieu desquels seulement l'on doit se montrer au Grand-Cophite. Si tous ceux qui veulent se présenter à lui en ce jour étaient purs comme toi, il éprouverait lui-même une grande

joie de son apparition. Tu verras de grands prodiges, et tu les comprendras bientôt ; bientôt tu apprendras toi-même à les produire. Va, admire, et tais-toi.

LE CHEVALIER.

Je suis tout à toi pour toujours.

SCÈNE VII.

LE COMTE seul.

De cette manière , en voici encore un de placé d'après son caractère. On doit disposer les hameçons et les filets d'après la proportion des poissons que l'on veut prendre ; et quand il s'agit d'une baleine on a recours au harpon. On place une trappe pour la souris , un piège en fer pour le renard ; on creuse une fosse pour le loup , et on chasse le lion avec des flambeaux : quant à ce jeune lionceau , je l'ai conduit au repos avec un flambeau , et je vais tenter un coup de maître qui doit consolider mon crédit dans l'esprit de tous. La décoration est prête ; la marquise m'a compris , et tout va réussir à souhait.

UN DOMESTIQUE vêtu d'un long habit de cérémonie, blanc.

Tout est prêt , monsieur le comte. Le chanoine , le chevalier , les dames sont habillés : voulez-vous revêtir ici votre costume ? dois-je l'apporter ?

LE COMTE.

Non , j'y vais ; suis-moi , et remplis ton ministère.

SCÈNE VIII.

Vestibule et entrée de la loge égyptienne.

Six enfans arrivent deux à deux, vêtus de longues robes blanches, les cheveux flottans ; des couronnes de roses sont sur leurs têtes, et des encensoirs à leurs mains.

Six jeunes gens derrière, vêtus de robes blanches, mais plus courtes, portant de même des couronnes de roses sur la tête ; chacun tient deux flambeaux en croix sur la poitrine. Ils parcourent le théâtre avec ordre, et se placent aux deux côtés ;

CHOEUR DES ENFANS.

« Déjà le temple, déjà les portiques et les caveaux sont ouverts : encens, purifie l'air qui circule autour de ces colonnes. »

CHOEUR DES JEUNES GENS.

« Chers enfans, tendres rejetons, demeurez dans le vestibule ; et vous, sages et adeptes, hâtez-vous vers le sanctuaire. »

(Musique.)

(Les membres de la loge arrivent deux à deux par des coulisses opposées ; un cavalier donne toujours la main à une dame ; ils se rencontrent, se saluent et marchent vers la porte de la loge.)

CHOEUR DES ENFANS ET DES JEUNES GENS.

« Petits et misérables comme des nains, profondément enveloppés des ténèbres de l'erreur, nous sommes au pied de la montagne sainte ; esprits, oserons-nous la gravir ? »

CHOEUR PARTANT DE L'INTÉRIEUR.

« Apportez un esprit sérieux à une affaire sérieuse. Venez à la lumière, du sein des ténèbres et de l'er-

reur. Pour que le Còphite ne s'éveille pas, marchez, marchez doucement. »

(La porte s'ouvre , les membres de la loge entrent. La porte se ferme. Un nouveau cérémonial accompagné de chants recommence. Enfin la nièce et le chanoine se rencontrent et entrent ensemble dans le sanctuaire : ils sont les derniers. La musique se perd dans le pianissimo ; les enfans rentrent dans les coulisses ; les jeunes gens tombent à genoux aux deux côtés de l'avant-scène.)

SCÈNE IX.

(La toile se lève , et on découvre une salle remplie d'images et d'ornemens égyptiens. Au milieu est placé un grand fauteuil : une personne vêtue de drap d'or y est assise , et s'appuie sur le dos de ce fauteuil. Sa tête est couverte d'un voile blanc. A sa droite le chanoine se met à genoux , le chevalier à sa gauche ; en avant , près du chanoine , la marquise ; près du chevalier le marquis , puis la nièce.)

(La musique cesse.)

LE CHANOINE.

Sublime, immortel vieillard ! tu permets à des indignes d'approcher de tes genoux et d'implorer ta grâce et ton assistance. Tu dors, ou plutôt tu sembles dormir ; car nous savons que, même dans ton repos, tu es actif et attentif, et que tu favorises le bien-être des hommes. Donne-nous un signe auquel nous reconnaissons que tu nous entends, que tu nous es favorable.

(Quelques sons de musique.)

(La personne voilée lève la main droite.)

LE CHEVALIER.

Tu vois à tes pieds une réunion d'hommes qui, excités par la promesse de ton plus digne élève, s'approchent de toi en pleine confiance ; et espèrent que tu satisferas leurs besoins. Ces besoins, il est vrai,

sont très divers ; mais les choses les plus compliquées deviennent simples devant ton œil qui perce tout , devant ta vaste puissance. Nous exauceras-tu , quoique nous en soyons indignes ?

(Musique dans la même proportion que plus haut.)

(La personne voilée se redresse.)

LA MARQUISE.

Pardonne l'impatience d'une femme ; laisse-nous voir ton visage , nous languissons depuis un mois pour y parvenir.

(Musique comme plus haut.)

(La personne voilée se lève , et demeure debout devant le siège.)

LE MARQUIS.

Permetts que nous nous approchions de toi , que nous baisions le bord de ton vêtement ; les désirs qui dormaient depuis si longtemps dans notre cœur sont maintenant éveillés , et ta présence augmente leur importunité.

(Musique comme plus haut.)

(La personne voilée descend lentement les degrés.)

LA NIÈCE bas.

Je tremble de tous mes membres.

LE CHANOINE.

Ne nous refuses pas plus longtemps l'éclat de ton visage.

TOUS.

Grand-Cophite , nous te supplions.

(La musique fait entendre quelques sons rapides.)

(Le voile tombe.)

TOUS, au moment où ils se relèvent et s'avancent davantage.

Le comte !

LE COMTE s'approchant.

Oui, le comte ! l'homme que vous nommiez jusqu'ici d'un nom sous lequel l'univers le connaît en ce moment. O aveugles ! ô êtres impassibles ! depuis près d'une année je ne sors pas de votre compagnie, j'entretiens votre ignorance, je vivifie votre esprit engourdi, je fais mainte allusion au Grand-Cophte, je vous donne les coups-d'œil les plus significatifs ; et aucune lumière ne brille à vos yeux ; vous ne soupçonnez pas que vous ayez constamment devant vous l'homme même que vous cherchez ; que vous receviez chaque jour de ses mains les biens après lesquels vous soupirez ; que vous ayez enfin plus à remercier qu'à demander. J'ai cependant pitié de votre esprit grossier ; je descends jusqu'à votre faiblesse. Voyez-moi donc dans ma magnificence ; que vos yeux me reconnaissent, si votre cœur m'a méconnu : et si le pouvoir que j'ai exercé sur vos âmes a laissé votre foi chancelante, croyez donc maintenant aux prodiges que j'accomplis, non sur vous, mais en votre présence.

LE CHANOINE à part.

Je reste stupéfait.

LE CHEVALIER à part.

Je suis muet.

LA MARQUISE à part.

Son impudence surpasse mon attente.

LE MARQUIS.

Je suis curieux de voir où tout cela doit aboutir.

LE COMTE.

Vous demeurez frappés de surprise ; vous baissez les yeux ; vous osez à peine me regarder. Tournez vers moi votre visage ; fixez sur moi vos yeux avec confiance et amitié ; bannissez toute crainte ; et élevez votre cœur. Oui, vous avez devant vous l'homme qui, aussi vieux que les prêtres égyptiens, aussi sublime que les sages des Indes, s'est formé dans le commerce des plus grands hommes que la terre admire depuis des siècles ; qui est élevé au-dessus de tous les rangs, n'a besoin d'aucune richesse, et fait secrètement le bien que le monde attribue à diverses causes ; qui vit dans une société secrète d'hommes répandus sur toute la terre, plus ou moins semblables entr'eux, et qui se montrent rarement en personne, souvent par leurs œuvres.

LE CHANOINE.

Est-il possible que tu aies des semblables ?

LE COMTE montrant le ciel.

Un seul être n'en connaît point.

LE CHEVALIER.

Pensée sublime !

LA MARQUISE à part.

Le coquin ; il mêle à ses mensonges les choses les plus sacrées.

LE COMTE.

Oui, regardez ici : le soleil le plus ardent, la neige la plus mordante ne peuvent rien sur cette tête. En étendant ce bras désarmé, j'ai, dans les déserts de la Libye, arrêté un lion affamé et rugissant ; cette voix qui vous parle l'a forcé de venir à mes pieds apporter ses caresses ; il reconnut son maître, et je pus ensuite l'envoyer à la chasse, non pas pour moi qui abhorre les mets qu'on obtient par le sang, et fais à peine usage des alimens terrestres ; mais pour mes élèves, pour les peuples qui s'assembloient souvent, dans les déserts, autour de moi. J'ai laissé le lion à Alexandrie : à mon retour en cette ville, je trouverai en lui un compagnon fidèle.

LE CHANOINE.

Les autres maîtres de ta société ont-ils reçu du ciel des dons aussi précieux que toi ?

LE COMTE.

Les dons sont diversement partagés ; nul ne peut dire qu'il soit le plus grand.

LE CHEVALIER.

Le cercle de ces grands hommes est-il limité, ou peut-on être admis à leur nombre ?

LE COMTE.

Cette faveur serait possible à beaucoup, mais elle réussit peu ; les obstacles sont trop grands.

LE CHANOINE.

Pour que ton apparition ne nous rende pas plus

malheureux que nous n'étions auparavant, donnons au moins un but vers lequel nous puissions diriger notre attention et nos efforts.

LE COMTE.

C'est mon projet. — Après toutes les épreuves que vous avez subies, il est juste que je vous fasse faire un pas en avant ; que je place en vos mains comme une boussole qui vous indique le point où vous devez diriger votre marche. — Ecoutez.

LE CHANOINE.

Je suis tout oreille.

LE CHEVALIER.

Mon attention ne peut être plus forte.

LE MARQUIS.

Je suis plein de curiosité.

LA MARQUISE.

Que va-t-il dire ?

LE COMTE.

Quand l'homme n'est pas content de ses forces naturelles, il soupire après quelque chose de plus parfait, il désire quelque chose de plus élevé : s'il songe à acquérir par degrés une santé inaltérable, une longue existence, une richesse inépuisable, l'affection des hommes, l'obéissance des animaux, même du pouvoir sur les élémens et les esprits, il ne le peut sans une profonde connaissance de la nature. Je vous ouvre la porte qui conduit à ce but. Les plus grands secrets, les pouvoirs les plus étendus et les

effets les plus sûrs sont cachés *dans les paroles, les plantes et les pierres.*

TOUS.

Comment ?

(Pause.)

LA MARQUISE à part.

Dans les pierres ? S'il entend celles que j'ai dans ma poche, alors il a parfaitement raison.

LE MARQUIS.

Dans les plantes ? On dit qu'il n'existe aucune plante créée capable de prolonger notre existence ; et cependant vous devez en connaître de cette espèce, puisque vous avez rendu si durables, non seulement votre vie, mais vos forces et les agrémens de la jeunesse ?

LE COMTE.

L'immortalité n'est pas donnée à tout le monde.

LE CHANOINE.

Dans les paroles ? Je pressens que c'est là le point essentiel, sublime maître. Sans doute vous avez une langue, une écriture, avec laquelle vous tracez des choses toutes différentes de celles que nous exprimons avec nos malheureux sons qui ne peuvent rendre que les choses les plus communes ? Sans doute vous possédez les caractères mystérieux avec lesquels Salomon soumettait les esprits célestes ?

LE COMTE.

Je les possède tous, et même j'ai les caractères les plus merveilleux qu'on ait jamais vus, des paroles qu'une lèvres humaine peut à peine prononcer.

LE CHEVALIER.

O ! apprends-nous peu à peu à les épeler.

LE COMTE.

Avant toutes choses , il faut que vous reconnaissez que leur vertu ne dépend pas du mouvement des lèvres , ni des syllabes prononcées , mais bien du cœur qui envoie ces syllabes à la bouche. Vous apprendrez le pouvoir qu'une ame innocente a sur les esprits.

LA NIÈCE à part.

Ah Dieu ! il va m'appeler ; je tremble , mon cœur palpite ; que je jouerai mal mon rôle ! Je voudrais être bien loin d'ici et n'avoir jamais vu cet homme.

LE COMTE.

Approche-toi , belle et innocente enfant ; approche sans crainte. Livre ton cœur à la joie d'avoir été choisie pour le bonheur auquel un si grand nombre aspire.

LE CHANOINE.

Que va-t-il résulter de là ?

LE CHEVALIER.

Quel projet avez-vous ?

LE COMTE.

Attendez et faites attention.

(Musique.)

(Le comte fait un signe : un trépied s'élève de terre ; il supporte un globe illuminé. Le comte fait signe à la nièce , met sur la tête de cette jeune fille le voile qu'il portait auparavant lui-même , de manière cependant que son visage demeure découvert. Elle va se placer derrière le trépied. Pendant cette cérémonie , le comte abandonne son air

impérieux ; il se montre aimable, gracieux, et plein de respect pour la nièce. Les enfans, avec leurs encensoirs, se placent à côté du trépied. Le comte se tient tout près de la nièce, les autres se groupent avec grâce. Les jeunes gens sont devant. La nièce a les yeux sur le globe ; la société les a sur elle ; chacun est plein d'attention. Elle semble prononcer quelques paroles, et se courbe ensuite en arrière, avec l'étonnement d'une personne qui voit quelque chose d'inattendu ; elle demeure dans cette position.)

(La musique cesse.)

LE COMTE.

Que vois-tu, chère enfant ? Ne crains rien ; contiens-toi ; nous sommes à tes côtés.

LE CHEVALIER.

Que peut-elle voir ? que dira-t-elle ?

LE CHANOINE.

Silence ! elle parle.

LA NIÈCE dit quelques mots, mais si bas qu'on ne peut les comprendre.

LE COMTE.

Haut, mon enfant ; plus haut, que chacun puisse l'entendre.

LA NIÈCE.

Je vois des cierges brillans qui brûlent dans une chambre magnifique. Je distingue maintenant des tapis de la Chine, des sculptures dorées, un lustre. Mille clartés m'éblouissent.

LE COMTE.

Accoutume ton œil à ce spectacle ; regarde fixement. Que vois-tu encore ? n'y a-t-il personne dans la chambre ?

LA NIÈCE.

Ici ! — laissez-moi le temps, — ici, au milieu de cet éclat, près d'un cierge resplendissant, — assise

à une table, — j'aperçois une dame; — elle écrit; — elle lit.

LE CHANOINE.

Dis-moi; peux-tu la reconnaître? quel air a-t-elle? qu'est-ce? ne tais rien.

LA NIÈCE.

Je ne puis voir son visage: sa personne chancelle à mes yeux, comme une image dans une eau agitée.

LA MARQUISE à part.

L'aimable enfant répète sa leçon à merveille.

LE MARQUIS.

J'admire la feinte. O nature, de quoi n'es-tu pas capable!

LA NIÈCE.

Maintenant — maintenant, je puis voir plus distinctement son vêtement. Une robe bleu céleste tombe autour de son fauteuil; elle est semée d'étoiles d'argent comme le firmament.

LE CHANOINE à la marquise.

Me voici donc au comble du bonheur! c'est ma chère princesse. — On m'a parlé de cette robe bleue parsemée de mouches d'argent, qui semblent des étoiles aux yeux de cette enfant. Écoutons.

LA NIÈCE.

Que vois-je? Grand maître, sublime Copte, éloigne-toi de moi. Je vois des objets effrayans.

LE COMTE.

Demeure sans crainte, et parle. Que vois-tu?

LA NIECE.

Je vois deux esprits derrière le fauteuil ; ils...

LE COMTE.

Sont-ils hideux ?

LA NIÈCE.

Non, mais je frissonne.

LE COMTE au chanoine.

Ces esprits parlent dans l'intérêt d'un ami. Peux-tu reconnaître la dame ? connais-tu l'ami ?

LE CHANOINE lui baisant la main.

Tu peux être assuré de ma reconnaissance éternelle.

LA NIECE.

Elle est agitée. Le murmure des esprits l'empêche de lire et d'écrire. Impatiente, elle se lève. Les esprits disparaissent. (*Elle détourne son visage.*) Laissez-moi un instant.

LE COMTE.

De la patience, mon enfant : si tu savais sur quel soutien tu t'appuies ! (*Il la soutient.*)

LE CHEVALIER à part.

Qu'elle est aimable ! qu'elle a d'attraits dans son innocence ! Jamais jeune fille ne m'a autant ému ; je n'ai jamais senti un entraînement semblable. Que je prends intérêt à cette chère enfant ! Certainement le chanoine, la tante... L'esprit céleste ne soupçonne pas dans quel danger elle flotte. Que je l'avertirais,

que je la sauverais volontiers, si je pouvais m'oublier jusque-là !

LE COMTE.

Remets-toi, colombe sans tache. Regarde. Certainement tu as quelque chose encore à nous dévoiler.

LA NIÈCE regardant le globe.

Elle va à la cheminée ; elle regarde le miroir. Ahi !

LE COMTE.

Qu'éprouves-tu ?

LA NIÈCE.

Ahi !

LA MARQUISE.

Qu'as-tu donc ?

LA NIÈCE.

Ah ! c'est le chanoine que le miroir lui représente.

LE CHANOINE.

O félicité ! Maître, comment te remercier ? tu fais tout pour moi.

LA NIÈCE.

Elle regarde dans le miroir ; elle sourit. Le chanoine a disparu. Elle se voit elle-même.

LE CHEVALIER.

Quelle puissance merveilleuse ! quels dons célestes !

LA NIÈCE avec une expression de joie sentimentale.

Ah ! maintenant je vois tout clairement : je vois une beauté ravissante, un visage charmant. Comme

la tristesse qui se répand sur ses traits lui sied bien !

LE CHANOINE, qui, jusque-là, a tenu les mains du comte et les a baisées fréquemment.

Tu donnes à ton serviteur un bonheur inexprimable, indéfinissable.

LA NIÈCE.

Elle est agitée ; la chambre lui semble trop étroite ; elle marche vers une porte vitrée ; elle veut sortir... Ah !... ah !...

LE COMTE.

Raffermiss ton courage ; un seul instant encore : regarde encore une fois.

LA NIÈCE *troublée.*

Les esprits se tiennent à ses côtés ; ils ouvrent les portes ; l'obscurité règne en dehors.

LA MARQUISE *au chanoine,*

Elle va au devant de vous.

LE CHANOINE.

Est-il possible ?

LA MARQUISE.

Vous l'apprendrez.

LA NIÈCE.

Ah ! (*Elle tombe évanouie.*)

LE CHEVALIER.

O Dieu ! secourez-la ! épargnez-la ! Il est impardonnable que vous ne l'ayez pas plus tôt laissée libre.

LA MARQUISE.

Voici des sels.

(Les principaux personnages se pressent autour d'elle. Les jeunes gens quittent l'avant-scène et marchent vers le milieu du théâtre. Les enfans se joignent timidement à eux. Tout cela forme un beau groupe , mais en même temps un tableau d'effroi)

LE COMTE:

Confiez-la à mes soins ; il n'est qu'un baume céleste
qui la puisse rétablir.

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Chambre de la nièce.

LA NIÈCE, UNE FEMME-DE-CHAMBRE.

LA NIÈCE. (Elle est à sa toilette ; une femme-de-chambre l'aide à s'habiller, et passe ensuite dans un cabinet voisin. Elle revient avec un paquet, et traverse le théâtre.)

Que portes-tu là ? qu'y a-t-il dans ce paquet ?

LA FEMME-DE-CHAMBRE.

C'est un habit que vous m'avez ordonné de porter au tailleur.

LA NIÈCE.

Bon ; de manière à ce qu'il me le rende , s'il est possible , demain ou après demain.

(La femme-de-chambre sort.)

Maintenant me voici habillée comme ma tante l'a ordonné. — Que peut signifier ce nouvel artifice ? — Si je réfléchis à ce qui m'est arrivé aujourd'hui , j'ai tout à craindre. A peine suis-je remise de cette scène effrayante, et déjà l'on exige que je change de vêtemens ; même, si mes yeux ne me trompent pas, cet habit est semblable à celui de la princesse, que j'ai décrit. — Le chanoine aime la

princesse , et c'est moi qui dois la représenter. Dans quelles mains suis-je tombée ? que dois-je attendre ? Quel cruel usage fait ma tante de la confiance que je lui ai si étourdiment témoignée ! Malheur à moi ! je ne vois personne à qui je puisse avoir recours. Les sentimens du marquis sont maintenant clairs pour moi. C'est un homme vain , imprudent et léger qui m'a rendue malheureuse , et consentira bientôt à ma perte pour se défaire de moi. Le chanoine est précisément celui que je redoute. Le comte est un trompeur. — Ah ! le chevalier serait le seul dans les bras duquel je pourrais me jeter. Sa figure, sa conduite, ses sentimens m'ont fait voir en lui un jeune homme actif et sûr ; et je ne lui ai pas été, je crois , indifférente. — Mais hélas ! trompé par la scène impudente et mensongère des esprits célestes, il me regarde comme une créature digne de la plus grande vénération. Que dois-je lui avouer ? que dois-je lui confier ? — Qu'il en arrive ce qu'il pourra, je veux tenter cette chance. Qu'ai-je à perdre ? ne suis-je pas, dans ce peu d'heures, arrivée jusqu'au désespoir. — Quoiqu'il en puisse résulter, je vais lui écrire. — Je le verrai ; je me confierai à lui. Cet homme généreux peut me blâmer, mais non me repousser. Il me cherchera un asile. Un cloître, une pension seront pour moi un séjour agréable. (*Elle parle et écrit à mesure.*)

« Une fille infortunée qui a besoin de votre
» secours, et dont vous ne concevrez pas une opi-
» nion défavorable, parce qu'elle a confiance en

» vous, vous demande demain matin un quart
» d'heure d'entretien. Tenez-vous dans le voisinage;
» je vous ferai dire si je suis seule. La triste position
» dans laquelle je me trouve, me force à cette dé-
» marche équivoque. »

Le sort en est jeté. — Le petit Jack sera bien, je pense, un messenger fidèle. (*Elle va à la porte et appelle.*) Jack !

SCÈNE II.

LA NIÈCE, JACK.

LA NIÈCE.

Petit, connais-tu la demeure du chevalier Gre-ville ?

JACK.

J'y ai été souvent.

LA NIÈCE.

Veux-tu bien aller tout de suite lui remettre un billet ? mais que personne n'en sache rien.

JACK.

Très volontiers. Qu'aurai-je pour cela ?

LA NIÈCE lui présentant de l'argent.

Un écu de six livres.

JACK pirouettant plusieurs fois sur une jambe.

J'ai des ailes.

LA NIÈCE lui donnant le billet.

Le voici.

JACK.

Mon argent sera bientôt gagné. Probablement il est dans le voisinage. Il a coutume, à cette heure, d'aller au café.

LA NIÈCE.

Ce serait à merveille. De la discrétion !

JACK.

Donnez, donnez, et reposez-vous sur moi.

LA NIÈCE.

Tu es un rusé coquin.

JACK.

Digne d'être employé : demandez plutôt à votre tante.

SCÈNE III.

LA NIÈCE seule.

Que cet enfant est hardi ! comme on l'a formé à l'impudence ! Voilà comme j'aurais été ; et si ma tante avait travaillé plus doucement, elle m'aurait conduite pas à pas à ma perte. Heureusement j'aperçois l'écueil, et je sens encore assez de force pour m'en éloigner. Ombre de ma mère, assiste-moi ! Une faute m'arracha à l'état d'indifférence dans lequel je sommeillais entre la vertu et le vice. Puisse cette faute être mon premier pas vers la vertu !

SCÈNE IV.

LA NIÈCE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voyons, ma nièce; comment vous trouvez-vous dans ce nouveau costume?

LA NIÈCE.

Pas aussi bien que si c'était le mien propre.

LA MARQUISE.

Bah! bah! il vous va déjà bien. Tout ne vous sied-il pas?

LA NIÈCE.

Tout, jusqu'à la dissimulation, comme vous l'avez vu aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Ah! qui peut tenir ce langage? (*Rajustant quelque chose à la robe de sa nièce.*) Là; ceci doit être plus serré sur le corps, et le pli doit tomber plus richement. La voiture viendra bientôt, et nous conduira aujourd'hui même à la campagne.

LA NIÈCE.

Aujourd'hui même?

LA MARQUISE.

Oui, et vous avez aujourd'hui même encore un rôle à jouer.

LA NIÈCE.

Encore un rôle ? Vous êtes sans pitié , ma tante ; le premier m'a coûté tant de peine , que vous devriez m'épargner le second.

LA MARQUISE.

C'est précisément à cause de cela , mon enfant. Encore celui-ci , puis un troisième et un quatrième , et cela ne te coûtera plus aucun effort.

LA NIÈCE.

Je crains que vous ne me trouviez pas , à beaucoup près , aussi capable que vous le pensez.

LA MARQUISE.

Il s'agit d'une épreuve. Cette nuit , vous jouerez un rôle de très peu d'importance.

LA NIÈCE.

Avec ce vêtement magnifique ?

LA MARQUISE.

En vous conformant au plan tracé. Vous avez à représenter une amante à moitié muette.

LA NIÈCE.

Qu'entendez-vous par-là ?

LA MARQUISE.

Je vous transporte dans un jardin , sous un berceau ; je vous donne une rose , et vous demeurez là quelques momens. Un cavalier vient à vous , se jette à vos pieds , implore son pardon : vous laissez échapper quelque son inarticulé , « *Monsieur* » , ou tel

autre mot qu'il vous plaira. Il continue à demander qu'on l'excuse : « *Levez-vous* », lui répondez-vous tout bas. Il demande votre main en signe de paix : vous la lui tendez ; il la couvre de mille baisers. « *Levez-vous* », dites-vous alors , *éloignez-vous, on pourrait nous surprendre.* » Il tarde à vous obéir, vous vous levez vous-même, et dites en insistant : « *Eloignez-vous* » ; puis vous lui mettez la rose dans la main. Il veut vous retenir : « *Quelqu'un vient* », dites-vous à demi-voix ; et vous sortez précipitamment du berceau. Il veut hasarder un baiser avant la séparation ; vous l'arrêtez, lui pressez la main, et lui dites doucement : « *Nous nous reverrons.* » Vous vous échappez loin de lui.

LA NIÈCE:

Chère tante, pardonnez-moi ; c'est une tâche difficile, dangereuse. Quel est l'homme ? qui dois-je représenter ? La nuit, les circonstances ne le rendront-ils pas téméraire ? Pouvez-vous m'exposer ainsi !

LA MARQUISE:

Tu peux être tranquille, mon enfant ; je serai tout proche, et je ne tarderai pas un instant si j'entends ces derniers mots. Je m'approcherai et le chasserai.

LA NIÈCE.

Comment bien jouer mon rôle, ne sachant pas quel personnage je représente ?

LA MARQUISE.

Prends des manières nobles , parle bas , la nuit fera le reste.

LA NIÈCE.

Quel soupçon fait naître en moi cette robe bleue et ces mouches d'argent!

LA MARQUISE.

Eh bien ! puisque vous le présumez , puisque vous le devinez , vous représentez la princesse , et le cavalier est le chanoine.

LA NIÈCE.

Chère tante , comment pouvez-vous exiger d'une pauvre jeune fille abandonnée , une entreprise aussi extraordinaire ? Je ne comprends pas la liaison de ce plan , je ne sais en quoi il peut vous être utile ; mais réfléchissez bien que ce n'est pas une plaisanterie. Quelle peine attendrait celui qui imiterait , dans un écrit , la main du prince ; qui oserait graver sur un faux métal l'image de son roi ? et moi , je vais sciemment donner ma malheureuse personne pour la personne sacrée d'une princesse ; je vais contrefaire avec des traits et des habits empruntés , l'extérieur d'une personne élevée , et souiller en même temps la noble pureté qui fait l'ornement de son caractère. Je m'en veux à moi-même ; je mérite d'être blâmée , punie. Ayez pitié de moi ; car vous ne me délivrerez pas si l'on me condamne. Voulez-vous me rendre criminelle , parce que je vous ai fait l'aveu d'une faute ?

LA MARQUISE.

Mes intentions sont immuables.

LA NIÈCE suppliant.

Ma tante !

LA MARQUISE impérieusement.

Ma nièce ! — On vous annoncera l'arrivée de la voiture. Enveloppez-vous alors dans votre manteau, et suivez-moi.

LA NIÈCE.

Je désirerais....

LA MARQUISE.

Vous savez ce que vous avez à faire ; rien n'y sera changé.

SCÈNE V.

LA NIÈCE, puis JACK.

LA NIÈCE.

Ainsi mes soupçons étaient fondés ; c'est précisément ce que je redoutais. Elle veut absolument m'abandonner au chanoine, et peut-être le marquis même est-il d'accord avec elle. On peut tout attendre de pareilles gens, et j'ai d'autant mieux fait de me tourner du côté du chevalier. Pour aujourd'hui je saurai me conduire ; et demain, si je ne suis pas trompée sur son compte....

JACK à la porte.

Est-elle partie ?

LA NIÈCE.

Entre.

JACK.

Aussitôt fait que dit.

LA NIÈCE.

Qu'apportes-tu ?

JACK.

Voici une petite lettre ; (*pendant qu'il lui donne un billet et tourne autour d'elle en sautant*) et encore un écu du chevalier pour ma peine. Employez-moi pour des expéditions plus lointaines, je suis prêt.

LA NIÈCE.

Où l'as-tu trouvé ?

JACK.

Au café d'en face, comme je l'avais dit.

LA NIÈCE.

T'a-t-il dit quelque chose ?

JACK.

Il a demandé si vous étiez à la maison, si vous étiez seule. — Je vais voir ce que c'est. J'entends madame sortir en voiture.

SCÈNE VI.

LA NIÈCE, ensuite LE CHEVALIER.

LA NIÈCE lisant le billet.

« Je sais apprécier votre confiance, et je m'en ré-
 » jouis infiniment. Je vous ai déjà plainte en silence ;
 » dans peu de minutes je serai près de vous. » —
 O Dieu ! que veut dire cela ?

« Je ne puis commander à mon impatience jus-
 » qu'à demain matin. J'ai habité quelque temps
 » votre logement, et j'en possède encore par hasard
 » la principale clef. Je vais m'empressez d'arriver à
 » votre cabinet de toilette. Soyez sans inquiétude ;
 » nul ne me découvrira. Reposez-vous sur ma dis-
 » crétion. »

Je suis dans le plus affreux embarras. Il va me
 trouver sous ces habits : que dirai-je ?

LE CHEVALIER sortant du cabinet.

Pardonnez-moi mon empressement. Comment au-
 rais-je pu dormir tranquille cette nuit ?

LA NIÈCE.

Monsieur...

LE CHEVALIER la regardant finement.

Que je vous trouve changée ! quelle parure ! quelle
 toilette extraordinaire ! Que dois-je penser de cela !

LA NIÈCE.

O monsieur ! je ne vous attendais pas maintenant.
 Eloignez-vous promptement. Ma tante m'attend en
 ce moment. Demain matin...

LE CHEVALIER.

Voulez-vous avoir confiance en moi demain matin
 seulement ; et point aujourd'hui ?

LA NIÈCE.

J'entends venir quelqu'un ; l'on va m'appeler.

LE CHEVALIER.

Je me retire. Dites-moi seulement ce que signifie cet habit.

LA NIÈCE.

O Dieu !

LE CHEVALIER.

Quelle confiance pouvez-vous avoir en moi, si vous me taisez cette bagatelle ?

LA NIÈCE.

J'ai toute confiance en vous ; mais ce n'est pas là mon secret. Cet habit...

LE CHEVALIER.

Cet habit me semble assez remarquable ; quelquefois la princesse s'est fait voir sous ce costume. Aujourd'hui même les esprits vous l'ont montrée ainsi vêtue, et je vous trouve maintenant...

LA NIÈCE.

Ne m'attribuez pas cette mascarade.

LE CHEVALIER.

Quelles horribles conjectures !

LA NIÈCE.

Elles sont vraies :

LE CHEVALIER.

La scène des esprits ?

LA NIÈCE.

Était une tromperie.

LE CHEVALIER.

Les apparitions ?

LA NIÈCE.

Concertées.

LE CHEVALIER.

Oh ! que je suis malheureux ! Que ne vous êtes-vous tue éternellement ! que ne m'avez-vous laissé ma douce erreur ! Vous détruisez pour moi la plus agréable pensée de ma vie.

LA NIÈCE.

Je ne vous ai pas appelé pour vous flatter ; mais pour vous supplier de me secourir et de me sauver, comptant sur la noblesse de votre caractère. Hâtez-vous de vous éloigner. Nous nous reverrons demain. Ne méprisez point une infortunée créature qui jette ses yeux sur vous comme sur un dieu protecteur.

LE CHEVALIER.

Je suis perdu, abîmé pour jamais. Si vous saviez ce que vous m'avez enlevé en ce moment, vous trembleriez, vous n'imploreriez pas ma compassion. Vous m'avez arraché ma confiance en moi-même et en les autres, la foi que j'avais à la vertu, à l'innocence, à toute espèce de sentiment généreux. Je n'ai plus d'intérêt pour personne, et vous désirez que j'en aie pour vous ! Ma confiance a été trompée de la manière la plus honteuse, et vous voulez que je me fie à vous ! à vous, double et triple comédienne ! Quel bonheur pour moi d'être venu ce soir même ici, et

de ne vous avoir pas laissé le temps de prendre le masque sous lequel vous comptiez me duper !

LA NIÈCE.

Je suis la plus malheureuse des femmes. — Hâtez-vous ! fuyez ! on vient.

LE CHEVALIER.

Je m'en vais pour ne vous revoir jamais.

SCÈNE VII.

LA NIÈCE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS entr'ouvrant la porte.

Êtes-vous seule, petite nièce ? Un seul mot.

LA NIÈCE. (Pendant que le marquis regarde en dehors, elle donne promptement un coup d'œil à son miroir.)

J'ai l'air d'avoir pleuré, d'être confuse. Que vais-je dire ?

LE MARQUIS l'embrassant et la serrant sur son cœur avec force.

Délicieuse créature !

LA NIÈCE le repoussant.

Au nom du ciel, marquis !

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, vous n'avez rien à craindre.

LA NIÈCE s'arrachant de ses bras.

La marquise m'attend. (*A part.*) Si le chevalier était encore là !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous ? vous paraissez toute renversée.

LA NIÈCE.

Ah ! Dieu ! les soupçons de ma tante....

LE MARQUIS.

Tu m'affliges, chère enfant ; mais je veux te sauver.

LA NIÈCE.

Vous savez cependant que, cette nuit, je dois jouer le rôle de la princesse. C'est affreux ! Venez. (*Elle regarde avec crainte, du côté du cabinet.*)

LE MARQUIS.

Demeurez, demeurez ; c'est précisément là le sujet de ma visite. Jouez bien cette nuit votre rôle, et ne vous inquiétez de rien.

LA NIÈCE.

Allons-nous-en.

LE MARQUIS.

Non pas ; je voulais vous dire...

LA NIÈCE.

Nous en aurons tout le temps demain.

LE MARQUIS.

En aucune façon. Vous paraissez traiter cela bien légèrement.

LA NIÈCE.

Je suis dans le plus grand embarras.

LE MARQUIS.

Il se présente encore à vous, pour cette nuit, un événement bizarre auquel vous ne pensiez pas.

LA NIÈCE.

Quoi donc ? vous m'effrayez.

LE MARQUIS.

Vous devez partir avec moi.

LA NIÈCE.

Avec vous ?

LE MARQUIS.

Vous dites ce mot avec une sorte de répugnance.

LA NIÈCE.

Je ne sais ce que je dois dire.

LE MARQUIS.

Je vais vous éclairer en peu de mots. La mascarade à laquelle vous vous préparez n'est pas une simple plaisanterie. Ma femme a obtenu, au nom de la princesse, un important service du chanoine, et vous devez exprimer la reconnaissance de la princesse à cette pauvre dupe.

LA NIÈCE *embarrassée.*

Je dois lui donner une rose.

LE MARQUIS.

Belle récompense pour un tel service ! Sachez que

la passion aveugle du chanoine ne s'est laissé entraîner à rien moins qu'à acheter le beau collier des joailliers de la cour.

LA NIÈCE.

Le collier !

LE MARQUIS.

Que nous avons tant admiré lorsque nous achetâmes cette bague.

LA NIÈCE.

Cela n'est pas possible.

LE MARQUIS.

Tellement possible, que j'en ai déjà une partie dans ma poche.

LA NIÈCE.

Vous ? que veut dire cela ? — On pourrait écouter.

LE MARQUIS.

Venez donc de ce côté. (*Il s'approche du cabinet.*) Oui, mon enfant, le chanoine l'a possédé à peine un quart d'heure. Il fut de suite dans les mains de ma femme, pour le livrer ce soir même à la princesse. Que ma femme fut heureuse en cet instant ! que je le fus moi-même ! Elle sépara impitoyablement ce beau travail. Ce fut pour moi un crève-cœur, de voir ce précieux bijou ainsi mutilé, et je ne pus recevoir de consolation que du charmant petit paquet qu'elle me prépara pour mon voyage. J'ai au moins pour 100,000 livres de pierres dans ma poche. Je pars aujourd'hui pour l'Angle-

terre où je vais convertir le tout en argent, et acheter une foule d'objets précieux.

LA NIÈCE, qui jusque-là a caché le plus grand embarras.

Quelle dangereuse entreprise !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas craindre maintenant, mais oser.

LA NIÈCE.

Je vous souhaite du bonheur.

LE MARQUIS.

Il faut me porter bonheur, plutôt que de me le souhaiter. Tu dois être, tu seras ma compagne de voyage, chère enfant.

LA NIECE.

Vous voulez m'exposer à ce péril ?

LE MARQUIS.

Le péril est bien plus grand si tu restes. Ma femme est bien assez hardie pour soutenir cette fable, mais aussi longtemps seulement que cela sera faisable. — Jusqu'à ce que le premier terme de paiement arrive, et même un peu plus tard, elle est assez en sûreté. Cependant je ne puis te laisser ici.

LA NIÈCE.

Songez que...

LE MARQUIS.

Je ne sais comment expliquer ta conduite. Serait-il possible que l'on m'eût déjà enlevé ton cœur ! —

Non, ce n'est pas possible ; tu es égarée , mais tu n'es pas changée. Ne te laisse pas éblouir par l'apparente richesse du chanoine ; nous sommes maintenant plus riches que lui , qui va se trouver sous peu dans un très grand embarras. J'ai tout calculé exactement ; tu peux encore cette nuit représenter le personnage de la princesse. — C'est l'intention de ma femme que je vous accompagne en sortant d'ici , et que je poursuive ensuite ma route. Je prends pour cet objet une voiture particulière. Dès que la scène est jouée , alors je déclare net à la marquise que tu vas me suivre. Tu résisteras un peu , et je t'entraînerai de force. Elle ne fera pas d'esclandre , de crainte que tout ne se dévoile. — Tu ne prêtes pas attention à mes paroles ; qu'as-tu donc ?

LA NIÈCE.

Pardonnez-moi. — Ce projet , — je suis confondue , — je reste muette. — Réfléchissez dans quelle position nous laisserons derrière nous ma tante.

LE MARQUIS

Elle s'aidera bien elle-même ; elle est assez adroite. Elle a poussé les choses assez loin , et nous ne gâtons rien à son plan. C'en est assez : je ne veux , je ne puis me passer de toi ; et si jamais tu as douté de mon amour , tu vois maintenant combien il est ardent. Je ne te laisserai pas ici en proie à tant de pièges , de dangers. Avant huit jours , tu serais perdue pour moi. La passion insensée du chanoine pour la prin-

cesse, n'exclut pas chez lui d'autres intrigues. Encore peu de jours, et tu serais en apparence sa souveraine; mais, dans le fait, sa très obéissante maîtresse. Viens. Je l'ai résolu et ne m'en dépars pas. (*Il l'embrasse.*) Tu m'appartiens, et nul ne peut t'enlever à moi. Ma femme n'a jamais été un obstacle pour moi; et pourvu qu'elle tire heureusement de là ses pierreries, elle nous pardonnera volontiers le reste. — Qu'as-tu donc? tu parais troublée.

LA NIÈCE.

C'est fait de moi! Conduisez-moi où vous voudrez.

LE MARQUIS.

Apprends que tout est en règle. J'ai fait, sous un prétexte, emballer le plus nécessaire par ta femme-de-chambre. Bientôt nous serons habillés à neuf, et mieux que jamais. Il ne faut pas nous embarrasser de notre vieille friperie. (*Il emmène la nièce désespérée, qui regarde encore quelquefois en arrière, du côté du cabinet.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER sortant du cabinet.

Qu'ai-je entendu, et dans quel abîme de perfidie et de bassesse ai-je plongé mes regards? Jamais je n'aurais pu croire avec quels hommes je voulais vivre. Souvent ils m'ont été suspects; mais si quelqu'un les avait accusés devant moi d'actions aussi infâmes,

j'aurais pris contre lui leur défense. Je comprends maintenant, belle trompeuse, pourquoi tu ne me voulais voir que demain matin. Certainement, il lui était connu que le marquis doit partir cette nuit ; mais elle ne songeait pas qu'il la forcerait de le suivre. Elle croyait sans doute que l'amour de celui-ci pour elle était épuisé, comme le sien pour lui. L'horrible femme ! quelle naïveté d'hypocrisie ! — Placée devant nous comme un esprit céleste, les plus pures inspirations semblaient sortir de sa bouche, tandis que, dégoûtée d'un amant, elle songeait à se pourvoir d'un nouveau, et qu'au moyen d'un tableau prétendu magique, elle insultait impunément ceux qui l'adoraient comme un être divin. Comment dois-je ajuster tout ce que j'ai entendu ? que dois-je faire ? Le comte et la marquise trament la fourberie la plus inouïe. Pour mettre à fin leur plan, ils osent compromettre le nom d'une excellente princesse, et même contrefaire sa figure dans cette farce hideuse. Tôt ou tard cette trame se découvrira, et quelle que soit l'issue de l'affaire, elle ne peut être que désagréable au prince et à la princesse. La circonstance repousse tout délai. — Dois-je de ce pas aller dessiller les yeux du chanoine ? peut-être est-il encore possible de le sauver. Le collier est morcelé ; mais le marquis est encore ici ; on peut les arrêter, leur enlever le bijou, confondre les fourbes, et les chasser en silence. — C'est bien ; j'y vais. — Mais, un instant. — Ferai-je cela pour ce politique froid et intéressé ?

Il me remerciera, et pour l'avoir délivré d'un imminent danger, il me promettra sa protection, m'assurera une charge considérable aussitôt qu'il sera rentré en faveur. Cette expérience ne le rendra pas plus prudent : il se livrera de nouveau dans les mains du premier fripon ; se conduira toujours d'après l'impulsion de ses passions, sans réflexion, sans esprit, sans suite ; me souffrira dans sa maison comme un parasite ; il reconnaîtra qu'il m'a des obligations, et j'attendrai vainement un secours réel, puisque, malgré ses beaux revenus, il manque toujours d'argent comptant. (*Il se promène pensif çà et là.*) Homme insensé et borné ! et tu ne vois pas que le chemin de ton bonheur, que tu as si longtemps cherché, s'ouvre enfin devant toi. C'est avec raison que le chanoine s'est moqué de toi comme d'un écolier ; que le comte a abusé de tes sentimens nobles d'une manière infâme. Tu méritais cette leçon, puisqu'elle ne t'a pas tout d'un coup corrigé ; — ils ne croyaient pas t'entretenir pour leur perte. — Eh bien ! c'en est fait ; je cours chez le ministre. Il est précisément à la maison de campagne où ces fourbes vont se jeter tous ensemble dans le piège. Ils ne méritent aucun ménagement. C'est un bienfait pour la société ; de les faire punir comme ils le méritent et de mettre leurs ruses hors d'état de nuire davantage. Je cours ; — le moment est décisif. — S'ils sont pris sur le fait, tout est démontré. Les pierres que le marquis a dans sa poche, sont des

preuves contre lui. Il dépendra du prince d'attacher le prix qui lui semblera juste à la livraison des coupables, et l'on ne me bercera certainement pas par de vaines promesses. Je vois mon bonheur s'approcher avec la pointe du jour. Il n'y a pas un moment à différer. Allons ! allons !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il fait nuit.)

Le théâtre représente un jardin d'agrément. A droite de l'acteur est un berceau.

LE COMTE , LAFLEUR.

LAFLEUR.

Je n'entends personne encore. Rien ne bouge dans tout le jardin; cela m'embarrasse. J'ai pourtant bien écouté.

LE COMTE , avec une expression affectée.

Tu as bien écouté.

LAFLEUR.

Si vous le savez vous-même, tant mieux; car vous pouvez être assuré que je dis toujours la vérité. Mes maîtres avaient l'intention de se trouver à cette heure dans ce jardin. Je ne sais quel est leur projet. Ils sont partis avant nous avec quatre chevaux, et leur voiture s'arrêtera doucement à la petite porte. Je présume que le chanoine a aussi rendez-vous en ce lieu.

LE COMTE, comme plus haut.

Attends. (*Il tient son petit doigt près de son oreille.*) Cette bague m'apprend que tu dis vrai jusqu'à un certain point.

LAFLEUR.

Jusqu'à un certain point ?

LE COMTE.

Oui, c'est-à-dire, en tant que tu peux le savoir toi-même. Je ne sais pas toutes choses ; mais cette bague m'apprend toujours si les hommes mentent ou s'ils se trompent.

LAFLEUR.

Si j'avais un conseil à vous donner... Mais vous savez tout ce qu'il convient le mieux de faire.

LE COMTE.

Parle toujours. Je verrai si tu me conseilles ce qui est le meilleur.

LAFLEUR.

Je penserais qu'il faut remonter doucement cette allée obscure, et écouter toujours, en marchant, si nous n'entendrons point par hasard quelque bruit de pas, ou quelque chuchotement.

LE COMTE.

Fort bien. Va donc en avant, et vois si le chemin est sûr.

SCÈNE II.

LE COMTE seul.

Je ne conçois pas cela ; — et d'après toutes les circonstances que cet homme rapporte , la chose est néanmoins très vraisemblable. La marquise donne ici un rendez-vous au chanoine. Serait-il possible qu'elle eût réussi à gagner la princesse ? ce que je regardais comme une entreprise insensée , comme un mensonge et une fourberie. — Si elle y est parvenue , quelle chose est désormais impossible ? (*Il se retire dans le fond , du côté gauche.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER , LE COMMANDANT de la Garde suisse ; SIX SUISSES venant du côté gauche , par les coulisses d'avant-scène.

LE COMMANDANT, qui entre le dernier en scène.

Demeurez cachés ici , et quelque chose qui arrive , ne bougez point avant d'avoir entendu le son du cor. Au moment où il cessera , courez sus et faites prisonniers tous ceux que vous trouverez dans ce jardin. (*Aux Suisses qui sont sur le théâtre.*) Vous , faites attention au même signal. Quatre se cacheront à la grande porte. Laissez entrer tous ceux qui le voudront , mais ne laissez sortir personne.

UN SUISSE.

Entrer tout le monde , sortir personne.

LE COMMANDANT.

Et celui qui voudra sortir, arrêtez-le.

UN SUISSE.

Nous l'empoignerons bravement.

LE COMMANDANT.

Aussitôt que les cors se tairont, amenez ici tous ceux que vous aurez arrêtés. Deux de vous garderont la porte.

UN SUISSE.

Oui, commandant. Mon camaradé et moi nous amenerons les prisonniers, et Michel et Dusle resteront à la porte, de peur que quelqu'autre ne vienne à se glisser dehors.

LE COMMANDANT.

Allez donc, mes enfans ; allez, c'est bien comme cela.

(Les quatre Suisses s'en vont.)

Vous deux, allez vous placer environ à dix pas d'ici, dans le feuillage ; vous savez le reste.

UN SUISSE.

Bon.

LE COMMANDANT.

Ainsi, chevalier, tous nos postes sont occupés. Je doute qu'un seul nous échappe. Mais, à ne vous rien cacher, je pense que c'est à cette place que nous ferons la meilleure prise.

LE CHEVALIER.

Comment cela, monsieur le commandant ?

LE COMMANDANT.

Puisqu'il est question d'affaires galantes, ils choisiront certainement cette petite place. Dans le reste du jardin, les allées sont trop droites, les places trop claires. Ce bosquet, ces berceaux sont assez épais pour favoriser les larcins amoureux.

LE CHEVALIER.

Je serai bien en peine jusqu'à la fin de tout ceci.

LE COMMANDANT.

Dans de pareilles circonstances, un soldat ne devrait qu'approuver les mesures que nous prenons.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux être exposé, les armes à la main, à un poste dangereux, que de me voir à celui-ci. Vous ne trouverez pas mauvais que je sois inquiet du sort de ces individus, quoiqu'ils ne méritent aucune estime et que mes intentions soient tout à fait louables.

LE COMMANDANT.

Soyez tranquille ; j'ai ordre du prince et du ministre de terminer cette affaire dans un bref délai ; on s'en repose sur moi. Le prince a bien raison ; car si cette aventure a des suites, si elle fait du bruit, le monde alors en pensera ce qu'il voudra, et il vaut toujours mieux la mettre à fin en silence. — Votre

service en devient d'autant plus grand , cher jeune homme , et , certes , il ne demeurera pas sans récompense. — Il me semble entendre quelque chose. Retirons-nous à l'écart.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA NIÈCE.

LA MARQUISE s'adressant au marquis , à l'instant même où il sort du bosquet.

Demeurez toujours dans ce taillis , et gardez le silence. Je vous rejoins bientôt.

(Le marquis retourne sur ses pas.)

LA MARQUISE.

Voici le berceau , chère enfant ; voici la rose. Vous savez le reste.

LA NIÈCE.

O ! très chère tante , ne m'abandonnez pas ; protégez-moi ; songez à ce que je fais par amour pour vous , à ce que j'ose pour vous plaire.

LA MARQUISE.

Nous sommes près de vous , mon enfant. Du courage ; il n'y a aucun danger. Dans cinq minutes tout sera fini.

(La marquise se retire.)

LA NIÈCE seule.

O Dieu ! qu'importe qu'une nuit profonde enve-

loppe la faute : le jour salue gaîment la bonne action faite dans les ténèbres, et montre un visage terrible au malfaiteur.

SCÈNE V.

LA NIÈCE, LE CHANOINE.

(La nièce s'assoit sous le berceau, et tient une rose dans sa main.)

LE CHANOINE, qui entre en scène par le fond du théâtre du côté opposé au berceau.

Cette tranquillité profonde m'annonce l'approche de mon bonheur. Je n'entends aucun bruit dans ces jardins que la bonté du prince laisse ordinairement ouverts à tous les promeneurs, et qui, dans les belles soirées, sont souvent visités par de malheureux amans rêvant solitairement à leurs peines, et plus souvent encore par maints couples heureux. Je te remercie, flambeau céleste, d'avoir aujourd'hui voilé tes rayons ! Vent impétueux, nuages menaçans, je suis ravi que vous épouvantiez ces sociétés légères qui se répandent souvent çà et là dans ces allées, remplissent ces bosquets de rires bruyans, et, sans jouir eux-mêmes, troublent les plus doux plaisirs des autres. Beaux arbres, que vous me semblez grandis depuis peu d'étés, depuis que le triste bannissement m'a éloigné de vous ! Je vous revois enfin, je vous revois plein des plus brillantes espérances, et les songes qui me berçaient autrefois sous vos jeunes ombrages sont maintenant

réalisés. Je suis le plus heureux de tous les mortels.

LA MARQUISE qui marche doucement vers lui.

Est-ce vous, chanoine? Approchez-vous, approchez-vous de votre bonheur. Regardez sous ce berceau.

LE CHANOINE.

Ah! je suis au comble de la félicité!

(La marquise se retire.)

(Le chanoine court au berceau et se jette aux pieds de la nièce.)

Adorable mortelle, femme sublime, laissez-moi tomber en extase à vos genoux; laissez-moi exhaler sur cette main ma reconnaissance avec ma vie.

LA NIÈCE.

Monsieur....

LE CHANOINE.

Ne parlez point, ô déesse; c'est assez de votre présence. Quand vous m'échapperiez de nouveau, le souvenir de cet instant délicieux ferait mon bonheur à jamais. Le monde est plein de vos mérites; votre beauté, votre esprit, vos vertus ravissent tout l'univers. Vous êtes comme une divinité qu'on n'approche que pour la supplier et lui demander l'impossible. Et moi aussi, princesse....

LA NIÈCE.

Ah! levez-vous, monsieur.

LE CHANOINE.

De grâce, ne m'interrompez pas. Et moi aussi,

je viens, non vous prier, mais vous remercier du miracle divin par lequel vous avez sauvé ma vie.

LA NIECE se levant.

C'est assez.

LE CHANOINE toujours à genoux et la retenant.

Oui, c'est assez de paroles; c'en est même trop. Pardonnez-moi : les dieux eux-mêmes pardonnent quand nous les prions avec des paroles convenables, quoiqu'ils connaissent depuis longtemps nos besoins et nos vœux. Pardonnez à mes paroles. Hélas ! l'homme auroit-il autre chose à donner que des paroles, s'il ne voulait donner que ce qui lui appartient vraiment ? Vous donnez beaucoup à vos sujets, grande princesse ; pas un jour ne s'écoule qui ne soit marqué par vos bienfaits ; mais je puis dire en cet heureux moment, que je suis le seul qui aie reçu votre faveur à un si haut degré, le seul qui puisse se dire : « Elle t'accorde ton pardon d'une manière qui t'élève plus que jamais tu n'aurais pu tomber. Elle t'annonce ses bonnes grâces d'une manière qui est l'éternel gage de ses sentimens. Elle fait ton bonheur, le consolide, l'éternise, le tout en un moment. »

LA NIECE fait un mouvement en avant qui oblige le chanoine à se lever.

Eloignez-vous ; on vient. Nous nous reverrons.

(Elle a tendu la main au chanoine pendant qu'il s'est relevé, et laissé la rose dans ses mains en se reculant.)

LE CHANOINE.

Oui, maintenant je veux fuir, je veux résister au

brûlant désir qui me pousse à la témérité. (*Il s'approche d'elle vivement et recule aussitôt.*) Non, ne craignez rien ; mais laissez-moi exprimer ce que je sens ; car le reste de ma vie dépend de votre volonté. Je puis tout avouer, parce que j'ai sur moi-même assez d'empire pour affronter un si délicieux moment. Bannissez-moi pour jamais de votre présence, si vous m'enlevez l'espérance de me reposer un jour dans ces bras, de tous les tourmens justes et injustes que j'ai soufferts. Prononcez un seul mot. (*Il la prend par la main.*).

LA NIÈCE lui pressant la main.

Tout, tout ; mais maintenant éloignez-vous.

LE CHANOINE baisant les mains de la nièce.

Vous me rendez le plus heureux des hommes.
Régnez sur moi sans partage.

(Deux cors de chasse se font entendre dans l'éloignement, et produisent ensemble la plus agréable cadence. Le chanoine, pendant ce temps, reste la bouche collée sur les mains de la nièce.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, LE MARQUIS,
puis LE COMMANDANT de la Garde suisse ;
SUISSES.

LA MARQUISE accourant entr'eux deux.

Hâtez-vous, mon ami ; éloignez-vous ; j'ai entendu quelque bruit ; vous n'êtes point en sûreté. On pour-

rait découvrir au château l'absence de la princesse. Hâtez-vous ; sortons de ce lieu.

LE CHANOINE s'arrachant avec effort de la position où il était.

Fuyons ; il le faut, je le dois. Adieu, princesse. De grâce, ne me laissez pas languir une éternité.

(Il gagne doucement, du côté gauche, le fond du théâtre.)

LA MARQUISE.

Maintenant suivez-moi, ma nièce. Adieu, marquis ! Faites bien vos affaires. Vous reverrez dans peu votre femme, — votre amie. Embrassez-le pour prendre congé de lui, nièce.

LE MARQUIS embrasse sa nièce et l'attire de son côté.

Par ici, charmante enfant ; venez avec moi. Ma voiture est devant cette porte.

LA NIÈCE tremblante.

O Dieu, que deviendra tout ceci ?

LA MARQUISE saisissant sa nièce.

Que signifie cela, marquis ? Êtes-vous fou ?

LE MARQUIS.

Point de bruit : cette jeune fille m'appartient. Abandonnez-moi cette adorable créature pour laquelle j'éprouve le plus ardent amour, et je vous promets, en revanche, d'exécuter fidèlement tout ce que vous m'avez recommandé. Je pars pour l'Angleterre, je soigne vos intérêts ; nous vous attendons

là, et vous y faisons le meilleur, le plus gracieux accueil ; mais laissez-moi cette jeune fille.

LA MARQUISE.

Cela n'est pas possible. Suivez-moi, ma nièce. Que répondez-vous à la témérité de mon mari ? Parlez : êtes-vous d'intelligence avec lui ?

LA NIECE tremblante.

Ma tante....

LE MARQUIS continuant à l'attirer de son côté.

Avouez-le-lui ; point de dissimulation : c'est un plan concerté ; venez ; point de résistance, ou je fais du bruit, et suis capable, dans mon désespoir, de nous trahir tous ensemble.

LA MARQUISE.

C'est affreux ! c'est épouvantable ! Je suis perdue !

(Les cors se font entendre vivement, et se taisent de nouveau.)

LE COMMANDANT qui ramène le chanoine et est suivi de deux Suisses.

Par ici, monsieur, par ici.

LE CHANOINE.

De quel droit osez-vous m'arrêter ? Cette promenade n'est-elle pas libre à tout le monde ?

LE COMMANDANT.

Aux promeneurs, oui, mais non pas aux malfaiteurs. Vous n'échapperez pas ; rendez-vous de bonne grâce.

LE CHANOINE.

Me croyez-vous sans armes ?

(Il saisit dans sa poche un pistolet qu'il présente au commandant.)

LE COMMANDANT.

Resserrez cette arme. Vous pouvez tirer sur moi, mais non sortir de ce jardin : toutes les avenues sont occupées ; nul ne peut sortir. Abandonnez-vous au destin que vous êtes venu chercher de vous-même.

LA MARQUISE, qui pendant cet entretien est demeurée attentive et a recueilli ces paroles.

LA MARQUISE.

Quelle arrivée inattendue ! Venez de ce côté. Si nous ne sommes d'accord, nous nous perdrons tous ensemble.

(La marquise, le marquis et la nièce veulent se retirer du côté par où ils sont entrés ; deux Suisses leur barrent le passage.)

C'est fait de nous !

LE MARQUIS.

Nous sommes trahis !

LA NIÈCE.

Je suis perdue !

LE CHANOINE qui, en ce moment, vient se placer à côté de la nièce :

O Dieu !

LE COMMANDANT.

Qu'aucun de vous ne bouge. Vous êtes tous mes prisonniers.

LE CHANOINE montrant la nièce:

Et cette dame aussi ?

LE COMMANDANT:

Certainement.

LE CHANOINE.

Mon malheur est si grand que je ne puis y arrêter ma pensée.

LE COMMANDANT.

Pas si grand que votre imprudence.

LE CHANOINE.

Je consens à essayer tous les reproches, à supporter tout ce que la justice offensée peut imposer de peines ; je vous suis ; traînez-moi dans un cachot, si cela vous est ordonné ; seulement, respectez cet être plus qu'humain. Cachez, niez ce que vous avez vu ; imaginez d'autres circonstances ; vous rendrez au prince un plus grand service qu'en lui découvrant l'effroyable vérité, que sa fille, sa fille unique et chérie....

LE COMMANDANT.

Je connais mon devoir. Je ne vois ici que mes prisonniers ; je ne songe qu'à mon ordre, et je l'accomplirai.

LA MARQUISE.

Où tout cela tend-il ?

LE MARQUIS.

O pourquoi suis-je venu ici !

LA NIÈCE.

Mes craintes étaient fondées.

LE CHANOINE.

Je suis donc le plus infortuné des hommes ! Quelle intention a-t-on ici ? Est-il possible ! que peut ordonner le prince contre ce qu'il a de plus cher au monde ? Ma souveraine, — mes amis, — c'est moi qui fais votre malheur ! O ! pourquoi faut-il que je vive ? pourquoi suis-je dévoré d'amour ? pourquoi n'ai-je pas suivi la pensée qui m'est venue plus d'une fois, d'aller sur une terre étrangère é mousser mon cœur et mon ambition, en les appliquant à d'autres objets ? Pourquoi n'ai-je pas fui ? Ah ! pourquoi des liens m'ont-ils toujours retenu ? Je pourrais vous faire des reproches, me maudire, me haïr ; et cependant, si je m'examine en ce moment, je ne puis désirer un autre sort. Je suis encore le plus heureux mortel au sein de mon malheur !

LE COMMANDANT.

Terminez, monsieur, car il en est temps, et écoutez-moi.

LE CHANOINE.

Oui, je vais finir ; mais délivrez d'abord notre souveraine. Quoi ? elle demeurerait ici dans des ténèbres humides, pour entendre l'arrêt d'un malheureux qu'elle honore de son intérêt. Non, qu'elle retourne dans ses appartemens ; qu'elle ne reste pas plus longtemps exposée aux regards de ces vauriens

qui se réjouissent de sa confusion. Hâtez-vous, hâtez-vous, princesse : qui pourra s'opposer à vous ? Et cet homme qui ose me faire prisonnier, et ces colosses qui m'arrêtent avec leurs hallebardes, sont tous vos serviteurs. Partez : adieu. Qui tentera de vous retenir ? Mais n'oubliez pas un homme qui a pu enfin se prosterner à vos genoux, qui a osé enfin avouer que vous êtes tout pour lui dans l'univers. Jetez un dernier regard sur ses tourmens, sur sa douleur, et puis abandonnez-le au cruel destin qui a conspiré contre lui.

(Il se jette aux pieds de la nièce, qui s'appuie sur la marquise ; le marquis est près d'elle, dans un grand embarras ; ce qui forme, sur le côté droit du théâtre, un groupe dans lequel se trouvent deux Suisses. Le commandant et deux autres Suisses occupent le côté gauche de la scène.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE, que deux Suisses font marcher devant eux avec leurs hallebardes croisées.

Je vous dis que vous aurez à expier toute votre vie votre grossièreté. M'aborder ainsi, moi le plus grand des mortels ! Sachez que je suis le comte de Rostro ; de Rostro, impudens ; étranger honorable et partout révééré, maître en toutes sciences occultes, et qui tiens sous mes lois jusqu'aux puissances célestes....

UN SUISSÉ :

Dis tout cela à notre commandant ; il entend tout

cela , lui ; et si tu ne marches pas droit , nous te donnerons , des deux côtés , des bourrades pour te montrer le chemin , comme c'est notre ordre.

LE COMTE.

N'avez-vous donc aucune raison ?

LE SUISSE.

C'est celui qui nous commande qui en a. Je te le répète , marche droit et très droit de ce côté où est notre chef.

LE COMTE impérieusement.

Gardez-vous de me toucher.

LE CHANOINE qui , à la voix du comte , sort de son abattement et revient à lui.

Oui , je t'attendais ici , Grand-Cophite , digne maître , le plus sublime des mortels. Tu laissais tomber ainsi ton fils afin de le relever par un miracle. Nous sommes tous enchaînés pour toujours à tes lois. Je n'ai pas besoin de t'avouer que j'avais entrepris cette aventure avec le désir de te la cacher. Tu sais ce qui s'est passé ; tu en connais la malheureuse issue ; autrement tu ne serais pas arrivé. Par cette seule apparition , Grand-Cophite , tu obliges plus d'ames nobles que tu n'en as peut-être vu réunies dans ton long pèlerinage. Devant toi est un ami , il y a peu d'instans le plus heureux , maintenant le plus infortuné de tous les hommes. Ici est une dame digne du plus heureux sort ; là des amis qui ont essayé l'impossible dans la chaleur de leur affection.

Nous tous qui sommes ici, chose étonnante, si nous souffrons, c'est pour n'avoir pas eu confiance en toi. Aurais-tu ménagé le rendez-vous? ta sagesse ta puissance auraient-elles combiné les circonstances? (*Réfléchissant un instant et continuant avec résolution.*) Non, je ne formerai plus de vœux, je ne me plaindrai plus; car si, dans cette aventure, tout avait réussi à notre gré, tu n'aurais pas eu l'occasion de te faire voir dans ta splendeur, et, semblable à un dieu qui descend du ciel, de venir mettre un terme à notre embarras. (*Il s'approche du comte familièrement, le sourire à la bouche.*) Que décidez-vous, mon ami? Voyez, déjà nos gardiens sont comme frappés de stupeur; un seul mot de vous va les assoupir, leur faire oublier ce qui s'est passé, et alors nous nous échapperons heureusement de leurs mains. Allons, mon ami, serrez-moi sur votre cœur; accordez-moi mon pardon et ma délivrance.

LE COMTE l'embrassant avec gravité.

Je te pardonne. (*Au commandant.*) Nous partions bientôt d'ici tous ensemble.

LE COMMANDANT souriant.

Oh oui, très-volontiers.

LE CHANOINE:

O miracle!

LA MARQUISE au marquis.

Que veut dire ceci? S'il allait encore nous sauver!

LE MARQUIS.

Je commence à croire qu'il est réellement sorcier.

LE COMMANDANT.

Je n'ai pas besoin d'entendre davantage tous vos discours : seulement, je vois clairement à qui j'ai affaire, quelle doit être ma conduite. (*Se retournant.*) Mais approchez, jeune homme ; vous m'avez assez longtemps laissé seul.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Oui, me voici, pour confondre les monstres, et plaindre les insensés.

TOUS, excepté le commandant.

Qu'est ceci ? Le chevalier ! c'est une horreur ; il n'est pas possible !

LE CHEVALIER.

Oui, je viens ici rendre témoignage contre vous tous.

LA NIÈCE.

C'est moi qui suis la seule coupable.

LE CHANOINE.

Que signifie tout cela ? j'en perds la raison.

LE COMMANDANT.

Eh bien ! reconnaissez-vous ce jeune homme ? La

seule chose surprenante, c'est qu'il ait conservé son honneur dans votre société. Il a observé vos friponneries, il les a découvertes au prince, et j'ai été chargé d'informer et de punir. (*Au chanoine.*) Puis donc que vous apercevez maintenant sur quelle route et par quels guides vous avez été conduit, à quel point vous avez été trompé, connaissez enfin le fantôme au moyen duquel on a, ce soir, calomnié notre princesse.

(Il enlève le voile qui couvre le visage de la nièce.)

(Le chanoine la reconnaît , et exprime par sa pantomime l'effroi qui le saisit.)

LE CHEVALIER.

Il en est des esprits comme de la princesse. — En quels hommes vous aviez confiance !

LE CHANOINE.

Je me fais à vous aussi, et je vois que vous m'avez perdu.

LE COMMANDANT.

Ces perfides se sont servi de votre faiblesse pour vous pousser aux actions les plus condamnables. Que pouvez-vous attendre ?

LE CHANOINE.

Monsieur le commandant....

LE COMMANDANT.

Rassurez-vous, et apprenez d'abord que le prince pense assez noblement pour n'imposer encore cette fois à votre étourderie, à votre témérité, qu'une

punition légère ; que dis-je , une punition ? il veut plutôt essayer , pour la seconde fois , s'il est possible de vous corriger et de vous rendre digne de vos ancêtres. Votre éloignement de la cour , qui dure depuis deux ans , vous a bien peu profité. Je vous annonce que vous êtes libre , mais avec la seule condition que vous quitterez le pays sous huit jours , en prétextant un long voyage. Tout sera concerté avec votre oncle , que le prince estime particulièrement et honore de sa confiance. Vous pouvez retourner librement dans votre voiture , après que vous aurez appris néanmoins quelle est la nature du commerce de bijoux dans lequel vous vous êtes engagé.

LE CHANOINE.

Que vais-je apprendre ? quel nouveau coup m'attend ?

LE COMMANDANT au marquis.

Remettez-moi d'abord les bijoux qui sont dans votre poche.

LE MARQUIS.

Des bijoux ! je n'ai connaissance d'aucun.

UN SUISSE.

Il a jeté là-bas quelque chose dans le taillis. Cela ne doit pas être loin.

(Il cherche et rapporte la cassette , qu'il présente au commandant.)

LE COMMANDANT.

Ne niez pas davantage ; tout est connu. (*A la*

marquise.) Où sont les autres pierres ? Dites la vérité. Vous ne retournerez pas chez vous , et chez vous , en ce moment , tout est sous le scellé. Méritez l'indulgence avec laquelle on s'apprête à vous traiter.

LA MARQUISE.

Les voici. (*Elle présente l'écrin.*) Je ne pensais pas m'en séparer.

LE COMMANDANT au chanoine.

On rendra les bijoux aux joailliers , et l'on retirera en échange votre obligation. Vous remettrez , de votre côté , la fausse signature de la princesse. Je ne vous retiens plus ; vous pouvez vous retirer.

LE CHANOINE.

Oui , je me retire. Vous m'avez vu confondu ; mais ne croyez point que je sois abaissé ; ma naissance me donne des droits aux premiers emplois de l'Etat. Nul ne peut m'enlever ces avantages , et encore moins arracher de mon cœur la passion que je ressens pour ma princesse. Dites-lui combien cette illusion m'a rendu heureux. Dites-lui que toutes les humiliations que j'éprouvé ne sont rien auprès du chagrin de m'éloigner d'elle davantage ; d'aller chercher un pays où mes yeux ne pourront plus même l'apercevoir ; mais son image et l'espérance ne quitteront pas mon cœur de toute ma vie : dites-le-lui , de grâce. Quant à vous autres , je vous méprise. Vous étiez à ma passion ce que l'insecte est à un arbre vigoureux ; il en consume le feuillage , et l'ar-

bre perd sa fraîcheur au milieu de l'été; mais le cœur et les racines sont hors de ses atteintes. Allez ailleurs chercher une autre pâture.

(Le chanoine sort.)

LE COMMANDANT.

Pour les autres, ils seront conduits sans bruit et sous bonne escorte à une place frontière, jusqu'à ce qu'on ait suffisamment examiné s'ils n'ont pas, par hasard, étendu plus loin leurs friponneries. S'il se trouve qu'ils ne sont impliqués dans aucune autre mauvaise affaire, on les mettra tout doucement hors de ce pays, et l'on se délivrera ainsi de cette race de fourbes. Ils sont justement quatre, une voiture complète. Bon voyage! Qu'on les conduise jusqu'à la grande porte où une voiture et des dragons les attendent.

LA NIÈCE.

S'il est permis à une infortunée jeune fille d'appeler de cette sentence rigoureuse, veuillez m'entendre. Je me sou mets à toute espèce de châ timent; seulement, séparez-moi de ces gens qui sont mes parens, qui se disaient mes amis, et qui m'ont plongée dans la plus profonde misère. Qu'on m'enferme, qu'on m'éloigne; mais qu'on ait pitié de moi; je ne demande qu'un cloître.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je?

LE COMMANDANT.

Parlez-vous sérieusement?

LA NIÈCE

Ah ! si monsieur (*montrant le chevalier*) avait cru à ma sincérité , nous ne serions pas où nous en sommes. Chevalier, vous n'avez pas agi noblement. Mon imprévoyance , le hasard vous ont appris le fatal secret. Si vous aviez été l'homme sur lequel je comptais , vous n'en auriez pas fait un tel usage ; vous auriez pu instruire le chanoine , faire rendre aux joailliers leurs bijoux , et sauver une jeune fille qui est maintenant perdue sans retour. Il est vrai , vous serez récompensé pour ce service ; notre malheur sera un capital dont vous tirerez de gros intérêts. Je ne demande point qu'environné des faveurs du prince , élevé , comme vous le serez bientôt , à des fonctions brillantes , vous songiez aux larmes d'une jeune fille dont la confiance vous a fait tout découvrir. Mais veuillez , maintenant que vous êtes un homme important à la cour , employer votre crédit pour obtenir ce que je vous demandais au moment où vous aviez , où vous montriez , du moins , pour toute fortune des sentimens que je me plaisais à honorer. Obtenez de ce brave et sévère commandant que je ne suive point cette société , que ma jeunesse ne soit point exposée sur une terre étrangère , à de plus grandes humiliations que je n'en ai souffert , hélas ! sur celle-ci. (*Au commandant.*) Je vous supplie , je vous conjure , monsieur , si vous avez une fille chérie , faites-moi partir seule. Qu'on m'enferme , j'y consens ; mais qu'on ne me baunisse pas.

LE COMMANDANT.

Je suis ému.

LE CHEVALIER:

Parlez-vous sérieusement ?

LA NIÈCE.

Plût à Dieu que vous l'eussiez cru plus tôt !

LE COMMANDANT.

Je puis satisfaire votre désir ; il n'est point contraire à mes instructions.

LA NIÈCE.

Oui, vous remplirez par là vos instructions, puisque l'intention du prince paraît être d'assoupir cette malheureuse affaire. Ne me bannissez point ; ne me rejetez point sur une terre étrangère ; car mon sort y excitera la curiosité : on racontera l'histoire de mes malheurs , on la répétera ; on demandera : « Quelle figure a cette jeune fille ? elle doit ressembler à la princesse ; autrement la fable n'aurait pu être inventée ni jouée. Où est-elle ? il faut la voir , la connaître. » O ! chevalier , si j'étais une créature telle que vous me supposiez , cette aventure comblerait tous mes vœux , et je n'aurais pas besoin d'autre dot pour réussir dans le monde.

LE COMMANDANT.

C'en est assez. Accompagnez ces trois personnes à la voiture ; l'officier auquel vous les livrerez sait le reste.

LE MARQUIS *bas à la marquise.*

Il n'est question que de bannissement ; soumettons-nous, pour ne point empirer notre sort.

LA MARQUISE.

La colère et la rage dévorent mon cœur ; la crainte d'un mal plus grand m'empêche seule de leur donner passage.

LE COMMANDANT.

Allons, partez.

LA MARQUISE.

Songez, monsieur le commandant, et rappelez au prince quel sang coule dans mes veines ; sachez que la parenté nous unit, et qu'il blesse son propre honneur dans le mien.

LE COMMANDANT.

C'est vous qui auriez dû y songer. — Allez, — on a déjà fait valoir dans votre intérêt cette parenté dont il n'est question que depuis peu de temps.

LE COMTE.

Monsieur, vous confondez avec cette canaille un homme accoutumé à recevoir partout les plus honorables traitemens.

LE COMMANDANT.

Obéissez.

LE COMTE.

Cela m'est impossible.

LE COMMANDANT.

On vous l'apprendra.

LE COMTE.

Un voyageur qui, sur son passage, répand partout ses bienfaits.

LE COMMANDANT.

C'est ce qu'on verra bientôt.

LE COMTE.

Auquel on devrait élever un temple comme à une divinité protectrice.

LE COMMANDANT.

Cela pourra bien arriver.

LE COMTE.

Qui a prouvé qu'il était Grand-Cophite.

LE COMMANDANT.

Par quel moyen ?

LE COMTE.

Par des miracles.

LE COMMANDANT.

Donnez de nouveau cette preuve ; appelez vos génies , et faites-vous délivrer.

LE COMTE.

Je ne vous estime point assez pour déployer à vos yeux ma puissance.

LE COMMANDANT.

Grande pensée ! Alors soumettez-vous à l'ordre qui vous est donné.

LE COMTE.

Je m'y sou mets pour montrer ma longanimité ; mais dans peu je me découvrirai. J'annoncerai de tels secrets à votre prince, qu'il me fera ramener en triomphe, et c'est vous qui précéderez, à cheval, la voiture où le Grand-Cophte sera glorieusement reconduit.

LE COMMANDANT.

Tout cela peut bien être ; mais aujourd'hui il m'est impossible de vous accompagner. Partez.

LE SUISSE.

Partez, a dit le commandant ; et si vous ne marchez pas, vous allez sentir nos hallebardes.

LE COMTE.

Malheureux ! vous marcherez bientôt devant moi pour me faire honneur.

LES SUISSSES le frappant.

Tu veux donc avoir le dernier mot ?

(Les Suisses sortent avec le marquis , la marquise et le comte.)

LE COMMANDANT à la nièce.

Et vous, un couvent de femme, situé à un quart d'heure de chemin, vous recevra ce soir même. Si

vous avez l'intention sérieuse de vous séparer du monde, vous en trouverez l'occasion.

LA NIÈCE

C'est très sérieusement que je l'ai dit. Aucune espérance ne m'attache plus à ce monde. (*Au chevalier.*) Mais je dois ajouter, monsieur, que j'emporte avec moi, dans la solitude du cloître, le premier, le plus vif de mes sentimens,... celui que j'ai ressenti pour vous.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne dites point cela ; ne me punissez pas si cruellement : chacune de vos paroles me fait une profonde blessure. Votre sort est digne d'envie auprès du mien. Vous pouvez dire au moins : « On a fait mon malheur » ; et moi, quel insupportable chagrin j'éprouverai, en me disant : « Elle te compte parmi ceux qui ont contribué à sa perte. » Oh ! pardonnez-moi ; pardonnez à une passion qui, contraire à elle-même par un triste destin, a blessé ce qu'elle avait, il n'y a qu'un moment, de plus cher et de plus précieux sur la terre. Il faut nous séparer. Le tourment que je ressens est inexprimable. Reconnaissez mon amour, et plaignez-moi. Pourquoi n'ai-je pas suivi mon inspiration ? et après avoir découvert, grâce au hasard, le crime qui se préparait, que n'ai-je été de suite en prévenir le chanoine ! je me serais acquis un ami, une amante, et j'aurais pu jouir d'un bonheur sans mélange. J'ai perdu tout cela.

LE COMMANDANT.

Prenez courage.

LA NIÈCE.

Adieu. Ces dernières paroles consolantes seront toujours présentes à mon cœur. (*Au commandant.*) Je lis dans vos yeux qu'il faut que je m'éloigne. Puisse votre humanité recevoir sa récompense!

(Elle s'éloigne avec les gardes.)

LE COMMANDANT.

Je plains cette pauvre créature! Venez; tout s'est bien passé. Votre récompense ne se fera point attendre.

LE CHEVALIER.

Qu'elle soit telle que j'ai droit de l'attendre d'un prince, peu m'importe; je n'en pourrai pas jouir; car je n'ai pas bien agi. Je n'ai plus qu'un désir et une espérance, c'est de consoler cette aimable enfant, et de la rendre à elle-même et à la société.

FIN DU GRAND-COPHTE.

1687

... the ... of the ...
... the ... of the ...
... the ... of the ...

...

...

... the ... of the ...
... the ... of the ...

...

... the ... of the ...
... the ... of the ...
... the ... of the ...

...

PARIS, CHEZ LA CITROUILLE, 1789.

DE BOU.

DE BOU.

DE BOU.

DE BOU.

DE BOU.

DE BOU.

LA FILLE NATURELLE,

DE BOU.

TRAGÉDIE.

DE BOU.

DE BOU.

PERSONNAGES.

LE ROI.

LE DUC.

LE COMTE.

EUGÉNIE.

LA GOUVERNANTE.

LE SECRÉTAIRE.

L'ABBÉ.

LE CONSEILLER.

LE GOUVERNEUR.

L'ABBESSÉ.

LE MOINE.

LA FILLE NATURELLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un bois touffu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI.

L'objet fugitif qui attire après lui les chiens, les chevaux et les hommes, avides de ses traces, le noble cerf nous a menés si loin à travers les montagnes et les vallées, que moi-même, ici, je ne me retrouve plus, malgré la connaissance que j'ai du pays. Où sommes-nous, mon oncle? Duc, dis-moi, vers quelles collines courions-nous?

LE DUC.

O mon roi! le ruisseau qui murmure autour de nous, traverse les campagnes d'un de tes serviteurs. Comme premier soutien du trône, il les obtint de ta faveur et de celle de tes ancêtres. De l'autre côté de ce rocher, sur une pente verdoyante, se cache une agréable demeure; elle ne fut pas construite

pour te loger ; mais , si tu veux l'honorer de ta présence , elle est prête à te recevoir.

LE ROI.

Que la voûte seule de ces grands arbres nous reçoive sous son ombre , au moment du repos. Laisse plutôt ce zéphir nous envelopper dans ses réseaux légers et rafraîchissans ; après l'agitation et la fatigue de la chasse , le besoin du repos se fait sentir.

LE DUC.

Sous cet abri de la nature , ainsi que toi-même , ô mon roi , je me sens détaché de tout ; ici , du moins , n'arrive pas la voix des mécontents ; ici les hommes sans pudeur ne viennent pas tendre leur main ouverte pour recevoir. Seul et satisfait , tu ne remarques nul ingrat s'éloignant de toi en silence ; le monde bruyant ne nous atteint pas jusqu'ici , pour demander toujours et ne jamais rien accorder.

LE ROI.

Si je veux oublier ce qui , nuit et jour , me poursuit , qu'aucune parole ne vienne donc me le rappeler et troubler ma paix ; que le bruit tumultueux du monde cesse peu à peu de résonner à mon oreille. Oui , mon cher oncle , entretiens-moi d'objets qui cadrent mieux avec ce lieu tranquille. Ici , des époux doivent se promener ensemble et voir avec joie leur bonheur s'accroître en des enfans bien élevés ; c'est ici qu'un ami doit s'approcher de son ami pour lui ouvrir son cœur ; et toi-même , ne m'as-tu pas fait

entendre récemment le désir de profiter d'un instant de calme pour me dévoiler une parenté secrète, avec l'espoir d'avancer, par cette confiance, l'accomplissement d'un vœu qui t'est cher.

LE DUC.

Aucune de tes faveurs ne pouvait me rendre plus heureux que celle qui m'accorde la parole en ce moment. Ce que j'ai à te dire pourrait-il être bien compris d'un autre que de mon roi, qui, parmi les trésors qu'il possède, voit briller au premier rang ses enfans ? quel autre que lui-même pourrait partager plus cordialement avec un de ses sujets, l'élan si pur et si vif de la joie paternelle ?

LE ROI.

Tu parles de joies paternelles ! les as-tu jamais senties ? Ton fils unique, par son naturel rude et sauvage, par ses folles dépenses, ses embarras d'argent et ses caprices opiniâtres, ne dérangeait-il pas sa fortune, aussi bien qu'il troublait ta vieillesse indulgente ? a-t-il changé de caractère ?

LE DUC.

De lui je n'attends pas de jours heureux. Son esprit troublé n'enfante que des nuages qui trop souvent, hélas ! obscurcissent l'horizon de ma vie. Un astre différent, une autre lumière me réjouit ; de même que la fable raconte, qu'au fond d'obscures cavernes, mille étincelantes escarboucles, par leur éclat doux et brillant, arrachent à la nuit ses ombres livides et

ses secrètes terreurs; de même un bien miraculeux m'est tombé en partage, trop heureux mortel que je suis; ce bien, je le soigne plus que la possession de richesses disputées, plus que mes yeux, plus que ma vie; il me remplit à la fois de joie et de crainte, d'inquiétude et de plaisir.

LE ROI.

Ne parle pas mystérieusement d'un mystère.

LE DUC.

Qui parlerait avec assurance de ses fautes devant la majesté royale, si elle seule ne pouvait changer ce mal en bien et en bonheur?

LE ROI.

Ce trésor si cher et si caché?

LE DUC.

Est une fille.

LE ROI.

Une fille! Eh quoi? mon oncle, comme les dieux de la fable, est-il furtivement descendu vers un monde inférieur, pour y chercher le bonheur de l'amour et le charme de la paternité?

LE DUC.

La grandeur, comme l'humilité, nous force à agir secrètement. Celle à laquelle un sort singulier m'unit avec mystère; était placée trop haut pour moi; c'est à cause d'elle que ta cour porte encore le deuil, et partage ainsi mes douleurs cachées.

LE ROI.

La princesse , qu'on respectait si fort , ma proche parente , morte depuis peu ?

LE DUC.

Elle-même. Permits , ah ! permits-moi de parler uniquement de son enfant , de cette enfant toujours plus digne de ses parens ; et qui jouit de la vie avec un noble orgueil. Que tout le reste demeure enseveli avec la mère , avec cette femme si élevée en rang et douée de qualités si belles : sa mort m'ouvre la bouche ; je puis enfin nommer ma fille devant mon roi ; je puis le prier de la relever jusqu'à moi , jusqu'à son propre rang , et de lui rendre , par sa bonté , en présence de la cour du royaume et du monde entier le titre de princesse qu'elle tient de sa naissance.

LE ROI.

Si la nièce que tu veux nous amener tout élevée , réunit en elle les vertus de son père et celles de sa mère , la cour et la famille royale seront forcées d'admirer le lever d'un nouvel astre qui remplacera celui dont nous venons d'être privés.

LE DUC.

Apprends à la connaître , avant de te déclarer en sa faveur ; ne te laisse pas prévenir par les éloges d'un père. La nature lui a donné beaucoup de choses que j'admire avec ravissement , et j'ai rassemblé autour de son enfance tout ce qui dépend du cercle

auquel je commande ; ses premiers pas ont été guidés par une femme accomplie et par un homme sage. Avec quelle ivresse et quelle gaieté elle jouit du présent ! comme elle sait peindre à son imagination ce bonheur futur , des couleurs flatteuses de la poésie ! Son cœur joyeux s'attache à son père , et tandis que son esprit , attentif aux leçons d'hommes prudents , se développe par degrés , l'habitude des exercices chevaleresques ne manque pas à son corps élégant. Toi même , ô mon roi , tu l'as vue près de toi , sans la connaître , dans la foule des chasseurs. Oui , encore aujourd'hui , cette jeune amazone qui , sur un cheval rapide , s'est précipitée la première dans le fleuve , à la poursuite du cerf , c'était elle.

LE ROI.

Nous prenions tous grand soin de cette noble enfant ; je suis charmé d'apprendre qu'elle est ma parente.

LE DUC.

Ce n'est pas aujourd'hui pour la première fois , que j'éprouve comment l'orgueil et la crainte , le bonheur et l'inquiétude , en se mêlant dans le cœur d'un père , le remplissent d'un sentiment trop fort pour l'humanité.

LE ROI.

Le cheval a emporté avec force et agilité cette jeune amazone près des rives du fleuve , au travers d'une colline boisée et sombre. C'est ainsi qu'elle m'a échappé.

LE DUC.

Je l'ai aperçue encore une fois avant de la perdre, dans le labyrinthe de la chasse qui s'éloignait. Qui sait vers quelle campagne lointaine l'emporte maintenant son humeur chagrine ? Elle craint de se trouver au rendez-vous, où elle ne peut approcher de son monarque chéri qu'à une distance respectueuse, jusqu'à ce que celui-ci, par sa grâce, ait daigné la reconnaître pour une fleur de sa tige antique.

LE ROI.

Quel tumulte vois-je ici ? quel est ce concours de monde du côté du rocher ?

(Il fait signe au fond du théâtre.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE ROI.

Pourquoi la foule se rassemble-t-elle là-bas ?

LE COMTE.

L'amazone imprudente vient de tomber le long de ces murs à pic.

LE DUC.

Dieu !

LE ROI.

Est-elle blessée dangereusement ?

LE COMTE.

Seigneur, on a sur-le-champ appelé ton chirurgien.

LE DUC.

Pourquoi m'arrêter en ce lieu ? Si elle est morte, il ne me reste rien qui m'attache à la vie.

SCÈNE III.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

Connais-tu les détails de cet événement ?

LE COMTE.

Il s'est passé devant moi. Un groupe nombreux de cavaliers, que le hasard avait séparés de la chasse, conduits par cette belle personne, se montraient sur les rochers de cette colline boisée : ils aperçoivent au-dessous d'eux, dans le vallon, la chasse terminée, et le cerf jeté en pâture à la meute bruyante qui le poursuivait. Aussitôt la troupe se sépare et chacun cherche à se frayer un sentier par des endroits plus ou moins difficiles. Elle seule, sans s'arrêter un instant, presse son cheval, et, de roc en roc, descend de ce côté. Nous admirions tous le bonheur de son imprudence, car elle lui réussit d'abord ; mais arrivée à la pente inférieure la plus rapide du rocher, les derniers degrés trop minces manquent sous les pieds du cheval ; il tombe, et elle avec lui. C'est là tout ce que j'ai pu voir avant que la foule me l'ait dérobée. Bientôt après j'ai entendu appeler ton mé-

decin , et je suis accouru à ton signe , pour t'apprendre cet accident.

LE ROI.

Oh ! puisse-t-elle lui rester ! Il est si affreux de n'avoir plus rien à perdre !

LE COMTE.

L'effroi lui a-t-il donc arraché ce secret , qu'il cachait auparavant avec tant de prudence ?

LE ROI.

Il m'avait déjà tout confié.

LE COMTE.

La mort de la princesse lui ouvre la bouche ; on peut donc publier maintenant ce qui , depuis long-tems , était un secret , bien que public déjà pour la cour et la ville. C'est une chose étrange , que par cela seul qu'on n'en parle pas , on s'imagine anéantir pour soi et pour les autres ce qui s'est passé.

LE ROI.

Laisse à l'homme ce noble orgueil. Beaucoup de choses peuvent , doivent même arriver , qu'il ne faut pas divulguer.

LE COMTE.

On l'apporte , et , je le crains bien , sans vie.

LE ROI.

Quel événement inattendu et terrible !

SCÈNE IV.

LES PRÉCEDENS ; EUGÉNIE comme morte
portée sur des branchages entrelacés ; LE DUC
MÉDECIN , SUITE.

LE DUC au médecin :

Homme expérimenté auquel est confié l'inestimable trésor de la vie de notre roi, si ton art peut quelque chose, rouvre l'œil brillant de cette jeune fille, fais que l'espérance apparaisse encore pour moi dans son regard ; que du moins, pour un instant, je sorte de l'abîme de ma douleur ! Si tu ne peux rien de plus, si tu ne peux me la conserver que quelques minutes, je veux m'empresser de mourir avant elle, pour dire avec consolation, au moment de la mort : Ma fille vit encore !

LE ROI.

Éloigne-toi, mon oncle ; je vais remplir ici, avec exactitude, les devoirs d'un père. Cet homme habile tentera tous les moyens ; il soignera ta fille avec autant de conscience et de sollicitude, que si moi-même j'étais couché ici entre ses bras.

LE DUC.

Elle remue.

LE ROI :

Est-il vrai ?

LE COMTE.

Elle remue !

LE DUC.

Elle regarde fixement le ciel, elle promène sa vue autour d'elle ; elle vit ! elle vit !

LE ROI se retirant un peu.

Redoublez vos soins.

LE DUC.

Elle vit ! elle vit ! ses yeux se sont rouverts à la lumière. Oui, elle reconnaîtra bientôt son père, ses amis. O ! mon enfant chéri, ne laisse pas errer ainsi autour de toi un regard étonné, incertain ; tourne-le d'abord sur moi, vers ton père ; reconnais-moi ; et puisque tu sors de cette nuit silencieuse, que d'abord ma voix frappe ton oreille.

EUGÉNIE qui, peu à peu, est revenue à elle et s'est relevée.

Que nous est-il arrivé ?

LE DUC.

Regarde-moi. Me reconnais-tu ?

EUGÉNIE.

Mon père !

LE DUC.

Oui, ton père, que ces douces paroles arrachent au désespoir.

EUGÉNIE:

Qui nous a transportés sous ces arbres ?

LE DUC, auquel le médecin a donné un linge blanc.

Reste tranquille, ma fille ; prends ce fortifiant avec calme et confiance,

EUGÉNIE. (Elle prend de son père le linge qu'il lui présentait , et en couvre son visage. Elle se relève ensuite avec vivacité , en ôtant le linge de sa figure.)

Je revis, oui, maintenant je me rappelle tout. J'étais là-haut, c'est par là que je voulus faire descendre mon cheval en droite ligne. N'est-il pas vrai, je suis tombée?...me pardonnes-tu?...On m'a relevée comme morte.... Mon bon père, pourras-tu aimer l'imprudente qui te cause des douleurs si amères ?

LE DUC.

Je croyais savoir quel noble trésor m'était tombé en partage ; mais la perte que je craignais me donne un sentiment infini de mon bonheur.

LE ROI, qui jusqu'alors s'était entretenu dans l'éloignement avec le médecin et le comte, se tournant vers ce dernier.

Fais éloigner tout le monde ; je veux lui parler.

SCÈNE V.

LE ROI, LE DUC, EUGÉNIE.

LE ROI s'approchant.

La brave amazone s'est-elle remise ? n'est-elle point blessée ?

LE DUC.

Non, mon roi. Ton regard favorable et tes paroles douces et amicales ont fait disparaître le reste de son effroi et de sa douleur.

LE ROI.

Et à qui appartient cette chère enfant ?

LE DUC, au bout de quelques instans.

Puisque tu m'interrogas, je puis tout t'avouer ; puisque tu me l'ordonnes, je puis te la présenter comme ma fille.

LE ROI.

Ta fille ? Ainsi, mon cher oncle, le sort a fait pour toi beaucoup plus que la loi.

EUGÉNIE.

Je puis me demander si, de cet étourdissement mortel, je suis bien rentrée dans la vie, et si ce qui m'est arrivé n'est point un songe ; mon père me nomme sa fille devant son roi. Il est donc vrai, l'oncle d'un roi me reconnaît pour son enfant ; je suis parente d'un grand monarque, je sors d'un état obscur et caché pour paraître tout-à-coup à la lumière ; que ta majesté me pardonne d'en être éblouie, et de ne pouvoir me contenir, encore incertaine et flottante.

(Elle se jette aux pieds du roi.)

LE ROI.

Que cette position fasse éclater ton attachement au sort dont tu as joui depuis ton enfance, et cette humilité dont, quoique instruite de ta noble origine, tu as, durant tant d'années, pratiqué en silence les pénibles devoirs. Cependant, puisque je te relève de mes pieds pour t'approcher de mon cœur (*il la relève et la presse dans ses bras*), puisque ton oncle imprime sur ton beau front un baiser paternel, que ce soit un signe certain que je te reconnais pour ma

parente, et que bientôt, devant toute ma cour, je renouvellerai ce qui ne s'est fait ici qu'en secret.

LE DUC.

De si hautes faveurs exigent une reconnaissance entière et sans borne, une reconnaissance de toute la vie.

EUGÉNIE.

On m'a beaucoup parlé de grands hommes ; mon propre cœur m'en a aussi appris plusieurs choses ; cependant, je ne suis nullement préparée à parler à mon roi. Ne sachant pas tout ce que je devrais te dire, je ne voudrais pas non plus rester gauchement muette devant toi. Que te manque-t-il ? que pourrait-on te donner ? L'abondance même qui se presse autour de toi, ne s'écoule que pour le bonheur des autres. Des milliers d'hommes sont là pour te défendre, des milliers agissent à ton signe ; et si un seul voulait te sacrifier avec joie son cœur et son esprit, son bras et sa vie, il ne compterait pas dans une si grande foule, et s'anéantirait devant toi comme devant lui-même.

LE ROI.

Noble enfant, si la foule peut te paraître signifier quelque chose, je ne te blâme pas ; elle est importante : mais parmi cette foule, le petit nombre de ceux qui sont créés pour la dominer par leurs actes, leur situation, leur pouvoir, est encore plus important. Si la naissance a appelé le roi à être roi, elle a aussi appelé ses plus proches parens à être ses

conseillers naturels, qui, par leur union avec lui, devraient protéger le royaume et le rendre heureux. Oh ! plutôt au ciel que la discorde au visage feint, à la démarche sourde, ne se glissât jamais dans les hautes régions, parmi les conseils de ces chefs. Noble nièce, je te donne un père par ma parole toute puissante et royale : conserve-moi, gagne-moi le cœur et la voix de celui qui te tient de si près. Un prince a beaucoup de contradicteurs, ne le laisse pas renforcer ce parti.

LE DUC.

De quel reproche tu affliges mon cœur !

EUGÉNIE.

Tes paroles sont incompréhensibles pour moi.

LE ROI.

N'apprends pas à les comprendre trop tôt : je t'ouvre de ma propre main les portes de ma maison royale ; je t'amène sur des pavés de marbre poli ; tu admires tout encore, et tu ne présages dans l'intérieur qu'une dignité tranquille, et le bonheur. Tu trouveras autre chose. Oui, tu es venue dans un tems où ton roi, lorsqu'il célébrera le jour qui lui donna la vie, ne t'appellera pas à une fête sans nuage. Cependant ce jour me sera agréable à cause de toi ; je te verrai en public, au milieu d'un cercle, et tous les yeux seront fixés sur toi. La nature t'a donné la parure la plus belle ; laisse à ton roi et à ton père le soin d'ornemens qui soient dignes d'une princesse.

EUGÉNIE.

Les cris inarticulés du saisissement, tous les gestes les plus expressifs pourraient-ils peindre la joie dont tu viens d'inonder mon cœur? Seigneur, permets-moi de me mettre à tes pieds sans pouvoir rien t'exprimer.

(Elle veut s'agenouiller.)

LE ROI la retenant.

Tu ne dois pas plier le genou.

EUGÉNIE.

Ah! laisse-moi jouir du bonheur d'un abandon parfait. Lorsque, dans des momens rapides et pleins d'enthousiasme, nous nous redressons en nous affermissant sur nous-mêmes comme sur notre propre soutien, gais et pleins de confiance, alors la terre et le ciel semblent nous appartenir. Cependant, ce qui fait ployer les genoux dans un moment de ravissement, est aussi un sentiment doux; on exprime mieux, dans cette position, ce qu'on peut offrir en pur sacrifice de gratitude et d'amour à son père, à son roi, à son Dieu.

(Elle tombe aux genoux du roi.)

LE DUC. (Il se met aussi à genoux.)

Permets-moi de te renouveler mes hommages.

EUGÉNIE.

Reçois-nous pour tes vassaux à jamais.

LE ROI.

Relevez-vous, et placez-vous près de moi dans le

chœur des fidèles qui , à mes côtés , protègent constamment le bien. Ce tems a des signes effrayans ; les inférieurs s'élèvent , les supérieurs s'abaissent , comme si chacun ne pouvait trouver l'accomplissement de ses vœux insensés qu'en prenant la place des autres , et ne se sentir heureux que lorsqu'il n'y aura plus de distinction , et lorsque , confondus , nous serons tous entraînés d'un même cours vers l'océan , sans laisser de traces après nous. Ah ! résistons avec courage , et redoublons d'efforts pour conserver ce qui peut nous sauver , nous et notre peuple : oublions les différends qui excitent le puissant contre le puissant , et abîment le navire , qui ne saurait résister aux vagues qu'en luttant avec force contre elles.

EUGÉNIE.

Quelle nouvelle et bienfaisante lumière m'éclaire et me dirige , au lieu de m'éblouir ! Notre roi nous estime assez pour nous avouer ce qu'il attend de nous , et nous ne sommes plus simplement ses parens ; sa confiance nous élève à l'emploi le plus sublime. Lorsque les nobles de son royaume se présentent autour de lui pour protéger son sein , il nous demande un service plus important. Conserver les cœurs au monarque est le premier devoir de tous les gens de bien. Lorsque le prince chancelle , l'état chancelle aussi , et lorsqu'il tombe , tout périt avec lui. La jeunesse , dit-on , se confie trop en ses forces et en sa volonté ; mais tout ce que peuvent cette force et cette volonté t'appartient à jamais.

LE DUC.

Prince magnanime , tu sais apprécier la confiance d'un enfant et lui pardonner. Si son père, homme d'expérience , sent et juge bien les faveurs de ce jour et les espérances qu'il promet , tu peux être certain de la plénitude de sa reconnaissance.

LE ROI.

Nous nous reverrons bientôt à cette fête qui réunit mes fidèles pour célébrer l'heure qui me donna la naissance. Dans ce jour , noble enfant , je te rendrai au monde , à la cour , à ton père , à moi-même. Que ton sort brille près du trône. Cependant , jusque-là , j'exige votre silence à tous deux. Que personne n'apprenne ce qui s'est passé entre nous. L'envie est toujours éveillée , bientôt les flots s'élèvent et la tempête augmente , et le vaisseau est poussé contre des bords escarpés dont le pilote lui-même ne peut le sauver. Le secret ne fait qu'assurer nos desseins ; un projet divulgué ne nous appartient plus , et le hasard se joue déjà de nous. Celui-là même qui peut commander doit surprendre. Oui , avec la meilleure volonté nous faisons bien peu , parce que mille volontés croisent la nôtre. Oh ! si , selon mes vœux , une force entière m'était donnée pour peu de tems seulement , tout , jusqu'au dernier foyer de mon royaume , s'en ressentirait par les soins attentifs d'un père ; des heureux habiteraient sous le toit le plus humble , et les palais aussi seraient peuplés d'heu-

reux. Après avoir un instant joui de leur bonheur, je renoncerais volontiers au trône et à la terre.

SCÈNE VI.

LE DUC, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Quel jour heureux, quel jour plein de délices!

LE DUC.

Que j'en voudrais voir beaucoup de semblables!

EUGÉNIE.

Le roi nous a comblés de grâces.

LE DUC.

Jouis purement de présens si inattendus.

EUGÉNIE.

Il ne paraît pas heureux, et cependant il est si bon.

LE DUC.

La bonté bien souvent porte à la résistance.

EUGÉNIE.

Qui serait assez dur pour s'opposer à lui?

LE DUC.

Le salut de l'état demande de la force.

EUGÉNIE.

La douceur du roi ne devrait faire naître que de la douceur.

LE DUC.

Sa bonté enfante l'audace.

EUGÉNIE.

De quelle noblesse la nature l'a doué !

LE DUC.

Mais elle l'a placé trop haut.

EUGÉNIE.

Elle l'a orné de tant de vertus !

LE DUC.

De vertus domestiques, non de celles d'un roi.

EUGÉNIE.

Il est issu d'une souche de héros.

LE DUC.

La force manque quelquefois aux rejetons tardifs.

EUGÉNIE.

Nous sommes là pour écraser la faiblesse.

LE DUC.

Dès qu'il ne méconnaît pas notre force.....

EUGÉNIE *pensive.*

Ses discours me portent à la réflexion.

LE DUC.

A quoi songes-tu ? Découvre-moi ton cœur.

EUGÉNIE, *après quelques momens de silence.*

Toi aussi, tu es de ceux qu'il craint.

LE DUC.

Il ne craint que ceux qui sont à craindre.

EUGÉNIE.

Des ennemis cachés le menaccraient-ils ?

LE DUC.

Celui qui cache le danger est un ennemi. Où sommes-nous, ma fille ? et comme ce hasard singulier nous a entraînés rapidement vers le but ! Je parle sans y être préparé, et, dans ma précipitation, je t'égare au lieu de t'éclairer. Ainsi le bonheur calme de ton enfance s'est évanoui dès tes premiers pas dans la vie. Dans ta douce tranquillité tu ne pouvais pas goûter un bonheur qui t'enivrât. Tu atteins le but, et les épines cachées d'une couronne trompeuse déchirent ta main. Chère enfant, il ne devrait pas en être ainsi ; j'espérais que, sortant par degrés de la solitude, tu t'accoutumerais au monde, et que de jour en jour tu renoncerais à quelques-unes de tes espérances, à quelques-uns de tes vœux les plus chers. Mais maintenant, comme semble te l'annoncer ta chute subite, tu es entrée tout d'un coup dans un cercle de soucis et de dangers. Dans cet air on respire la méfiance, l'envie allume un sang fiévreux et joint ses maux à ceux du chagrin. Ne dois-je plus, le soir, revenir dans ce paradis qui t'entourait, et me consoler de la scène tumultueuse du monde, par le sentiment de ton innocence. A l'avenir, enveloppée avec moi dans le filet, comme moi, blasée et troublée, tu nous plaindras tous les deux.

EUGÉNIE.

Non pas, mon père ; si jusqu'à présent inactive,

séparée de tout , enfermée , bagatelle aimable , j'ai pu te donner les joies les plus pures ; si j'ai pu être la consolation et le bonheur de ta vie , malgré mon insignifiance ; combien ta fille , enchaînée à ton destin , prise par tous les fils de ta vie , brillera pour toi d'un éclat plus doux et plus varié ! Je prendrai part à toutes les actions , à toutes les grandes entreprises qui rendent mon père cher au roi et à l'état. La fraîcheur d'esprit et la vivacité de jeunesse qui m'animent , je les partagerai avec toi , ils chasseront ces pénibles rêves dont le poids et l'ennui du monde ne manquent jamais de charger le cœur d'un homme. Si , dans tes momens de tristesse , j'ai su t'offrir une bonne volonté sans effet , un amour inutile et un badinage bien puéril , j'espère qu'initiée dans tes plans et instruite de tes vœux , je mériterai glorieusement les droits de ma naissance.

LE DUC.

Ce que tu perds par ce pas important , te paraît sans valeur et sans dignité ; tu attaches trop de prix à ce que tu espères gagner.

EUGÉNIE.

Partager le crédit et l'influence d'hommes si élevés et si heureux , quelle jouissance pour de nobles ames !

LE DUC.

Assurément. Pardonne-moi de me trouver , en cette occasion , plus faible qu'il ne convient à un homme.

Nous avons fait un singulier échange de nos devoirs : je devais te guider, et c'est toi qui me conduis.

EUGÉNIE.

Eh bien, mon père, pénètre avec moi dans ces régions où se lève maintenant pour moi un soleil jeune et pur. Souris seulement, si dans ces heures pleines de vie j'ose te découvrir le secret de mes soucis.

LE DUC.

Découvre-le moi, ô ma fille !

EUGÉNIE.

Il y a dans la vie des momens importans qui remplissent à la fois le cœur humain de joie et de souffrance. Si dans ces grandes occasions un homme oublie son extérieur, et se présente négligemment à la multitude ; une femme, au contraire, désire plaire à chacun par une parure et des ornemens bien choisis ; elle aime à être pour tous un objet d'envie. On me l'a dit souvent, je m'en suis aperçu moi-même, et je sens même aujourd'hui que dans les momens les plus importans de ma vie, je ne puis échapper à la faiblesse des jeunes filles.

LE DUC.

Peux-tu rien souhaiter que tu n'obtiennes aussitôt ?

EUGÉNIE.

Tu es disposé à tout m'accorder, je le sais. Mais le grand jour est près, trop près, pour qu'on puisse

tout préparer dignement ; ce qu'il faut d'étoffes , de broderies , de dentelles , de bijoux , pour me parer , comment peut-on se les procurer , et tout disposer ?

LE DUC.

Un bonheur désiré depuis long-temps vient de nous surprendre , mais nous pouvons nous trouver préparés à le recevoir. Tout ce que tu viens de me demander est acheté : dès aujourd'hui tu recevras dans des caisses magnifiques des présens auxquels tu ne t'attends pas. Je ne t'impose qu'une légère épreuve comme préparation à celles plus difficiles encore qui t'attendent dans la suite. Voici la clef , garde-la bien , mais calme tes desirs , et n'ouvre pas ce trésor avant que je t'aie revue. Ne te confie à qui que ce soit ; la prudence le conseille , le Roi lui-même l'a ordonné.

EUGÉNIE.

Tu imposes de dures conditions à une jeune fille ; cependant je veux les subir , je te le jure.

LE DUC.

Mon fils égaré , mon propre fils , épie déjà les voies secrètes par lesquelles je t'ai conduite ; il envie le peu de bien que je t'ai consacré jusqu'ici. S'il apprenait que la faveur du roi t'élève , et que bientôt tu pourrais avoir des droits égaux aux siens , quelle serait sa fureur ? N'emploierait-il pas toute espece de ruses pour empêcher ce grand événement ?

EUGÉNIE.

Attendons ce jour en silence ; et lorsqu'il sera venu , le droit que j'aurai de me nommer sa sœur ne me fera pas manquer pour lui d'une conduite complaisante , de paroles amicales , ni de condescendance. Il est ton fils , et ne devrait-il pas , comme toi , être fait pour la sagesse et pour l'amour ?

LE DUC.

Je te charge de ce miracle ; accomplis-le pour le plus grand bien de ma famille. Mais , hélas ! en te quittant une terreur subite s'empare de moi , et me fait frissonner. C'est ici que je te tins morte dans mes bras , c'est ici que la griffe de tigre du désespoir me déchira. Qui pourra jamais m'ôter cette image de devant les yeux ? Je t'ai vu morte ! bien souvent , le jour et la nuit , telle je croirai te voir. Quand j'étais loin de toi , ne veillais-je pas continuellement sur toi ? Ce n'est plus maintenant le rêve bizarre d'un malade , c'est une image vraie , ineffaçable. Eugénie , ame de ma vie , pâle , abattue , sans haleine , Eugénie morte.

EUGÉNIE.

Ne renouvelle pas des impressions que tu devrais écarter ; que cette chute et ma délivrance te paraissent le gage de mon bonheur. Tu me vois vivante devant toi (*Elle l'embrasse*) , tu me sens vivante contre ton sein. Que toujours je te paraisse ainsi , qu'une vie si ardente et si pleine d'amour chasse cette odieuse pensée de mort.

LE DUC.

Un enfant peut-il sentir combien la crainte d'une perte seulement possible déchire un père ? Te l'avouerai-je ? le courage trop hasardeux avec lequel, semblable à l'oiseau qui s'élançe dans les airs, tu presses ton cheval à travers les vallées et les montagnes, les rivières et les fossés, comme si tu sentais en toi la double nature et la force des centaures ; ce courage m'a causé encore plus d'inquiétude que d'admiration. A l'avenir modère l'ardeur avec laquelle tu jouis de cet exercice.

EUGÉNIE.

Le danger cède à la violence et ne s'attaque qu'à la modération. Tâche à voir maintenant du même œil qu'autrefois, lorsqu'avec tant de calme tu m'initiais, jeune encore, aux secrets de l'équitation.

LE DUC.

Je me trompais alors, et une longue vie d'alarmes me punira. L'habitude du danger ne nous invite-t-elle pas à le chercher ?

EUGÉNIE.

Le bonheur et non la crainte dompte le danger. Adieu mon père, suis ton roi, et à cause de ta fille, sois son vassal dévoué, son ami fidèle. Adieu.

LE DUC.

Reste encore debout à cette place, comme lorsque tu es revenue à la vie, et que tu as rempli de joie

mon cœur déchiré. Ce bonheur ne doit pas rester inutile, je veux lui consacrer ici même un monument éternel. Un temple s'élèvera en ce lieu consacré à la guérison, comme à la chose qui rend le plus heureux. A l'entour ta main élèvera un royaume de fées. Un labyrinthe d'allées agréables s'entrelacera dans le bois touffu; ce rocher immobile deviendra accessible, ce ruisseau coulera semblable à un miroir tranquille, et le voyageur étonné se croira arrivé dans un paradis. Nul trait ne tombera ici tant que je vivrai; nul oiseau ne sera chassé de sa branche, nulle bête sauvage ne sera effrayée ni blessée dans sa tanière. Lorsque mes yeux me refuseront leur secours, et que mes pieds seront sans vigueur, je viendrai encore ici appuyé sur toi; le sentiment de la reconnaissance m'animera toujours également. Mais adieu!... Quoi, tu pleures?

EUGÈNIE.

Quand mon père a pu craindre avec angoisse de perdre sa fille, aucune inquiétude ne doit-elle naître en moi, à l'idée de..... Comment le penser et le dire..... de le perdre? Les pères privés de leurs enfans sont bien à plaindre, mais les enfans privés de leurs pères le sont plus encore. Et moi, la plus malheureuse de tous, je resterais seule dans ce monde immense qui m'est étranger; je serais séparée de lui, de mon unique guide!

LE DUC.

Je te rends les consolations que tu m'as données.

Poursuivons notre chemin gaîment comme autrefois.
La vie est le gage de la vie et se défend elle-même.
Séparons-nous prômptement ; une rencontre heu-
reuse nous dédommagera de cette séparation qui
nous a trouvés trop faibles.

(Ils se quittent brusquement ; de loin ils se disent encore un dernier adieu en éten-
dant les bras , et disparaissent.)

ACTE DEUXIÈME.

Chambre d'Eugénie, d'un style gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GOUVERNANTE, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE.

Mérité-je que tu me rebutes, au moment où je t'apporte une nouvelle tant désirée? Ecoute d'abord ce que j'ai à te dire.

LA GOUVERNANTE.

Je sens bien ce que cela signifie. Ah! permets à mon œil d'éviter un regard trop connu, à mon oreille de se fermer à une voix trop écoutée, à ma volonté de fuir l'ascendant de l'homme qui, toujours à mes côtés comme un spectre, agit sur moi par l'amour et par l'amitié d'une manière irrésistible.

LE SECRÉTAIRE.

Lorsqu'après une longue attente, je secoue enfin à tes pieds la corne d'abondance du bonheur, et que l'aurore du jour qui doit nous unir à jamais, se lève

en souriant à l'horizon , c'est alors que tu parais pleine d'indécision et de répugnance, et que tu veux fuir les offres d'un époux.

LA GOUVERNANTE.

Tu ne me montres qu'un des côtés, celui qui brille et éblouit , comme la terre éclairée des rayons vivifiants du soleil ; mais derrière s'étend une nuit sombre et pleine d'horreur que je redoute déjà.

LE SECRÉTAIRE.

Ne regardons d'abord que le côté brillant. Désires-tu une habitation au milieu de la ville ? La veux-tu spacieuse , en bon air , bien ornée , telle qu'on peut la désirer pour soi et pour les hôtes qu'on reçoit ? elle est prête ; et si tu le veux, l'hiver prochain nous trouvera plongés dans les plaisirs. Si au printemps tu aimes à voir la campagne , une maison , un jardin , des champs fertiles nous y attendent aussi. Tout ce que l'imagination peut se figurer de plus riant en forêts , en bocages , en prairies , en ruisseaux et en lacs , nous le posséderons, et nous en jouirons. A côté de cela , des rentes nous permettront , au moyen d'économies faciles , d'augmenter chaque année une aisance certaine.

LA GOUVERNANTE.

Ce tableau , quelque flatteur que tu me le représentes , s'entoure à mes yeux de tristes nuages. Le Dieu du monde ne m'offre pas l'abondance sous une forme digne d'envie , mais sous une forme odieuse.

Quel sacrifice demande-t-il? J'aiderais à détruire le bonheur d'une élève qui m'est chère? Mais pourrais-je goûter d'un cœur libre ce que me donnerait un tel crime? Eugénie, toi, dont la paisible existence devait se développer tout entière près de moi et porter de si beaux fruits, puis-je encore distinguer ce qui t'appartient et ce que tu as reçu de moi? Toi que je porte dans mon cœur comme mon propre ouvrage, faut-il t'immoler maintenant? De quoi êtes-vous formés, cruels, pour m'oser proposer un tel crime, et me croire capable de le faire à ce prix?

LE SECRÉTAIRE.

Il est vrai qu'un cœur, noble et bon, conservé tel depuis l'enfance, est un trésor qui devient toujours plus beau et plus digne d'être offert à la divinité sainte qui habite en nous. Mais lorsque la puissance qui nous gouverne exige de nous un grand sacrifice, nous cédon's à la nécessité quoiqu'avec un cœur saignant. Ce sont deux mondes, ma chère, qui se combattent avec acharnement.

LA GOUVERNANTE.

Tu te jettes dans un monde tout-à-fait étranger à mes sentimens, en préparant au noble duc, ton maître, des jours d'une douleur si amère, et en t'enrôlant dans le parti de son fils. Lorsque le pouvoir suprême peut paraître favoriser le crime, nous le nommons hasard; mais l'homme qui avec réflexion choisit un tel lot, est une énigme pour moi..... Et moi, ne suis-je pas aussi une énigme pour moi-même, de

tenir encore à toi avec tant d'attachement , lorsque tu t'efforces de m'entraîner dans l'abîme. Pourquoi la nature t'a-t-elle donné un extérieur agréable , et qui plaît irrésistiblement , en mettant dans ton sein un cœur froid , ennemi de la félicité d'autrui ?

LE SECRÉTAIRE.

Ne doute pas de la vivacité de mon amour.

LA GOUVERNANTE.

Je voudrais m'anéantir si je le pouvais ; mais pourquoi m'affliger de ce plan odieux ? N'avais-tu pas juré d'ensevelir cette infamie dans un silence éternel ?

LE SECRÉTAIRE.

Hélas ! elle devient de jour en jour plus nécessaire. On force le jeune prince à prendre un parti. Pendant bien des années , Eugénie n'a été qu'un enfant insignifiant et inconnu. Toi seule tu l'as élevée depuis sa naissance dans ces vastes salles ; peu de personnes la visitaient , et toujours en secret. Mais comment eût pu se cacher l'amour de son père ? Fier du mérite de sa fille , il la laissait peu à peu voir publiquement , tantôt à cheval , tantôt en voiture. Chacun se demande , et à la fin chacun sait qui elle est. Maintenant la mère est morte ; Eugénie était l'effroi de cette femme orgueilleuse , parce qu'elle semblait toujours lui reprocher sa faiblesse. Elle n'a jamais reconnu sa fille , à peine l'a-t-elle vue. Le duc , se sentant libre par la mort de la mère , agit en secret ,

se rapproche de la cour , et mettant de côté tout ancien sujet de plainte , il se réconcilie avec le roi , sous la condition que celui-ci reconnaîtra Eugénie pour une princesse de sa famille.

LA GOUVERNANTE.

Un sort propice ne lui a-t-il pas donné des droits au précieux avantage d'être princesse du sang royal ?

LE SECRÉTAIRE.

Ma tendre amie , tu parles légèrement du prix des biens de la terre , comme si tu étais séparée du monde par les murs d'un couvent. Regarde autour de toi ; on prise mieux de pareils trésors. Le père envie le fils ; le fils compte les années de son père ; un droit incertain divise des frères à la vie et à la mort , le religieux lui-même oublie le but de ses efforts , et court après les richesses. On ne peut donc pas blâmer le prince , si , regardé jusqu'à présent comme fils unique , il ne reçoit pas bien une sœur qui , en s'introduisant dans la famille , vient diminuer la portion héréditaire. Qu'on se mette à sa place pour le juger.

LA GOUVERNANTE.

N'est-il pas déjà un prince riche ? Et à la mort de son père ne le sera-t-il pas outre mesure ? Une partie de ces richesses trouveraient un emploi bien précieux , si elle lui procurait une sœur chérie.

LE SECRÉTAIRE.

Agir d'après ses caprices est le bonheur du riche ;

il résiste à la voix de la nature, à celle de la loi, de la raison, et répand ses dons au hasard. Avoir assez, peut s'appeler chez lui manquer du nécessaire, car il a besoin de biens infinis pour des libéralités sans bornes. Ne pense pas donner des conseils ici, ni rien adoucir; si tu ne veux pas être avec nous, quitte-nous.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de moi? Vous menacez déjà depuis longtemps le bonheur de cette aimable enfant. Qu'avez-vous donc décidé d'elle dans votre horrible conseil? Vous voudriez peut-être que je m'associasse aveuglément à vos projets?

LE SECRÉTAIRE.

Non certainement; tu peux et tu dois savoir ce qu'on veut entreprendre, et ce qu'on est forcé d'exiger de toi. Tu emmèneras Eugénie; elle doit tellement disparaître du monde, que nous puissions pleurer sa mort en sûreté, et son sort futur doit rester éternellement caché, tout comme si elle n'était plus.

LA GOUVERNANTE.

Vous la vouez vivante au tombeau, et dans vos rêves vous me choisissez pour être sa compagne. On me précipite avec elle. Moi qui la trahis, je partagerais, durant ma vie entière, la mort apparente de celle que je trahis!

LE SECRÉTAIRE.

Tu la conduiras, et reviendras aussitôt.

LA GOUVERNANTE.

Doit-elle passer ses jours enfermée dans un couvent ?

LE SECRÉTAIRE.

Non pas dans un couvent ; nous ne confierions pas un tel gage à des prêtres qui pourraient facilement s'en faire un instrument contre nous.

LA GOUVERNANTE.

Doit-elle aller aux îles ? Réponds.

LE SECRÉTAIRE.

Tu l'apprendras plus tard ; calme-toi maintenant.

LA GOUVERNANTE.

Comment le pourrais-je , en voyant le danger qui menace mon élève chérie et moi-même.

LE SECRÉTAIRE.

Cette jeune fille que tu aimes si tendrement , y trouvera peut-être son avantage ; et quant à toi un bonheur assuré t'attend dans ces lieux.

LA GOUVERNANTE.

Ne vous flattez pas d'une semblable espérance. Que vous sert de m'assiéger ainsi , pour m'envelopper dans vos trames et me pousser au crime ? Cette noble fille rendra vains tous vos projets. Ne croyez pas l'entraîner sans peine et sans danger , comme une victime dévouée. L'esprit courageux qui l'anime , la force qu'elle tient de son père et qui ne l'aban-

donne jamais, déchireront les filets trompeurs dont vous l'entourez.

LE SECRÉTAIRE.

La sauver, tu ne le pourrais pas. Crois-tu me persuader qu'un enfant, bercé jusqu'ici dans les bras caressans de la fortune, conservera de la présence d'esprit, de la force et de la prudence au milieu d'une catastrophe subite. Son esprit n'est pas encore façonné à l'activité ; elle peut sentir avec justesse, parler sagement, mais il lui manque beaucoup pour savoir agir. Le courage libre et fier de celui qui n'a point d'expérience, se change souvent en faiblesse et en désespoir, lorsque l'invincible nécessité se jette devant lui. Exécute ce que nous avons résolu ; il en sortira un peu de mal, mais beaucoup de bien.

LA GOUVERNANTE.

Donnez-moi le temps d'examiner et de choisir.

LE SECRÉTAIRE.

Le moment de l'exécution nous presse déjà. Le duc paraît assuré qu'à la fête prochaine, le roi lui accordera toute sa faveur et reconnaîtra sa fille. Les habits et les bijoux sont prêts, et enfermés dans des caisses magnifiques, dont il garde lui-même la clef, croyant ainsi garder son secret ; mais nous l'avons pénétré, nous en profitons, et ce que nous avons décidé arrivera. Ce soir tu en apprendras davantage. Adieu.

LA GOUVERNANTE.

Vous marchez dans des sentiers obscurs, et croyez voir clairement votre avantage à les suivre. Mais avez-vous donc repoussé tout pressentiment de ce dieu protecteur qui plane sur l'innocence pour la sauver, et dont tôt ou tard la vengeance démasque et punit le crime?

LE SECRÉTAIRE.

On ne peut nier un Être tout-puissant, qui s'est réservé de juger le résultat de nos actions selon sa volonté. Mais qui donc ose s'asseoir à ses conseils suprêmes? Qui peut savoir la règle et la loi selon laquelle il veut que nous agissions? Nous ne savons qu'une chose, mais celle-là nous la savons bien et nous la sentons, c'est qu'il faut nous rendre heureux dans ce bas-monde. Ce qui nous est utile est notre loi suprême.

LA GOUVERNANTE.

Ainsi vous repoussez tout ce qui est divin, vous n'écoutez pas les cris de votre conscience. Mais moi j'entends la mienne, qui me commande de détourner de toutes mes forces cet affreux danger qui menace mon enfant chérie, et de m'armer de courage contre la puissance et la fureur, contre toi-même. Non, aucune puissance, aucune menace ne m'ébranlera. Je suis irrévocablement dévouée à son salut.

LE SECRÉTAIRE.

Toi seule, en effet, tu peux la sauver et détourner d'elle le danger qui la menace; mais c'est en nous

écoutant. Saisis promptement cette fille qui t'est chère, emmène-la aussi loin que tu le pourras, cache-la aux yeux de tous les hommes, car.... Tu frémis, tu pressens ce que je vais te dire. Eh bien, puisque tu m'y forces, je veux le dire enfin ; l'éloigner est le moyen le plus doux. Si tu ne voulais pas entrer dans ce plan, si tu osais t'opposer à nous en secret, et trahir dans de bonnes intentions ce que je t'ai confié, tu la verrais morte dans tes bras. Moi aussi je la pleurerais, mais peu lui serviraient mes larmes et les tiennes.

SCÈNE II.

LA GOUVERNANTE seule.

D'orgueilleuses menaces ne m'effrayeront pas ; déjà depuis longtemps je vois couvrir le feu qui bientôt va s'échapper en flammes dévorantes. O ma chère enfant, pour te sauver il faut t'arracher aux doux rêves du matin de ta vie. Une seule espérance appaise ma douleur, mais elle s'enfuit lorsque je veux la saisir. Eugénie, si tu pouvais renoncer au bonheur sans bornes qui brille pour toi, mais accompagné de mortels dangers, et dont le bannissement est la suite la moins funeste ! Que je voudrais t'éclairer, te découvrir les chemins cachés où la ruse de tes cruels persécuteurs t'épient en silence ! Mais hélas ! je dois me taire ; je ne puis t'instruire que d'une manière détournée, et me comprendras-tu bien dans l'étourdissement que te cause ta joie ?

SCÈNE III.

EUGÉNIE, LA GOUVERNANTE.

EUGÉNIE.

Je te salue, amie de mon cœur, que j'aime comme une mère; sois la bien venue.

LA GOUVERNANTE.

Je te presse avec délices contre mon sein, fille chérie, et je me réjouis de la plénitude de vie et de plaisir qui t'anime. Que ton œil est brillant et calme! Quel ravissement on voit empreint sur ta bouche et sur tes joues! et que de bonheur oppresse ton sein agité!

EUGÉNIE.

Un grand accident m'était arrivé; le cheval et sa conductrice sont tombés du haut du rocher.

LA GOUVERNANTE.

Ah Dieu!

EUGÉNIE.

Sois tranquille; tu me revois après cette chute, gaie et pleine de santé.

LA GOUVERNANTE.

Comment?....

EUGÉNIE.

Tu apprendras de quelle manière ce malheur a été pour moi la source d'un bonheur bien grand.

LA GOUVERNANTE.

Souvent aussi le bonheur enfante la peine.

EUGÉNIE.

Ne profère pas de tristes paroles , et ne m'effraye pas d'avance par la crainte des soucis.

LA GOUVERNANTE.

Tu devrais te confier à moi de tout ce qui t'arrive.

EUGÉNIE.

A toi plutôt qu'à tout autre. Mais pour l'instant , chère amie , laisse-moi ; je voudrais me retrouver au milieu de mes propres sentimens. Tu sais combien mon père est satisfait lorsque je le surprends par quelque petite pièce de poésie , telle que la faveur de la muse m'en voulut inspirer en quelques occasions. Des idées riantes voltigent autour de moi , je veux les saisir au passage , autrement elles m'échapperaient.

LA GOUVERNANTE.

Quand reviendront ces entretiens qui suffisaient autrefois à nous réunir pendant une longue suite d'heures paisibles ? Quand pourrons-nous , semblables à de jeunes filles qui ne peuvent se lasser de se montrer leurs parures , nous ouvrir les replis les plus secrets de nos cœurs , et nous faire jouir mutuellement avec tendresse des trésors qu'ils renferment ?

EUGÉNIE.

Ces heures de calme et de confiance , dont on

aime à se souvenir et à se parler, reviendront aussi. Mais aujourd'hui laisse-moi dans une solitude complète, pour répondre à ce que ce jour demande de moi.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE ET ENSUITE LA GOUVERNANTE (en dehors.)

EUGÉNIE tirant un portefeuille.

Un papier et du crayon. Je veux vite écrire ce que j'ai composé si vite et de si bon cœur pour la fête du roi, pour cette fête pendant laquelle un mot de lui doit me donner une nouvelle naissance et m'é faire entrer dans la vie. (*Elle récite lentement à mesure qu'elle écrit.*) « Comme la vie s'écoule ici avec douceur ! Maître des régions d'en haut, ne veux-tu pas épargner la faiblesse d'une jeune novice ? Je succombe éblouie de ta majesté. Mais bientôt consolée, je relève les yeux vers toi, et me réjouis de me trouver au pied de ton trône inébranlable, rejeton de ta race ; je me réjouis de voir tous les rêves de mon enfance accomplis. Laisse donc se répandre la source de tes faveurs ; un cœur fidèle s'arrête ici avec tant de plaisir ! tant de respect s'y mêle à tant d'amour ! Tout mon être ne tient qu'à un fil délié ; je me sens comme un besoin irrésistible de me hâter de te rendre la vie que tu m'as donnée. » (*Elle regarde avec*

satisfaction ce qu'elle vient d'écrire.) Mon cœur ému n'a pas tardé à s'épancher en paroles cadencées. Qu'on est heureux de graver ainsi pour l'éternité les sentimens de son cœur ! Mais cela suffit-il ? Mon sein bat toujours avec plus de violence. Tu t'approches, grand jour que le roi nous donne, et qui en me donnant à mon roi, à mon père, à moi-même, me remplira d'une volupté insinie. Que mes chants embellissent cette fête. Mon imagination me transporte dans l'avenir, elle me transporte devant le trône, elle me fait avancer dans le cercle.....

LA GOUVERNANTE, du dehors.

Eugénie.

EUGÉNIE.

Qu'est cela ?

LA GOUVERNANTE.

Écoute-moi, et ouvre à l'instant.

EUGÉNIE.

Malheureux dérangement ! Je ne puis pas ouvrir.

LA GOUVERNANTE.

C'est un message de ton père.

EUGÉNIE.

Comment ! de mon père ! Tout à l'heure ! je vais ouvrir.

LA GOUVERNANTE.

Je crois qu'il t'envoie des présens considérables.

EUGÉNIE.

Attends.

LA GOUVERNANTE.

M'entends-tu bien ?

EUGÉNIE.

Attends. Où pourrais-je cacher cette feuille ? Elle exprime trop clairement l'espoir qui m'anime. Il n'y a pas un meuble qu'on puisse fermer, et rien n'est sûr ici, pas même ce que je porte sur moi ; tous les domestiques ne sont pas fidèles. On m'a déjà lu et dérobé plusieurs choses, pendant que je dormais. Où dois-je donc cacher le plus grand secret que je doive posséder jamais ? (*Elle s'approche du mur.*) Bien ! c'est ici, c'est dans cette muraille que je cachai les secrets innocens de mon premier âge. Toi que découvrit l'inquiète et curieuse activité, fruit de l'étourderie et du loisir de mon enfance, toi qui es inconnue à tout le monde, ouvre-toi. (*Elle pousse un ressort caché qui fait ouvrir une petite porte.*) Comme je te confiais autrefois des sucreries défendues, pour les goûter à la dérobée, de même aujourd'hui je confie à ta discrétion et pour peu de temps, tout le bonheur de ma vie. (*Elle pose la feuille dans l'armoire qu'elle ferme.*) Les jours se succèdent et amènent des pressentimens, tantôt de joie et tantôt de douleur. (*Elle ouvre la porte.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, LA GOUVERNANTE. (Des domestiques apportent une cassette magnifique.)

LA GOUVERNANTE.

Si je t'ai dérangée, je t'apporte quelque chose qui certainement me justifiera.

EUGÉNIE.

De la part de mon père ? cette superbe cassette ! Quel contenu précieux annoncent de si beaux dehors ! (*Aux domestiques.*) Attendez ; (*Elle leur présente une bourse.*) Prenez cette bagatelle pour prix de votre message ; vous recevrez mieux ensuite. (*Les domestiques sortent.*) Sans lettre et sans clef ! Comment ! un tel trésor près de moi , et fermé ! O désir et impatience ! Devines-tu ce que peut signifier ce présent ?

LA GOUVERNANTE.

Je ne doute pas que tu ne l'aies deviné toi-même ; il présage ta grandeur prochaine. On t'apporte une parure de princesse , parce que le roi t'en donnera bientôt le titre.

EUGÉNIE.

Comment peux-tu savoir cela ?

LA GOUVERNANTE.

Les secrets des grands seigneurs sont épiés. On peut les surprendre.

EUGÉNIE.

Si tu le sais, qu'ai-je à te cacher ? Pourquoi étouffer inutilement devant toi le désir que j'ai de voir ce présent ? J'ai la clef ici ; il est vrai que mon père m'a défendu de m'en servir ; mais qu'a-t-il défendu ? de découvrir le secret avant le temps , et il t'est déjà connu. Tu n'apprendras rien que tu ne saches déjà , et tu te tairas pour l'amour de moi. Pourquoi trembler ? Allons , ouvrons ; viens admirer avec moi l'éclat de ces présens.

LA GOUVERNANTE.

Arrête ; pense à ce qui t'est défendu. Qui sait les motifs du duc pour te donner ces ordres prudents ?

EUGÉNIE.

Il m'a donné de sages conseils pour atteindre un certain but , mais ce but est vain , tu sais tout ; tu m'aimes , tu es discrète et sûre. Fermons la porte , et ensuite nous examinerons ce secret entre nous.

(Elle ferme la porte de la chambre et court vers la cassette.)

LA GOUVERNANTE la retenant.

L'or des étoffes précieuses , leur couleur , le doux éclat des perles , le feu des bijoux , tout cela doit rester caché : ils t'entraîneraient invinciblement.

EUGÉNIE.

Le bonheur qu'ils annoncent , voilà ce qui ravit. (*Elle ouvre la cassette, dont le couvercle est orné de glaces.*) Quelle superbe draperie s'est déployée dès que ma main l'a touchée ! Et ces glaces ! ne demandent-elles pas à réfléchir la jeune fille et la parure ensemble ?

LE GOUVERNANTE,

C'est la robe mortelle de Créuse que ta main déploie.

EUGÉNIE.

Comment un tel accès de mélancolie peut-il s'emparer de ton cœur ? Pour chasser cette tristesse, pense aux fêtes les plus animées , à une noce. Viens, donne-moi les parties de l'habillement l'une après l'autre ; d'abord la robe de dessous. Comme l'éclat de l'argent et celui des couleurs se marient bien ensemble et paraissent riches !

LA GOUVERNANTE, en attachant la robe d'Engénie.

Lorsque les rayons de la faveur se voilent, cette parure pâlit tout-à-coup.

EUGÉNIE.

Un cœur sincère mérite cette faveur , et la retient lorsqu'elle veut s'éloigner. Attache maintenant la seconde robe , celle garnie d'or ; arrange la queue, qu'elle traîne tout entière. L'émail de ces fleurs de métal est d'un bon goût sur cet or. Ne suis-je pas bien avec cette parure ?

LA GOUVERNANTE.

Les connaisseurs aiment mieux la beauté sans autre parure qu'elle-même.

EUGÉNIE.

Le connaisseur préfère la beauté simple, mais les ornemens plaisent à la multitude. Prête-moi le doux éclat des perles, donne-moi les bijoux les plus éblouissans.

LA GOUVERNANTE.

Le mérite propre et réel a seul du prix pour ton cœur et pour ton esprit ; l'apparence n'en a point.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce que l'apparence qui n'a ni fond ni réalité ? et qu'est-ce que la réalité lorsqu'elle ne paraît pas ?

LA GOUVERNANTE.

N'as-tu point passé ta jeunesse dans cette enceinte, sans trouble et sans chagrin ? N'as-tu pas goûté auprès d'une personne qui t'aimait une félicité pure et tranquille ?

EUGÉNIE.

Le bouton ferme ses feuilles tant que l'hiver l'entoure de ses glaces ; mais au souffle du printemps, une force vivifiante le fait gonfler et s'épanouir en fleur superbe à l'air et à la lumière.

LA GOUVERNANTE.

La modération procure des joies sans mélange.

EUGÉNIE.

Oui, lorsqu'on vise à un but médiocre.

LA GOUVERNANTE.

Les heureux aiment à borner leurs jouissances.

EUGÉNIE.

Tu ne me persuaderas point, tant que je serai ainsi parée. Je voudrais agrandir cette salle, et la rendre éclatante comme celle où siège le roi ; je voudrais étendre ici de riches tapis, au-dessus de nos têtes un dais d'or, et voir briller le cercle des grands, qu'anime le sourire du soleil et qui humilient leur fierté devant sa pompe. A cette fête majestueuse, je serai parmi les plus distinguées la plus remarquée. Laisse-moi goûter à l'avance le bonheur d'attirer les regards et l'admiration de tous.

LA GOUVERNANTE.

Oui, l'admiration, mais plus encore la haine et l'envie.

EUGÉNIE.

L'envie est l'épine du bonheur, et la haine apprend à être toujours sur ses gardes.

LA GOUVERNANTE.

Les orgueilleux sont souvent frappés par l'opprobre.

EUGÉNIE.

Je la défie de me surprendre. (*Se tournant vers*

la cassette.) Nous n'avons pas encore tout examiné. Je ne pense pas à moi seule pour ce jour ; j'espère que d'autres recevront aussi des dons de prix.

LA GOUVERNANTE sortant une petite cassette.

Ici est écrit : Pour des présents.

EUGÉNIE,

Prends ce qui te fera plaisir parmi ces montres et ces boîtes ; choisis. Non , je pense qu'il y a peut-être quelque chose de meilleur dans ce riche écrin.

LA GOUVERNANTE,

Oh ! s'il s'y trouvait un talisman , capable de te gagner l'amitié de ton frère , de cet homme haïeux !

EUGÉNIE.

Les efforts d'un cœur naïf et pur fléchiront peu à peu sa mauvaise volonté.

LA GOUVERNANTE,

Mais le parti qui attise sa colère , sera toujours opposé à tes vœux.

EUGÉNIE.

S'il a cherché jusqu'ici à retarder mon bonheur , il sera bientôt forcé de suivre une pente irrésistible , et chacun s'arrangera sur ce qui sera arrivé.

LA GOUVERNANTE.

Ce que tu espères n'est pas encore fait.

EUGÉNIE.

Je puis bien le considérer comme terminé. (*Regardant la caisse.*) Qu'y a-t-il dans cette longue boîte?

LA GOUVERNANTE sortant la boîte.

Ce sont des rubans frais et de choix ; ne dépense pas toute ton attention en une vaine et futile curiosité ; prends sur toi d'écouter mes paroles , pour un instant seulement. Tu sors d'une sphère bornée et tranquille pour entrer dans un vaste champ , où tu seras assiégée de soucis , et où une main meurtrière te tendra ses filets ; la mort t'y attend peut-être.

EUGÉNIE.

Tu me parais malade ; sans cela mon bonheur pourrait-il te sembler un spectre effrayant ? (*Regardant la boîte.*) Que vois-je ? ce rouleau , certainement c'est le bandeau des princesses ; je l'aurai aussi-vîte , laisse-moi voir comment il me siéra. Il est de règle pour le costume ; essaye-le-moi. (*On lui attache le ruban.*) Maintenant ne me parle plus de de mort ni de danger. Que peut souhaiter de plus l'esprit d'un homme , que de paraître devant son roi entouré de ses pairs et vêtu comme un héros ? Rien peut-il mieux attirer les regards , que ces habits guerriers qui brillent sur une longue file ? Ces habits et leurs couleurs ne sont-ils pas l'emblème d'un danger continuel ? L'écharpe signifie la guerre où se précipite un homme courageux , et qu'il se confie

en sa force. Les emblèmes brillans sont toujours dangereux. Mais ainsi parée, je puis attendre avec fermeté ce qui doit m'arriver; mon bonheur, chère amie, est inévitable.

LA GOUVERNANTE à part.

Inévitable est le sort qui te menace:

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Antichambre du Duc , ornée dans le goût moderne.

SCÈNE PREMIÈRE.**LE SECRÉTAIRE , UN ABBÉ.****LE SECRÉTAIRE.**

Entre sans bruit dans cette demeure silencieuse. La mort semble planer sur toute la maison. Le duc dort , et la tristesse rend tous ses serviteurs immobiles et muets. Il dort ; je le félicitais en moi-même tout-à-l'heure de ce qu'il reposait sans connaissance sur son lit. Ce calme bienfaisant de la nature a soulagé l'excès de sa douleur. Je crains pour lui le moment du réveil ; vous verrez un homme bien accablé.

L'ABBÉ,

J'y suis préparé , n'en doutez pas.

LE SECRÉTAIRE,

Il y a peu d'heures qu'il a reçu la nouvelle qu'Eugénie était morte d'une chute de cheval ; on lui raconta qu'on l'avait transportée chez vous comme à l'endroit le plus proche de ces masses de rochers où elle a affronté la mort avec tant d'imprudence.

L'ABBÉ.

Pendant ce temps, a-t-on pris soin de l'éloigner ?

LE SECRÉTAIRE.

On l'entraîne le plus rapidement possible.

L'ABBÉ.

A qui avez-vous confié une tâche aussi difficile ?

LE SECRÉTAIRE.

A la femme prudente qui nous appartient.

L'ABBÉ.

De quel côté l'avez-vous envoyée ?

LE SECRÉTAIRE.

Au port le plus éloigné de ce royaume.

L'ABBÉ.

Et delà, sans doute, aux pays les plus lointains ?

LE SECRÉTAIRE.

Le premier vent favorable l'emmena.

L'ABBÉ.

Et ici elle doit passer pour morte ?

LE SECRÉTAIRE.

Ton récit doit le faire croire.

L'ABBÉ.

Il faut que l'erreur prenne dès les premiers momens pour qu'elle se perpétue à jamais. Il faut que l'imagination soit frappée du cadavre et du tombeau de

cette jeune fille; je déchirerai son image chérie de mille manières, et je graverai ce malheur en traits de feu dans la mémoire de ceux qui m'écouteront. Déjà pour tous elle s'est évanouie, elle a disparu sous les cendres du néant. Chacun s'empresse de reporter ses regards vers la vie, et dans l'ivresse des désirs mondains, oublie qu'elle aussi elle a été au nombre des vivans.

LE SECRÉTAIRE.

Tu te mets à l'œuvre avec beaucoup de hardiesse; mais ne crains-tu pas des remords pour l'avenir?

L'ABBÉ.

Quelle question me fais-tu là? Nous sommes résolus.

LE SECRÉTAIRE.

Un malaise intérieur nous trouble malgré nous, à l'heure de l'exécution.

L'ABBÉ.

Qu'entends-je! toi délicat? ou serait-ce seulement pour essayer si vous avez réussi à faire de moi un de vos élèves?

LE SECRÉTAIRE.

On ne réfléchit jamais trop aux choses importantes.

L'ABBÉ.

Il faut y réfléchir avant de les entreprendre.

LE SECRÉTAIRE.

On en trouve l'occasion, même pendant l'exécution.

L'ABBÉ.

Quant à moi , je ne puis plus hésiter sur rien ; cela était bon alors que je vivais dans le paradis de jouissances modestes que je m'étais créées, alors qu'enfermé dans l'étroite enceinte des haies de mon jardin, je greffais les arbres plantés de mes mains, et que les humbles planches de mon potager suffisaient à garnir mon humble table ; alors la joie répandait un sentiment d'abondance sur tout ce qui m'entourait dans ma pauvre maison ; je parlais à mes paroissiens selon la portée de mes vues et selon les impulsions de mon cœur, comme un père et comme un ami ; ma main secourait le bon dans ses nécessités, repoussait le méchant et s'opposait au vice. Pourquoi mon bon génie ne t'a-t-il pas chassé loin de ma porte, ce jour que tu vins y frapper pendant la chasse, accablé de fatigue et dévoré de soif ; tu sus me charmer par de douces paroles et par des manières flatteuses. Ce beau jour, voué à l'hospitalité, fut pour moi le dernier d'une paix si longue goûtée avec tant de délices.

LE SECRÉTAIRE.

Nous t'avons procuré bien des jouissances.

L'ABBÉ.

Et bien des peines. Je devins pauvre en fréquentant les riches, soucieux par le besoin, indigent en ne pouvant me passer de l'assistance d'autrui. Vous me donnâtes des secours, mais je les achetai bien cher. Vous me prîtes pour partager

votre bonheur et seconder vos plans. Je devrais dire que vous fîtes un esclave tourmenté d'un homme libre jusqu'alors. Et d'ailleurs, si vous m'avez pris à vos gages, ne m'avez-vous pas toujours refusé le prix que je vous demandais ?

LE SECRÉTAIRE.

Compte que dans peu nous t'accablerons de richesses, d'honneurs et de bénéfices.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas ce que j'attendais.

LE SECRÉTAIRE.

Et quelle nouvelle demande as-tu donc à faire ?

L'ABBÉ.

Jusqu'à présent, et cette fois encore, vous vous êtes servi de moi comme d'un instrument. On exile cette enfant du monde des vivans ; je suis chargé de cacher et de colorer ce crime ; vous l'avez conçu et exécuté sans moi. Mais de ce moment je demande à prendre place à ces conseils où les choses se décident, où chacun, fier de ses moyens et de ses forces, opine sur des forfaits monstrueux et inévitables.

LE SECRÉTAIRE.

Tu acquiesces de nouveaux droits et de bien grands à notre confiance en t'unissant encore cette fois à nous. Tu apprendras bientôt de graves secrets ; jusque-là prends patience et affermis-toi.

L'ABBÉ.

Je le suis, et plus que vous ne le pensez. Depuis longtemps j'ai pénétré vos plans, et celui-là seul qui sait les prévoir et les deviner mérite d'y être initié.

LE SECRÉTAIRE

Que prévois-tu, et que sais-tu ?

L'ABBÉ.

Nous en parlerons cette nuit. Le triste sort de cette jeune fille se perd à mes yeux comme un ruisseau dans l'océan, depuis que je songe à quelle puissance factieuse vous vous élevez secrètement, et avec quelle ruse et quelle audace vous espérez prendre la place de ceux qui gouvernent. Vous n'êtes pas les seuls; d'autres visent au même but par de contraires chemins; ainsi s'écroulent la patrie et le trône. Qui peut se sauver, lorsque tout tombe à la fois ?

LE SECRÉTAIRE.

J'entends marcher; retire-toi à l'écart, je t'introduirai quand il en sera temps.

SCÈNE II.

LE DUC, LE SECRÉTAIRE.

LE DUC.

Lumière cruelle, tu me rappelles à la vie, à la conscience du monde extérieur et de moi-même.

Que tout me semble désert autour de moi ! Tout est consumé , tout est en ruines ; le bonheur n'est plus pour moi.

LE SECRÉTAIRE.

Chacun de tes serviteurs souffre avec toi , et voudrait se charger d'une portion de ta douleur ; tu en serais moins triste et plus fort.

LE DUC.

Les douleurs causées par l'amour sont indivisibles et infinies comme l'amour lui-même. Je sens quel est l'épouvantable malheur de celui qui perd son bien de chaque jour. Pourquoi laisse-t-on briller encore devant moi ces murailles dont les couleurs vives et les riches dorures me rappellent froidement l'état de bonheur parfait dont je jouissais hier , dont je jouissais avant-hier ? Pourquoi n'avoir pas tendu les corridors et les salles d'un crêpe funèbre , afin qu'à l'extérieur une nuit sombre comme mon cœur m'entoure éternellement ?

LE SECRÉTAIRE.

Tout ce qui te reste devrait encore te sembler quelque chose , même après ce que tu as perdu.

LE DUC.

Ce n'est plus pour moi qu'un rêve accablant et sans réalité ; elle seule était l'ame de cette maison. A mon réveil je voyais voltiger autour de moi l'image de cette enfant chérie , et souvent elle m'en-

voyait pour salut matinal une feuille écrite de sa main , toute pleine d'esprit et de sentiment.

LE SECRÉTAIRE.

Que de fois l'envie de te faire plaisir lui a inspiré des rimes poétiques et précoces !

LE DUC.

L'espérance de la voir était le seul charme des heures fatigantes de la journée.

LE SECRÉTAIRE.

Que de fois on t'a vu t'échapper vers elle , impatient des obstacles et des retards , comme un jeune homme qui brûle de rejoindre sa maîtresse !

LE DUC.

Ne compare pas ce feu de jeunesse que le désir égoïste de la possession dévore , au sentiment d'un père qui contemple avec un enthousiasme pur et tranquille le développement rapide des forces de son enfant , et qui jouit avec délices des progrès de son esprit. Les transports de l'amour demandent la présence de l'objet aimé , mais le père vit dans l'avenir ; c'est là que s'étend le champ de ses espérances , c'est là qu'il doit recueillir les fruits qu'il a semés.

LE SECRÉTAIRE.

Tu as perdu ce bonheur immense , cette joie toujours pleine d'une fraîcheur nouvelle.

LE DUC.

Est-il perdu? En ce moment même, mon ame le possédait tout entier dans tout son éclat. Oui, il est perdu; malheureux, tu me l'as rappelé; cette heure vide et sans emploi me le rappelle. Je l'ai perdu! Coulez, mes pleurs; que le désespoir mine et détruise mon corps trop plein de santé, et que l'âge a trop épargné. Tout ce qui existe encore, tout ce qui me paraît fier de sa durée m'est odieux; mes vœux sont pour tout ce qui passe et chancelle. Flots, révoltez-vous, renversez vos digues et couvrez la terre. Mer turbulente, ouvre tes abîmes, engloutis les vaisseaux, les hommes et leurs trésors. Que les bataillons guerriers se répandent au loin, et que des cadavres amoncelés signalent partout leurs traces sanglantes. Que la foudre s'allume dans un ciel pur, et frappe les tours qui lèvent leur tête avec tant d'orgueil; que la flamme détruise, dévore, répande au loin sa fureur au milieu du tumulte des villes; entouré de toutes parts des cris du désespoir, je me résignerai alors au sort qui m'a frappé.

LE SECRÉTAIRE.

Ce malheur imprévu a fait une impression effrayante sur ton esprit, si ferme et si élevé.

LE DUC.

Il m'a surpris, mais il s'était annoncé. Un génie favorable avait ranimé ma fille dans mes bras, et m'avait montré un instant, pour m'y préparer, ce

malheur effroyable, éternel maintenant ! C'est alors que je devais m'opposer à sa témérité, et réprimer l'excès de son courage. Il fallait arrêter cette folie, qui l'aveuglant sur sa nature mortelle et vulnérable, précipitait à travers les bois, les fleuves, les ruisseaux et les rochers, sa course rivale du vol des oiseaux.

LE SECRÉTAIRE.

Comment ce que font heureusement tous les premiers du pays, pourrait-il être la prédiction d'un malheur ?

LE DUC.

J'ai bien eu un pressentiment de mes souffrances, lorsque pour la dernière fois..... pour la dernière fois ! je viens de prononcer le mot fatal qui plonge ma vie dans les ténèbres. Si je l'avais vue encore une fois, j'aurais peut-être détourné ce malheur, je l'aurais priée avec instance, je l'aurais suppliée, comme peut le faire un père tendre, de se conserver à nous, et de sacrifier à notre bonheur et à notre tranquillité sa passion pour les courses de cheval. Un instant me fut refusé, et j'ai perdu ma fille chérie : elle n'est plus ! L'accident auquel elle échappa avec tant de bonheur, n'a fait que la rendre plus hardie. Personne n'était là pour l'avertir, pour la diriger. Elle était trop âgée pour se soumettre à sa gouvernante. A quelles mains avais-je confié un tel trésor ? A une femme trop faible et qui cédaient en tout ; pas un mot de fermeté pour diriger la volonté de ma fille. On lui laissait une liberté illimitée, un champ ouvert

à toutes ses imprudences. Cette femme ne la conduisait pas bien , je l'ai souvent senti , mais je ne me le disais pas assez fortement.

LE SECRÉTAIRE.

Ne blâme pas cette malheureuse. On ne sait dans quel lieux elle erre , poursuivie par ses douleurs et sans aucune consolation. Elle s'est échappée. Qui oserait se présenter devant toi , lors même qu'on n'aurait à se faire que des reproches indirects ?

LE DUC.

Laisse-moi décharger ma colère sur d'autres , bien qu'injustement : sans cela je me déchirerais moi-même. Je paie ma faute , et bien chèrement. N'est-ce pas moi , qui par mes encouragemens insensés ai provoqué le péril et la mort sur une tête si chère ? C'était tout mon orgueil de la voir dominer en tout ; ah ! je l'ai payé bien cher. Je voulais la voir briller comme une héroïne lorsqu'elle montait à cheval , ou lorsque debout sur un char léger elle tenait les rênes. En plongeant dans l'eau , elle me semblait une déesse qui commande aux élémens. Elle l'aurait été véritablement , si elle avait pu échapper à un danger de tous les jours ; mais au lieu de la conserver , l'habitude du danger lui a donné la mort.

LE SECRÉTAIRE.

L'exercice d'un devoir bien généreux donna la mort à celle que nous n'oublierons jamais.

LE DUC.

Explique-toi.

LE SECRÉTAIRE.

Je vais encore agraver tes douleurs par le récit de sa noble entreprise. Son premier et vieil instituteur, qu'elle aimait tant, habite loin de cette ville; il est misanthrope, malade, et plongé dans la tristesse. Elle seule pouvait l'égayer; ce devoir était devenu une passion pour elle; elle venait trop souvent le visiter, et on le lui avait défendu. Mais elle s'arrangeait en conséquence, et employait les heures consacrées à l'exercice du cheval, à courir avec la plus grande rapidité voir ce vieillard tant aimé. Un seul palfrenier était dans sa confiance; chaque fois il lui préparait son cheval, à ce que l'on présume du moins, car il a aussi disparu. Cet homme et la gouvernante errent on ne sait où, par crainte de toi.

LE DUC.

Qu'ils sont heureux d'avoir encore quelque chose à craindre! Le chagrin d'avoir fait évanouir la félicité de leur maître, fait chez eux une légère blessure qui se change en frayeur, bientôt dissipée. Je n'ai plus rien à craindre, moi, plus rien à espérer! Fais-moi tout savoir, décris-moi les plus petites circonstances, je suis préparé à tout.

SCÈNE III.

LE DUC, LE SECRÉTAIRE, L'ABBÉ.

LE SECRÉTAIRE.

Très-honoré prince, j'ai gardé pour cet instant l'homme que tu vois s'incliner devant toi. C'est le prêtre qui a reçu ta fille des mains de la mort, et qui l'a ensevelie avec le plus grand soin, quand tout espoir de secours a été perdu.

SCÈNE IV.

LE DUC, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Grand prince, je nourrissais depuis longtemps un vif désir de paraître devant toi; mais ce vœu n'est rempli qu'au moment où nous sommes plongés tous deux dans une profonde douleur.

LE DUC.

Quoique chargé d'une mission pénible, sois le bien-venu. Tu l'as vue, tu as recueilli dans ton cœur son dernier regard languissant, tu as gardé dans ta mémoire ses dernières paroles, et répondu par ta tristesse à son dernier soupir. Dis-moi, parlait-elle encore? Que disait-elle? A-t-elle pensé à son père? M'apportes-tu un dernier adieu de sa bouche?

L'ABBÉ.

Le messenger d'une mauvaise nouvelle est le bien-venu tant que par son silence il laisse encore place dans notre cœur à l'espérance et à l'illusion; le malheur sans ressource est odieux.

LE DUC.

Pourquoi frémir? Que puis-je apprendre? Elle n'est plus; le calme et le repos sont maintenant sur sa tombe; ce qu'elle souffrit est passé pour elle, c'est pour moi que le tourment commence; parle donc.

L'ABBÉ.

La mort est un mal commun à tous. Envisage ainsi le sort de ta fille morte, et que son passage de ce monde en l'autre reste secret comme la nuit du tombeau. Ce n'est pas toujours insensiblement, par une pente douce et facile, que l'on descend dans le royaume silencieux des ombres. La destruction nous entraîne souvent au dernier repos par une douloureuse violence et des tortures infernales.

LE DUC.

Elle a donc beaucoup souffert?

L'ABBÉ.

Beaucoup, mais pas long-temps.

LE DUC.

Elle eut un instant de souffrance, un instant où elle appela du secours! Et moi, où étais-je alors? Quelle occupation, quel plaisir m'enchaî-

nait? Rien ne m'annonçait le malheur effroyable qui déchirait ma vie. Je n'ai pas entendu les cris, ni senti la chute, cause de mon désespoir sans ressource. Les pressentimens, les affinités lointaines sont des fables. L'homme sensuel et endurci, renfermé dans le présent, ne sent que le bien et le mal qui le touche immédiatement; l'amour même est sourd dans l'absence.

L'ABBÉ.

Quelque soit la force des paroles, je sens combien elles sont insuffisantes à consoler.

LE DUC.

Les paroles blessent plus vite qu'elles ne guérissent, et malgré tous leurs efforts, elles cherchent en vain à remplacer le chagrin présent par l'idée d'un bonheur qui n'est plus. Aucun secours, aucun art ne pouvait donc la ramener à la vie? Qu'as-tu tenté? Qu'as-tu fait pour la sauver? Certainement tu n'as oublié aucun moyen.

L'ABBÉ.

Hélas! dans l'état où je la trouvai, on ne pouvait penser à rien.

LE DUC.

Je perdrai donc pour toujours le doux soutien de ma vie. Je veux nourrir ma douleur de douleur, en conservant ses restes. Où sont-ils?

L'ABBÉ.

Son tombeau est seul, dans une chapelle digne de

le recevoir. De l'autel, je le vois constamment à travers une grille, et je ne cesserai de prier avec larmes pour elle, tant que je vivrai.

LE DUC.

Viens. Conduis-moi vers ce lieu. Le plus habile médecin nous accompagnera. Nous arracherons son beau corps à la corruption, et conserverons son image inestimable avec des baumes précieux. Oui, tous les atômes qui formaient naguère son admirable stature resteront assemblés; aucun ne se perdra dans le néant.

L'ABBÉ.

Que dois-je te dire? Faut-il te le cacher? Tu ne peux y aller; hélas! son image est défigurée, un étranger même ne la verrait pas sans pitié; et les yeux d'un père..... Non, que Dieu t'en détourne; tu ne pourrais la regarder.

LE DUC.

Quel redoublement de chagrin me menace!

L'ABBÉ.

Permetts-moi de garder le silence, de peur que mes paroles n'altèrent le souvenir même de celle que tu as perdue. Je ne veux pas te raconter comment elle fut traînée à travers les bois et les rochers, et en quel état je la reçus dans mes bras, défigurée et sanglante, déchirée, meurtrie, brisée, méconnaissable. Alors, les yeux pleins de larmes, je bénis l'heure où j'avais renoncé solennellement à porter le nom de père.

LE DUC.

Tu n'es point père ! Tu es donc l'un de ces êtres égoïstes et endurcis , qui se dérobent à l'ordre de la nature et dévouent dans la solitude leur vie entière à un stérile désespoir. Eloigne-toi , ta vue m'est odieuse.

L'ABBÉ.

Je le sens, on ne saurait pardonner au messager d'un tel malheur.

(Il veut s'éloigner.)

LE DUC.

Excuse-moi et reste. As-tu jamais contemplé avec un étonnement mêlé de plaisir, une image qui semblât vouloir te reproduire miraculeusement à tes propres yeux ? Si tu avais joui de cette vue, tu n'aurais pas déchiré avec autant de cruauté cet objet créé pour être sous mille traits divers mon bonheur et ma joie en ce monde ; tu n'aurais pas aigri jusqu'à la douceur d'un triste souvenir.

L'ABBÉ.

Que devais-je faire ? Te conduire au tombeau que mille larmes étrangères ont déjà baigné, pendant que je déposais ses membres palpitans et brisés dans la demeure glacée qui les dévorera.

LE DUC.

Homme insensible , tais-toi ; tu ne fais qu'ajouter à mon désespoir en croyant l'adoucir. Malheur ! malheur ! Ainsi donc , les élémens , affranchis du joug

de l'ordre et de la vie, vont détruire insensiblement par leurs combats, cette céleste image. Autrefois mon cœur paternel se plaisait à compter un à un ses progrès toujours croissans ; mais cette vigueur de vie s'arrête devant mes regards désespérés, et se réduit en poussière.

L'ABBÉ.

Tout ce que l'air et la lumière ont produit de destructible, le sépulcre le garde à jamais.

LE DUC.

C'était une belle coutume des Anciens, de séparer par l'action d'un feu pur, dès que l'avait quitté l'esprit qui l'animait, cet ensemble parfait formé par la nature avec tant de lenteur et de sagesse, cette image humaine empreinte de tant de dignité. Lorsque les flammes s'élançaient vers le ciel, et que l'aigle déployant ses ailes prenait son vol emblématique entre la fumée et les nuages, les larmes se séchaient, et ceux que le mort laissait sur la terre, suivaient de l'œil sans crainte cette divinité nouvelle jusqu'aux espaces azurés de l'Olympe. Oui, rassemble en un vase précieux les cendres, reste de ses tristes restes, pour que mes bras ne s'étendent plus en vain, pour que je puisse encore presser contre mon cœur ce douloureux trésor.

L'ABBÉ.

La douleur qui se nourit de douleur n'en devient que plus amère.

Vivre de sa douleur est une jouissance. Oh, que je voudrais, m'en allant en pèlerinage, ainsi qu'un pénitent, porter à pas lents ses cendres muettés sous un toit modeste, au lieu même où je la vis pour la dernière fois, où je la tins morte dans mes bras, et où je la vis revenir à la vie; illusion trop vaine! Je croyais la tenir, la posséder pour toujours, et pour toujours elle m'est ravie; à cet endroit du moins j'éterniserai ma douleur. Dans le rêve de ma joie, j'avais fait vœu d'élever un monument à sa guérison; la main habile du jardinier a déjà tracé des allées détournées à travers les bois et les rochers; on a déjà découvert la place où le roi la pressa sur son cœur, en la nommant sa nièce; la proportion et la symétrie devaient embellir ce lieu témoin de mon bonheur. Les mains qui y travaillaient se reposeront, et avec mon bonheur s'évanouira ce plan à moitié exécuté. Je veux encore élever un monument, mais il sera de pierres brutes, entassées sans ordre. J'irai m'y établir, et j'y demeurerai jusqu'à ce que je sois délivré de la vie. Que ne puis-je être changé en l'une des pierres immobiles du monument, jusqu'à ce que toutes les traces que laisse le chagrin aient disparu de ce lieu triste et solitaire! Que l'herbe, croisse autour de cette enceinte sans abri, que les branches s'entrelacent sans culture, que les bouleaux balayent la terre de leurs chevelures pendantes, que le jeune arbrisseau devienne arbre, et que la pierre polie se couvre de mousse; quant à

moi je ne sentirai point s'écouler le temps , car elle n'est plus , celle dont les progrès étaient pour moi la mesure des années.

L'ABBE.

Est-il permis à l'homme de quitter les plaisirs variés du monde , pour l'uniformité de la solitude ? Doit-il se livrer volontairement à la destruction , lorsque le malheur , s'approchant de lui , le menace de son insupportable fardeau. Pars plutôt ; visite ce pays et parcours rapidement les royaumes étrangers , pour que les divers tableaux de la terre , passant devant ton esprit , te distraient.

LE DUC.

Qu'ai-je à chercher sur la terre , puisque je n'y peux plus trouver celle qui seule était quelque chose à mes yeux ? Pourquoi les fleuves et les collines , les vallées , les forêts et les rochers passeraient-ils devant mon esprit ? Ils ne feraient qu'éveiller en moi le besoin de ressaisir l'image de la seule personne que j'aie aimée au monde. Lorsque du haut d'une montagne je contemplerai la mer sans bornes , que serait pour moi cette richesse de la nature ? que me rappellerait-elle ? sinon la misère où je suis tombé moi-même !

L'ABBÉ.

Tu acquerras des richesses nouvelles.

LE DUC.

Il n'est que l'œil de la jeunesse qui puisse donner de la fraîcheur et une nouvelle vie à ce qui nous est connu depuis longtemps , et l'enthousiasme qui nous

est refusé, ne peut nous être rendu que par une bouche naïve. Aussi espérais-je lui montrer les plaines couvertes d'habitations de ce royaume, ses forêts, ses fleuves, et la mener jusqu'à la mer pour y jouir des délices infinies qu'on sent à égarer sa vue sur ce qui n'a pas de limites.

L'ABBÉ.

Grand prince, puisque tū ne veux pas vouer à la contemplation les jours d'une longue vie, au moins le bonheur de tous t'impose auprès du trône, selon le privilège de ta naissance, une tâche noble et universelle; je t'appelle donc au nom de tous; redeviens homme, que les heures de tristesse qui obscurcissent l'horizon de ta vie, en devenant pour les autres des heures de réjouissance, le deviennent aussi pour toi-même.

LE DUC.

Cette vie est insipide et sans charme, lorsque tous les efforts, toutes les peines, n'aboutissent qu'à de nouveaux efforts et à de nouvelles peines, lorsqu'aucun but chéri ne s'offre pour récompense. Je n'avais qu'à la voir, et je possédais et j'acquérais encore avec joie, pour lui créer un petit royaume heureux et tranquille; alors j'étais calme, ami de tous les hommes, serviable, actif, prompt au conseil et à l'action. On chérit son père, on le remercie, me disais-je, et un jour on saluera la fille comme une digne amie.

L'ABBÉ.

Tu n'as plus de temps à donner à des soins aussi doux ; d'autres soins te réclament. T'en le dirai-je ; moi , le dernier de tes serviteurs ? Dans ces tristes jours , tous les regards se tournent avec inquiétude vers ton mérite rare et ta haute puissance.

LE DUC.

Celui-là seul qui est heureux peut se sentir du mérite et du pouvoir.

L'ABBÉ.

Les atteintes brûlantes d'une si profonde douleur font sentir vivement l'importance de tels momens ; pardonne-moi , si j'ose parler encore avec tant de confiance. Tous ne voient pas distinctement la sourde agitation qui ébranle l'état , et la faiblesse qui le fait chanceler , mais ces choses sont plus claires à tes yeux qu'à ceux de la foule à laquelle j'appartiens. Ne crains pas de saisir , pendant l'orage qui nous menace , le gouvernail mal dirigé. Pour le bien de ton pays , écarte ta douleur ; autrement mille pères pleureront aussi leurs enfans , et des milliers d'enfans qui ne trouveront plus leurs pères , des milliers de mères dans l'angoisse , feront retentir de leurs cris les murs de leurs cachots. Imole tes douleurs et tes chagrins sur l'autel du bien commun ; tous ceux que tu sauveras deviendront tes enfans et ta consolation.

LE DUC.

Ne fais pas sortir de leurs affreux repaires cette

multitude de spectres, qui se jettent rapidement et comme par magie entre ma fille et moi. Elle n'est plus la puissance enivrante qui berçait mon esprit de si doux rêves. La réalité me presse et menace de m'écraser de son poids énorme. Allons, sortons du monde ! Si l'habit que tu portes ne me trompe pas, conduis-moi au couvent, séjour de pénitence, et laisse-moi là, pour que la vie qui m'est à charge s'écoule dans le silence et l'humiliation.

L'ABBÉ.

Bien qu'il ne me convienne guère de t'appeler au monde, j'ajouterai encore avec fermeté d'autres paroles. Ce n'est pas dans le tombeau ni près de lui, qu'un homme plein de grands sentimens doit consumer ses désirs. Il rentre en lui-même, et y retrouve avec étonnement ce qu'il avait perdu.

LE DUC.

Le désir de la possession se conserve dans sa force, tandis que ce qui est perdu s'éloigne toujours davantage ; c'est là le tourment continuel que souffre le corps à l'endroit des membres qu'il a perdus. Une existence divisée, qui peut la réunir ? Anéantie, qui peut la faire revivre ?

L'ABBÉ.

La force d'esprit, le courage de l'homme à qui l'on ne saurait ravir le mérite dont la nature l'a doué. Eugénie vit encore pour toi ; elle vit dans ton cœur qu'elle animait jadis, auquel elle faisait vive-

ment sentir la vue d'un beau site ; son souvenir chéri te préserve de tout ce qui est vulgaire ou mauvais, et que chaque heure peut t'offrir ; son mérite éclatant te garantit de tout le faux brillant qui peut t'éblouir : Que sa force t'anime, rends-lui ainsi une vie indestructible, que rien au monde ne pourra plus t'enlever.

LE DUC.

Oui, je veux chasser les tristes et sombres rêveries qui m'enveloppaient ; que l'image de ma fille tant aimée soit pour moi toujours la même, toujours pleine de jeunesse ! Que ses yeux brillans m'éclaireront toujours de leur pure lumière. Qu'elle plane devant moi partout où je vais, et me conduise à travers le labyrinthe de ce monde. Ce n'est pas un fantôme que je vois. Tu fus, tu es encore. La divinité t'avait conçue parfaite et montrée telle à nos yeux. Tu possèdes l'infini, l'éternité ; tu m'appartiens pour toujours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

 ACTE QUATRIÈME

Place près d'un port. D'un côté un palais, de l'autre
 au fond une rangée d'arbres à travers laquelle on voit le
 port.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE (enveloppée d'un voile et assise à l'extrémité
 lointain sur un banc, le visage tourné vers la mer.)
 LA GOUVERNANTE, UN LAQUAIS
 LER (sur le devant.)

LA GOUVERNANTE.

Une charge bien triste, et que je
 m'éloigne du centre du royaume, de
 la capitale, et m'entraîne vers ce point
 limite du continent; les chagrins me
 pas, et s'annoncent pour l'avenir avec
 périls. Avec quelle joie je vois paraître
 phare allumé sur ma route, un consi-
 ment distinctif entre deux pays, et

ACTE IV, SCÈNE I.

toi dont le juge estimait jadis les avis et l'autorité, et que maintenant on vénère comme magistrat.

LE CONSEILLER.

(Après avoir examiné attentivement la feuille.)

Mes efforts furent peut-être dignes de louer, mais non pas mon mérite. Au reste, il me paraît singulier que ce soit précisément à celui qu'il te plaît de louer, un homme juste et noble, que tu viennes t'adresser dans une telle circonstance, en lui présentant avec toi un papier que l'on ne peut regarder sans effroi. Il n'est pas question ici de droit ni de justice, mais de force seulement. C'est une violence terrible, et qui ne serait-elle dirigée avec sagesse et prudence, ne serait-elle confiée à un noble enfant à la vie et à la mort, je ne dis pas trop. Elle a été mise entièrement à ta disposition ; chacun donc, le serviteur, le gentilhomme, comme le citoyen, doit te prêter assistance, et exécuter les ordres que tu prononceras sur elle.

(Il rend la feuille.)

LE GOUVERNANTE.

Montre-toi juste encore en cette occasion, ne laisse pas émouvoir seulement aux accusés par cette feuille ; mais écoute-moi aussi, moi qui suis grièvement accusée, et accueille avec faveur mes plaintes. Cette affaire est d'une importance capitale.

respect. Maintenant on la bannit ; je suis chargée de l'éloigner du cercle des siens, de l'amener ici pour la conduire ensuite aux îles.

LE CONSEILLER.

A une mort certaine, qui surprend, qui s'avance entourée de vapeurs embrasées. Là cette fleur céleste se fanera, les couleurs de ses joues s'effaceront ; et l'on ne reconnaîtra plus cette taille qui maintenant charme les yeux.

LA GOUVERNANTE.

Ecoute-moi avant de prononcer. Cette enfant n'est point coupable ; cela a-t-il besoin de protestations ? mais elle est cause de beaucoup de maux. Un dieu, dans sa colère, l'a jetée comme une pomme de discordé au milieu de deux partis qui se font une guerre éternelle ; d'un côté on cherche à lui assurer le bonheur le plus élevé ; de l'autre on veut la précipiter dans l'abîme. Les deux partis sont résolus. C'est ainsi qu'un double labyrinthe de menées secrètes a enveloppé son sort, que la rage a balancé la ruse ; jusqu'à ce qu'une impatience trop vive ait voulu hâter le moment qui assurait son bonheur. Alors de chaque côté, la dissimulation brisa ses barrières, la violence se déchaîna, en menaçant l'état lui-même. Enfin, pour mettre un terme aux crimes des coupables, et pour déjouer leurs desseins, une sentence frappe ma jeune élève, occasion bien innocente du combat, et la relègue dans l'exil ainsi que moi.

LE CONSEILLER.

Je ne profère aucune injure contre l'instrument d'une telle violence, et ne puis m'opposer à la puissance qui se la permet. Hélas! le pouvoir lui-même a souvent ses fers, et rarement la conviction le fait agir avec liberté. Les soucis et la crainte de maux plus grands, forcent ceux qui gouvernent à des actions utiles mais injustes. Fais ce que tu dois, et éloigne-toi de ma sphère pure et bornée.

LA GOUVERNANTE.

Je la cherche au contraire, je m'y réfugie, et c'est là seulement que j'attends mon salut; tu ne me repousseras pas. Depuis longtemps je désire de montrer à mon élève le bonheur simple et tranquille qui habite dans les rangs mitoyens. Si elle voulait renoncer à la grandeur qu'on lui refuse, se mettre sous la protection d'un époux honnête, et perdant de vue ces régions où l'attendent le danger, le bannissement et la mort, tourner ses regards vers un ménage modeste, tout serait accompli, je serais déchargée de mon devoir rigoureux, et je pourrais goûter encore paisiblement au sein de ma patrie des jours heureux.

LE CONSEILLER.

Tu me révéles un secret bizarre.

LA GOUVERNANTE:

Je le révèle à un homme ferme et prudent.

LE CONSEILLER.

Tu peux sauver cette jeune fille en lui trouvant un époux ?

LA GOUVERNANTE.

Et je la donne parée d'une riche dot.

LE CONSEILLER.

Qui pourrait prendre un tel parti si précipitamment ?

LA GOUVERNANTE.

L'inclination ne se fixe que lorsqu'on la presse.

LE CONSEILLER.

La choisir inconnue serait un outrage pour elle.

LA GOUVERNANTE.

Le premier regard la fait connaître et apprécier.

LE CONSEILLER.

Les dangers qui menacent l'épouse, menaceront aussi l'époux.

LA GOUVERNANTE.

Lorsqu'elle portera le titre d'épouse, tout danger sera dissipé.

LE CONSEILLER.

Découvrira-t-on son secret ?

LA GOUVERNANTE.

On ne le confiera qu'à celui qui aura confiance en elle.

LE CONSEILLER.

Choisira-t-elle un pareil lien de sa propre volonté?

LA GOUVERNANTE.

De grands maux la forceront à ce choix.

LE CONSEILLER.

Peut-on la posséder honnêtement dans de telle circonstances?

LA GOUVERNANTE.

Celui qui se dévoue saisit l'occasion et ne raisonne point.

LE CONSEILLER.

Que demandes-tu avant tout ?

LA GOUVERNANTE.

Il faudra qu'elle se décide à l'instant même.

LE CONSEILLER.

Son destin est donc pressé d'une manière effrayante.

LA GOUVERNANTE.

Le départ s'apprête dans le port.

LE CONSEILLER.

Lui as-tu conseillé un telle alliance ?

LA GOUVERNANTE.

Je lui en ai parlé d'une manière détournée.

LE CONSEILLER.

En a-t-elle rejeté la pensée avec dégoût ?

LA GOUVERNANTE.

Le bonheur était encore trop près d'elle.

LE CONSEILLER.

Ces images attrayantes pourront-elles disparaître ?

LA GOUVERNANTE.

La vue de la pleine mer l'a effrayée.

LE CONSEILLER.

Elle craint donc de quitter la patrie ?

LA GOUVERNANTE.

Elle le craint, et moi je le redoute à l'égal de la mort. O toi qui as le cœur noble, et que nous avons rencontré si heureusement, ne te contente pas d'un vain échange de paroles. Tu es jeune encore et doué de toutes les vertus qui ont besoin d'une foi puissante et d'un vif amour ; tu es entouré sans doute d'un cercle brillant de tes semblables, je ne dis pas de tes égaux. Sonde ton propre cœur et ceux de tes amis, et dis si tu y trouves une mesure complète d'amour, de dévouement, de force et de courage, telle enfin que celle dont cette personne inestimable comblera du fond de son âme celui qui la méritera.

LE CONSEILLER.

Je comprends et je sens ta position ; je ne puis, comme le demanderait la prudence, délibérer mûrement en moi-même. Je veux lui parler.

(La Gouvernante s'approche d'Eugénie.)

LE CONSEILLER.

Ce qui doit arriver arrivera. La réflexion et la volonté peuvent beaucoup dans les circonstances vulgaires de la vie ; mais on ne sait comment s'accomplissent les grands événemens.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, LE CONSEILLER.

LE CONSEILLER.

Jeune beauté, le cœur plein du respect que tu m'inspires en t'approchant de moi, j'ai peine à croire que l'on m'ait bien informé. Tu es malheureuse, dit-on, et tu portes partout avec toi le bonheur et la consolation.

EUGÉNIE.

Tu es le premier auquel j'aie osé, dans ma misère, jeter un regard et adresser une parole, tant il y a de douceur et de noblesse dans les traits de ton visage ! J'espère que peu à peu le sentiment pénible qui m'opprime se dissipera.

LE CONSEILLER.

Celui même qui aurait beaucoup plus d'expérience que toi serait bien à plaindre, si ton sort lui était échu en partage. Comment ces premiers chagrins, qui viennent affliger ta jeunesse, n'exciteraient-ils pas la sympathie et un vif désir de les soulager ?

EUGÉNIE.

Il y a peu de temps que j'échappai à la nuit du tombeau pour revoir la lumière ; je ne prévoyais pas ce qui m'arriverait, quel coup inopiné viendrait m'abattre. Je me levai alors, et je reconnus le monde avec ravissement ; le médecin s'empressait de rallumer en moi la flamme de la vie ; je la retrouvai dans le regard plein d'amour de mon père, dans ses touchantes paroles. Maintenant, pour la seconde fois, je me réveille après une chute subite ; et tout ce qui m'entoure m'est étranger, tout me paraît fantôme ; l'activité de ces hommes, ta bonté même sont comme un rêve pour moi.

LE CONSEILLER.

Lorsque des étrangers entrent dans notre position, ils sont plus pour nous que des proches, qui souvent regardent nos peines avec une sorte d'indifférence, comme des choses dont la vue leur est habituelle. Ta position est dangereuse, peut-être sans remède.

EUGÉNIE.

Je n'ai rien à en dire. Les puissans qui causèrent mon malheur me sont inconnus ; tu as parlé à cette femme, elle sait tout ; moi, je me borne à tâcher de retenir ma raison prête à s'égarer.

LE CONSEILLER.

Ce qui a attiré sur toi cette vengeance du pouvoir suprême est une faute légère, une erreur, aggravée

par le hasard, mais qui te laisse l'estime et l'inclination des cœurs honnêtes.

EUGÉNIE.

Réfléchissant à l'influence des fautes légères, je me confie en la pureté de mon cœur.

LE CONSEILLER.

Ce n'est rien que de chanceler sur un terrain uni, mais un seul faux pas précipite des sommités.

EUGÉNIE.

Au milieu de ces régions élevées je nageais dans le plaisir ; l'excès de ce plaisir m'a perdue. Je saisis par la pensée le bonheur qui m'attendait, et j'en tenais déjà dans mes mains un gage précieux. Seulement un peu de calme, un peu de patience, et tout m'était favorable, j'ose le croire. Je me hâtai, je me laissai entraîner par une tentation pressante. Est-ce là la cause de mes maux ? Je vis et je racontai ce qu'il m'était défendu de regarder et de divulguer. Une faute si légère méritait-elle donc une si grave punition ? Enfreindre en badinant une défense qui ne semblait pas sérieuse, est-ce assez pour s'attirer une condamnation sans miséricorde ? Ce que la tradition des peuples nous rapporte d'incroyable est donc vrai ; la faible et courte jouissance de manger une pomme a causé l'éternel malheur du monde entier. Une clef me fut confiée ; et voulant ouvrir des trésors qui m'étaient défendus, je n'ouvris que mon tombeau.

LE CONSEILLER.

Tu ne saurais trouver la source du mal ; et d'ailleurs tu la connaîtrais que tu ne pourrais la tarir.

EUGÉNIE.

Je cherche en vain à me persuader que de si faibles transgressions soient causes de si grandes souffrances. Je porte ma pensée plus haut ; mais les deux hommes éminens auxquels je croyais devoir tout mon bonheur semblaient se tenir par la main. La discorde des partis , qui prend naissance dans des antres obscurs , paraîtra peut-être bientôt à découvert ; les craintes et les soucis qui m'entourent dépendent peut-être d'événemens qui , en m'écrasant , menacent aussi le monde d'anéantissement.

LE CONSEILLER.

Que je te plains ! Ta douleur est pour toi le destin même ; la terre ne te semblait-elle pas couverte de joie et de bonheur , lorsqu'enfant heureuse tu ne marchais que sur des fleurs ?

EUGÉNIE.

Qui mieux que moi vit la terre parée de toutes ses fleurs ? Hélas ! autour de moi tout était pur , riche , abondant , et tout ce que l'homme peut désirer semblait prodigué pour ses plaisirs. A qui devais-je un tel paradis ? J'en étais redevable à l'amour d'un père , qui , soigneux dans les plus petites comme dans les plus grandes choses , semblait vouloir m'ac-

cabler des jouissances du luxe, et former en même temps mon corps et mon esprit à supporter de si grands biens. Pendant que toutes ces futilités risquaient de m'amollir au sein des plus douces jouissances, une ardeur chevaleresque me poussait à exercer mes forces, en domptant un coursier, en conduisant un char. Je souhaitais souvent de visiter les pays lointains, de parcourir des espaces nouveaux et étrangers; mon noble père promit de me mener voir la mer; il voulait jouir de mes premiers regards plongeant dans l'infini, et son amour devait partager mon ravissement. J'y suis maintenant, je considère cette vaste étendue, et il semble qu'elle me resserre plus étroitement encore. O Dieu! que le ciel et la terre paraissent bornés, lorsque notre cœur tremble dans ses propres limites.

LE CONSEILLER.

Infortunée! comme un météore, tu ne tombes point sans désastre de ta sphère élevée, tu as faussé le chemin qui m'était tracé, en le touchant dans ta chute; tu as à jamais troublé pour moi le spectacle de la pleine mer. Quand je verrai Phébus se préparer une couche enflammée, et que tous les yeux verseront des larmes d'admiration, je me détournerai pour pleurer sur ton sort. J'apercevrai de loin le sentier que tu suis à travers l'immense Océan, et, navré de douleur, je sentirai moi-même le besoin de tout ce que l'habitude t'a rendu nécessaire, et tous

les maux nouveaux et inévitables qui t'accableront. Je sentirai aussi les traits du soleil, pénétrant ce pays humide, à peine arraché aux flots, dont un souffle empesté parcourt sans cesse les bas-fonds couverts de brouillards bleuâtres et venimeux. Je vois s'écouler dans le chagrin et dans l'attente de la mort une vie de jour en jour plus pesante et plus frêle. O toi ! qui es maintenant devant moi si florissante et si pleine de santé, dois-tu, si jeune encore, succomber à une lente agonie ?

EUGÉNIE.

Tu me fais frémir. C'est donc-là qu'on veut m'exiler ! dans cette région qu'on m'a dépeinte depuis mon enfance sous des traits si hideux, qu'on m'a souvent nommée une portion de l'enfer ; là où les serpents et les tigres se glissent avec rage au travers des roseaux et des épines qui bordent les marais, là où les insectes enveloppent le voyageur pour le déchirer, pareils à des nuages animés. L'air malsain y abrège la vie. Je voulais te prier, tu me vois à présent te suppliant avec larmes. Tu peux me sauver, tu le feras.

LE CONSEILLER.

Un talisman bien puissant est entre les mains de ta conductrice.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce donc que l'ordre et la loi ? Ne peuvent-ils pas défendre la jeunesse d'une fille innocente ? Qui êtes-vous donc, vous dont le vain orgueil se vante d'humilier la force devant la justice ?

LE CONSEILLER

Nous gouvernons dans le cercle limité où la loi commande, et qui ne passe point la hauteur moyenne de la société. Mais ce qui s'agite au-dessus, dans des espaces sans bornes et avec une puissance capricieuse, enlève ou donne la vie sans conseil et sans jugement; tout cela se mesure autrement, et reste une énigme pour nous.

EUGÉNIE.

Est-ce là tout ? N'as-tu rien de plus à me dire ?

LE CONSEILLER.

Rien.

EUGÉNIE.

Je ne le crois pas; je ne puis pas le croire.

LE CONSEILLER.

Laisse-moi m'éloigner. Dois-je passer pour lâche et irrésolu ? Faut-il pleurer, me lamenter ? Ne puis-je te présenter d'une main hardie quelque moyen de salut ? Mais cette hardiesse même me fait courir un risque affreux, celui d'être méconnu de toi, de paraître te proposer avec indignité un but coupable.

EUGÉNIE.

Je ne te laisse pas aller, le sort t'a envoyé vers moi pour mon salut. Oui, le sort qui a pris soin de moi et m'a conservée depuis mon enfance, m'envoie dans cette tourmente un homme élu par sa faveur. Je dois

apprécier la part que tu prends à mon sort. Je ne suis pas ici sans but... Tu songes, tu réfléchis.... c'est en ma faveur que tu examines et que parle ta longue expérience. Non, je ne suis pas encore perdue, tu cherches un moyen de me sauver ; dis, l'as-tu trouvé ? ton regard scrutateur, sérieux et bienveillant me le promet. Ah, ne te détourne pas ! Dis-moi une seule parole qui puisse relever mon courage.

LE CONSEILLER.

C'est ainsi que le malade se tourne avec confiance vers le médecin, et lui demande du soulagement ; il le prie de conserver des jours menacés. L'homme habile apparaît comme un dieu ; mais peut-être, hélas ! il propose un moyen pénible et cruel. On annonce peut-être au malade, au lieu de guérison, la mutilation douloureuse, la perte même d'un membre. Tu veux être sauvée ; on peut te sauver, mais non te rétablir. Sauras-tu éloigner la pensée de ce que tu fus, et te résigner à ce que tu dois être ?

EUGÉNIE.

Une créature à moitié perdue prie d'abord en son besoin pressant qu'on l'arrache à la nuit du trépas, qu'on lui laisse goûter la lumière vivifiante, qu'on lui assure l'existence. Chaque jour lui apprend ensuite ce qu'elle peut sauver, ce qu'elle peut rétablir, ce qu'il lui faut oublier.

LE CONSEILLER.

Après la vie, quelle chose donc t'est la plus précieuse ?

EUGÉNIE.

Le sol chéri de la patrie.

LE CONSEILLER.

Par un seul mot tu demandes beaucoup.

EUGÉNIE.

Ce seul mot contient tout mon bonheur.

LE CONSEILLER.

Qui pourrait en détruire le charme ?

EUGÉNIE.

Le charme plus puissant de la vertu.

LE CONSEILLER.

Il est difficile de résister à une force supérieure.

EUGÉNIE.

Cette force n'est pas toute puissante. Certainement la connaissance de ces formes, obligatoires pour les supérieurs comme pour les inférieurs, doit te fournir quelque moyen. Tu souris ! est-il possible ? l'aurais-tu trouvé ? Dis-le-moi.

LE CONSEILLER.

A quoi sert-il, mon amie, de parler de possibilités ? Presque tout semble possible à nos vœux ; mais beaucoup de choses, au dedans comme au dehors de nous, s'opposent à ce que nous voudrions faire, et le rend impossible. Je ne puis parler, laisse-moi :

EUGÉNIE.

Me tromperais-je? Eh bien, je ne veux donner que pour un instant un faible et douteux essor à mon imagination. Offre-moi du moins un mal pour mettre à la place de l'autre; je suis sauvée si j'en ai seulement le choix.

LE CONSEILLER.

Il y a un moyen de te conserver dans ta patrie; il est sûr, et a semblé doux à plusieurs, c'est un titre à la faveur de Dieu et des hommes. Des forces saintes doivent le faire triompher de tous les caprices; il procure le bonheur et la tranquillité à tous ceux qui le connaissent et qui savent en jouir; nous lui devons de pouvoir jouir des biens de la terre, et réaliser les tableaux flatteurs que l'imagination se fait de l'avenir. Le ciel l'a donné à tous les hommes: pour l'obtenir il faut du hasard, de l'audace, un désir ardent de l'obtenir.

EUGÉNIE.

Quel paradis me présentes-tu dans ces énigmes?

LE CONSEILLER.

Le bonheur divin que se procure sur la terre celui qui se le crée à lui-même.

EUGÉNIE.

La réflexion ne m'aide point, je m'y perds.

LE CONSEILLER.

Si tu ne devines pas, c'est qu'il est loin de toi.

EUGÉNIE.

Nous le verrons bien , quand tu auras parlé clairement.

LE CONSEILLER.

Je hazarde beaucoup ! C'est le mariage.

EUGÉNIE.

Comment ?

LE CONSEILLER.

J'ai parlé ; c'est à toi de réfléchir.

EUGÉNIE.

Un tel mot me surprend , il m'inquiète.

LE CONSEILLER.

Je comprends ton inquiétude.

EUGÉNIE.

Il était loin de moi au temps de mon bonheur , je ne puis supporter son approche maintenant ; mes soucis , mon serrement de cœur ne font qu'augmenter. C'était de la main de mon père et de celle de mon roi que je devais recevoir un époux ; mes regards ne se portaient pas avec impatience vers cet instant , et aucun amour ne prenait place dans mon cœur. Il me faut penser à ce que je n'ai jamais examiné , et sentir ce que la pudeur m'a toujours fait repousser ; que dis-je ? il me faut désirer un époux , avant qu'aucun homme m'ait paru aimable et digne de moi. Non , ce serait profaner le bonheur que l'hy-men nous promet , que d'en faire un moyen de salut.

LE CONSEILLER.

Une femme peut confier son sort incertain à un homme courageux et fidèle, fût-il même étranger. Mais celui-là ne nous est pas étranger, qui sait prendre part à nos souffrances : l'opprimé s'unit bien vite à celui qui le sauve. Ce qui lie étroitement durant le cours de la vie une épouse à son époux, c'est le sentiment de la protection ; et jamais les conseils et les consolations, l'assistance et les secours ne manqueront à la femme pour laquelle, au jour de ses dangers, un homme généreux se sacrifie.

EUGÉNIE.

Quel est le héros qui se montre ainsi pour moi ?

LE CONSEILLER.

Cette ville compte beaucoup d'habitans.

EUGÉNIE.

Mais je resterai inconnue pour eux tous.

LE CONSEILLER.

Un tel regard ne reste pas longtemps caché.

EUGÉNIE.

Ne trompe pas mon espérance, qui se laisse égarer trop facilement ! Où pourrai-je trouver un de mes égaux qui m'offre sa main, dans mon abaissement ? Oserai-je même lui avoir une telle obligation ?

LE CONSEILLER.

Il semble d'abord qu'il y ait beaucoup d'inégalités dans la vie, mais elles s'applanissent bien vite. Par un échange continuel, un bien balance un mal; et de promptes souffrances, nos joies! Rien n'est constant. Les jours en s'écoulant font disparaître insensiblement beaucoup de belles proportions, qui bientôt par degrés rentrent en harmonie. L'amour sait rapprocher les plus grandes distances, il sait unir par fois le ciel avec la terre.

EUGÉNIE.

Tu veux me bercer de vains songes.

LE CONSEILLER.

Tu es sauvée si tu peux y croire.

EUGÉNIE.

Montre-moi l'image fidèle de celui qui doit me sauver.

LE CONSEILLER.

Je te le montre lui-même, il t'offre sa main.

EUGÉNIE.

Toi! quelle légèreté!

LE CONSEILLER.

Mes sentimens sont fixés pour la vie.

EUGÉNIE.

Un moment peut-il opérer de tels miracles?

LE CONSEILLER.

Le miracle naît du moment.

EUGÉNIE.

Mais aussi l'erreur naît de la précipitation.

LE CONSEILLER.

Celui qui t'a vue ne saurait se tromper.

EUGÉNIE.

L'expérience est la maîtresse de la vie.

LE CONSEILLER.

Elle peut égarer, c'est le cœur qui décide. Ah ! laisse-moi te dire comment, il y a peu d'heures, je faisais un retour sur moi-même et me sentais isolé. Je considérais ma position, mes biens, mon état, mon emploi, et je cherchais une épouse à mes côtés. Mon imagination combinant ensemble les trésors recueillis par ma mémoire, les faisait passer devant mes yeux, et mon cœur n'était porté vers aucun choix. Tu as paru, je sens maintenant ce que je voulais ; mon sort est décidé.

EUGÉNIE.

L'étrangère sans protection, cernée par la ruse, pourrait éprouver quelque joie et quelque orgueil à se voir ainsi estimée, aimée, si elle ne pensait pas aussi au bonheur de l'ami, de l'homme généreux, du seul homme peut-être qui veuille la secourir. Mais ne te trompes-tu pas toi-même ? Pourrais-tu résister à la puissance qui me menace ?

LE CONSEILLER.

A toutes les puissances du monde ! Un Dieu nous a montré le port le plus sûr , pour résister même à la furie d'une multitude tumultueuse. La paix que tu chercherais en vain dans les climats lointains, habite la demeure où commande un époux. L'envie inquiète, la calomnie furieuse, l'esprit de parti toujours actif, sont impuissans dans cette encinte sacrée. La sagesse et l'amour entretiennent le bonheur, et leur présence adoucit tous les chagrins. Viens, sauve-toi par mon secours ; je sais ce que je puis et ce que je dois promettre.

EUGÉNIE.

Es-tu roi dans ta maison ?

LE CONSEILLER.

Je le suis. Tous le sont, le bon comme le méchant. Mais est-ce assez d'une seule puissance dans une maison ? L'homme doit-il affliger une épouse qui l'aime , en réglant tout suivant ses propres volontés ? Doit-il prendre une joie maligne à la tourmenter de ses vains caprices , de ses ordres absolus, de toutes ses ridicules fantaisies ? Qui peut sécher les larmes du malheur ? Quelle loi, quel tribunal peut atteindre le coupable ? Il triomphe , et le désespoir conduit insensiblement au tombeau la patience qui se tait. Si la nécessité , la loi , la coutume, donnèrent à l'homme des droits aussi importans, c'est qu'elles se confiaient en sa force et en son honnêteté.

Vénérable et chère étrangère, ce n'est pas la main d'un héros, descendant d'autres héros, que je puis t'offrir, mais l'état assuré d'un citoyen indépendant. Si tu m'appartiens, qui pourra t'inquiéter ? Tu seras toujours, près de moi, défendue et protégée. Le roi te redemanderait, que je pourrais lui répondre comme ton époux.

EUGÉNIE.

Pardonne. Ce que j'ai perdu se peint encore trop vivement à mes regards. Homme magnanime, pense au peu qui me reste ; eh bien, ce peu même, tu m'apprends à l'estimer encore, tu me rends, par tes sentimens, ma vie et mon être. En retour je te donne toute ma vénération ; comment la nommer ? reconnaissance, enchantement, affection fraternelle ? Je sens que je suis ton ouvrage ; mais, je ne puis t'écouter comme tu le désirerais.

LE CONSEILLER.

Ainsi, par ce peu de paroles, tu repousses l'espérance loin de toi, hélas ! et loin de moi.

EUGÉNIE.

On renonce aisément à une espérance impossible.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

La flotte va profiter du vent favorable ; les voiles s'enflent , tout s'apprête. Ceux qui se séparent s'embrassent en pleurant, et l'on voit plus d'un mouchoir blanc , des vaisseaux et du rivage, envoyer le dernier adieu. Notre navire aussi levera bientôt l'ancre ; viens, un baiser d'adieu ne nous retiendra pas ; nous partons sans que personne pleure notre départ.

LE CONSEILLER.

Les amis que vous laisserez ici vous pleureront avec une douleur amère, et étendront les bras pour vous retenir. Ce que vous dédaignez maintenant sera demain peut-être un bien perdu, digne de vos regrets. (*à Eugénie*) Il y a peu d'instans que dans mon ravissement je te nommai la bien-venue ; un dernier, un éternel adieu va-t-il donc sceller notre séparation ?

LA GOUVERNANTE.

Je comprends le résultat de votre entretien,

LE CONSEILLER.

Tu me vois prêt à former un indissoluble lien.

GOETHE. I.

LA GOUVERNANTE.

Et comment reconnais-tu une offre si généreuse ?

EUGÉNIE.

Par la plus pure reconnaissance de mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Mais sans désir d'accepter cette main ?

LE CONSEILLER.

Elle ne demande qu'à vous secourir.

EUGÉNIE.

La chose la plus proche est souvent la moins saisissable.

LA GOUVERNANTE.

Bientôt, hélas ! nous ne serons que trop loin de tout espoir de salut.

LE CONSEILLER.

As-tu songé à ce terrible avenir ?

EUGÉNIE.

Même au dernier de tous, à la mort.

LA GOUVERNANTE.

Tu refuses donc la vie qu'on t'offre ?

LE CONSEILLER.

Et les fêtes d'une alliance qui pourra l'embellir.

EUGÉNIE.

Non, plus de fêtes! il n'y en a plus pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Celui qui a beaucoup perdu, peut regagner promptement ce qu'il a perdu.

LE CONSEILLER.

Un sort assuré vaut bien un sort brillant.

EUGÉNIE.

Non, point de durée pour une vie qui n'a plus d'éclat.

LA GOUVERNANTE.

Celui qui sait ce qui est possible s'en contente.

LE CONSEILLER.

Et qui ne se contenterait d'un amour fidèle?

EUGÉNIE.

Mon cœur, contredisant ces paroles flatteuses, soutient avec impatience vos efforts réunis.

LE CONSEILLER.

Hélas! je le sais, un secours intempestif est bien à charge à celui qui le reçoit, et ne fait que déchirer intérieurement son cœur. Nous croyons être reconnaissans, mais nous sommes ingrats en ne voulant point recevoir. Séparons-nous donc; mais auparavant je veux remplir mes devoirs d'habitant d'un port, et te préparer une provision de tous les biens

de la terre dont tu manqueras sur l'océan stérile ;
je demeurerai ensuite, les yeux fixés sur ces voiles
gonflées, qui en s'éloignant toujours plus, m'en-
lèveront tout mon bonheur, toute mon espérance.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, LA GOUVERNANTE.

EUGÉNIE.

Mon salut et ma perte sont dans tes mains, je le
sais ; laisse-toi persuader, laisse-toi attendrir ; ne me
conduis pas sur ce vaisseau.

LA GOUVERNANTE.

Tu es maîtresse de notre destinée, tu n'as qu'à
choisir. Pour moi, j'obéis seulement à la main puis-
sante qui nous chasse devant elle.

EUGÉNIE.

Et tu appelles cela choisir ! lorsqu'on n'a devant
soi que l'inévitable ou l'impossible !

LA GOUVERNANTE.

L'exil est inévitable, mais le mariage est possible.

EUGÉNIE.

Ce que l'honneur défend est impossible.

LA GOUVERNANTE.

Tu peux faire beaucoup pour cet homme honnête.

EUGÉNIE.

Place-moi dans une position meilleure, et je ne mettrai pas de bornes aux récompenses que méritent ses offres.

LA GOUVERNANTE.

Donne-lui pour récompense ce qui seul peut le payer ; que ta main l'élève jusqu'à toi. Si la vertu et le mérite avancent lentement l'homme de bien, et si le dévouement qui le porte à renoncer à lui-même, pour se consacrer au bien d'autrui, reste inconnu ou à peine remarqué, une femme noble au contraire le fait bientôt monter au rang dont il est digne. Il ne faut plus qu'il baisse ses regards, mais qu'il les lève vers celle qui lui est supérieure ; et s'il l'obtient, elle aplanit pour lui le chemin de la vie.

EUGÉNIE.

Je connais la fausseté et la ruse de tes paroles ; leur artifice se fait assez connaître, et le contraire de ce que tu dis ne paraît que trop. Un époux entraîne nécessairement sa compagne dans la sphère où il vit ; c'est là qu'est son lieu d'exil ; elle ne peut plus employer ses propres forces à se frayer un chemin ; si elle était dans une condition inférieure, il l'élève à lui, mais si elle occupait un rang supérieur, il l'en fait descendre. Sa première forme a passé ; et il ne reste plus de trace des anciens jours. Qui pourrait lui arracher ce qu'elle a gagné ? Mais aussi, ce qu'elle a perdu, qui peut le lui rendre ?

LA GOUVERNANTE.

Ainsi, tu fixes irrévocablement ton sort et le mien.

EUGÉNIE.

Mes regards cherchent encore avec espoir quelque moyen de délivrance.

LA GOUVERNANTE.

Celui qui te chérit désespère de toi; comment verrais-tu encore quelque lueur d'espérances?

EUGÉNIE.

Un homme plus calme nous donnera de meilleurs conseils.

LA GOUVERNANTE.

Il ne s'agit plus de choix ni de conseil; tu me précipites dans la misère, tu m'y suivras.

EUGÉNIE.

Oh! je voudrais te voir encore une fois pleine d'amitié pour moi, comme au temps passé. L'éclat du soleil qui porte partout la vie, la lueur douce et rafraîchissante de la lune, m'étaient moins chers que ta présence. Tout ce que je pouvais désirer était fait; ce que je craignais, éloigné. Ma mère s'était dérobée trop tôt aux regards de son enfant, et tu m'avais entourée de tous les soins attentifs que peut inventer l'amour d'une mère. Es-tu donc tout-à-fait changée? Extérieurement tu me parais toujours celle que j'aimais tant; il semble néanmoins que ton cœur n'est plus le même; tu es toujours celle

que j'implorais dans les plus petites comme dans les plus grandes occasions, et qui ne me refusa jamais rien. Le sentiment de respect que je nourris pour toi depuis mon enfance, m'enseigne à te supplier d'avoir compassion de mon sort. Te regarder comme tenant la place de mon père, de mon roi, comme une divinité enfin, et plier le genou devant toi, cela m'abaisserait-il? (*Elle se met à genoux.*)

LA GOUVERNANTE.

Dans cette situation tu me railles en feignant de m'honorer; la fausseté ne m'émeut pas.

(*Elle relève Eugénie avec vivacité.*)

EUGÉNIE.

Est-ce bien de toi que j'entends des paroles aussi dures, et que j'éprouve une conduite aussi haineuse? puis-je y survivre? Tu détruis avec violence mes illusions. Je vois clairement quel est mon sort. Ce ne sont ni mes fautes, ni les discordes des grands, qui m'ont fait exiler, c'est la haine de mon frère, et tu es sa complice.

LA GOUVERNANTE.

L'erreur t'égare de tous points; que peut ton frère contre toi? Sa volonté t'est contraire, mais il n'a aucune puissance.

EUGÉNIE.

Qu'il fasse ce qu'il veut, je ne languirai pas sans espérance dans la solitude des déserts lointains. Un

peuple tout entier s'agite autour de moi , un peuple aimant qui se plaît à entendre le nom de la patrie sortir de la bouche d'un de ses enfans. Je l'invoquerai ; quelque chose me dit que j'obtiendrai ma liberté au moyen de cette foule émue.

LA GOUVERNANTE.

Va, tu ne connais pas la multitude bruyante ; elle s'étonne, frémit, et laisse faire ; elle ne s'émeut jamais ; on voit d'ordinaire finir sans succès ce qu'elle a commencé par hasard et sans dessein.

EUGÉNIE.

Tes froides paroles ne m'ôteront pas ma confiance, comme tes actions téméraires ont détruit mon bonheur. J'espère encore trouver quelque vie, là où la multitude se presse avec tant d'activité ; les cœurs qui se contentent de peu, s'ouvrent facilement à la pitié ; ne me retiens pas ; je vais proclamer à haute voix , au milieu même de cette foule, l'affreux danger qui menace de m'accabler.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Place près du port.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, LA GOUVERNANTE.

EUGÉNIE.

Par quelle puissance m'entraînes-tu comme enchaînée. J'obéis encore, mais malgré moi, aux accents odieux de la voix qui m'accoutumait naguère avec tant de douceur à la docilité, de cette voix dont l'empire était absolu sur mes sentimens jeunes et flexibles. C'est à toi que je dus de comprendre le sens des mots, leur force et leur construction ingénieuse ; ta bouche m'a fait connaître le monde et mon propre cœur. Tu emploies maintenant ce charme contre moi, tu m'enchaînes, tu me pousses de côté et d'autre ; je sens mon esprit s'égarer, mes sens s'épuiser, je vais descendre chez les morts.

LA GOUVERNANTE.

Je voudrais que cette puissance miraculeuse eût agi, à l'instant où je te priais avec tant d'instance de quitter tes projets ambitieux.

EUGÉNIE.

Quoi, tu prévoyais un tel malheur, et tu ne réprimais pas mon audace!

LA GOUVERNANTE.

Je le fis, mais d'une manière détournée; une parole prononcée était mortelle.

EUGÉNIE.

Et ton silence cachait l'exil! J'aurais préféré le mot qui m'eût annoncé la mort.

LA GOUVERNANTE.

Ce malheur, prévu ou non, nous a enveloppées toutes deux dans le même filet.

EUGÉNIE.

Puis-je connaître la récompense qui t'attend, pour avoir livré ta malheureuse élève?

LA GOUVERNANTE.

Elle m'attend sur un rivage étranger; la voile s'enfle et va nous emporter toutes deux.

EUGÉNIE.

Le filet ne m'a pas encore serrée dans ses nœuds. Et puis-je y entrer de bonne grâce?

LA GOUVERNANTE.

N'as-tu pas déjà invoqué le peuple? il te regarda avec étonnement, se tut et s'éloigna.

EUGÉNIE.

Le besoin pressant qui dirigeait mes efforts, me fit paraître en délire à ces gens d'un esprit vulgaire; mais ni tes paroles, ni ta violence ne m'empêcheront de marcher courageusement au-devant du secours. Les grands de cette ville sortent de leurs maisons, pour aller sur le port admirer les vaisseaux qui, pour notre malheur, gagnent la haute mer. La garde se range déjà autour du palais du gouverneur. C'est lui-même qui descend les gradins, entouré de plusieurs officiers. Je veux lui parler et lui raconter mes aventures; s'il est digne de remplacer le roi dans ses fonctions les plus augustes, il ne me renverra pas sans m'avoir entendue.

LA GOUVERNANTE.

Je ne m'oppose point à cette démarche; raconte la chose, mais ne dis pas les noms.

EUGÉNIE.

Je ne les dirai que lorsque je pourrai avoir toute confiance en lui.

LA GOUVERNANTE.

C'est un jeune homme noble, qui fera pour toi ce qu'il pourra convenablement t'accorder.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, sa suite.

EUGÉNIE.

M'est-il permis de t'arrêter à ton passage ? Pardonnas-tu à une étrangère cette hardiesse ?

LE GOUVERNEUR, après l'avoir examinée attentivement.

Lorsqu'on se recommande comme toi, dès le premier abord on est sûr d'un accueil favorable.

EUGÉNIE.

Ce qui m'amène n'a rien de gai ni d'aimable ; la fatalité la plus terrible me poursuit.

LE GOUVERNEUR.

Si on peut la vaincre, je m'en ferai un devoir, et si on ne peut que l'adoucir, je le ferai de même.

EUGÉNIE.

Celle qui te prie descend d'une maison considérée, mais, hélas ! elle s'avance vers toi sans pouvoir se nommer.

LE GOUVERNEUR.

Les noms s'oublient ; mais une figure comme la tienne reste gravée dans la mémoire d'une manière ineffaçable.

EUGÉNIE.

La force et la ruse m'arrachent du sein de mon père, et m'entraînent au sein du vaste océan.

LE GOUVERNEUR.

Qui ose porter une main sacrilège sur cette image de la paix ?

EUGÉNIE.

Je crois que le coup qui m'a surprise vient d'un des membres de ma propre famille. Un frère, guidé par l'intérêt et par des conseils perfides, m'a attirée dans le piège ; la femme que tu vois ici, et qui m'a élevée, s'est rangée parmi mes ennemis ; je ne puis comprendre pourquoi.

LA GOUVERNANTE.

J'étais parmi eux, en effet, mais pour adoucir de grands maux, que je n'ai pu détourner entièrement.

EUGÉNIE.

Elle exige que je monte sur ce vaisseau, et veut m'emmener sur d'autres plages.

LA GOUVERNANTE.

L'accompagner en un tel trajet, prouve mon amour et mes soins maternels.

LE GOUVERNEUR.

Vous que j'honore, pardonnez si un homme, jeune d'années, mais dont l'expérience a vu bien des choses en ce monde, se trouve embarrassé en vous regardant et en vous écoutant. Toutes deux vous semblez mériter ma confiance, et cependant vous vous défiez l'une de l'autre : au moins on le croirait.

Comment puis-je écarter le voile énigmatique qui vous environne ?

EUGÉNIE.

J'espère qu'en m'écoutant tu y parviendras.

LA GOUVERNANTE.

Je pourrais éclaircir aussi bien des choses.

LE GOUVERNEUR.

La vérité souffre de n'être apperçue qu'à travers un récit; les étrangers nous trompent si souvent par des fables!

EUGÉNIE.

Si tu te défies de moi, je suis sans ressource.

LE GOUVERNEUR.

Quand je te croirais, je te serais peut-être encore de peu de secours.

EUGÉNIE.

Renvoie-moi seulement vers les miens.

LE GOUVERNEUR.

Un homme bien intentionné s'attire peu de remerciemens en accueillant des enfans perdus ou enlevés, ou bien en protégeant ceux qui sont repoussés de leur famille. Un débat s'élève aussitôt sur la personne à cause des héritages, pour savoir si elle est bien la véritable. Lorsque des parens dénaturés se disputent à outrance sur le tien et le mien, la haine des deux partis retombe souvent sur l'étranger

qui intervient dans leurs affaires ; et lorsqu'il n'a pas de preuves convaincantes , on le traîne ignominieusement devant la justice. Excuse-moi donc , si je ne réponds pas sur-le-champ à ta demande.

EUGÉNIE.

Une telle crainte convient-elle à un homme élevé en dignité ? A qui l'opprimé pourra-t-il donc s'adresser ?

LE GOUVERNEUR.

Tu me pardonneras au moins si je te quitte quant à présent : un important devoir m'appelle ailleurs. Reviens demain matin à ma demeure , afin de m'expliquer plus clairement le sort qui te menace.

EUGÉNIE.

Je m'y rendrai avec joie ; reçois d'avance mes remerciemens du secours que tu m'offres.

LA GOUVERNANTE, présentant un papier au Gouverneur.

Ce papier nous servira d'excuse , si nous ne répondons pas à ton invitation.

LE GOUVERNEUR rend le papier , après l'avoir considéré attentivement pendant quelque temps.

S'il en est ainsi , je ne puis que te souhaiter un bon voyage , de la résignation à ton sort , et une bonne espérance.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, LA GOUVERNANTE.

EUGÉNIE.

Est-ce là le talisman dont tu te sers pour m'enlever, me tenir captive ; et repousser tous les hommes honnêtes qui veulent me porter du secours ? Laisse-moi voir cette feuille de mort. Je connais ma misère, laisse-moi connaître aussi ce qui a pu la causer.

LA GOUVERNANTE.

La voici, regarde.

EUGÉNIE se détournant.

Quel coup terrible ! Et je vis encore ? Quoi, je serais foudroyée par le nom de mon père et par celui du roi ! Mais la supercherie est encore possible ; un employé de la couronne, gagné par mon frère pour me perdre, s'est peut-être servi de la puissance suprême témérairement et sans ordre. Oui, on peut encore me sauver, je veux l'essayer ; montre-moi le papier.

LA GOUVERNANTE le lui montrant.

Tu le vois.

EUGÉNIE se détournant encore.

Le courage m'abandonne. Non, je ne le puis pas ; quoiqu'il en soit je suis perdue. Tous les biens de ce monde me sont refusés, il faut y renoncer pour jamais.

C'est donc là tout ce que tu fais pour moi ! Oui , tu es unie avec mes ennemis pour vouloir ma mort ; on veut m'ensevelir vivante. Permits-moi donc au moins de m'approcher de l'église ; elle ensevelit dans son sein tant de victimes innocentes ! Voici le temple, et c'est ici la porte qui conduit à la tranquille misère, comme au bonheur tranquille. Laisse-moi faire en secret cette démarche, quel que soit le destin qui m'attende.

LA GOUVERNANTE

Je vois l'abbesse qui descend vers la place, accompagnée de deux de ses sœurs ; elle aussi est jeune et de grande famille ; fais-lui part de tes désirs , je ne m'y oppose pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UNE ABBESSE, DEUX RELIGIEUSES.

EUGÉNIE.

Vierge vénérable et sainte , tu me vois ici seule , égarée , en horreur au monde et à moi-même. L'angoisse du présent, la crainte de l'avenir, me forcent à implorer de toi quelque adoucissement aux maux qui m'accablent.

L'ABBESSE.

Si le repos , si l'amour pur , si la paix avec Dieu et avec soi-même peuvent se communiquer, tu ne

manqueras pas, jeune étrangère, de paroles instructives qui t'enseigneront ce qui fait mon bonheur et celui de mes compagnes, pour le temps présent comme pour l'éternité.

EUGÉNIE.

Mon mal est infini ; toute la force des paroles divines ne saurait le guérir de si tôt. Permits-moi seulement d'habiter avec toi, pour qu'en pleurant je desserre mon cœur ; ce cœur, plus calme alors, se laissera peut-être consoler.

L'ABBESSE.

J'ai vu souvent dans cette enceinte sacrée les pleurs terrestres se changer en un divin sourire, en de célestes ravissements ; mais on n'y entre point de force ; il faut que la nouvelle sœur passe par plusieurs épreuves qui nous fassent connaître son mérite.

LA GOUVERNANTE.

Un mérite éclatant est prompt à se manifester, et les conditions que tu proposeras seront aisément remplies.

L'ABBESSE.

Je ne doute pas de la noblesse de ta naissance, et je veux croire que tu possèdes assez de biens pour acquérir les droits de cette maison, lesquels sont importans et recherchés. Dis-moi donc tout de suite ce que tu voulais me dire.

EUGÉNIE.

Accueille ma prière, reçois-moi ; dérobe-moi au

monde dans la cellule la plus cachée, et prends tout ce que je possède ; je t'apporte de grands biens , et j'espère t'en procurer par la suite de plus grands encore.

L'ABBESSE.

Si la jeunesse et la beauté ont le don de nous émouvoir, et annoncent une ame noble , tu as bien des droits à notre amitié ; chère enfant, viens dans mes bras

EUGÉNIE.

Ces paroles et cet embrassement ont déjà calmé la tempête qui soulevait mon sein , je ne sens plus que l'écume de la dernière vague qui se retire ; je touche au port.

LA GOUVERNANTE se mettant entre elles deux.

Oui , si le cruel destin ne nous poursuivait pas ; lis cette feuille et plains-nous.

(Elle présente la feuille à l'abbesse,)

L'ABBESSE après l'avoir lue.

On doit te blâmer d'avoir laissé proférer tant de paroles que tu savais inutiles. Je m'incline devant la main suprême qui semble diriger cette affaire.

SCÈNE V.

EUGÉNIE , LA GOUVERNANTE.

EUGÉNIE.

Comment , une main suprême ? De qui parle cette femme hypocrite ? de Dieu ? mais la Divinité ne peut être mêlée dans un tel forfait. Du roi ?... Il est vrai , je dois subir ce qu'il a prononcé contre moi ; mais je ne veux plus demeurer dans le doute , flotter entre la crainte et l'espérance , et , comme une femme ordinaire , céder aux sentimens pusillanimes de mon cœur. Qu'il se brise , s'il le faut ; je verrai cette feuille , quand l'arrêt de mort serait signé du roi ou de mon père lui-même. Je veux regarder en face la divinité irritée qui m'écrase de sa colère. Oh , que ne suis-je en sa présence ! Le dernier regard de l'innocence opprimée est foudroyant.

LA GOUVERNANTE.

Je ne te l'ai jamais refusée , prends-la.

EUGÉNIE jetant les yeux sur le papier.

Tel est le sort des hommes ; au milieu de leurs plus grands maux , ils craignent toujours pour l'avenir des maux plus grands encore. Sommes-nous donc si riches , grands Dieux , que vous ne puissiez tout nous ravir d'un seul coup ? Ce papier , qui a déjà détruit tout le bonheur de ma vie , me fait redouter encore des angoisses plus terribles. (*Elle le déplie*) Prends

courage, mon cœur, et ne crains pas de boire le peu qui reste au fond de cette coupe amère. (*Elle regarde le papier*) La main et le cachet du roi !

LA GOUVERNANTE reprenant la feuille.

En pleurant sur ton sort, plains-moi, ma chère enfant, je ne me suis imposé ce triste devoir, je n'exécute les ordres de la toute-puissance, que pour pouvoir t'assister dans ton malheur, et ne pas t'abandonner à des mains étrangères. Tu sauras dans la suite tout ce que souffre mon âme, et tout ce que je connais de ce terrible secret. Pardonne-moi si maintenant la main de fer de la nécessité m'oblige à t'embarquer avec moi nous sans délai.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE (seule), LA GOUVERNANTE (dans le fond du théâtre).

EUGÉNIE.

Le plus beau royaume du monde, ce port que des milliers d'habitans animent, ne sont donc pour moi qu'un désert ; je suis seule. Ici de savans hommes font parler les lois, de braves guerriers exécutent les commandemens qu'on leur donne, de pieux solitaires élèvent leurs prières vers le ciel, la multitude s'agite en tous sens pour l'amour du gain ; et l'on me repousse sans justice et sans jugement, aucune main ne s'arme en ma faveur, les saints asyles me sont fermés,

et nul ne veut faire un seul pas pour l'amour de moi. L'exil!... le poids effrayant de ce mot m'opresse; je suis déjà retranchée du corps des vivans, comme un membre flétri et corrompu. Je ressemble à celui qui est plongé dans un sommeil léthargique, dont les sens sont paralysés, mais qui garde encore la conscience de sa vie, et se trouve le témoin muet et impuissant de la sépulture qu'on lui prépare. Nécessité terrible! Mais quoi, un choix ne m'est-il pas laissé? Ne puis-je pas accepter la main du seul homme qui m'ait généreusement offert son secours? Je le puis; mais ma naissance et tout ce qui m'élevait aux yeux des autres, l'espoir de briller un jour... faut-il tout perdre, renoncer à tout? Non, je ne le puis pas. Que plutôt la fatalité me saisisse de sa main de fer, que l'aveugle destin dispose de moi. La volonté qui flotte incertaine entre deux maux, est pire que le mal lui-même (*La Gouvernante passe derrière elle, suivie de gens qui portent les bagages*). Les voici qui viennent et qui emportent tout ce que je possède, le faible reste des richesses qui m'appartiennent un jour. Me dérobe-t-on aussi cela? On l'enlève, et moi je suivrai bientôt. Un vent favorable tourne le pavillon du côté de la mer, et les voiles vont s'enfler. La flotte quitte le port, et avec elle le vaisseau qui doit m'emmener. On s'avance, on me dit de monter à bord..... Dieu! le ciel est-il donc d'airain au-dessus de moi, que mes cris de douleur ne peuvent le pénétrer? Et bien, je partirai; mais le vaisseau ne me tiendra pas captive dans ses cachots; la planche

qui doit m'y conduire sera mon premier pas vers la liberté. Alors, que les vagues me reçoivent dans leur sein ; j'irai, portée par elles , chercher au fond de leurs abîmes , un asyle de paix ; et quand je n'aurai plus rien à craindre de l'injustice de ce monde, qu'elles poussent mon pâle cadavre vers le rivage, pour qu'une âme pieuse me creuse un tombeau sur le sol chéri de ma patrie. (*Elle fait quelques pas*) Allons. (*Elle s'arrête*) Mon pied ne veut-il plus obéir ? Qui donc enchaîne mes pas, et me retient ici ? Misérable amour d'une vie sans dignité, tu me rappelles à de rudes combats. Le banissement, la mort, le déshonneur , m'entourent et se disputent ma dépouille ; si je me détourne de l'un avec horreur, l'autre aussitôt se présente à moi et me raille d'un sourire infernal. Il n'y a donc aucun moyen d'écarter ces spectres qui m'apparaissent sous mille formes hideuses ! nul homme , nul dieu même ne le pourrait faire. Oh , si une seule parole favorable me venait par hasard du sein de cette multitude ; qu'un oiseau, messenger de paix, rasât ma tête d'une aile légère, et m'indiquât ma route ! je suivrais volontiers celle qu'il m'aurait tracée. Un signe ! et je croirai , et j'obéirai aussitôt avec espoir et confiance au doigt de Dieu.

SCÈNE VII.

EUGÉNIE , UN MOINE.

EUGÉNIE après avoir eu pendant quelque temps les yeux fixés devant elle , les relève et aperçoit un moine.

Je n'en doute pas, oui, je suis sauvée; voici celui qui me décidera. Ce vieillard respectable, dont la douce figure attire les cœurs, a été accordé à mes prières. (*Elle va à sa rencontre*) Mon père..... Ah! permets-moi de donner à un étranger vénérable ce nom qui ne devait plus sortir de mes lèvres; ce nom qui m'a causé tant de chagrins.... peu de paroles t'expliqueront ma situation; je te la dirai avec une douloureuse confiance, mais non pourtant comme il faudrait la dire à un homme sage et prudent, à un vieillard protégé de Dieu.

LE MOINE.

Découvre-moi librement ce qui cause tes chagrins. Ce n'est pas sans un dessein de la providence, que l'affligée a rencontré celui dont le plus saint devoir est de soulager l'affliction.

EUGÉNIE.

Tu vas entendre une énigme au lieu de plaintes, ce n'est pas un conseil que je demande, mais un oracle. J'ai devant moi deux chemins contraires, menant tous deux à des buts qui me sont odieux: lequel faut-il que je choisisse?

LE MOINE.

Tu veux me tenter ; dois-je prononcer comme le sort ?

EUGÉNIE.

Comme un sort sacré.

LE MOINE.

Je t'entends ; plongée dans la plus profonde misère , tu lèves les yeux vers les régions d'en-haut. Toute volonté étant morte dans ton cœur , tu espères que le Tout-Puissant décidera pour toi. Oui , celui qui agit de toute éternité nous envoie pour notre bien , d'une manière incompréhensible et comme par hasard , des conseils et des résolutions , et de la force pour les accomplir. Ainsi , nous nous trouvons portés vers le but. On est heureux de sentir cette confiance ; ne pas la demander est un devoir d'humilité , l'attendre est la meilleure consolation dans les souffrances. Oh , que je voudrais être digne de connaître pour toi ce qui doit t'être le plus utile ! mais le pressentiment est muet dans mon sein ; et si tu n'as rien de plus à me confier , une vaine commisération est tout ce que je puis t'offrir pour adieu.

EUGÉNIE.

Non , je saisis la seule planche qui s'offre à moi dans le naufrage ; malgré toi je te retiens ici ; et pour la dernière fois , je vais prononcer le mot fatal.

Je suis d'une famille illustre, on me repousse, on me bannit au-delà des mers; et je ne puis me sauver que par un mariage qui me rabaisserait aux classes inférieures. Que dit ton cœur? est-il encore muet?

LE MOINE.

Il doit l'être jusqu'à ce que l'intelligence s'avoue impuissante. Tu ne m'as confié que des choses générales, je ne puis donc te donner que des conseils généraux. Forcée de choisir entre deux maux qui te sont également odieux, examine-les bien l'un et l'autre, et prends celui qui te laissera le plus de liberté pour vivre saintement, celui qui mettra le moins d'entraves à ton esprit, et restreindra le moins tes actions pieuses.

EUGÉNIE.

Ainsi le mariage n'est pas ce que tu me conseilles.

LE MOINE.

Non le mariage tel que celui qui te menace. Comment un prêtre peut-il donner sa bénédiction, lorsque le oui ne sort pas du cœur même de l'épouse? Il ne saurait enchaîner ensemble, pour un combat perpétuel, ceux qui ont du dégoût l'un pour l'autre; c'est l'amour dont son divin ministère doit combler les vœux, l'amour qui sait faire d'une seule chose le tout de l'homme, du présent une éternité, et de ce qui passe un objet durable.

EUGÉNIE.

Tu m'exiles donc au-delà des mers où la misère m'attend.

LE MOINE.

Sois la consolation des habitans de ces pays.

EUGÉNIE.

Comment consoler les autres, lorsque le désespoir habite en moi ?

LE MOINE.

Un cœur pur, tel que l'annoncent tes regards, du courage et un esprit noble et indépendant, peuvent te soutenir et te rendre utile à tes semblables, quelle que soit la portion de cette terre dont tu fasses ton séjour. Si dès l'entrée de la vie et pleine d'innocence, tu as été méconnue, et que les décrets de la Providence te condamnent à expier des fautes qui te sont étrangères, tu conserveras toujours, comme un être qui n'appartiendrait plus au monde, le bonheur attaché à la vertu et les forces qu'elle donne. Poursuis ta route, entre avec courage dans la sphère des douleurs, et que ta présence éclaire ce triste monde. Tes puissantes paroles et tes actions énergiques ranimeront les cœurs qui se laissent abattre ; rassemble ceux qui sont dispersés, réunis les autour de toi. Crée-toi autre part ce qu'on t'enlève ici, une famille, une patrie, une principauté.

EUGÉNIE.

Ce que tu me conseilles, pourrais-tu le faire toi-même ?

LE MOINE.

Je l'ai fait. Le zèle me conduisit, jeune encore, chez des tribus sauvages ; j'importai des mœurs douces dans cette vie désordonnée, et au milieu de la mort l'espérance du ciel. Oh, que je voudrais n'avoir pas été ensuite égaré par le désir d'être utile à mon pays, et par ce désir ramené à la vie coupable d'une cité, dont ses crimes et des vices raffinés font une solitude pour moi, que l'égoïsme a corrompue comme une eau stagnante. La faiblesse de l'âge, l'habitude, le devoir, me retiennent ici... ou peut-être le destin, qui voue ma vieillesse à des épreuves plus difficiles. Toi qui jeune, libre de tous liens, te vois jetée dans le désert, avance et fais ton salut. La misère que tu souffres se changera en bonheur.

EUGÉNIE.

Parle plus clairement ; que crains-tu ?

LE MOINE.

L'avenir n'apparaît que dans l'obscurité ; même ce qui va nous toucher n'est pas vu nettement par notre intelligence. Lorsque je traverse la ville, éclairée par la lumière du soleil, que j'admire le luxe des palais, de ces masses élevées au niveau des plus hauts rochers, lorsque j'examine les places spacieuses, la belle architecture des églises, le port encombré

d'une forêt de mâts ; tout cela me semble arrangé pour l'éternité ; cette foule active qui s'agite de tous côtés, on dirait aussi qu'elle se reproduit sans cesse et ne doit jamais disparaître. Mais lorsque pendant la nuit, cette grande image se représente à mon esprit, il me semble qu'un bruit sourd se fait entendre dans les ténèbres, que la terre tremble, que les tours s'ébranlent, que les pierres assemblées se déjoignent, et que toute cette apparence de splendeur tombe en débris. Quelques hommes épars gravissent des coteaux nouvellement formés ; chaque ruine cache un tombeau ; une population faible et courbée par la misère ne peut plus dompter les éléments, et déjà la vague infatigable a rempli l'enceinte du port de sable et de limon.

EUGÉNIE.

La nuit commence par désarmer l'homme, puis elle le combat de visions chimériques.

LE MOINE.

Hélas ! les rayons attristés du soleil éclaireront assez tôt notre misère. Toi qu'un génie favorable a consacrée à l'exil, fuis rapidement ; adieu, ne tarde pas.

SCÈNE VIII.

EUGÉNIE seule.

On me détourne de mes propres malheurs en me prédisant ceux de ce qui m'est étranger..... Étranger ! Ce qui doit arriver à ma patrie l'est-il pour moi ?

Ce pressentiment tombe sur mon' cœur avec un nouveau poids ; faut-il aux maux présens ajouter ceux de l'avenir ? Ce qu'on me répétait depuis mon enfance est donc vrai. Je le demandais , on me l'a dit , et je l'ai même entendu récemment de la bouche du roi et de celle de mon père ; une ruine prochaine menace ce royaume. Les élémens , combinés pour la vie , ne se balanceront plus avec harmonie , afin de reformer un ensemble toujours parfait. Ils se sépareront , se fuiront ; et chacun rentrera en lui-même. Où est l'esprit énergique de nos aïeux , cet esprit qui pendant leurs discordes les réunit dans un but commun , et fut comme le roi , le chef et le père de ce grand peuple ? Il s'est évanoui , ce qui nous en reste n'est qu'une ombre vaine , qui par ses efforts ne peut ressaisir ce qui est perdu. Emporterai-je avec moi un tel souci ? fuirai-je le danger commun , et par là l'occasion de montrer un courage digne de mes ancêtres ? Renoncerai-je à humilier , par des secours donnés à l'heure de l'adversité , ceux qui me persécutent maintenant ? Non , non , terre de ma patrie , tu es un asyle pour moi ; j'entends ta voix puissante qui m'appelle ; je ne t'abandonnerai pas : les liens qui me retiennent à toi sont sacrés. Où trouver l'homme honnête qui m'a offert sa main avec confiance ? Je m'attacherai à lui , et je resterai cachée pour être par la suite un talisman pur ; car lorsqu'un miracle arrive dans le monde , c'est à la prière d'un cœur fidèle et plein d'amour. Je ne considère ni la grandeur du danger , ni ma propre faiblesse ;

un sort favorable disposera tout pour ce grand but lorsqu'il en sera temps; et alors mon père et mon roi, verront avec étonnement que celle qui fut jadis méconnue, repoussée, oubliée, existe encore, et que du sein de la misère, elle s'efforce de tenir ce qu'elle promit aux jours de ses prospérités. Il vient... je le revois avec plus de plaisir que lorsque je le quittai; il vient, il me cherche, croyant avoir à se séparer de moi; mais je lui resterai.

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, LE CONSEILLER, UN JEUNE GARÇON portant une riche cassette.

LE CONSEILLER.

Les vaisseaux partent l'un après l'autre, et je crains bien que toi aussi on ne t'appelle bientôt; reçois donc avec un adieu sincère ce présent qui, pendant ton long trajet, te sera de quelque soulagement. Pense à moi; et puisse le jour malheureux ne point luire, où tu me regretteras amèrement!

EUGÉNIE.

J'accepte ce présent avec reconnaissance, comme un gage de ton amour et de tes soins; mais fais le reporter dans ta maison, et si tu penses comme autrefois, si tu sens comme tu sentais, et que mon amitié puisse te suffire, je t'y suivrai.

LE CONSEILLER, après une pause , fait signe au jeune homme de s'éloigner.

Est-il possible ? Ta volonté a-t-elle pu si vite changer en ma faveur ?

EUGÉNIE.

Elle est changée ; mais ne pense pas que ce soit la crainte qui me jette ainsi dans tes bras ; j'ai un motif plus noble ; permets-moi de le taire. Je n'ai plus qu'une question à t'adresser ; peux-tu renoncer à celle qui renonce à tout ? Peux-tu me promettre que tu me recevras avec la pure amitié d'un frère, et que tu me donneras la protection , les conseils et l'existence paisible qu'on accorde à une sœur chérie ?

LE CONSEILLER.

Je crois pouvoir tout supporter , tout, si ce n'est de te perdre après t'avoir trouvée ; te voir, t'approcher , vivre pour toi , voilà mon bonheur suprême. Ton cœur seul dictera les conditions de l'alliance que nous contractons.

EUGÉNIE.

Connue de toi seul, je dois éviter le monde et vivre dans la retraite ; si tu possèdes une campagne paisible et éloignée , consacre-la-moi et m'y envoie.

LE CONSEILLER.

Je possède un petit bien situé agréablement , mais la maison est vieille et tombe en ruines. On n'aurait pas de peine à trouver une habitation superbe dans nos environs , leur prix n'est pas élevé.

EUGÉNIE.

Non, laisse-moi me retirer dans cette maison qui tombe en ruines ; c'est une fidèle image de ma position. Si mon esprit se calme , j'aurai de quoi y exercer son activité. Dès que je t'appartiendrai , permets-moi de m'y rendre , accompagnée d'un vieux serviteur de confiance , avec l'espoir d'une résurrection prochaine.

LE CONSEILLER.

Quand pourrai-je t'y visiter ?

EUGÉNIE.

Tu attendras avec patience que je t'appelle. Un jour viendra , peut-être bientôt , qui nous unira de liens plus sérieux.

LE CONSEILLER.

Tu m'imposes une dure épreuve.

EUGÉNIE.

Remplis tes devoirs envers moi , et sois sûr que je connaîtrai les miens. Tu risques beaucoup en m'offrant ta main ; si l'on me découvre trop tôt tu peux en souffrir. Je te recommande le plus profond silence ; que nul ne sache d'où je viens : même les personnes absentes qui me sont chères , je ne les visiterai que par la pensée ; nul messenger ne doit me nommer , quand ce serait aux lieux où la moindre étincelle suffirait à rallumer le flambeau de ma vie.

LE CONSEILLER.

Que dois-je dire dans cette grave circonstance ?

La bouche peut protester avec audace d'un amour désintéressé , lorsque le monstre de l'égoïsme veille au fond du cœur. Notre conduite seule donne la mesure de notre amour. En t'obtenant il faut renoncer à tout , même à ton regard ; je le ferai. Tu resteras toujours pour moi telle que tu m'apparus la première fois , un objet d'amour et de respect. Je ne souhaite de vivre qu'à cause de toi , tu règnes sur moi en souveraine. Comme le prêtre vouant toute sa vie à la divinité invisible qui fut pour lui , dans un moment de bonheur , le type de toutes les vertus , rien ne me distraira de ton service , lors même que tu te seras dérobée à mes yeux.

EUGÉNIE.

Pour te prouver que je crois ton extérieur aussi véridique que tes paroles sont sincères , et que je sens tout le prix de ta droiture , de ta sensibilité , de ta confiance , je te donnerai le gage le plus puissant qu'une femme avisée puisse donner. Non-seulement je n'hésite pas , mais j'ai hâte de te suivre ; voici ma main ; prends-la , nous allons à l'autel.

FIN DE LA FILLE NATURELLE ET DU TOME PREMIER.